Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Virginia Woolf

LES ANNÉES

The Years

(1937)

Traduction de Germaine Delamain

Table des matières

1880

C’était un printemps incertain. Le temps variait sans cesse et chassait des nuages bleus et pourprés au-dessus du pays. Dans la campagne, les fermiers regardaient leurs champs avec méfiance ; à Londres, les gens ouvraient et fermaient leurs parapluies en interrogeant le ciel. Mais on doit s’attendre à ces changements-là en avril. Des milliers de commis des magasins Whiteley et de l’Army and Navy faisaient cette remarque en tendant des paquets soigneusement pliés aux dames à falbalas, debout de l’autre côté du comptoir. D’interminables processions d’acheteurs dans le quartier de l’ouest, et d’hommes d’affaires dans celui de l’est, défilaient sur les trottoirs, semblables à des caravanes en marche incessante. Du moins la comparaison s’imposait à ceux qui, pour une raison ou l’autre, s’arrêtaient un instant, soit pour mettre une lettre à la poste, soit en se plantant à la fenêtre d’un club de Piccadilly. Le flot des landaus, des victorias et des cabs s’écoulait sans arrêt, car la saison débutait. Dans les rues plus tranquilles, les musiciens ambulants lançaient leur mince filet de son, presque toujours mélancolique. Du haut des branches, ici à Hyde Park, ou là à Saint James, le pépiement des moineaux, les brusques éclats de voix intermittents de la grive amoureuse leur faisaient écho ou les parodiaient. Les ramiers des squares s’agitaient à la cime des arbres ; ils laissaient tomber une ou deux brindilles et roucoulaient leur berceuse toujours interrompue. L’après-midi, les grilles de Marble Arch et d’Apsley House étaient bloquées par des dames en robes multicolores, à tournures, et par des messieurs en jaquettes, armés de cannes et l’œillet à la boutonnière. Voici que passait la princesse ; et, sur son passage, les chapeaux se levaient. Au fond des sous-sols des longues avenues, dans les quartiers chics, les femmes de chambre en bonnets et tabliers préparaient le thé. Montée par des détours, la théière d’argent

était placée sur la table ; vierges et vieilles filles, de leurs mains qui avaient pansé les plaies de Bermondsey et de Hoxton, mesuraient soigneusement une, deux, trois, quatre cuillerées de thé. Au coucher du soleil, des millions de petites flammes de gaz, dont la forme rappelait les ocelles des plumes de paon, jaillissaient dans leurs cages de verre, sans effacer, cependant, de longues traînées d'ombre sur le trottoir. La lueur des lampes et le soleil couchant se reflétaient également sur les eaux placides de Rond-Point et de la Serpentine. Des invités qui allaient dîner en ville lançaient un regard sur le charmant panorama en traversant le pont au trot des cabs. Enfin la lune se levait ; sa pièce d'argent poli, bien qu'obscurcie par des traînées de nuages, brillait sereine, sévère, ou peut-être tout à fait indifférente. Tournoyant sans hâte, comme les rayons d'un projecteur, les jours, les semaines et les années passaient les uns après les autres à travers le ciel.

Le colonel Abel Pargiter discourait, assis dans une des salles de son club, après déjeuner. Ses compagnons, enfoncés dans leurs fauteuils de cuir, étaient du même type que lui. Anciens militaires ou fonctionnaires retraités, ils pouvaient, à l'aide de vieilles plaisanteries et d'anecdotes, faire revivre leur passé aux Indes, en Afrique et en Égypte. Par une transition naturelle, ils en étaient venus au présent. Il s'agissait d'un rendez-vous, un rendez-vous éventuel.

Brusquement, le plus jeune et le plus élégant des trois se pencha en avant. Hier, il avait déjeuné avec... Ici le causeur laissa tomber sa voix. Les deux autres s'inclinèrent vers lui. D'un geste bref de la main, le colonel Abel congédia le garçon qui enlevait les tasses à café. Les trois têtes chauves et grisonnantes se tinrent un instant rapprochées, puis le colonel Abel se renversa dans son fauteuil. La lueur de curiosité qui avait passé dans leurs regards à tous quand le major Elkin avait commencé son récit s'était complètement effacée de sa propre physionomie. Il tenait les yeux fixés devant lui, des yeux bleus vifs, un peu crispés, et plissés aux coins, comme s'il leur fallait encore se proté-

ger contre la lumière éblouissante de l'Orient ou éviter la poussière. Une pensée avait frappé le colonel, elle enlevait tout intérêt à ce que disaient ses amis et, même, le rendait désagréable. Il se leva, vint à la fenêtre et abaissa son regard sur Piccadilly. Le cigare à la main, il voyait d'en haut défiler le sommet des omnibus, des cabs, des victorias et des landaus. Il prit un air détaché ; il avait lâché tout ça. Et tandis qu'il considérait cette agitation, une ombre se figea sur son beau visage rouge. Une idée lui venait soudain, une question à poser ; il se retourna, mais ses amis s'étaient dispersés. Elkin se dépêchait déjà de passer la porte, Brand s'éloignait pour parler à un autre interlocuteur. Le colonel Pargiter ferma les lèvres sur les paroles qu'il aurait pu prononcer et retourna à la fenêtre qui dominait Piccadilly. Dans la rue encombrée, chacun, semblait-il, avait un but en vue. Chacun se hâtait vers quelque rendez-vous. Les dames elles-mêmes, qui parcouraient Piccadilly au trot de leurs victorias et de leurs coupés, allaient vers des occupations précises. Les gens rentraient à Londres et s'installaient pour la saison. Mais en ce qui concernait le colonel Pargiter la saison n'existait pas, il ne pouvait rien faire. Sa femme était mourante, et elle ne mourait pas. Elle allait mieux aujourd'hui, irait plus mal demain ; une nouvelle infirmière venait, et cela continuerait ainsi. Il ramassa un journal, en tourna les pages. La façade ouest de la cathédrale de Cologne s'offrit à sa vue, il la considéra puis il lança le journal au milieu des autres. Un de ces jours – euphémisme dont il se servait pour désigner le temps où sa femme serait morte – il renoncerait à Londres ; il songea qu'il habiterait la campagne. Mais il avait sa maison, ses enfants, et aussi… son expression changea, s'éclaira, tout en devenant un peu furtive, gênée.

Il lui restait quand même un endroit où aller. Il avait gardé cette certitude au fond de sa pensée, pendant les commérages de ses amis. Et lorsqu'il s'était retourné pour ne plus trouver personne, il avait pu appliquer ce baume sur sa plaie. Il irait chez Mira ; Mira du moins serait heureuse de le voir. Et c'est ainsi qu'au sortir du club, au lieu de se diriger à l'est comme les hommes d'affaires, ou vers l'ouest du côté de sa maison

d'Abercorn Terrace, il prit un sentier durci, à travers Green Park, qui conduisait à Westminster. L'herbe était très verte ; les feuilles commençaient à percer ; de petites griffes, comme des griffes d'oiseaux, se pressaient hors des branches ; tout était scintillant, animé ; l'air avait un parfum propre, vivifiant. Mais le colonel Pargiter ne voyait ni le gazon ni les arbres. Il marchait à grands pas dans le parc, son pardessus bien boutonné, le regard fixé droit devant lui. Arrivé à Westminster, il fit halte. Ce côté de l'affaire ne lui plaisait pas. Il s'arrêtait chaque fois qu'il approchait de l'étroite rue écrasée par l'énorme masse de l'abbaye, la rue aux petites maisons minables, dont les fenêtres s'ornaient de rideaux jaunes et de cartes collées à la vitre, la rue où le marchand de gâteaux semblait toujours agiter sa sonnette, où les enfants criaient et sautillaient de chaque côté des raies blanches tracées à la craie sur le trottoir. Le colonel lança des coups d'œil à droite et à gauche, puis il s'avança d'un pas très vif jusqu'au numéro 30. Il sonna, le regard rivé sur la porte, la tête un peu penchée. Il ne tenait pas à être vu sur ce seuil. Il n'aimait pas qu'on le fît attendre. Il n'aimait pas que Mrs. Sims vînt lui ouvrir. On sentait toujours une odeur dans la maison, on voyait toujours du linge sale pendu sur une corde dans le jardin du fond. Il monta l'escalier d'un pas lourd, l'air maussade et entra dans le salon.

Personne ne s'y trouvait ; il venait trop tôt. Ses yeux erraient autour de la pièce avec déplaisir. Trop de bibelots s'entassaient partout. Il ne s'y sentait pas à sa place, par trop volumineux lorsqu'il se dressa de toute sa hauteur devant la cheminée drapée, en face d'un écran sur lequel était peint un martin-pêcheur posé sur des roseaux. Des pas pressés s'affairaient sur le plancher au-dessus. N'est-elle pas seule ? se demanda-t-il en prêtant l'oreille. Des enfants criaient au-dehors, dans la rue. C'était sordide, mesquin, sournois. Un de ces jours, se dit-il... mais la porte s'ouvrit et laissa passer Mira, sa maîtresse.

« Oh ! Bogy chéri ! » s'écria-t-elle. Ses cheveux étaient en désordre ; elle avait un air poussiéreux, mais elle était beaucoup

plus jeune que lui et paraissait sincèrement heureuse de le voir. Le petit chien bondissait sur elle.

« Lulu, Lulu, fit-elle en attrapant le chien d'une main tandis qu'elle portait l'autre à ses cheveux. Viens, laisse oncle Bogy t'examiner. »

Le colonel s'installa dans le fauteuil d'osier qui grinça. Elle lui posa le chien sur les genoux. Derrière une des oreilles de l'animal, il y avait une tache rouge. De l'eczéma peut-être. Le colonel mit son lorgnon et se pencha pour regarder l'oreille. Mira embrassa son amant dans le cou, à l'endroit où le col s'arrête. Puis le lorgnon tomba. Elle s'en saisit et le plaça sur le museau du chien. Le vieux colonel était mal en train, aujourd'hui. Quelque chose n'allait pas dans ce monde mystérieux des clubs et de la vie familiale dont il ne lui parlait jamais. Il était arrivé avant qu'elle ne fût coiffée, ce qui était fâcheux. Mais son devoir était de le distraire. Alors elle se trémoussa, de-ci de-là. Son embonpoint croissant lui permettait encore de se glisser entre la table et le fauteuil ; elle repoussa l'écran, et sans donner au colonel le temps d'intervenir, elle mit une allumette sous le maigre feu de ce garni. Ensuite elle se pencha sur le bras du fauteuil.

« Oh ! Mira ! dit-elle, avec un coup d'œil au miroir, en changeant ses épingles de place, quelle horrible désordonnée tu fais ! » Elle lâcha une longue mèche qu'elle laissa pendre sur ses épaules. Ses cheveux aux reflets dorés étaient beaux encore, bien qu'elle approchât de la quarantaine et que, à dire vrai, elle eût une fille de huit ans en pension chez des amis, à Bedford. Les cheveux se dénouèrent d'eux-mêmes, entraînés par leur poids, et Bogy, à cette vue, se pencha pour les embrasser. Un orgue de Barbarie se mit à jouer au bas de la rue, où tous les enfants se précipitèrent, ce qui produisit un silence immédiat. Le colonel caressa la nuque de Mira ; sa main qui avait perdu deux doigts explora un peu plus bas, à l'endroit où le cou rejoint les épaules. Mira se glissa à terre et appuya le dos contre le genou de son amant.

On entendit un craquement sur l'escalier ; quelqu'un frappa comme pour les avertir de sa présence. Aussitôt Mira rassembla ses cheveux, se leva et referma la porte sur elle.

Le colonel, qui était méthodique, examina encore l'oreille du chien. Était-ce de l'eczéma ? Ou n'était-ce pas de l'eczéma ? Il considéra la tache rouge, puis il remit le chien sur ses pattes dans le panier et attendit. Ce chuchotement prolongé sur le palier ne lui plaisait pas. Mira revint enfin ; elle paraissait préoccupée, ce qui lui donnait l'air vieux. Elle fureta sous les coussins, les housses. Elle voulait son sac, disait-elle. Où avait-elle mis son sac ? Au milieu de tant d'objets épars, il pouvait se trouver n'importe où. C'était un sac mince, sentant la misère, qu'elle découvrit sous les coussins, dans un coin du canapé. Elle le tourna sens dessus dessous. Lorsqu'elle le secoua, des mouchoirs, des bouts de papier tordus s'en échappèrent, avec des pièces d'argent et de bronze. Mais une pièce d'or aurait dû s'y trouver, dit-elle. « Je suis sûre que j'en avais une, hier, murmura-t-elle.

– Combien ? » demanda le colonel.

Cela se montait à une livre – non, à une livre, huit shillings et six pence, et elle marmotta quelque chose à propos de la blanchisseuse. Le colonel fit glisser de son étui d'or deux pièces d'une livre, pour les lui donner. Elle les emporta et les chuchotements reprirent sur le palier.

La blanchisseuse... ? se disait le colonel en promenant son regard autour de lui. C'était un petit trou misérable ; mais il se savait tellement plus âgé que sa maîtresse qu'il ne trouva pas à propos de l'interroger sur la blanchisseuse. Mira était là de nouveau. Elle traversa bien vite le salon et s'assit par terre, la tête appuyée au genou du colonel. Le feu hésitant, qui avait vacillé faiblement, s'était éteint. « Laissez-le, dit-il avec impatience lorsqu'elle s'empara du tisonnier. Laissez-le s'éteindre. » Elle lâcha le tisonnier. Le chien ronflait, l'orgue de Barbarie jouait. La main du colonel reprit sa promenade du haut en bas du cou de Mira ; les doigts entraient et sortaient des cheveux épais.

Dans cette petite pièce, si proche des autres maisons, le crépuscule tombait rapidement, et les rideaux étaient à demi fermés. Il l'attira à lui, il l'embrassa sur la nuque, puis sa main qui avait perdu deux doigts explora un peu plus bas, là où le cou rejoint les épaules.

Une averse subite frappa le pavé et les enfants qui entraient et sortaient en sautillant de leur cage de craie s'enfuirent chez eux. Le vieux chanteur qui se dandinait sur le trottoir, une casquette de marin allègrement plaquée en arrière sur le crâne, et qui chantait à pleine voix : « Comptez vos bienfaits, comptez vos bienfaits... », releva le col de sa veste et se mit à l'abri sous l'auvent d'un café, d'où il termina ses injonctions : « Comptez vos bienfaits. Comptez-les tous. » Puis le soleil se reprit à briller et sécha le pavé.

« Elle ne bout pas », dit Milly Pargiter en examinant la bouilloire du thé. Milly était assise à une table ronde, dans le salon qui donnait sur la façade d'Abercorn Terrace. « Elle est loin de bouillir », dit-elle encore. C'était une antique bouilloire de cuivre dont les ciselures, à demi effacées, représentaient des roses. Une maigre flamme vacillante s'élevait et s'abaissait sous la panse de cuivre. La sœur de Milly, Delia, guettait elle aussi la flamme, du fauteuil où elle se prélassait à côté de Milly. « Est-ce indispensable qu'elle bouille ? » demanda-t-elle au bout d'un moment, avec nonchalance, comme si elle n'attendait pas de réponse, et Milly n'en donna aucune. Toutes les deux regardaient en silence cette petite flamme errer sur le toupet de la mèche jaune. D'autres personnes semblaient attendues d'après le nombre d'assiettes et de tasses préparées, mais à ce moment-là les deux sœurs se trouvaient seules. Le salon était encombré de meubles. En face d'elles une vitrine hollandaise portait de la porcelaine bleue sur ses étagères et le soleil de cette fin d'après-midi d'avril semait sur le verre des taches brillantes. Au-dessus de la cheminée une jeune femme aux cheveux roux, vêtue de

mousseline blanche, un panier de fleurs sur les genoux, leur souriait dans son cadre.

Milly prit une épingle à cheveux dans son chignon et effilocha la mèche pour agrandir la flamme.

« Mais ça ne sert à rien », fit Delia, impatientée, en l'observant. Elle s'agitait. Tout semblait prendre un temps interminable. Puis Crosby entra, elle proposa de descendre la bouilloire à la cuisine. Milly refusa. Comment pourrais-je mettre fin à toutes ces niaiseries, ces vétilles ? songeait Delia en tapotant la table avec un couteau, le regard fixé sur la maigre flamme que sa sœur taquinait avec une épingle à cheveux. Un chant de moustique s'éleva, plaintif, sous la bouilloire ; mais au même instant la porte s'ouvrit encore une fois, brusquement, livrant passage à une petite fille en robe rose, bien raide.

« Il me semble que Nurse aurait pu te mettre un tablier propre », dit Milly d'un air sévère, copiant l'attitude d'une grande personne. Le tablier avait une tache verte comme si l'enfant venait de grimper aux arbres.

« L'autre n'est pas revenu de la lessive », répondit Rose, la fillette, d'un ton bourru. Elle regarda la table, il ne fallait pas encore songer au thé.

Milly appliqua de nouveau l'épingle à la mèche. Delia s'appuya au dossier de son fauteuil et tourna la tête pour regarder dehors. De sa place, elle apercevait les marches de la porte d'entrée.

« Allons, voilà Martin », fit-elle, morose. La porte battit ; des livres claquèrent sur la table du hall, et Martin, un garçon de douze ans, entra à son tour. Il avait les cheveux roux de la jeune femme du portrait ; mais ils étaient en désordre.

« Va te peigner, fit Delia sévèrement. Tu as tout le temps, ajouta-t-elle. L'eau ne bout pas encore. »

Ils regardèrent tous la bouilloire. Elle continuait son chant mélancolique, à peine perceptible, tandis que la petite flamme tremblotait sous la panse de cuivre qui se balançait.

« Au diable la bouilloire, dit Martin en se détournant brusquement.

– Maman n'aimerait pas t'entendre parler comme ça. » Milly le grondait en affectant le ton d'une personne plus âgée. Leur mère était malade depuis si longtemps que les deux sœurs tâchaient en effet d'imiter sa manière d'être avec les enfants. La porte s'ouvrit une fois de plus.

« Le plateau, Miss... », dit Crosby ; les mains occupées par le plateau, elle maintenait du pied le battant de la porte.

« Le plateau, qui va le monter ? dit Milly, copiant toujours une grande personne qui veut montrer du tact avec les enfants. Pas toi, Rose. Il est trop lourd. Laisse Martin s'en charger ; tu pourras l'accompagner. Mais ne reste pas. Dis simplement à maman ce que tu as fait, et puis cette bouilloire... cette bouilloire... »

Elle enfonça une fois de plus l'épingle dans la mèche. Le bec en serpent émit une mince bouffée de vapeur qui, intermittente tout d'abord, augmenta d'intensité, jusqu'à devenir un jet puissant, au moment même où l'on entendit des pas dans l'escalier.

« Elle bout ! s'écria Milly. Elle bout ! »

Ils mangèrent en silence. D'après les jeux de lumière reflétés sur le verre de la vitrine hollandaise le soleil devait apparaître et disparaître tour à tour. Parfois, une coupe brillait d'un bleu profond, puis devenait livide. Des lueurs furtives se déposaient sur les sièges de la pièce voisine. Ici, on voyait un dessin ; là, une plaque dénudée. La beauté existe quelque part, songeait

Delia, et la liberté, et *lui* aussi existe, sa fleur blanche à la boutonnière... Mais une canne grinça dans le hall.

« Voilà papa », s'écria Milly, les mettant en garde.

Aussitôt Martin se tortilla hors du fauteuil paternel ; Delia se redressa, et Milly avança bien vite une grande tasse semée de roses qui ne ressemblait pas aux autres. Le colonel, du seuil de la porte, examina le groupe d'un air assez hostile. Ses petits yeux bleus en faisaient le tour, comme pour prendre quelqu'un en faute. Il n'y avait rien à redire pour le moment, mais il était de mauvaise humeur. Ses enfants s'en doutaient, avant qu'il n'eût parlé.

« Petite canaille barbouillée », fit-il en passant devant Rose. Il lui pinça l'oreille. Elle étendit aussitôt la main sur la tache de son tablier.

« Ça va bien pour maman ? » demanda-t-il en se laissant tomber tout d'une pièce dans le grand fauteuil. Il détestait le thé ; mais il en sirotait toujours un peu dans l'énorme vieille tasse qui avait appartenu à son père. Il l'éleva et en but une gorgée, par devoir.

« Et comment vous êtes-vous comportés ? » demanda-t-il.

Il promenait autour de lui ce regard brumeux, mais aigu, qui pouvait être bienveillant, mais qui, ce soir, était maussade.

« Delia a pris sa leçon de musique, j'ai été chez Whiteley... » Milly avait l'air d'une enfant qui récite sa leçon.

« Ah ! Tu viens encore de dépenser de l'argent ! observa son père avec vivacité, mais sans rudesse.

– Non, papa. Je te l'avais dit. Ils se sont trompés dans l'envoi des draps.

– Et toi, Martin ? demanda le colonel en coupant court aux explications de sa fille. En queue de la classe, comme d'habitude.

– En tête ! s'écria Martin, lançant ces mots comme s'il ne les avait retenus jusqu'ici qu'avec peine.

– H'm ! pas possible », fit son père, dont l'humeur sombre se détendit un peu. Il enfonça sa main dans la poche de son pantalon et en retira une poignée de pièces d'argent. Les enfants le regardaient alors qu'il cherchait à extraire six pence de ce tas de florins. Il avait perdu deux doigts de la main droite dans la révolte des cipayes et les muscles s'étaient rétractés, si bien que cette main ressemblait à la griffe d'un vieil oiseau. Il farfouillait et s'agitait, mais ses enfants n'osaient pas lui venir en aide car il avait toujours voulu passer outre à son infirmité. Les moignons luisants des doigts mutilés fascinaient Rose.

« Voilà pour toi, Martin », finit-il par dire en tendant six pence à son fils ; puis il prit une autre gorgée de thé et s'essuya la moustache.

« Où donc est Eleanor ? » demanda-t-il au bout d'un moment, comme pour rompre le silence.

Milly lui rappela que c'était le « jour du Grove ».

« Ah ! Le jour du Grove », marmotta le colonel ; il fit tournoyer le sucre au fond de sa tasse ; il semblait vouloir la briser.

Delia tenta une remarque : « Ces chers vieux Levy », dit-elle, mais elle n'osait trop s'aventurer, à cause de l'humeur du colonel, bien qu'elle fût sa préférée.

Il garda le silence.

« Bertie Levy a six doigts à un pied », fit Rose tout à coup, de sa voix flûtée. Les autres se mirent à rire, mais le colonel les arrêta net.

« Dépêche-toi, et va faire tes devoirs, mon garçon, dit-il en regardant Martin qui mangeait toujours.

– Laisse-le finir son thé, papa, dit Milly, qui imitait encore les manières d'une grande personne.

– Et la nouvelle infirmière ? demanda le colonel, en tambourinant sur le bord de la table. Est-elle arrivée ?

– Oui... », commençait à dire Milly, mais il y eut un froufrou dans le hall et Eleanor entra, au soulagement général, surtout à celui de Milly qui leva les yeux en songeant : Dieu merci, voilà Eleanor – la pacificatrice, la conciliatrice, le tampon entre moi et les passions, les disputes familiales. Elle adorait sa sœur. Elle l'aurait qualifiée de déesse et revêtue d'une beauté qui ne lui appartenait pas, de vêtements qui n'étaient pas les siens, si Eleanor n'avait pas porté une pile de petits livres tachés et une paire de gants noirs. Protège-moi, disait Milly, en lui tendant sa tasse, moi qui ne suis qu'une souris, un petit bout de fille, incapable, opprimée, comparée à Delia qui obtient toujours ce qu'elle veut, tandis que moi je me fais attraper par papa qui est grognon, je ne sais pourquoi. Le colonel sourit à Eleanor, et le chien roux lui-même, couché sur le tapis du foyer, leva la tête et agita la queue, comme s'il reconnaissait en celle qui entrait une de ces femmes qui vous donnent toute satisfaction, car elles vous apportent un os mais se lavent les mains ensuite. C'était l'aînée des filles ; elle avait environ vingt-deux ans et sans passer pour une beauté, elle était saine, et, malgré sa lassitude présente, d'un naturel heureux.

« Je regrette d'être en regard, dit-elle. J'ai été retenue et je ne m'attendais pas à... » Elle regarda son père.

« Je me suis libéré plus tôt que je ne pensais, fit-il vivement. La réunion... »

Il s'arrêta net. Il s'était encore disputé avec Mira.

« Et comment se comporte ton Grove ? ajouta-t-il.

– Oh ! mon Grove... », fit-elle, mais Milly lui apportait le plat couvert. « J'ai été retenue », ajouta-t-elle, en se servant. Elle se mit à manger et l'atmosphère se détendit.

« Maintenant, papa, raconte-nous », fit hardiment Delia – elle était la préférée –, « ce que tu es devenu. Est-ce que tu as eu des aventures ? »

La remarque était malencontreuse.

« Un vieil encroûté comme moi n'a plus d'aventures », répondit le colonel, d'un ton acerbe. Il se remit à moudre les grains de sucre contre les parois de sa tasse. Puis il parut se repentir de sa rudesse ; il réfléchit un instant.

« J'ai rencontré ce vieux Burke, au club ; il m'a demandé de lui amener une de vous, à dîner ; Robin est de retour, en permission, a-t-il dit. »

Le colonel termina son thé. Quelques gouttes tombèrent sur sa petite barbe pointue. Il tira son vaste mouchoir de soie et s'essuya le menton avec impatience. Eleanor, assise sur sa chaise basse, surprit une curieuse expression d'hostilité entre ses sœurs. Mais elles ne se disaient rien. Elles continuèrent à manger et à boire jusqu'au moment où le colonel, levant sa tasse, la trouva vide et la posa d'un geste ferme, avec un petit cliquetis. La cérémonie du thé avait pris fin.

« À présent, mon garçon, va-t'en terminer ta préparation », dit le colonel à son fils.

Martin retira la main qui se tendait vers une assiette.

« Allons, file », répéta le colonel, d'un ton d'autorité. Martin se leva et s'en alla, laissant traîner sa main sur les chaises et les tables, comme pour retarder sa sortie. Il claqua la porte avec force derrière lui. Le colonel, debout, se dressa au milieu de ses enfants, sanglé dans sa redingote étroitement boutonnée.

« Il faut que je sorte, moi aussi », dit-il. Mais il s'arrêta un instant, ne sachant où aller, semblait-il. Il se tenait, bien raide, au milieu d'eux, comme s'il avait un ordre à donner, mais il n'en trouvait aucun, à ce moment précis. Puis il se souvint.

« Je voudrais que l'une de vous pense à écrire à Edward, fit-il s'adressant à ses filles, indifféremment. Dites-lui d'écrire à maman.

– Oui », répondit Eleanor.

Il s'acheminait vers la porte, mais il s'arrêta.

« Et faites-moi signe quand maman voudra me voir. » Il s'interrompit et pinça l'oreille de sa plus jeune fille : « Petite canaille barbouillée », fit-il en montrant la tache du tablier. Rose étendit aussitôt sa main pour la cacher. À la porte, il s'arrêta encore. Ses doigts tâtonnaient, agitaient le loquet :

« N'oubliez pas, dit-il, d'écrire à Edward. » Enfin, ayant tourné le loquet, il disparut.

Elles gardèrent le silence. Eleanor sentit quelque chose de tendu dans l'atmosphère. Elle prit un des petits livres qu'elle avait laissé tomber sur la table et l'ouvrit sur son genou. Mais elle n'y posa pas les yeux. Son regard se fixa, un peu distrait, vers la pièce à côté. Les arbres bourgeonnaient dans le jardin du fond. Il y avait de petites feuilles – des feuilles en forme d'oreilles sur les buissons. Le soleil luisait, intermittent ; il brillait, il s'éloignait, il éclairait tantôt ceci, tantôt...

« Eleanor », dit Rose, intervenant. Son attitude rappelait drôlement celle de son père.

« Eleanor, répéta-t-elle à voix basse, car sa sœur ne l'écoutait pas.

– Qu'y a-t-il ? demanda Eleanor en se retournant.

– Je voudrais aller chez Lamley », dit, Rose.

Elle était l'image même de son père, debout, les mains derrière le dos.

« C'est trop tard pour Lamley, répondit Eleanor.

– Ils ne ferment pas avant sept heures, dit Rose.

– Alors demande à Martin de t'accompagner. »

La petite fille se dirigea lentement vers la porte et Eleanor reprit son livre de comptes.

« Mais tu n'iras pas seule, Rose, tu m'entends », répéta-t-elle, en levant les yeux au-dessus de ses chiffres, au moment où la fillette atteignait la porte. Rose fit un signe de tête sans mot dire, et disparut.

Elle monta l'escalier. Elle fit halte, un instant, devant la chambre de sa mère et renifla l'odeur à la fois âcre et doucereuse qui semblait s'accrocher aux pots, aux timbales et aux bols à couvercle, posés sur la table, en dehors de la pièce. Rose continua à monter, elle s'arrêta à la porte de la salle d'étude. Elle ne voulait pas entrer car elle s'était disputée avec Martin. La querelle avait commencé à propos d'Erridge et du microscope, et avait continué sur le massacre des chats de Miss Pym, à côté. Mais Eleanor lui avait recommandé de demander à Martin de l'accompagner. Rose ouvrit la porte.

« Eh là, Martin... », fit-elle, tout d'abord.

Il était assis à une table et marmottait, un livre appuyé devant lui. Du grec, ou peut-être du latin.

« Eleanor veut... », dit-elle en observant la rougeur de son frère, sa façon de refermer la main sur un bout de papier, comme s'il se préparait à en faire une boulette, « elle veut que je

te demande... », puis Rose se raidit, le dos contre le montant de la porte.

Eleanor s'appuya en arrière, dans son fauteuil. Le soleil à cette heure-là donnait sur les arbres, dans le jardin du fond. Les bourgeons commençaient à gonfler. La clarté printanière faisait ressortir l'usure de l'étoffe des sièges. Le grand fauteuil de son père avait une tache sombre à l'endroit où il reposait sa tête. Mais quelle quantité de fauteuils, quelle pièce vaste, aérée, à côté de cette chambre où la vieille Mrs. Levy... Milly et Delia restaient toutes les deux silencieuses. Eleanor se rappela l'histoire du dîner. Laquelle irait ? Elles en avaient envie l'une et l'autre. Si seulement, au lieu de les traiter en bloc, au lieu de dire : « Amenez une de vos filles », les gens avaient demandé : « Amenez Eleanor », ou bien : « Amenez Milly ». Alors il n'y aurait pas eu à discuter.

« Eh bien, déclara brusquement Delia, je vais... »

Elle se leva comme si elle se dirigeait vers un endroit précis. Mais elle s'arrêta. Puis elle se mit à la fenêtre qui donnait sur la rue. Les maisons, de l'autre côté, avaient toutes les mêmes petits jardins, les mêmes marches, les mêmes piliers, les mêmes fenêtres en saillie. À cette heure-là tandis que le crépuscule tombait, elles prenaient un aspect spectral, perdaient de leur substance dans la pénombre. On allumait les lampes ; une lumière brilla dans un salon, en face ; puis, les rideaux tirés, la pièce disparut. Delia regardait ce qui se passait au-dehors. Une femme du peuple poussait une voiture d'enfant ; un vieillard s'en allait clopin-clopant, les mains derrière le dos. La rue demeura vide ; bientôt, un cab la descendit au bruit de ses grelots. L'intérêt de Delia s'éveilla. Le cab s'arrêterait-il à leur porte, ou non ? Elle le surveilla attentivement, mais à son grand regret, le cocher agita ses rênes, le cheval continua en bronchant et le cab fit halte deux portes plus bas.

Delia se retourna : « Une visite pour les Stapleton », s'écria-t-elle. Milly vint rejoindre sa sœur. Ensemble, par la fente des rideaux, elles suivirent des yeux le jeune homme en chapeau haut de forme qui descendait de voiture. Il leva la main pour payer le cocher.

« Ne vous laissez pas surprendre en train d'épier », leur recommanda Eleanor. Le jeune homme montait les marches en courant. Il entra dans la maison. La porte se referma sur lui et le cab s'en alla.

Mais les deux jeunes filles restèrent à leur place, les yeux sur la rue. Les crocus fleurissaient, jaunes et violets, dans les jardins en façade ; les amandiers et les troènes étaient pointillés de vert. Une rafale soudaine s'engouffra dans la rue ; elle chassa un morceau de papier le long du trottoir et un petit tourbillon de poussière sèche lui courut après. Au-dessus des toits s'étendait un de ces couchers de soleil de Londres, rouges et changeants, qui allument dans chaque fenêtre, l'une après l'autre, des flambées d'or. Cette soirée de printemps avait quelque chose de sauvage ; même ici à Abercorn Terrace la lumière variait, passait de l'or au noir, du noir à l'or. Delia laissa tomber le rideau ; elle se retourna et vint au milieu du salon en disant tout à coup :

« Oh ! mon Dieu ! »

Eleanor, qui s'était remise à ses livres, leva la tête, troublée :

« Huit fois huit, dit-elle tout haut. Que font huit fois huit ? »

Elle mit son doigt sur la page pour marquer l'endroit et regarda sa sœur. Debout, la tête rejetée en arrière et les cheveux rouges sous la lueur du couchant, elle paraissait hardie, et même belle à cet instant. À côté, Milly semblait couleur de souris, indéfinissable.

« Voyons, Delia, dit Eleanor en fermant son livre ; tu n'as qu'à attendre... » Elle voulait dire jusqu'à la mort de maman, mais elle ne put prononcer ces mots.

« Non, non, non, répondit Delia en étirant les bras, c'est sans espoir... » Elle s'interrompit. Crosby entrait. Elle portait un plateau. Un à un, avec un petit tintement exaspérant, elle y déposa les tasses, les assiettes, les couteaux, les pots de confitures, les plats de gâteaux et de tartines. Puis elle sortit, tenant avec précaution le plateau en équilibre devant elle. Il y eut un silence. Elle revint, plia la nappe et remit les tables à leur place. Après un nouveau temps d'arrêt, elle apporta deux lampes à abat-jour de soie. Elle en mit une dans la pièce du devant et l'autre dans celle du fond. Puis, faisant craquer ses souliers bon marché, elle se dirigea vers la fenêtre et ferma les rideaux. Ils glissèrent avec un cliquetis familier le long de la tringle de cuivre et bientôt des plis de peluche lie-de-vin, lourds et sculptés, masquèrent les croisées. Lorsque Crosby eut fermé les rideaux des deux pièces, un profond silence parut tomber sur le salon. Le monde extérieur semblait entièrement retranché derrière une masse. Au loin, du bas de la rue suivante, on entendait monter la voix monotone d'un marchand ambulant ; les fers pesants des chevaux de camion martelaient sans hâte l'avenue. Les roues broyèrent le sol, puis le bruit s'évanouit et le silence fut complet.

Deux cercles de lumière jaune tombèrent des lampes. Eleanor tira son fauteuil sous l'un d'eux, baissa la tête et poursuivit la partie de son travail qu'elle gardait toujours pour la fin parce qu'il lui déplaisait par trop – elle additionnait des chiffres. Ses lèvres remuaient et son crayon marquait des points sur le papier à mesure qu'elle ajoutait huit à six, cinq à quatre.

« Là ! s'écria-t-elle enfin. C'est fini. Je vais maintenant auprès de maman. »

Elle se baissa pour ramasser ses gants.

« Non, dit Milly, lançant de côté une revue qu'elle venait d'ouvrir, j'irai. »

Delia surgit tout à coup de la pièce du fond dans laquelle elle rôdait.

« Je n'ai absolument rien à faire, dit-elle d'un ton bref. C'est moi qui irai. »

Elle monta l'escalier, marche par marche, très lentement. Elle s'arrêta à la porte de la chambre à coucher, en face de la table chargée de pots de verre. L'âcre et doucereuse odeur de maladie lui causait un peu de malaise. Elle n'avait pas le courage d'entrer. Par la lucarne, au fond du couloir, elle apercevait de légères bouclettes de nuages couleur de flamant rose, en suspens contre un ciel bleu pâle. Après la pénombre du salon, ses yeux étaient éblouis. Il semblait que la lumière l'immobilisait à cette place. Puis des voix d'enfants lui parvinrent du palier au-dessus. Martin et Rose se disputaient.

« Alors, ne viens pas ! » criait Rose. Une porte battit. Delia attendit un instant, aspira profondément, regarda une fois de plus le ciel de feu et frappa à la porte de la chambre.

L'infirmière se leva doucement, un doigt sur les lèvres, et sortit. Mrs. Pargiter dormait. Elle reposait dans un creux de l'oreiller, une main sous sa joue. Elle gémissait un peu, comme si elle errait dans un monde où, même pendant le sommeil, de légers obstacles lui barraient le chemin. Elle avait un visage lourd, boursouflé, la peau semée de taches brunes et ses cheveux, jadis roux, étaient devenus blancs, sauf par plaques où quelques mèches paraissaient trempées dans du jaune d'œuf. Elle ne portait pas de bagues, en dehors de son alliance, et ses doigts révélaient à eux seuls son entrée dans le monde fermé de la maladie. Cependant elle ne semblait pas prête à mourir. Elle donnait l'impression de pouvoir subsister éternellement dans ce domaine intermédiaire entre la vie et la mort. Delia ne constata aucun changement. Lorsqu'elle s'assit, elle sentit la vie couler en

elle-même à pleins bords. Une longue glace étroite, au chevet du lit, reflétait une portion du ciel, sa surface aveuglante de lueur rouge. La coiffeuse était illuminée. Les rayons frappaient les flacons d'argent et de cristal, tous rangés avec cet ordre parfait des choses qui ne servent pas. À cette heure tardive de l'après-midi, la chambre de malade prenait un aspect de propreté, de calme et d'ordre irréels. Là, près du lit, se trouvait une petite table avec les lunettes, le livre de prières et un vase de muguet. Les fleurs ne semblaient pas vraies elles non plus. Il n'y avait rien à faire, sinon regarder autour de soi.

Delia fixa des yeux le dessin ocre qui représentait son grand-père avec sa tache blafarde sur le nez, puis la photographie de son oncle Horace en uniforme et, à droite, la maigre silhouette tordue du crucifix.

Mais tu n'y crois pas, se dit-elle farouche, contemplant sa mère plongée dans le sommeil – tu ne veux pas mourir.

Elle désirait ardemment cette mort. La malade restait là, molle, diminuée mais éternelle, reposant dans le creux des oreillers, entrave, empêchement, obstacle à toute vie. Delia chercha à raviver quelque sentiment d'affection, de pitié. L'été, par exemple, où nous étions à Sidmouth, se dit-elle, quand elle m'a appelée du haut des marches du jardin... mais la scène s'évanouissait à mesure que Delia essayait de l'évoquer. Il y avait aussi, bien entendu, cette autre scène, celle de l'homme en habit, à la boutonnière fleurie, mais elle s'était promis de ne pas y songer avant l'heure du coucher. À quoi fallait-il penser alors, à grand-père avec son blanc sur le nez ? Au livre de prières ? Au muguet ? Ou bien à la glace ? Le soleil s'était retiré, le miroir terni ne reflétait plus qu'un carré de ciel sombre. Delia cessa de résister.

Il porte une fleur blanche à la boutonnière, songea-t-elle tout d'abord. Cela demandait quelques minutes de préparation. Il fallait un hall, des banquettes de palmiers, un parquet en contrebas, avec une multitude de têtes. Le charme commençait

d'agir. De délicieux sursauts d'émotion flatteuse et excitante la pénétrèrent. Elle se trouvait sur une estrade, devant des spectateurs. Tout le monde criait, agitait des mouchoirs, s'exclamait et applaudissait. Elle se levait alors, en blanc, au milieu de l'estrade. Mr. Parnell était près d'elle. Elle débutait ainsi :

« Je parle au nom de la Liberté », elle lançait ses mains en avant, « au nom de la Justice... » Ils étaient côte à côte. Lui, très pâle, ses yeux sombres et brillants tournés vers elle, murmurait...

Il y eut une subite interruption. Mrs. Pargiter se soulevait sur ses oreillers.

« Où suis-je ? » s'écria-t-elle, effrayée et ahurie comme souvent au réveil. Elle leva la main ; elle semblait implorer du secours. Elle répéta : « Où suis-je ? » Un instant Delia, elle aussi, fut désorientée. Où était-elle ?

« Ici, dans ta chambre, maman ! Ici ! s'écria-t-elle l'air égaré. Ici, dans ta chambre ! »

Delia posa sur le couvre-pieds une main que sa mère serra convulsivement. Mrs. Pargiter parcourait la pièce du regard, comme si elle cherchait quelqu'un ; elle ne semblait pas reconnaître sa fille.

« Que se passe-t-il ? demandait-elle, où suis-je ? » Puis elle vit Delia et la mémoire lui revint.

« Oh ! Delia ! je rêvais », murmura-t-elle presque d'un ton d'excuse. Elle reposa un moment, les yeux fixés sur la fenêtre. On allumait les réverbères et un soudain jet de lumière, très doux, parvint de la rue.

« Une belle journée... », Mrs. Pargiter hésita, « pour... » Elle ne semblait pas se rappeler pour quoi.

« Une belle journée, oui, maman, répéta Delia, avec un entrain machinal.

– Pour... », tenta encore de dire Mrs. Pargiter.

De quoi s'agissait-il ? Delia n'arrivait pas à s'en souvenir.

« ... pour l'anniversaire de ton oncle Digby, put enfin articuler Mrs. Pargiter. Dis-lui de la part – dis-lui combien j'en suis heureuse.

– Je le dirai. » Delia avait oublié la date, cependant sa mère était très pointilleuse pour ces choses-là.

« Tante Eugenie... », reprit Delia. Mais Mrs. Pargiter fixait les yeux sur la coiffeuse ; le napperon, éclairé par un reflet de réverbère, au-dehors, prenait une blancheur toute spéciale.

« Une autre nappe propre ! murmura la malade d'un ton chagrin. La dépense, Delia, la dépense, c'est ce qui me tourmente.

– Ça ne fait rien, maman », répondit Delia d'une voix terne. Elle examinait le portrait de son grand-père ; pourquoi, se demandait-elle, l'artiste lui a-t-il plaqué de la craie blanche sur le bout du nez ?

« Tante Eugenie t'a envoyé des fleurs », ajouta-t-elle.

Pour une raison quelconque, Mrs. Pargiter parut satisfaite, ses yeux se posaient, contemplatifs, sur le napperon propre qui, un instant auparavant, lui rappelait la note de la blanchisseuse.

« Tante Eugenie..., fit-elle. Comme je me souviens », sa voix prit un timbre plus plein, plus rond, « du jour où on annonça ses fiançailles. Nous étions tous réunis au jardin ; on apporta une lettre. » Elle fit une pause puis répéta : « On apporta une lettre... » Ensuite la malade se tut. Elle paraissait plongée dans quelque souvenir.

« Le cher petit garçon mourut, mais à part cela... » Elle s'arrêta de nouveau. Elle semble plus faible ce soir, se disait Delia, et un sursaut de joie la fit frémir. Les phrases étaient plus

entrecoupées qu'à l'habitude. Quel petit garçon était mort ? Delia se mit à compter les cordonnets du couvre-pieds, en attendant que sa mère recommençât à parler.

« Tu sais que tous les cousins se réunissaient l'été, reprit brusquement Mrs. Pargiter. Il y avait ton oncle Horace...

– Celui qui avait l'œil de verre.

– Oui, il s'était blessé sur son cheval à bascule. Les tantes faisaient grand cas d'Horace. Elles disaient... » Il y eut une longue pause. Mrs. Pargiter semblait tâtonner pour trouver les mots justes.

« Quand Horace viendra... songez à le questionner à propos d'une porte de la salle à manger. »

Mrs. Pargiter fut prise d'une joie étrange. Elle riait positivement. Elle doit songer à quelque plaisanterie de famille, qui n'a plus cours depuis longtemps, pensa Delia en regardant le sourire trembler et disparaître. Il y eut un silence complet. Sa mère reposait, les yeux fermés ; la main avec l'alliance pour toute bague, la main blanche, usée, étalée sur le couvre-pieds. Dans ce silence, on entendit craquer un morceau de charbon dans la grille, et résonner la voix monotone du vendeur ambulant, le long de son chemin. Mrs. Pargiter ne parlait plus. Elle restait tout à fait immobile. Puis elle soupira, profondément.

La porte s'ouvrit et l'infirmière entra. Delia se leva et sortit. Où suis-je ? se demanda-t-elle, les yeux fixés sur un pot blanc que le soleil couchant teignait en rose. Il lui sembla, un instant, se trouver dans quelque terrain intermédiaire entre la vie et la mort. Où suis-je ? répéta-t-elle regardant le pot rose, car tout cela semblait étrange. Puis elle entendit l'eau couler et un bruit de pas sur le plancher, à l'étage supérieur.

La nurse leva les yeux au-dessus de la roue de sa machine à coudre : « Vous voilà, Rosie », dit-elle en voyant entrer la petite fille.

La nursery était brillamment éclairée ; il y avait une lampe sans abat-jour sur la table. Mrs. C..., qui venait chaque semaine apporter le linge, était assise dans un fauteuil et tenait une tasse à la main. « Allez chercher votre ouvrage, vous serez bien, gentille », dit Nurse, pendant que Rosie serrait la main de Mrs. C..., « sans quoi vous ne l'aurez jamais fini pour la fête de votre papa », ajouta-t-elle en déblayant un coin de la table.

Rose ouvrit le tiroir et en sortit la poche à souliers qu'elle brodait d'un dessin de fleurs bleues et rouges pour l'anniversaire de son père. Il lui restait encore à terminer plusieurs bouquets de petites roses dessinés au crayon. Elle étendit l'ouvrage sur la table et l'examina tandis que Nurse continuait sa conversation avec Mrs. C... à propos de la fille de Mrs. Kirby. Mais Rose n'écoutait pas.

J'irai donc toute seule, se dit-elle, en étalant le sac à souliers, bien droit. Si Martin ne veut pas m'accompagner, j'irai seule.

« J'ai laissé ma boîte à ouvrage dans le salon, dit-elle à haute voix.

– Eh bien, allez la chercher », répondit Nurse, l'esprit ailleurs ; elle voulait continuer à parler à Mrs. C... de la fille de l'épicier.

À présent, l'aventure commence, songea Rose, et elle se faufila sur la pointe des pieds dans sa chambre. À présent il s'agit de prendre des munitions et des provisions ; il faut s'emparer de la clef de Nurse. Mais où se trouve-t-elle ? Chaque soir elle la cache dans un endroit différent, par crainte des voleurs. Elle doit être soit sous le coffret des mouchoirs, soit dans

la boîte où Nurse garde la chaîne d'or de sa mère. La voici. Rose prit sa bourse dans son tiroir particulier ; voilà mon pistolet et sa charge, se dit-elle, puis elle mit son chapeau et son manteau sur son bras ; et voilà des provisions pour quinze jours, songea-t-elle encore.

À pas de loup, elle longea la nursery, au bas de l'escalier, et tendit anxieusement l'oreille à la porte de la salle d'étude. Il lui fallait éviter de marcher sur une branche sèche ou de faire craquer une brindille, pensait-elle en avançant sur la pointe des pieds. Elle s'arrêta de nouveau pour écouter à la chambre de sa mère. Tout y était silencieux. Elle se pencha un instant sur le palier, examina le hall. Le chien dormait sur le paillasson ; la voie était libre, le hall vide. Des murmures venaient du salon.

Elle tourna très doucement la clef dans la serrure de la porte d'entrée et la ferma derrière elle, presque sans bruit. Jusqu'au coin, elle se glissa le long du mur, si près que personne n'aurait pu la voir. À l'angle, sous le cytise, elle se redressa.

Je suis Pargiter, du régiment de cavalerie Pargiter, se dit-elle avec un geste triomphal, et je m'élance à la rescousse.

Elle partait à cheval, la nuit, chargée d'une mission héroïque ; elle allait dans une garnison assiégée remettre un message secret – ses doigts se crispèrent sur sa bourse – au général en personne. Des vies en dépendaient. Le drapeau britannique flottait encore sur la tour centrale – la boutique de Lamley. Le général debout sur le toit regardait à travers son télescope. Des vies dépendaient de sa chevauchée à travers le pays ennemi. Elle galopait à présent dans le désert ; elle prit le pas de course. La nuit tombait. On allumait les réverbères. L'allumeur enfonçait son bâton dans la petite porte à ressort ; les arbres des jardins en façade balançaient leur réseau d'ombres mouvantes sur le trottoir qui s'étendait devant Rose, large et sombre. Puis venait le croisement ; la boutique de Lamley se trouvait dans l'îlot de magasins, en face. Il ne lui restait plus qu'à traverser le désert, passer le fleuve au gué, et elle se trouverait en sécurité. Elle

brandit le bras armé du pistolet, éperonna son cheval, et partit au galop le long de Melrose Avenue. Elle courait devant la boîte aux lettres, lorsqu'un homme surgit tout à coup sous le bec de gaz.

L'ennemi, s'écria Rose en elle-même. L'ennemi ! Bang ! Elle pressa la gâchette de son pistolet et, en passant, regarda l'homme en pleine figure. C'était un visage horrible : pâle, pelé, marqué de variole ; l'homme la lorgna d'un air mauvais et tendit le bras comme pour l'arrêter. Il faillit l'attraper. Elle s'élança, le dépassa en courant. Le jeu était fini.

Elle redevenait elle-même, la fillette qui avait désobéi à sa sœur et qui fuyait en pantoufles se réfugier dans la boutique de Lamley.

Mrs. Lamley, fraîche d'aspect, pliait des journaux derrière le comptoir. Elle réfléchissait sans doute à quelque chose d'agréable, car elle souriait au milieu de ses montres à cinq sous, ses cartons d'outils, ses bateaux pour enfants et ses boîtes de papier à lettres bon marché. Rose fit irruption dans la boutique et Mrs. Lamley leva la tête d'un air interrogateur.

« Tiens, c'est Rosie ! s'écria-t-elle. Que voulez-vous, chère enfant ? »

Elle gardait la main posée sur une pile de journaux. Rose restait devant elle, essoufflée, ne sachant plus ce qu'elle était venue chercher.

« Je voudrais la boîte de canards qui est dans la devanture », finit-elle par dire, la mémoire lui revenant.

Mrs. Lamley s'en approcha en se dandinant.

« N'est-ce pas un peu tard pour qu'une petite fille de votre âge soit seule dehors ? » lui demanda-t-elle en la regardant

comme si elle devinait que Rose était venue en pantoufles et désobéissait à sa sœur.

« Bonsoir, ma mignonne, courez bien vite jusque chez vous », fit-elle en donnant le paquet à Rose. L'enfant parut hésiter sur le seuil ; elle s'attarda devant les jouets, sous la lampe à huile. Puis elle s'éloigna à regret.

J'ai remis mon message au général en personne, se disait Rose lorsqu'elle se retrouva sur le pavé. Et voici le trophée, songeait-elle, en serrant la boîte sous son bras. Je reviens en triomphe, avec la tête du chef rebelle, et Rose regarda s'étendre l'avenue devant elle. Il faut que j'éperonne mon cheval et me mette au galop. Mais l'histoire n'agissait plus. Melrose Avenue restait. La fillette y plongea ses regards. Le long espace vide s'offrait à sa vue. Les arbres faisaient onduler leurs ombres sur le trottoir. Les réverbères, placés à de longues distances les uns des autres, laissaient entre eux des flaques obscures. Rose prit le pas de course. Brusquement, devant un bec de gaz, elle revit l'homme. Il s'appuyait au montant du réverbère et la lueur du gaz tremblotait sur son visage. Lorsque Rose s'avança il fit entendre une sorte de miaulement, et, avec un mouvement de succion, il sortit et rentra les lèvres. Mais il n'étendit pas les mains pour la saisir ; il déboutonnait ses vêtements.

Rose passa devant lui en fuyant. Elle crut qu'il la suivait. Elle entendit le bruit des pas feutrés sur le pavé. Dans sa course, elle vit tout trembler autour d'elle, et lorsqu'elle se précipita en haut des marches, des points roses et noirs dansèrent devant ses yeux. Elle enfonça la clef dans la serrure et ouvrit la porte du hall. Elle ne se souciait plus du bruit qu'elle pouvait faire. Elle espérait que quelqu'un viendrait lui parler. Mais personne ne l'entendit. Le hall était vide. Le chien dormait sur le paillasson. Des murmures venaient du salon.

« Et quand il prendra, disait Eleanor, il fera beaucoup trop chaud. »

Crosby avait empilé les charbons en un gros monticule noir. Un panache de fumée jaune l'enroulait, morose ; le feu commençait à brûler et quand il aurait pris il ferait beaucoup trop chaud.

« Elle prétend qu'elle voit l'infirmière qui vole le sucre ; elle suit son ombre sur le mur », disait Milly. – Il s'agissait de leur mère. « Et puis Edward qui oublie d'écrire, ajouta-t-elle.

– Cela m'y fait penser », répondit Eleanor. Elle ne devait pas oublier sa lettre à Edward. Mais il serait temps après dîner. Elle n'avait aucune envie d'écrire, ni de parler. Chacun de ses retours du Grove lui donnait l'impression que plusieurs choses se passaient à la fois. Des paroles lui revenaient sans cesse à l'esprit – paroles et choses vues. Elle songeait à la vieille Mrs. Levy, assise dans son lit, appuyée contre les oreillers avec ses cheveux blancs qui retombaient en touffe épaisse, comme une perruque, et son visage aussi craquelé qu'un vieux pot verni.

« Ceux qui ont été bons pour moi, ceux-là, je m'en souviens... ceux qui roulaient dans leurs équipages quand j'étais une pauvre veuve qui fourbissait et repassait... » Arrivée là, elle tendait son bras tordu et blanchi comme une racine d'arbre. « Ceux qui ont été bons pour moi, ceux-là je m'en souviens... », se répétait Eleanor en regardant le feu. Puis la fille, qui travaillait pour un tailleur, était entrée. Elle portait des perles grosses comme des œufs de poule ; elle se fardait, elle était extraordinairement belle. Mais Milly fit un petit geste.

« Je songeais, dit Eleanor sous l'inspiration du moment, que les pauvres s'amusent plus que nous.

– Les Levy ? » demanda Milly d'un air distrait. Puis elle s'anima.

« Parle-moi des Levy », dit-elle. Les relations d'Eleanor avec les « pauvres » – Levy, Paravicini, Zwingler et Cobb – l'amusaient toujours. Mais Eleanor n'aimait pas qu'on les traitât en personnages de livres. Elle admirait énormément Mrs. Levy qui se mourait d'un cancer.

« Oh ! ils n'ont guère changé », dit-elle d'un ton tranchant. Milly la regarda. Eleanor est soucieuse, pensa-t-elle. C'était leur plaisanterie familiale : « Eleanor est soucieuse, c'est son jour du Grove. » Eleanor en rougissait, mais sans raison précise, elle se sentait toujours irritable au retour du Grove – tant de choses différentes s'agitaient dans son esprit en même temps : Canning Place ; Abercorn Terrace ; le salon ici, la chambre là-bas. La vieille Juive assise dans son lit au milieu de la petite pièce chaude ; puis on rentrait, et maman était malade, papa de mauvaise humeur ; Delia et Milly se querellaient à propos d'une soirée... Mais Eleanor se retint. Il fallait essayer de trouver quelque chose à dire pour distraire sa sœur.

« Par miracle Mrs. Levy avait l'argent de son loyer, dit-elle, Lily lui vient en aide. Elle travaille chez un tailleur, à Shoreditch. Elle est entrée couverte de perles et de fanfreluches. C'est vrai qu'ils adorent les ornements – les Juifs.

– Les Juifs ? » dit Milly. Elle parut considérer les goûts des Juifs puis n'y plus songer en ajoutant :

« Oui, ce qui brille.

– Elle est extraordinairement belle », dit Eleanor en songeant aux joues rouges et aux perles blanches.

Milly sourit : Eleanor prenait toujours le parti des pauvres. Personne, aux yeux de Milly, n'était meilleur, plus sage ni plus remarquable que sa sœur.

« Je crois que tu aimes mieux aller là-bas que partout ailleurs, dit-elle. Tu y vivrais, je pense, si tu étais libre », ajouta-t-elle avec un léger soupir.

Eleanor se déplaça sur sa chaise. Elle avait ses rêves, bien entendu, ses projets, mais elle se refusait à en discuter.

« Peut-être y arriveras-tu, quand tu seras mariée », dit Milly d'un accent à la fois irrité et plaintif. Voilà le grand dîner, celui des Burke, qui reparaît, songea Eleanor. Elle aurait bien voulu que la conversation de Milly ne retombât pas constamment sur le mariage. Et que savent mes sœurs du mariage, se dit-elle, toujours à la maison, sans jamais voir que des personnes de leur classe ? Elles restent claquemurées ici, jour après jour... c'est ce qui lui avait faire dire : « Les pauvres s'amusent plus que nous. » Cette pensée l'avait frappée en retrouvant ce salon, plein de meubles, ces fleurs, et les infirmières de l'hôpital... De nouveau, elle se retint. Il fallait attendre qu'elle fût seule... à l'heure où elle se brosserait les dents le soir. Au milieu des autres, on devait s'abstenir de penser à deux choses à la fois. Elle prit le tisonnier et frappa le charbon.

« Regarde ! Quelle merveille ! » s'écria-t-elle. Une flamme dansait sur le sommet du charbon, une flamme légère, futile. C'était une flamme de ce genre qu'ils allumaient, enfants, avec une poignée de sel. Eleanor tisonna de nouveau le feu et une gerbe d'étincelles d'or prit son vol dans la cheminée. « Te souviens-tu, quand nous jouions aux chauffeurs, et que Morris et moi avons mis le feu à la cheminée ?

– Et que Pippy est allé chercher papa », dit Milly. Elle s'interrompit. Il y avait du bruit dans le hall : un grincement de canne ; on suspendait un pardessus. Le regard d'Eleanor s'éclaira. C'était Morris – oui ; elle reconnaissait le bruit. Il entrait, à présent. Lorsque la porte s'ouvrit elle se retourna avec un sourire. Milly se leva d'un bond.

Morris chercha à l'arrêter.

« Ne t'en va pas...

– Si ! je m’en vais. Je vais prendre un bain », ajouta-t-elle sous l’inspiration du moment. Et elle les laissa.

Morris s’assit dans le fauteuil qu’elle venait de quitter. Il était heureux de trouver Eleanor seule. L’un et l’autre gardèrent le silence. Ils considéraient le panache de fumée jaune, et la flamme qui dansait, légère, futile, ici et là, sur le monticule noir du charbon. Puis Morris posa la question habituelle :

« Comment va maman ? »

Elle lui répondit qu’il n’y avait aucun changement ; sinon qu’elle dort davantage », dit-elle. Il plissa le front. Il perd son air de gamin, songea Eleanor. C’est le mauvais côté du barreau. Chacun le dit ; il faut patienter. Morris travaillait sous les ordres de Sanders Curry ; un travail ingrat, qui le retenait tout le jour au tribunal, à attendre.

« Comment se porte le père Curry ? » demanda-t-elle. Le père Curry avait mauvais caractère.

« Sa bile le tracasse, répondit Morris, d’un air sombre.

– Et qu’as-tu fait toute la journée ?

– Rien de particulier.

– Toujours Evans contre Carter.

– Oui, dit-il brièvement.

– Et qui aura gain de cause ?

– Carter, bien entendu. »

Pourquoi cela ? avait-elle envie de dire. Mais l’autre jour elle avait fait une remarque absurde qui prouvait combien elle était distraite. Elle embrouillait les choses. Quelle était la différence, par exemple, entre le droit coutumier et l’autre ? Elle se

tut. Ils gardèrent le silence ; ils contemplaient la flamme qui se jouait sur les charbons ; c'était une flamme verte, légère, inconséquente.

« Est-ce que tu trouves que je me suis conduit en parfait imbécile ? fit-il brusquement. Avec cette maladie, la charge d'Edward et de Martin. Papa doit trouver que cela tire. » Il plissa le front, levant les sourcils, avec cette expression qui faisait dire à Eleanor qu'il perdait son air de gamin.

« Bien sûr que non », répondit-elle avec force. Il eût été absurde d'entrer dans le commerce quand on a la passion du droit.

« Un de ces jours tu seras Lord Chancelier, ajouta-t-elle, j'en suis certaine. »

Il sourit et secoua la tête.

« Très certaine », répéta-t-elle en le regardant comme autrefois lorsque, au retour de l'école, Edward avait tous les prix, et que lui restait assis sans mot dire. Elle le revoyait encore avaler sa nourriture sans que personne fît cas de lui. Mais tout en évoquant ce souvenir elle fut prise d'un doute. Elle avait parlé de « Lord Chancellor », n'aurait-il pas fallu dire « Lord Chief Justice » ? Elle ne savait jamais duquel il s'agissait, et c'est pourquoi Morris évitait de discuter avec elle la question d'Evans contre Carter.

Elle ne lui parlait pas non plus des Levy, sauf en manière de plaisanterie. C'est l'ennui de grandir, songeait-elle. On ne partage plus les choses comme jadis. À présent, lorsqu'ils se rencontraient, le temps leur manquait pour agiter comme autrefois des questions générales ; ils ne parlaient que des faits – de petits faits. Elle tisonna le feu. Soudain, un bruit strident résonna dans la pièce. Crosby s'évertuait à frapper le gong du hall. On eût dit une sauvage appliquée à satisfaire sa vengeance sur quelque victime. Des sons rudes se répercutaient en vagues dans le salon. « Mon Dieu, l'heure d'aller s'habiller ! » dit Mor-

ris. Il se leva et s'étira, tenant un instant les bras dressés au-dessus de sa tête. Voilà la mine qu'il aura quand il sera père de famille, songea Eleanor. Morris laissa retomber ses bras et sortit du salon. Elle s'attarda, plongée dans ses réflexions. Puis elle se secoua. Que devais-je donc me rappeler ? se demanda-t-elle. Écrire à Edward. Elle rêvassait en se dirigeant vers la table à écrire de sa mère. Ce sera la mienne, dorénavant, se dit-elle ; son regard errait sur le flambeau d'argent, la miniature de son grand-père, les registres des fournisseurs – l'un d'eux portait en estampille une vache dorée – et le phoque tacheté dont le dos servait d'essuie-plume, que Martin avait donné à la malade au dernier anniversaire.

Crosby tenait la porte de la salle à manger ouverte ; elle attendait qu'on descendît. Elle songeait que l'argenterie valait la peine d'être frottée. Couteaux et fourchettes rayonnaient autour de la table. La salle à manger, avec ses chaises sculptées, ses tableaux à l'huile, les deux poignards sur la cheminée, la superbe desserte, et les solides objets que Crosby époussetait et polissait chaque jour – tout cela ressortait le soir. La pièce, chargée de relents de viande, obscurcie par les rideaux de serge le jour, prenait à l'éclairage du soir une demi-transparence. Et quelle belle famille, se disait Crosby en voyant défiler les jeunes filles dans leurs robes de mousseline à fleurs, bleue et blanche, les hommes si élégants en smoking. Elle tira la chaise du colonel. Il se montrait toujours à son avantage le soir ; il savourait son dîner et, pour une raison quelconque, sa mauvaise humeur s'était dissipée. Il devenait jovial, et ses enfants reprirent courage, quand ils le remarquèrent.

« Tu as une jolie robe, dit-il à Delia en s'asseyant.

– Cette vieille robe, tu trouves ? » fit-elle en tapotant la mousseline bleue.

Quand il était bien disposé, il donnait une impression d'effusion ; il avait une aisance, un charme qui plaisaient tout particulièrement à Delia. On disait qu'elle lui ressemblait ; cela lui était agréable parfois. – En ce moment, par exemple. Il paraissait si rose et net, si épanoui dans son vêtement du soir. Lorsqu'il était de cette humeur-là, tous redevenaient enfants, tentés de reprendre les plaisanteries familiales qui les faisaient rire sans raison.

« Eleanor est soucieuse, dit le père en clignant de l'œil, c'est son jour du Grove. »

Il y eut un rire général. Eleanor avait cru qu'il parlait de Rover, le chien, alors qu'il s'agissait d'une dame, Mrs. Egerton. Crosby, elle aussi, avait envie de rire et son visage se couvrit de rides tandis qu'elle servait le potage. Quelquefois le colonel l'amusait au point qu'elle devait se détourner et paraître s'affairer devant le dressoir.

« Oh ! Mrs. Egerton..., fit Eleanor en commençant sa soupe.

– Oui, Mrs. Egerton », répondit son père, et il poursuivit son histoire à propos de Mrs. Egerton, dont les cheveux d'or, prétendaient les mauvaises langues, n'étaient pas tous à elle.

Delia aimait à écouter les anecdotes de son père. Lorsqu'elles se passaient aux Indes. Elles étaient croustillantes et en même temps romanesques. Elles évoquaient l'atmosphère d'un dîner d'officiers, en tenue de mess, réunis par une nuit torride, autour d'une table sur laquelle trônait un volumineux trophée d'argent.

Quand nous étions petits, papa avait toujours cet air-là, pensait Delia, tout en le revoyant aux jours de sa fête, quand il franchissait d'un bond les feux de joie. Elle observait l'adresse avec laquelle il se servait de sa main gauche pour faire passer les

côtelettes dans les assiettes. Elle admirait sa décision, son bon sens. Tout en distribuant les côtelettes il continuait son récit...

« Parler de Mrs. Egerton me fait songer à... Vous ai-je jamais raconté l'histoire du vieux Badger Parkes et de...

– Miss... », dit tout bas Crosby en ouvrant la porte derrière Eleanor. Puis elle lui murmura quelques mots à l'oreille.

« J'y vais, répondit Eleanor en se levant.

– Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » demanda le colonel, interrompu au milieu d'une phrase. Eleanor avait quitté la pièce.

« Un message de l'infirmière », dit Milly.

Le colonel, qui venait de se servir, avait son couteau et sa fourchette à la main. Ses enfants tenaient tous leur couteau en suspens. Personne ne voulait continuer à manger.

« Allons, il faut dîner », dit le colonel brusquement en attaquant sa côtelette. Il avait perdu son air épanoui.

Crosby reparut à la porte. Ses yeux, bleu pâle, semblaient très proéminents.

« Qu'y a-t-il, Crosby ? quoi donc ? demanda le colonel.

– Madame est plus mal, je crois, Monsieur », répondit-elle avec un drôle d'accent pleurnichard. Tout le monde se leva.

« Restez. Je vais voir ce qu'il en est », dit Morris. Les autres le suivirent dans le hall. Le colonel avait toujours sa serviette à la main. Morris monta l'escalier en courant. Il fut de retour l'instant d'après :

« Maman s'est évanouie, dit-il à son père ; je vais chercher Prentice. » Il saisit son chapeau et son pardessus et descendit en hâte les marches du dehors. Ils l'entendirent siffler pour appeler un cab tandis qu'ils hésitaient dans le hall.

« Finissez de dîner, mes filles », dit fermement le colonel. Mais lui faisait les cent pas dans le salon, sa serviette toujours à la main.

C'est arrivé, songeait Delia. C'est arrivé ! Une impression extraordinaire de soulagement mêlé d'excitation s'empara d'elle. Son père arpentait les deux salons. Elle le suivit tout en l'évitant. Ils se ressemblaient trop. Chacun savait ce qu'éprouvait l'autre. Elle vint à la fenêtre et examina la rue. Il était tombé une averse. La rue restait mouillée ; les toits luisaient. Des nuages sombres passaient dans le ciel ; à la lueur des réverbères, les branches s'agitaient, se soulevaient et retombaient. Quelque chose se soulevait et retombait en elle-même, aussi. Quelque chose d'inconnu qui semblait approcher. Un bruit étranglé, derrière elle, la fit se retourner. C'était Milly. Des larmes coulaient lentement le long de ses joues, tandis qu'elle se tenait devant la cheminée, sous le portrait de la jeune femme en blanc avec son panier de fleurs. Delia fit quelques pas, elle aurait dû aller vers sa sœur et lui passer un bras autour des épaules. C'était impossible. De vraies larmes glissaient sur les joues de Milly, mais les yeux de Delia restaient secs. Elle revint à la fenêtre. La rue était vide, seules les branches s'agitaient, se soulevaient et retombaient à la lueur des réverbères. Le colonel arpentait le salon ; il se heurta à une table et jura. On entendait des bruits de pas venant de la chambre au-dessus, et des murmures de voix. Delia se tourna vers la fenêtre.

Un cab descendait la rue, au trot de son cheval. Morris sauta de la voiture dès qu'elle s'arrêta. Le Dr Prentice le suivit ; il monta directement et Morris vint rejoindre sa famille dans le salon.

« Pourquoi ne pas finir votre dîner ? » dit le colonel d'un ton rude. Et il se tint immobile et très droit devant eux.

« Oh ! après son départ », répondit Morris agacé.

Le colonel reprit ses allées et venues.

Puis il fit halte, les mains derrière lui, dos au feu. Il avait l'air de se raidir et de se préparer à un événement.

Nous jouons tous les deux la comédie, se dit Delia en glissant un coup d'œil de son côté, mais il la joue mieux que moi.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre. La pluie tombait ; lorsqu'elle traversait la lumière des réverbères, elle brillait en longs fils d'argent.

« Il pleut », dit-elle à voix basse, mais personne ne lui répondit.

Enfin des pas retentirent sur l'escalier et le Dr Prentice entra. Il ferma doucement la porte et se tut.

« Eh bien ? » Le colonel se campa devant lui.

Un long silence suivit.

« Comment la trouvez-vous ? » dit le colonel.

Le médecin eut un léger mouvement d'épaules.

« Elle a repris connaissance, dit-il ; du moins pour le moment. »

Delia eut l'impression que ces mots lui donnaient un coup sur la tête. Elle s'effondra sur un bras de fauteuil.

Alors tu ne vas pas mourir, songea-t-elle, levant les yeux vers la jeune femme, en équilibre sur un tronc d'arbre, et qui semblait abaisser sur sa fille un regard plein de souriante malice. Tu ne mourras jamais, jamais ! s'écriait-elle en elle-même ; et debout sous le portrait de sa mère, elle joignit ses mains crispées.

« Si nous allions finir notre dîner, à présent », fit le colonel ramassant sa serviette, tombée sur la table du salon.

Quel dommage !... le dîner est perdu, se disait Crosby en remontant les côtelettes de la cuisine. La viande avait séché, une croûte brune recouvrait les pommes de terre. Et lorsqu'elle déposa le plat en face du colonel, Crosby s'aperçut qu'une des bougies avait roussi l'abat-jour. Puis elle referma la porte sur eux tous, et ils se mirent à dîner.

Tout était tranquille dans la maison. Le chien dormait sur le paillasson. Tout était tranquille devant la chambre de la malade. Un léger ronflement partait de celle où dormait Martin. Dans la nursery, Mrs. C... et Nurse s'étaient remises à leur souper, interrompu par les bruits du hall. Rose, couchée dans la chambre d'enfants, dormait. Elle dormait profondément, roulée en boule, tête cachée sous les couvertures étroitement entortillées. Puis elle s'agita, étendit les bras au-dehors. Quelque chose surnageait de l'obscurité. Une forme blanche, ovale, se balançait comme à un fil devant elle. Rose ouvrit à demi les yeux et la regarda. La forme bouillonnait, avec des taches grises qui entraient et sortaient. Rose s'éveilla tout à fait. Un visage se balançait tout près d'elle, comme pendu à un fil. Rose ferma les yeux ; le visage demeura, bouillonnant, gris, violacé, et marqué de variole. Rose étendit la main pour toucher le grand lit à côté du sien. Mais il était vide. Elle écouta. Le cliquetis des couteaux et un bruit de voix lui parvenaient de la nursery, de l'autre côté du couloir. Mais il lui était impossible de dormir.

Elle s'obligea à penser à un troupeau de moutons enfermés dans un enclos en pleins champs. Elle fit sauter la clôture à l'un d'eux, puis à un second. Elle les comptait à mesure. Un, deux, trois, quatre sautèrent, mais le cinquième s'y refusa. Il se retourna et la dévisagea. Sa longue face était grise, les lèvres remuaient, c'était la figure de l'homme de la boîte aux lettres, et Rose était toute seule, près de cette figure. Elle la voyait lorsqu'elle fermait les yeux et encore quand elle les ouvrait.

Rose s’assit dans son lit et cria : « Nurse ! Nurse ! »

Un silence de mort régnait partout. Le cliquetis des couteaux et des fourchettes, dans la pièce à côté, avait cessé. Rose était seule avec quelque chose d’horrible. Alors elle entendit un bruit dans le couloir. Des pas lents qui se rapprochaient de plus en plus. C’était l’homme en personne.

Sa main s’appuyait sur le loquet, la porte s’ouvrit. Un triangle de lumière tomba sur la toilette, éclaira le pot à eau et la cuvette. L’homme se trouvait réellement dans la chambre avec elle… mais c’était Eleanor.

« Pourquoi ne dors-tu pas ? » dit Eleanor. Elle posa son bougeoir et tira sur les couvertures froissées. Elle regarda Rose. L’enfant avait les yeux brillants et les joues rouges. Que s’était-il passé ? L’avait-on réveillée en remuant au-dessous, dans la chambre de sa mère ?

« Qu’est-ce qui t’a empêchée de dormir ? » demanda Eleanor. Rose bâilla de nouveau. C’était un soupir plutôt qu’un bâillement. Elle ne pouvait pas raconter sa vision à Eleanor. Elle avait le profond sentiment de sa faute ; il lui fallait mentir à propos de ce visage qu’elle venait de voir.

« J’ai eu un mauvais rêve, dit-elle ; j’ai eu peur. » Alors qu’elle s’asseyait dans son lit, un étrange frisson nerveux la parcourut. Que s’était-il passé ? Eleanor se le demanda de nouveau. Rose s’était-elle battue avec Martin ? Avait-elle poursuivi de nouveau des chats dans le jardin de Miss Pym ?

« As-tu recommencé à chasser les chats ? demanda Eleanor. Pauvres bêtes, ajouta-t-elle, ils sont tout aussi malheureux que tu le serais à leur place. » Mais Eleanor se rendait bien compte que la frayeur de Rose n’avait rien à voir avec les chats. L’enfant étreignait fortement les doigts de sa sœur ; elle fixait les yeux devant elle avec une curieuse expression.

« À quoi as-tu donc rêvé ? » demanda Eleanor en s'asseyant au bord du lit. Rose la regarda, immobile. Elle ne pouvait rien lui dire, mais voulait à tout prix l'obliger à rester près d'elle.

« J'ai cru entendre un homme dans la chambre, finit-elle par articuler – un voleur.

– Un voleur ? Ici ? répondit Eleanor. Mais Rose, comment veux-tu qu'un voleur entre ici ? Il y a papa, il y a Morris ; jamais ils ne laisseraient un voleur venir dans ta chambre.

– Non, dit Rose. Papa le tuerait. » Il y avait quelque chose de bizarre dans la façon dont elle tressaillait. « Mais que faites-vous tous ? fit-elle avec agitation. N'avez-vous pas encore été vous coucher ? N'est-il pas très tard ?

– Ce que nous faisons tous ? répondit Eleanor. Nous sommes assis au salon. Il n'est pas très tard. » Tandis qu'elle parlait, un faible bourdonnement retentit dans la chambre. Lorsque le vent était dans la bonne direction on pouvait entendre l'horloge de Saint Paul. Les ondes moelleuses se répandirent dans l'air : un, deux, trois, quatre... Eleanor compta : huit, neuf, dix. Elle fut étonnée quand les coups s'arrêtent.

« Tu vois, il n'est que dix heures », fit-elle. Il lui semblait que la soirée était beaucoup plus avancée. Mais le dernier coup se dissolvait dans l'atmosphère. « Alors, maintenant tu vas dormir. » Rose s'accrochait à sa main.

« Ne t'en va pas, Eleanor, pas encore, disait-elle en la suppliant.

– Raconte-moi donc ce qui t'a fait peur », dit Eleanor. On lui cachait quelque chose, elle en était certaine.

« J'ai vu... », commença à dire Rose. Elle faisait un grand effort pour dire la vérité, parler de l'homme près de la boîte aux

lettres. Elle répéta : « J'ai vu… » mais à ce moment-là, Nurse entra.

« Je me demande ce qu'a Rosie ce soir », dit-elle affairée. Elle se sentait un peu en faute après s'être attardée en bas, à bavarder avec les autres domestiques à propos de leur maîtresse.

« Elle dort si bien en général, fit-elle en s'approchant du lit.

– Voilà Nurse, dit Eleanor. Elle vient se coucher et tu n'auras plus peur, n'est-ce pas ? » Elle lissa les couvertures et embrassa sa sœur. Puis elle se leva et prit sa bougie.

« Bonsoir, Nurse, dit-elle, au moment de sortir de la chambre.

– Bonsoir, Miss Eleanor », fit la nurse, mettant un peu de sympathie dans sa voix, car on disait en bas que Madame ne durerait pas longtemps.

« Tournez-vous de l'autre côté, et dormez, chérie », et Nurse embrassa Rose sur le front. Elle plaignait l'enfant, si près d'être orpheline. Puis elle retira les boutons d'argent de ses manchettes et, debout, en jupon, commença à enlever ses épingles à cheveux devant la commode jaune.

« J'ai vu, se redisait Eleanor en fermant la porte de la chambre d'enfants – j'ai vu… » Qu'avait-elle vu ? Quelque chose d'horrible, quelque chose de caché. Mais quoi donc ? C'était là, dissimulé sous son regard tendu. Eleanor portait le bougeoir légèrement penché ; elle s'en aperçut seulement lorsque trois gouttes de suif tombèrent sur le bord du lambris ciré. Elle redressa la bougie et s'engagea dans l'escalier. Elle tendait l'oreille en avançant. Tout était silencieux. Martin dormait. Sa mère dormait. Eleanor eut l'impression qu'un poids s'abattait sur elle à mesure qu'elle passait devant les portes et descendait les marches. Elle s'arrêta et examina le hall. Une sensation de vide

s'empara d'elle. Où suis-je ? se demanda-t-elle, les yeux posés sur un cadre massif. Qu'est-ce que cela ? Il lui semblait être seule au milieu du néant. Il fallait cependant continuer à descendre, à porter son fardeau. Elle leva un peu les bras, comme si elle soutenait une cruche, une cruche en terre, sur sa tête. Elle s'arrêta de nouveau. Le bord d'une coupe se dessina sur ses prunelles. Cette coupe contenait de l'eau et une matière jaune. Eleanor reconnut l'écuelle du chien et le soufre qu'on y mettait ; le chien était roulé en boule au pied de l'escalier. Elle passa doucement par-dessus l'animal endormi et entra dans le salon.

Ils levèrent tous la tête lorsqu'ils la virent. Morris avait un livre entre les mains, mais il ne lisait pas ; Milly tenait dans les siennes un morceau d'étoffe, mais elle ne cousait pas ; Delia, enfoncée dans son fauteuil, ne faisait absolument rien. Eleanor hésita un instant, puis elle se dirigea vers la table. « Je vais écrire à Edward », murmura-t-elle. Elle prit la plume, puis attendit. Elle trouvait difficile d'écrire à Edward, car, une fois la plume en main, quand elle lissa son papier à lettres sur la table, son frère lui apparut. Il avait les yeux trop rapprochés ; son geste, quand il relevait sa touffe de cheveux devant le miroir du vestibule, l'irritait. Elle le surnommait Nigs. « Mon cher Edward », écrivit-elle cependant ; « Edward » en la circonstance était préférable à « Nigs ».

Morris leva les yeux au-dessus du livre qu'il s'efforçait de lire. Le grincement de la plume d'Eleanor l'agaçait. Elle s'interrompait, elle écrivait, puis elle portait la main à sa tête. Bien entendu chacun déchargeait sur elle ses soucis. N'empêche qu'elle l'agaçait. Elle posait sans cesse des questions sans jamais écouter les réponses. Il regarda de nouveau son livre. À quoi bon essayer de lire ? Cette atmosphère d'émotion refoulée lui était désagréable. Il n'y avait rien à faire pour personne ; mais elles se tenaient toutes là, avec des attitudes d'émotion refoulée. Il était agacé de voir Milly coudre, et Delia étendue dans son

fauteuil, oisive comme d'habitude. Il se trouvait enfermé avec ces femmes dans une atmosphère d'émotion irréelle. Et Eleanor écrivait toujours. Cependant il n'y avait rien à dire. Enfin, elle lécha l'enveloppe et appliqua le timbre.

« Veux-tu que je la mette à la boîte ? » dit-il, laissant tomber son livre.

Il parut content d'avoir quelque chose à faire. Eleanor l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée qu'elle tint ouverte pendant qu'il allait à la boîte aux lettres. Une pluie fine tombait ; tout en aspirant l'air doux et humide, Eleanor observa les ombres qui tremblaient sur le trottoir, sous les arbres. Morris disparut dans l'obscurité, au coin de la rue. Elle se rappela le temps où elle restait à la porte quand, petit garçon, il partait pour l'école, son cartable à la main. Elle lui faisait signe et lorsqu'il arrivait au coin, il se retournait pour lui répondre du même geste. Drôle de cérémonial auquel ils avaient renoncé en grandissant. Les ombres tremblaient pendant qu'elle l'attendait. L'instant d'après, il surgit de l'obscurité. Il longea la rue et monta les marches.

« Il la recevra demain, dit-il ; en tout cas à la seconde distribution. »

Il ferma la porte et se pencha pour mettre la chaîne. Au bruit métallique des anneaux, Eleanor crut sentir qu'ils avaient tous deux la conviction que rien de plus ne pourrait arriver ce soir-là. Ils évitaient mutuellement de se regarder, se refusant à plus d'émotion pour l'instant, et ils entrèrent au salon.

Eleanor promena les yeux autour d'elle : « Je crois que je vais me coucher, l'infirmière sonnera si elle a besoin de quelque chose.

– Nous en ferons tous autant », dit Morris. Milly roula sa broderie et Morris gratta le feu.

« Quel feu absurde ! » s'écria-t-il impatienté. Les morceaux de charbon s'étaient agglutinés les uns aux autres. Ils flambaient avec rage.

Brusquement la sonnette retentit.

« L'infirmière ! » s'écria Eleanor. Elle regarda Morris et sortit en hâte de la pièce. Morris la suivit.

Mais à quoi bon ? songeait Delia. C'est encore une fausse alerte. Elle se leva. « Il ne s'agit que de l'infirmière », dit elle à Milly qui, debout, prenait une expression alarmée. Va-t-elle encore pleurer ? songea Delia en se dirigeant vers la pièce du devant. Des bougies brûlaient sur la cheminée ; elles éclairaient le portrait de sa mère. La jeune femme vêtue de blanc semblait présider à la cérémonie, toujours retardée, de son lit de mort, avec une indifférence souriante, qui outrait sa fille.

« Tu ne vas pas mourir – tu ne mourras pas », répétait Delia avec amertume, les yeux levés vers le tableau. Le colonel, effrayé par la sonnerie, venait d'entrer. Il portait une calotte rouge, d'où pendait un pompon absurde.

Tout cela pour rien, se disait Delia, en observant son père. Elle sentait qu'il fallait réprimer leur excitation naissante : « Rien n'arrivera – absolument rien », dit-elle en le regardant. Mais au même instant, Eleanor entra, très pâle. « Où est papa ? » demanda-t-elle en le cherchant des yeux. Elle l'aperçut : « Viens, papa, viens, fit-elle, la main tendue. Maman se meurt... Amène les enfants », dit-elle à Milly, en sortant.

Delia remarqua deux taches blanches au-dessus des oreilles de son père. Il avait le regard fixe. Il se raidissait. Il passa devant ses enfants, et monta l'escalier. Tous le suivirent, formant une petite procession. Delia vit le chien qui essayait de monter avec eux ; mais Morris le repoussa. Le colonel entra le premier dans la chambre, Eleanor vint ensuite, puis Morris. Martin descendait, il enfilait sa robe de chambre et Milly ame-

nait Rose, enveloppée dans un châle. Mais Delia resta en arrière. Ils étaient si nombreux dans la chambre qu'elle ne put dépasser le seuil. Elle voyait les deux infirmières, appuyées au mur d'en face. L'une d'elles pleurait – celle, observa Delia, qui était arrivée le jour même. D'où elle se tenait, le lit était dissimulé, mais Delia aperçut Morris qui s'agenouillait. Devrais-je l'imiter ? se demanda-t-elle. Puis elle pensa que dans le couloir mieux valait s'abstenir. Elle détourna les yeux et vit la lucarne, au bout du corridor. Il pleuvait ; une lueur quelconque faisait briller les gouttes d'eau. Elles glissaient le long de la vitre en se suivant ; elles glissaient et s'arrêtaient ; une goutte se joignait à l'autre, puis elles se remettaient à glisser. Dans la chambre, le silence était complet.

Est-ce la mort cette fois-ci ? se demanda Delia. Un instant cela parut contenir quelque chose. Une muraille d'eau sembla s'ouvrir, béante. Les deux pans restèrent écartés. Delia tendit l'oreille. Le silence était complet. Puis il y eut du mouvement, des pas agités dans la chambre, et son père en sortit ; il trébuchait.

« Rose ! cria-t-il. Rose ! Rose ! » Il tendit les mains en avant, serra les poings.

Tu as très bien réussi cela, songea Delia, lorsqu'il passa devant elle : une véritable scène de théâtre. Et, très calme, elle s'aperçut que les gouttes de pluie continuaient à tomber. Une goutte se joignait à l'autre, elles n'en formaient plus qu'une qui roulait jusqu'au bas de la vitre.

Il pleuvait. Une pluie fine, une légère averse, saupoudrait les pavés et les rendait gras. Cela valait-il la peine d'ouvrir son parapluie, de faire signe à un cab ? se demandaient les gens au sortir du théâtre, en levant les yeux vers le ciel calme, laiteux, et ses étoiles ternes. Partout où la pluie tombait sur le sol, les champs et les jardins, elle faisait ressortir le parfum de la terre.

Ici une goutte restait en équilibre sur un brin d'herbe, là une autre remplissait le calice d'une fleur sauvage, et puis la brise se levait, qui les dispersait. Cela valait-il la peine de s'abriter sous l'aubépine, sous la haie ? semblaient se demander les brebis ; et les vaches, déjà au pacage dans les champs gris, sous les buissons incolores, continuaient à ruminer, à mâchonner, d'un air endormi, avec des gouttes de pluie sur leurs flancs. Elle tombait sur les toits – ici à Westminster, là dans Lavbroke Grove. Sur la mer immense, des pointes par millions piquaient le monstre bleu, qui semblait aspergé de douches innombrables. Sur les vastes dômes et les clochers qui planent au-dessus des somnolentes villes universitaires, sur les lamelles de plomb des bibliothèques et sur les musées ensevelis à cette heure dans leurs suaires de toile grise, la douce pluie glissait, finissant par atteindre la bouche de ces rieurs fantastiques, les gargouilles aux multiples griffes, d'où elle jaillissait en dentelures étranges. Un ivrogne, glissant dans un étroit passage, devant un pub, la maudissait. Des femmes en travail entendaient le médecin dire à la sage-femme : « Il pleut », et les cloches d'Oxford, ballottées, renversées de côté et d'autre, telles de lentes tortues dans une mer d'huile, entonnaient, contemplatives, leurs mélodieuses incantations. La pluie fine, la douce pluie, se répandait également sur les têtes mitrées et sur les têtes nues, avec une impartialité qui faisait penser que le dieu de la pluie, s'il existe, se disait : Qu'elle ne soit pas limitée aux très sages, aux très grands, mais que toute l'humanité qui respire, celle qui mâche et celle qui rumine, les ignorants, les malheureux, ceux qui peinent dans la fournaise à fabriquer d'innombrables copies du même pot, ceux dont l'esprit chauffé à blanc s'enfonce dans l'enchevêtrement des lettres, et Mrs. Jones dans la ruelle, que tous partagent ma bonté.

Il pleuvait à Oxford. La pluie tombait doucement, avec persistance ; on entendait son léger bouillonnement, son glouglou dans les gouttières. Edward, penché à la fenêtre, voyait encore

dans le jardin du collège les arbres pâlis par l'ondée. À part le bruissement des arbres et celui de la pluie, tout était parfaitement calme. Un parfum de terre humide montait du sol mouillé. Des lampes s'allumaient ici et là, dans la masse noire des bâtiments ; et un arbre en fleur, éclairé par l'une d'elles, formait un monticule jaune pâle. L'herbe devenait invisible, fluide, grise, comme de l'eau.

Edward poussa un long soupir satisfait. De tous les moments de la journée, celui où il regardait le jardin lui plaisait le plus. Il aspira encore une fois l'air frais et humide, puis il se redressa et réintégra la pièce. Il travaillait très dur. Selon l'avis de son répétiteur il avait divisé sa journée en heures et demi-heures. Il lui restait encore cinq minutes avant de commencer. Il remonta sa lampe de bureau. La lumière verte le pâlissait un peu et l'amaigrissait, mais il était très beau. Avec ses traits bien dessinés, sa touffe de cheveux blonds qu'il relevait en brosse d'un geste de ses doigts, il ressemblait à un jeune Grec sur une frise. Il regardait la pluie en souriant, car il se rappelait une entrevue entre son père et son répétiteur. Lorsque le vieil Harbottle lui avait dit : « Votre fils a des chances de réussir... », son père avait voulu à tout prix revoir les pièces qu'occupait son père à lui du temps où il faisait ses études. Ils étaient entrés brusquement, pour trouver un jeune garçon appelé Thompson qui, à genoux, attisait le feu avec un soufflet.

« Mon père habitait ces pièces », avait dit le colonel en manière d'excuse. Le jeune homme était devenu très rouge en répondant : « Ça n'a aucune importance. » Edward sourit et répéta : « Ça n'a aucune importance. » Il était l'heure de se mettre au travail. Edward remonta un peu la lampe. Sa tâche lui apparut, alors, contenue dans un cercle de brillante clarté qui la séparait de la pénombre environnante. Il examina ses textes et les dictionnaires posés devant lui. Au moment de commencer des doutes s'emparaient de lui. S'il ne réussissait pas, son père serait très contrarié, car il prenait cette réussite fort à cœur. Il venait même d'envoyer une douzaine de bouteilles de beau vieux

porto « pour le coup de l’étrier », avait-il dit. Mais après tout, Marsham réussirait, et aussi ce petit Juif si intelligent, de Birmingham. Il était temps de se mettre au travail. L’une après l’autre, les cloches d’Oxford faisaient pénétrer dans l’air leur lent carillon. Elles sonnaient pesamment, inégalement, il semblait qu’elles devaient écarter les couches d’air de leur chemin, et que cet air était lourd. Edward aimait le son des cloches. Il écouta jusqu’au dernier battement. Puis il approcha sa chaise de la table ; c’était l’heure ; il fallait travailler à présent.

Un pli s’accentua entre ses sourcils. Il les fronçait en lisant. Il lisait, il prenait une note, puis il se remettait à lire. Tous les bruits s’effaçaient. Il ne voyait plus devant lui que le texte grec. À mesure qu’il lisait, son intelligence se réchauffait. Il sentait son front se raffermir, comme vivifié. Il assimilait les phrases successives, d’une façon claire et ferme. Plus exactement, se dit-il en inscrivant une note dans la marge, que la veille au soir. Des mots en apparence négligeables révélaient à présent des nuances qui modifiaient le sens. Il prit une autre note ; c’était là le sens véritable. Sa propre habileté à saisir la phrase à bras-le-corps le fit frémir d’excitation. La voici, nette et entière. Mais il lui faut être précis ; même ses petites notes griffonnées doivent paraître aussi claires que de l’imprimé. Il examina ce livre, puis cet autre ; et enfin, se rejetant en arrière, il revit le texte, les yeux fermés. Il ne devait rien laisser tomber dans le vague. Les horloges se mirent à sonner. Il écouta. Elles continuèrent à sonner. Les plis qui s’étaient gravés sur son visage se relâchèrent ; il s’appuya au dossier ; ses muscles se détendirent ; il leva les yeux au-dessus de ses livres et les plongea dans la pénombre. Il avait l’impression de se laisser tomber sur le gazon après une course. Mais pendant un instant, il crut que cette course se poursuivait ; son esprit continuait à avancer sans livre. Il voyageait seul, loin des obstacles, à travers un monde de pur entendement. Mais bientôt cet entendement se perdit. Les volumes ressortirent contre le mur ; il aperçut les panneaux crème, un bouquet de coquelicots dans un vase bleu. Le dernier son de cloche s’était tu. Il poussa un soupir et se leva.

Il se remit à la fenêtre. Il pleuvait, mais on ne voyait plus le voile blanc de la pluie. À part une feuille mouillée qui luisait çà et là, le jardin était entièrement plongé dans l'obscurité. Le monticule jaune de l'arbre en fleur s'était effacé. Les bâtiments de l'université, tapis en une masse basse, se tachetaient ici et là de rouge ou de jaune, aux endroits où des lumières brûlaient derrière les rideaux, et la chapelle reposait tout auprès, pelotonnée contre un ciel que la pluie semblait faire trembloter. Mais le silence était troublé. Edward prêta l'oreille. Penché au-dehors il n'entendait aucun bruit spécial, pourtant les bâtiments bourdonnaient de vie. Un brusque éclat de rire retentit, puis le tintement d'un piano, et un vacarme indéfinissable – en partie voix et bruit de vaisselle – puis de nouveau celui de la pluie qui tombe, et le léger bouillonnement, le glouglou des gouttières lorsqu'elles aspirent l'eau. Edward revint à l'intérieur de la pièce.

Elle s'était refroidie. Sous la cendre du feu presque éteint, une lueur rouge subsistait seule. Edward se rappela au bon moment le cadeau de son père – le vin arrivé le matin même. Il s'approcha de la console pour se verser un verre de porto. Il l'éleva à la lumière, et sourit. Il revoyait la main de son père avec ses deux bosses lisses en guise de doigts, qui tenait le verre, l'élevait à la lumière, selon son habitude avant de boire.

Edward se souvint des paroles du colonel : « On ne transperce pas un homme à la baïonnette quand on est de sang-froid. »

Et on ne se prépare pas à un examen sans boire, se dit le jeune homme. Il hésita ; il éleva son verre à contre-jour comme le faisait son père, puis il but une gorgée. Il posa le verre sur la table, devant lui, et prit *Antigone*. Il lisait ; puis il buvait ; il lisait encore, puis reprenait une gorgée. Une douce chaleur se répandit le long de sa colonne vertébrale et de sa nuque. Le vin semblait forcer de petites portes à s'ouvrir dans les cloisons de son cerveau. Et sous l'influence du vin, ou des mots, ou bien des

deux, une coquille lumineuse, des vapeurs pourpres parurent, se formèrent, et une jeune Grecque en sortit. Cette Grecque cependant était anglaise. Elle se tenait parmi le marbre et les asphodèles, mais elle était ici au milieu des papiers collés aux murs, et des vitrines style Morris – c'était sa cousine Kitty telle qu'il l'avait vue la dernière fois, le soir où il avait dîné chez le directeur du collège – Antigone et Kitty ; là, dans le livre ; ici, dans la pièce ; lumineuse, dressée comme une fleur pourpre. Non, s'écria-t-il en lui-même, pas le moins du monde comme une fleur ! Car si jamais on a vu une jeune fille se tenir droite, vivre, rire et respirer, c'est bien Kitty, dans la robe bleu et blanc qu'elle portait la dernière fois qu'il avait dîné chez le directeur. Il se mit à la fenêtre. Des carrés rouges paraissaient entre les arbres. On donnait une soirée chez le directeur. À qui parlait-elle ? que disait-elle ? Edward revint à sa table.

« Non de nom ! » s'écria-t-il. Il piqua le papier avec son crayon ; la pointe cassa. Un coup se fit entendre à la porte, un effleurement plutôt qu'un coup impérieux, donné par quelqu'un qui passe au lieu d'entrer. Edward ouvrit la porte. Plus haut, sur l'escalier, il aperçut, indistincte, l'énorme silhouette d'un jeune homme penché sur la rampe.

« Entrez », lui dit Edward.

L'énorme garçon descendit l'escalier. Il était d'ample stature. Ses yeux proéminents s'emplirent d'appréhension à la vue des livres posés sur la table. Il les examina. C'était du grec. Malgré tout, il y avait aussi du vin.

Edward lui en versa. À côté de Gibbs, il avait l'air d'un « gandin », comme disait Eleanor. Lui-même sentait le contraste. La main avec laquelle il leva le verre ressemblait à celle d'une fille près de la grosse patte rouge de Gibbs. La main de Gibbs, brûlée, d'un rouge écarlate, était comme un morceau de viande crue.

La chasse était le sujet qui les rapprochait. Ils se mirent donc à en parler. Edward, appuyé à son dossier, laissait discourir Gibbs. C'était agréable de le suivre, de parcourir à cheval avec lui les sentiers herbeux d'Angleterre. Il s'agissait d'une chasse au renardeau en septembre, et d'un cheval de louage, maigre mais pratique. Gibbs disait : « Vous vous souvenez de la ferme sur la droite, quand vous montez à Stapley ? Et de la jolie fille ? » Il cligna de l'œil. « Pas de veine, elle a épousé un garde. » Il dit encore – et Edward le regardait engloutir son porto à larges rasades – qu'il lui tardait de voir ce diable d'été derrière lui. Puis il raconta de nouveau son histoire d'épagneul. « Vous viendrez nous voir en septembre », il insistait, lorsque la porte s'ouvrit si doucement que Gibbs n'entendit pas un autre visiteur se glisser dans la pièce – un tout autre homme.

C'était Ashley. Exactement l'opposé de Gibbs. Ni grand ni petit, ni brun ni blond. Rien de banal cependant – loin de là. L'impression qu'il produisait venait en partie de ses mouvements. Il semblait que sièges et tables avaient sur lui une influence irradiante, qu'il les sentait, grâce à quelque antenne invisible, ou bien à ses moustaches comme les chats. Il se laissa tomber avec prudence, légèrement, examina la table et parcourut à demi une ligne dans un livre. Gibbs s'arrêta au milieu de sa phrase.

« Salut, Ashley », fit-il d'un ton assez sec. Il étendit la main et se versa un autre verre de porto du colonel. Après quoi le carafon se trouva vide.

« Je regrette, fit Gibbs en lançant un coup d'œil à Ashley.

– N'ouvrez pas une autre bouteille pour moi », dit vivement Ashley. Sa voix était un peu aigre comme si le jeune homme se sentait mal à l'aise.

« Oh ! nous serons contents d'en avoir, nous aussi », répondit Edward, l'air indifférent. Il se dirigea vers la salle à manger, pour chercher le porto.

Diablement ennuyeux, se dit-il, très sombre, en se penchant sur les bouteilles – cela signifie une autre querelle avec Ashley, et il y en avait déjà eu deux ce trimestre à propos de Gibbs.

Il revint avec le porto et s'assit entre eux sur un tabouret bas. Il déboucha le vin et en versa. Ses deux amis le considéraient avec admiration. Sa vanité, objet de moqueries d'Eleanor, se trouvait flattée. Il aimait à sentir les yeux des deux jeunes gens posés sur lui. Il s'entendait si facilement avec l'un et l'autre. Cette pensée lui fit plaisir. Gibbs s'étendait sur la chasse et Ashley sur les livres. Seulement Ashley ne parlait que de livres et Gibbs – Edward sourit – de femmes et de chevaux. Edward versa trois verres de vin.

Ashley but le sien délicatement et Gibbs, ses grosses mains rouges plaquées au verre, prenait de larges rasades. La conversation roula sur les courses, puis sur les examens. Ashley demanda, en regardant les livres :

« Et vous ? Comment cela marche-t-il ?

– Je n'ai pas la moindre chance de réussir », répondit Edward. Son indifférence était affectée. Son apparent mépris des examens n'était qu'une pose. Gibbs s'y laissait prendre, mais Ashley voyait clair. Il avait souvent surpris chez Edward des petites vanités de ce genre, mais il l'en aimait davantage. Qu'il est beau ! se dit Ashley. Assis entre eux, sous la lumière qui tombait sur ses cheveux blonds, Edward ressemblait à un jeune Grec ; vigoureux, mais faible par certains côtés, ayant besoin d'être protégé.

On devrait le préserver de brutes dans le genre de ce Gibbs, songea-t-il, farouche. Comment Edward peut-il tolérer cet être pataud, qui semble toujours garder une odeur de bière et de chevaux ? se dit-il en le considérant. Edward était en train de l'écouter. C'était inconcevable. Quand il était entré, il avait en-

tendu la fin d'une phrase exaspérante, qui pouvait indiquer quelque projet entre eux.

« C'est donc décidé, je verrai Storey à propos de ce cheval de louage », disait Gibbs, ayant l'air de terminer une conversation privée, commencée avant l'arrivée d'Ashley. Un spasme de jalousie étreignit le jeune homme. Pour le dissimuler, il prit un livre ouvert sur la table et fit semblant de lire.

Gibbs prit cela pour une insulte. Il savait qu'Ashley ne voyait en lui qu'une grosse et lourde brute. Ce sale petit pourceau était arrivé, troublant la causerie, et maintenant il faisait des manières à ses dépens à lui, Gibbs. Très bien, il avait été sur le point de partir ; il resterait ; il le tourmenterait... il en connaissait le moyen ! Il s'adressa à Edward et observa :

« Ça vous est égal d'en voir de dures. Ma famille sera en Écosse. »

Ashley tourna rageusement sa page. Ils se trouveraient donc seuls. Edward commençait à savourer la situation. Il mit une certaine malice à la prolonger.

« Parfaitement, dit-il, mais il faudra veiller à ce que je ne me rende pas ridicule.

– Oh ! il ne s'agit que de prendre des renardeaux », répondit Gibbs. Ashley tourna une autre page. Edward lança un coup d'œil sur le livre, qui se trouvait à l'envers. En même temps il vit la tête d'Ashley, qui ressortait sur la boiserie et sur les coquelicots. Il paraissait tellement civilisé, comparé à Gibbs ; et tellement ironique. Edward avait un immense respect pour lui. Gibbs perdit de son prestige. Le voilà qui recommençait encore toute l'histoire de son épagneul. Demain, se dit Edward, il y aura un raffut de tous les diables, et il consulta sournoisement sa montre. Onze heures passées, et il devait travailler une heure demain, avant son petit déjeuner. Il avala les dernières gouttes de son vin, s'étira, bâilla ostensiblement et se leva.

« Je vais me coucher », dit-il. Ashley lui lança un regard suppliant. Edward pouvait le torturer, d'une manière atroce. Ashley le regarda déboutonner son gilet, debout entre eux deux. – Qu'il est bien bâti, songea-t-il.

« Mais ne vous pressez pas, dit Edward, bâillant de nouveau – videz vos verres. » Il sourit à la pensée d'Ashley et de Gibbs, finissant de boire ensemble.

« Il y en a tant que vous voudrez, par là », il leur indiqua la pièce à côté et les quitta.

Qu'ils s'attrapent tous les deux, se dit-il, en fermant la porte de sa chambre, mon tour viendra bien assez tôt. L'expression d'Ashley laissait paraître sa jalousie diabolique. Edward se déshabilla. Il déposa son argent, méthodiquement, en deux piles, de chaque côté de la glace, car il était un peu serré sur le chapitre de l'argent. Il plia son gilet avec soin, sur une chaise, se regarda dans la glace, releva sa touffe de cheveux de ce geste à demi conscient qui irritait sa sœur. Puis il écouta.

Une porte claqua au-dehors. L'un des deux était partit – soit Gibbs, soit Ashley. Mais l'autre, pensait-il, devait être resté. Il écouta, tendu. On remuait dans le fumoir. Très vite, avec beaucoup de fermeté, il tourna la clef dans la serrure. Le moment d'après la poignée remua.

« Edward », dit Ashley, d'une voix basse et contenue.

Edward ne répondit pas.

« Edward ! » Ashley agita la poignée.

La voix était aiguë et suppliante.

« Bonsoir », dit Edward d'un ton tranchant. Il écouta. Il y eut un temps d'arrêt. Puis il entendit la porte se refermer. Ashley était parti.

Bon Dieu ! Quel raffut il y aura demain, se dit Edward, et il alla à la fenêtre regarder la pluie qui tombait toujours.

La soirée chez le directeur était finie. Les dames, dans leurs robes flottantes, se tenaient sur le seuil de la porte et regardaient le ciel d'où tombait une pluie douce.

Un oiseau gazouillait dans les buissons.

« Est-ce un rossignol ? » demanda Mrs. Larpent. Le père Chuffy – le célèbre Dr Andrews – s'esclaffa. Il se trouvait à quelque distance derrière elle, sa tête en dôme exposée à la bruine, et sa face hirsute, puissante, mais sans aménité, levée vers le ciel. « C'est une grive », dit-il. Son rire revint en écho, comme si une hyène riait dans les murs de pierre. Puis, avec un geste de la main dicté par des siècles de tradition, Mrs. Larpent recula d'un pas ; elle avait empiété, semblait-il, sur une des marques à la craie qui décorent les linteaux académiques ; cela signifiait que Mrs. Lathom, la femme du professeur en théologie, devait la précéder, puis elles sortirent sous la pluie.

À l'intérieur de la maison, dans le salon tout en longueur, chacun se tenait debout.

« Je suis si heureuse que Chuffy – le Dr Andrews – ne vous ait pas déçus », disait Mrs. Malone avec ses manières courtoises. L'éminent docteur était surnommé Chuffy par les habitants d'Oxford ; les visiteurs américains l'appelaient Dr Andrews.

Les invités étaient partis, sauf les Howard Fripps, qui demeuraient dans la maison. Mrs. Howard Fripps racontait combien le docteur s'était montré charmant vis-à-vis d'elle. Son mari, le professeur, disait quelque chose de non moins poli au Dr Malone, dont la fille, Kitty, se tenait un peu à l'écart. Elle sou-

haitait qu'on en finît et qu'on allât se coucher. Mais il lui fallait attendre le signal du départ donné par sa mère.

Son père ajouta : « Oui, je n'ai jamais vu Chuffy mieux en forme », ce qui impliquait un compliment à l'adresse de la petite Américaine, capable de faire pareille conquête. Elle était petite et vive, et les dames petites et vives plaisaient à Chuffy.

« J'adore ses livres, dit-elle, avec son drôle de nasillement – mais je ne m'attendais pas au plaisir de me trouver à table, à côté de lui. »

Vraiment sa manière de cracher en parlant vous était agréable ? se demanda Kitty en regardant Mrs. Howard Fripps qui était extraordinairement jolie et gaie. À côté d'elle toutes les femmes avaient paru fagotées et courtaudes, à l'exception de sa mère. Car Mrs. Malone, debout près de la cheminée, un pied posé sur le garde-feu, avec ses cheveux blancs, frisés dru, ne semblait jamais ni à la mode ni démodée. Mrs. Fripps, au contraire, était de la dernière élégance.

Cependant on s'était moqué d'elle, songeait Kitty. Elle avait surpris les dames d'Oxford qui levaient les sourcils en écoutant certaines phrases américaines de Mrs. Fripps. Ces phrases plaisaient à Kitty ; elles étaient si différentes de celles que la jeune fille entendait généralement. Mrs. Fripps était une Américaine, une vraie, mais personne ne se serait avisé de prendre son mari pour un Américain, songea Kitty en le regardant. Il aurait pu être n'importe quel professeur, dans n'importe quelle université, avec sa figure ridée, distinguée, sa barbiche et le ruban noir de son lorgnon qui barrait son plastron de chemise, à la manière d'une décoration étrangère. Il parlait sans accent – du moins sans l'accent de son pays. Mais lui aussi semblait différent des autres. Kitty avait laissé tomber son mouchoir. Il se baissa aussitôt et le lui tendit en s'inclinant avec une courtoisie presque exagérée – elle en fut gênée. Elle baissa la tête et sourit au professeur, d'un air un peu timide, en reprenant son mouchoir.

« Merci beaucoup », dit-elle. Il la rendait gauche. À côté de Mrs. Fripps, elle se sentait encore plus grande que d'habitude. Ses cheveux, du véritable roux des Rigby, ne restaient jamais lisses, comme ils auraient dû le faire ; ceux de Mrs. Fripps étaient magnifiques, brillants et bien lissés.

Mrs. Malone lança un coup d'œil à Mrs. Fripps, et dit avec un geste de la main : « Alors, mesdames... »

Paroles et geste avaient un air d'autorité, comme si Mrs. Malone les avait répétés mainte et mainte fois, pour se voir toujours obéie. Les dames s'avancèrent vers la porte où, ce soir, tout un petit cérémonial eut lieu. Le professeur Fripps s'inclina très bas sur la main de la maîtresse de maison, un peu moins sur celle de Kitty, et tint le battant largement ouvert pour les laisser passer.

Il force un peu la note, songea Kitty en sortant.

Les dames prirent leurs bougeoirs et gravirent à la queue leu leu les marches basses du grand escalier. Les portraits des anciens maîtres de Katharine abaissaient sur elles leurs regards, au fur et à mesure de leur ascension. La lueur des bougies vacillait sur les sombres visages encadrés d'or, tandis que ces dames montaient marche après marche.

Elle va s'arrêter à présent, songea Kitty, et demander qui est celui-ci.

Mais Mrs. Fripps ne s'arrêta pas, Kitty lui donna une bonne note et la compara favorablement avec la plupart des visiteurs. Jamais elle n'avait fait aussi rapidement la tournée de la bibliothèque Bodléienne que ce matin-là. Kitty s'était même sentie un peu coupable. Il y avait énormément de choses à voir, si on voulait. Mais au bout d'une heure à peine, Mrs. Fripps s'était tournée vers Kitty et lui avait dit de sa voix fascinante, malgré l'accent nasal :

« Eh bien, ma chère, je me figure que vous devez être un peu saturée de curiosités à montrer. Que diriez-vous d'une glace, dans cette délicieuse vieille pâtisserie, avec ses bow-windows ? »

Et elles avaient mangé des glaces au lieu de visiter à fond la bibliothèque Bodléienne.

La procession atteignit le premier palier et Mrs. Malone s'arrêta devant la chambre destinée aux hôtes de distinction. Elle tint la porte ouverte et examina la pièce d'un regard circulaire.

« Le lit où la reine Elizabeth n'a *pas* dormi », dit-elle, répétant la petite plaisanterie familière, pendant qu'on regardait le grand lit à colonnes. Le feu brûlait, le broc d'eau chaude était emmitouflé comme une vieille dame qui a mal aux dents, et les bougies éclairaient la coiffeuse. Mais la chambre, ce soir, a un drôle d'aspect, songea Kitty en y lançant un coup d'œil par-dessus l'épaule de sa mère. Une robe de chambre étalée sur le lit brillait, vert et argent, sur la coiffeuse s'alignait une rangée de petits pots et de flacons, et une large houppe à poudre était teinte de rose. Était-il possible, vraiment, que l'éclat de Mrs. Fripps, qui faisait paraître les dames d'Oxford si ternes, fût causé par… Mais Mrs. Malone demandait : « Vous avez bien ce qu'il vous faut ? » d'un ton de politesse extrême qui prouvait à Kitty que sa mère, elle aussi, avait aperçu la coiffeuse. Kitty tendit la main. Mais, chose surprenante, cette main Mrs. Fripps ne fit pas mine de la serrer. Elle attira Kitty à elle pour l'embrasser.

« Merci mille fois, de tout ce que vous m'avez montré, dit-elle. Et n'oubliez pas de venir nous voir, chez nous, en Amérique », ajouta-t-elle, car elle avait pris en amitié cette grande jeune fille qui avait si visiblement préféré manger une glace plutôt que de visiter la bibliothèque Bodléienne. Et, sans trop savoir pourquoi, elle la plaignait aussi.

Kitty monta à sa chambre. Elle sentait encore la place où Mrs. Fripps l'avait embrassée ; le baiser avait laissé un peu de chaleur sur sa joue.

Elle ferma la porte. La pièce manquait d'air. La nuit était chaude mais on fermait toujours la fenêtre et les rideaux. Elle ouvrit la fenêtre, écarta les rideaux. Des flèches de pluie argentée rayaient les arbres sombres du jardin. Kitty enleva ses souliers d'un coup de pied. C'est l'inconvénient d'être si grande, les souliers serrent toujours, surtout quand ils sont en satin blanc. Puis elle dégrafa sa robe. C'était malaisé, à cause des crochets dans le dos et de tout le reste. Mais à la fin elle réussit à se débarrasser de sa toilette de satin blanc et l'étendit soigneusement sur une chaise. Ensuite, elle brossa ses cheveux. Elle songea que cette journée de jeudi avait été des plus mauvaises : la tournée des curiosités de l'endroit le matin ; des invités au lunch ; des étudiants au thé et, pour terminer, une soirée.

En tout cas, se dit-elle, tirant sur ses cheveux avec son peigne, c'est passé… c'est passé.

Les bougies tremblotèrent, et le store de mousseline, gonflé comme un ballon blanc, vint presque toucher la flamme. Kitty ouvrit de grands yeux et sursauta. Elle se trouvait à la fenêtre ouverte, en jupon, auprès d'une lumière.

L'autre jour sa mère l'avait grondée : « N'importe qui peut te voir du dehors », lui avait-elle dit.

Là, personne ne pourra plus rien voir, songea Kitty, en mettant les bougies sur une table, à droite.

Elle recommença à brosser ses cheveux, mais ainsi éclairée de biais, son visage prenait un autre relief.

Suis-je jolie ? se demanda-t-elle, et, déposant son peigne, elle se regarda dans la glace. Ses pommettes étaient trop saillantes, ses yeux trop écartés. On ne pouvait pas dire qu'elle fût

jolie, sa grande taille lui nuisait. Que pense de moi Mrs. Fripps ? se demanda-t-elle.

Elle m'a embrassée, songea-t-elle tout à coup avec un sursaut de plaisir. Elle sentait la petite place chaude sur sa joue. Mrs. Fripps m'a invitée à les accompagner en Amérique. Comme ce serait amusant ! Quelle joie de quitter Oxford et d'aller là-bas. Et elle enfonça son peigne dans la masse touffue et frisée de ses cheveux.

Les cloches faisaient leur tumulte habituel. Kitty détestait le son des cloches, qui lui paraissait triste ; quand l'une d'elles s'arrêtait, une autre commençait. Sonnant à toute volée l'une après l'autre, empiétant l'une sur l'autre, elles semblaient ne jamais devoir se taire. Kitty compta onze, douze, puis cela continua, treize, quatorze... une cloche répondait à l'autre à travers l'air humide, chargé de pluie fine. Il était tard. Kitty se lava les dents et jeta un coup d'œil sur le calendrier placé au-dessus de la table de toilette. Elle arracha la feuille du jeudi et la froissa en boule, comme pour dire : « C'est fini ! C'est fini ! » Vendredi se dressa devant elle, en grandes lettres rouges. Le vendredi était un bon jour ; elle prenait sa leçon avec Lucy, et allait chez les Robson pour le thé. Elle lut l'inscription sur le calendrier : « Béni soit celui qui a trouvé son travail. » Les calendriers semblent toujours s'adresser à vous. Elle n'avait pas travaillé. Elle lança un coup d'œil sur la rangée de volumes bleus : l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*. Il y avait une marque en papier dans le troisième volume. Kitty aurait dû terminer le chapitre pour Lucy, mais pas ce soir ; elle se sent trop fatiguée. Des éclats de rire montent du quartier des étudiants. À sa fenêtre, Kitty se demande pourquoi ils rient. Ils ont l'air de s'amuser ; et tandis que le bruit s'éteint elle songe qu'ils ne rient jamais comme cela quand ils prennent le thé chez le directeur. Le petit bonhomme de Balliol était resté assis ; il s'était tordu et retordu les doigts ; il n'avait voulu ni parler ni partir. Kitty souffla la bougie et se coucha. Elle s'allongea entre les draps frais, en se disant que ce garçon lui plaisait, même quand il tordait ses doigts. Et quant à

Tony Ashton, je ne l'aime pas, se dit-elle encore, tournant sa tête sur l'oreiller. Il voulait toujours la questionner, semblait-il, à propos d'Edward, celui qu'Eleanor doit appeler « Nigs » et qui a les yeux trop rapprochés, un peu une tête à perruque. Il l'avait suivie l'autre jour au pique-nique – celui pendant lequel une fourmi s'était glissée dans les jupes de Mrs. Latham. Edward n'avait pas quitté la jeune fille ce jour-là. Mais elle ne veut pas l'écouter. Elle ne veut pas être la femme d'un professeur et habiter Oxford toute sa vie. Non, non, non ! Elle bâilla, se retourna sur l'oreiller, écouta une cloche attardée, ballottée comme une lente tortue dans l'air épais chargé de pluie fine, bâilla encore une fois et s'endormit.

La pluie tomba sans arrêt toute la nuit ; elle déposa une légère brume sur les champs, coula dans les gouttières avec un bruit de bouillonnement, un glouglou. Dans les jardins elle tomba sur les buissons de lilas en fleur et les cytises. Elle glissa doucement le long des dômes de plomb des bibliothèques, et jaillit, déployée, de la bouche ricanante des gargouilles. Elle barbouilla la vitre derrière laquelle le jeune Juif de Birmingham potassait son grec, le front entouré d'une serviette mouillée, et celle de la pièce où le Dr Malone s'attardait à écrire un nouveau chapitre de son histoire monumentale du collège. Dans le jardin du directeur, devant la fenêtre de Kitty, la pluie aspergeait l'arbre antique sous lequel rois et poètes avaient bu, trois siècles auparavant, mais qui à présent, à moitié écroulé, devait être soutenu au centre par un pieu.

« Un parapluie, Miss ? » demanda Hiscock ; et il en offrit un à Kitty, lorsque le lendemain après-midi elle quitta la maison un peu plus tard qu'elle n'aurait dû. Un fond de fraîcheur dans l'air fit qu'elle se félicita de n'avoir pas à rester assise en bateau ce jour-là, lorsqu'elle aperçut une bande qui se dirigeait vers la rivière, en robes blanches et jaunes, des coussins dans les bras.

Pas de partie de plaisir, aujourd'hui, se dit-elle, pas la moindre. Mais elle était en retard, la pendule l'indiquait.

Elle marcha jusqu'aux villas rouges, bon marché, qui déplaisaient à tel point à son père que, pour les éviter, il faisait chaque fois un détour. Mais comme Miss Craddock habitait l'une d'elles, Kitty les voyait auréolées de poésie. Son cœur battit plus fort en tournant le coin, près de la chapelle neuve, d'où l'on apercevait les marches raides de la maison de Miss Craddock, les marches que Lucy montait et descendait chaque jour. Voici sa fenêtre, sa sonnette. La sonnette, lorsque Kitty la tira, se souleva brusquement, mais ne retomba pas, car tout était détraqué chez Lucy, mais tout était romantique. Le parapluie de Lucy se trouvait bien à sa place, il ne ressemblait pas aux autres, il avait une tête de perroquet en guise de manche. En montant l'escalier raide et luisant, l'excitation de Kitty se mélangea de crainte. Une fois de plus elle avait escamoté ses devoirs. Elle ne s'y était pas appliquée.

Elle vient ! songea Miss Craddock, et sa plume resta en suspens. Miss Craddock avait le bout du nez rouge, et ses yeux, creusés d'un cerne bistre, faisaient penser à ceux d'un hibou. La sonnette retentit. La plume avait été trempée dans l'encre rouge. Miss Craddock corrigeait la composition de Kitty. Elle entendit son pas sur l'escalier : Elle vient, songea-t-elle, la respiration un peu coupée, et elle posa sa plume.

« Je suis désolée, Miss Craddock, dit Kitty, lorsqu'elle eut retiré ses affaires et se fut installée à la table – mais nous avions des invités à la maison. »

Miss Craddock se passa la main sur sa bouche, de son geste habituel, qui marquait une déception.

« Je comprends, dit-elle. Alors cette semaine non plus, vous n'avez rien fait. »

Miss Craddock prit sa plume et la trempa dans l'encre rouge. Puis elle se remit à la composition.

« Cela ne vaut pas la peine de la corriger, fit-elle, en s'arrêtant la plume en l'air. Un enfant de dix ans en aurait honte. » Kitty devint toute rouge.

« Et ce qui est curieux, ajouta Miss Craddock en posant sa plume, la leçon terminée, c'est que vous avez un esprit original. »

Kitty devint toute rouge de plaisir.

« Mais vous n'en tirez pas parti, dit Miss Craddock. Pourquoi ne l'utilisez-vous pas ? ajouta-t-elle, ses beaux yeux gris fixés sur Kitty.

– Vous savez, Miss Craddock, ma mère..., répondit Kitty vivement, mais Miss Craddock l'interrompit.

– Hm... Hm... hm... » Elle n'était pas payée par Mrs. Malone pour recevoir des confidences.

« Regardez mes fleurs », dit-elle, craignant de s'être montrée trop brusque. Il y avait une coupe de fleurs sur la table ; des fleurs sauvages, bleues et blanches, enfoncées dans un coussin de mousse humide.

« Ma sœur me les a envoyées des Moors.

– Les Moors ? dit Kitty. Quels Moors ? »

Elle se pencha et toucha tendrement les petites fleurs. Qu'elle est ravissante, songeait Miss Craddock, toujours un peu sentimentale quand il s'agissait de Kitty. Mais je ne veux pas être sentimentale, se dit-elle.

« Les Moors de Scarborough, fit-elle tout haut. Si on conserve à la mousse son humidité, sans qu'elle en ait trop, les fleurs dureront des semaines. »

Kitty sourit : « Humide, mais pas trop, c'est facile, il me semble, à Oxford. Il pleut toujours ici. » Elle se mit à la fenêtre. Il tombait une pluie fine.

« Si je vivais là-haut, Miss Craddock... », dit-elle en prenant son parapluie, mais elle s'arrêta. La leçon était finie.

« Vous trouveriez ça très monotone », dit Miss Craddock la regardant mettre son manteau. Kitty était vraiment ravissante en enfilant son manteau.

« Quand j'avais votre âge, poursuivit Miss Craddock, qui se rappelait son rôle de professeur, j'aurais donné mes yeux pour avoir les occasions que vous avez, rencontrer les gens que vous rencontrez, connaître ceux que vous connaissez.

– Le père Chuffy ? répondit Kitty, se souvenant de la profonde admiration de Miss Craddock pour cette lumière de la science.

– Petite irrévérencieuse ! fit Miss Craddock, la rappelant à l'ordre. Le plus grand historien de l'époque !

– Oui, seulement il ne me parle pas histoire », répondit Kitty, qui se souvenait de la sensation réfrigérante d'une main lourde, posée sur son genou.

Elle hésita ; mais la leçon était finie ; une autre élève arrivait. Kitty promena les yeux autour de la pièce. Une assiette d'oranges était posée sur une pile de cahiers luisants ; une boîte semblait contenir des biscuits. Est-ce là l'unique pièce ? se demanda-t-elle. Lucy dormait-elle sur ce divan cabossé, recouvert d'un châle ? Il n'y avait pas de miroir, et Kitty enfonça son chapeau un peu de côté, tout en se disant que Miss Craddock méprisait la toilette.

Mais Miss Craddock songeait combien il est merveilleux d'être jeune, ravissante et de rencontrer des hommes éminents.

« Je vais prendre le thé chez les Robson », dit Kitty la main tendue. Leur fille, Nelly Robson, était l'élève préférée de Miss Craddock ; la seule, disait-elle, qui sût vraiment ce que le travail signifie.

« Allez-vous à pied ? demanda Miss Craddock, les yeux posés sur le costume de Kitty. C'est assez loin, vous savez. Le long de Dingmer Road, au-delà de l'usine à gaz.

– Oui, j'y vais à pied », répondit Kitty. Et elle lui serra la main.

« Et je tâcherai de beaucoup travailler cette semaine », dit-elle encore, abaissant sur Miss Craddock un regard plein d'amour et d'admiration. Puis elle descendit l'escalier raide, dont le linoléum brillait de poésie, et regarda le parapluie qui avait une tête de perroquet en guise de manche.

Le professeur s'était tiré d'affaire lui-même, « une réussite très méritoire », pour citer les paroles du Dr Malone. Son fils réparait le poulailler, dans le jardin, derrière la maison de Prestwich Terrace ; un petit coin au sol gratté. Pan, pan, pan ! il fixait une planche sur le toit pourri. Ses mains blanches, avec leurs longs doigts, ne ressemblaient pas à celles de son père. Il n'aimait guère ce travail, mais le dimanche son père était occupé à réparer les souliers. Le marteau retombait ; le jeune homme tapait de toutes ses forces ; il enfonçait les grands clous brillants, qui tantôt fendaient le bois, tantôt portaient à faux, car le bois était pourri. Et de plus il détestait les poules, volatiles stupides, touffes de plumes qui le dévisageaient avec des yeux de perles rouges. Elles grattaient l'allée et semaient dans les massifs des bouclettes de plumes, ce qui lui plaisait davantage, car rien n'y poussait. Comment avoir des fleurs comme les autres gens lorsqu'on élève des poules ? La sonnette retentit.

Nom de nom ! Une vieille qui s'amène prendre le thé chez nous, se dit-il, le marteau en l'air, puis il frappa sur le clou.

Debout sur la marche, le regard attiré par les rideaux de dentelle bon marché, la vitre teintée de bleu et orange, Kitty cherchait à se rappeler ce que son père disait de celui de Nelly, mais une petite bonne la fit entrer. Je suis beaucoup trop grande, songea Kitty, tandis qu'elle attendait au milieu de la pièce où la bonne venait de l'introduire. C'était une pièce exiguë, encombrée d'objets. Et je suis trop habillée, se dit-elle, en s'examinant dans la glace au-dessus de la cheminée. Son amie, Nelly, entra à ce moment-là ; elle était petite et forte, portait des lunettes d'acier sur ses grands yeux gris, et sa blouse de toile brune augmentait encore son air d'inflexible dévotion à la vérité.

« Nous prenons le thé dans la salle du fond », dit-elle en examinant Kitty de la tête aux pieds. Que fait-elle ? Pourquoi a-t-elle mis cette blouse ? se demanda Kitty, tout en suivant son amie dans la salle où l'on avait déjà commencé à prendre le thé.

Mrs. Robson tourna la tête.

« Ravie de vous voir », déclara-t-elle d'un ton cérémonieux. Mais personne ne semblait heureux de voir Kitty. Les enfants, leurs tartines beurrées à la main, étaient en train de manger. À la vue de Kitty qui s'asseyait, ils s'arrêtèrent pour la dévisager.

La jeune fille eut l'impression d'embrasser toute la pièce d'un seul coup d'œil ; elle lui parut à la fois encombrée et vide. La table semblait trop grande ; les fauteuils, durs, étaient recouverts de peluche verte, mais la nappe d'étoffe grossière avait une reprise au milieu et la porcelaine bon marché s'ornait de roses d'un rouge flamboyant. La lumière paraissait extraordinairement vive et du jardin venait un bruit de marteau. Kitty regarda

le jardin terreux, le sol gratté, sans massifs de fleurs. Il y avait un hangar, au fond, d'où partait le bruit.

Et qu'ils sont trapus, tous, songea Kitty. Les épaules courtes de Mrs. Robson dépassaient seules le service à thé, mais ces épaules étaient substantielles. Kitty lui trouva une ressemblance avec Brigge, leur cuisinière à la direction, mais en plus formidable. Elle lui lança un bref coup d'œil, et retira ses gants, en cachette, vivement, sous le couvert de la nappe. Mais pourquoi ne dit-on rien, personne ? songea-t-elle, nerveuse. Les enfants ne la quittaient pas des yeux, avec une expression de solennel ébahissement. Leur regard insistant de hibou se promenait de haut en bas de sa personne, inexorable. Par bonheur, avant qu'ils n'aient pu exprimer leur désapprobation, Mrs. Robson, sévère, leur ordonna de se remettre à manger, et les tartines beurrées remontèrent lentement à leur bouche.

Mais pourquoi ne disent-ils rien ? songea de nouveau Kitty, en lançant un coup d'œil à Nelly. Elle était sur le point de parler lorsqu'un parapluie grinça dans le hall. Mrs. Robson leva la tête et dit à sa fille :

« Voilà papa ! »

L'instant d'après, un petit bonhomme entra à pas rapides. Il était si petit qu'on se le représentait vêtu d'une veste de collégien d'Eton, son col remplacé par un col rond. Il portait aussi une chaîne de montre, très épaisse, en argent, comme celle d'un écolier. Mais son regard était aigu, farouche, sa moustache hérissée, et il parlait avec un drôle d'accent.

« Ravi de vous voir », dit-il en serrant fortement dans la sienne la main de Kitty. Il s'assit, enfonça sa serviette sous son menton, et sa chaîne de montre, épaisse, en argent, fut masquée par le raide bouclier blanc. Pan, pan, pan ! faisait le marteau dans le hangar, au fond du jardin.

« Préviens Jo que le thé est sur la table », dit Mrs. Robson à Nelly qui apportait un plat. On souleva le couvercle. Allaient-ils vraiment manger du poisson frit et des pommes de terre pour le thé ? se demanda Kitty.

Mr. Robson tourna vers elle ses yeux bleus, un peu inquiétants. Elle s'attendait à la question : « Comment va votre père, Miss Malone ? »

Mais il dit :

« Alors vous étudiez l'histoire avec Lucy Craddock ?

– Oui, monsieur », répondit-elle. La façon dont il prononça « Lucy Craddock » lui plut ; elle prouvait du respect. Tant de professeurs se moquaient de la vieille demoiselle. Kitty aimait aussi cette impression qu'il lui donnait de n'être pas la fille de quelqu'un d'important.

« Vous vous intéressez à l'histoire ? demanda-t-il tandis qu'il s'attaquait au poisson et aux pommes de terre.

– Je l'adore », fit-elle. Les yeux bleus la regardaient bien en face, d'un air assez farouche, et semblaient l'obliger à dire en peu de mots ce qu'elle pensait.

« Mais je suis terriblement paresseuse », ajouta-t-elle. Mrs. Robson la dévisagea avec réprobation, et lui tendit une tartine épaisse sur la pointe d'un couteau.

En tout cas ils ont un goût détestable, se dit Kitty pour se venger de ce qu'elle sentait être un reproche. Elle fixa son regard sur le tableau placé en face d'elle, un paysage huileux, dans un cadre doré et lourd. De chaque côté se trouvait une assiette japonaise rouge et bleu. Tout était laid, surtout le tableau.

« Ce sont les Moors, derrière chez nous », dit Mr. Robson, suivant le regard de Kitty.

Elle fut frappée par son accent du Yorkshire, qu'il accentuait en considérant la peinture.

« C'est dans le Yorkshire ? demanda-t-elle. Nous en venons, nous aussi, du moins la famille de ma mère.

– La famille de votre mère ? fit Mr. Robson.

– Rigby, dit-elle en rougissant un peu.

– Rigby », répéta Mrs. Robson. – Elle leva la tête. « J'ai travaillé chez une Miss Rigby avant mon mariage. »

Quel genre de travail avait bien pu faire Mrs. Robson se demanda Kitty. Sam donna l'explication.

« Ma femme était cuisinière, avant notre mariage », fit-il. Il accentuait de nouveau son accent, comme s'il en était fier. Kitty avait envie de dire : J'ai un grand-oncle qui montait à cheval dans un cirque et une tante qui a épousé... Mais Mrs. Robson l'interrompit.

« Les Holly, dit-elle. Deux très vieilles demoiselles, Miss Ann et Miss Matilda. » Sa voix s'adoucit, et elle conclut : « Mais elles doivent être mortes depuis longtemps. » Elle s'appuya pour la première fois au dossier de sa chaise et remua son thé, tout comme la vieille Snap, à la ferme, se dit Kitty. Mrs. Robson tournait sa cuiller en rond, sans arrêt.

« Dis à Jo que nous ne ménageons pas le gâteau », dit Mrs. Robson qui se coupait une tranche de cette matière rocailleuse. Nelly sortit une fois de plus. Les coups de marteau cessèrent dans le jardin. La porte s'ouvrit. Kitty, qui avait modifié son champ de vision, pour le mettre à l'échelle de la famille Robson, fut surprise. Le jeune homme paraissait immense dans cette petite pièce. C'était un beau gars. Il se passa la main dans les cheveux, en entrant, car un copeau s'y trouvait logé.

« Notre Jo », dit Mrs. Robson, le présentant ; puis elle ajouta : « Va chercher la bouilloire. » Il y alla aussitôt, comme

s'il en avait l'habitude. À son retour, Sam le taquina à propos du poulailler.

« Tu y mets le temps, mon fils. » Il y avait quelque plaisanterie familiale que Kitty ne put comprendre ; il s'agissait de réparation de souliers, et de poulailler. Jo mangeait sans sourciller, houspillé par son père, et Kitty le considérait. Il ne se rattachait ni à Eton, ni à Harrow, Rugby ou Winchester ; il n'entrait pas dans la catégorie des étudiants ni dans celle des rameurs. Il rappelait à Kitty le garçon de ferme, chez Carter, qui l'avait embrassée à l'ombre d'une meule de foin quand elle avait quinze ans ; le père Carter était apparu, conduisant un taureau qui avait un anneau dans les naseaux, et il s'était écrié : « Arrête-moi ça ! » Kitty baissa les yeux de nouveau. Elle aurait trouvé agréable d'être embrassée par Jo ; plutôt que par Edward, se dit-elle tout à coup. Elle se rappela alors son propre aspect, dont elle avait perdu conscience. Elle se sentit prise d'affection pour eux tous. Il lui semblait qu'elle venait d'échapper à sa nurse et volait de ses propres ailes.

Les enfants dégringolaient de leurs chaises. Le repas était fini. Kitty chercha à repêcher ses gants sous la table.

« Est-ce ça ? » dit Jo, les ramassant sur le plancher. Elle les prit et les froissa dans sa main.

Jo lui lança un rapide coup d'œil, maussade, quand elle fut sur le seuil. Elle est épatante, se dit-il, mais, ma parole, rudement poseuse !

Mrs. Robson la fit entrer dans le salon exigu où elle s'était regardée dans la glace avant le thé. Il regorgeait d'objets. Il y avait des tables de bambou, des livres reliés en velours rouge ornés de ferrures de cuivre, des gladiateurs de marbre, posés en biais sur la cheminée, et d'innombrables tableaux... Avec un geste qui ressemblait exactement à celui de Mrs. Malone montrant du doigt le Gainsborough, qui, peut-être, n'en était pas un,

Mrs. Robson exhibait un immense plateau d'argent, muni d'une inscription.

« Le plateau que les élèves de mon mari lui ont offert », dit-elle, faisant remarquer les mots gravés. Kitty les déchiffra, puis Mrs. Robson lui indiqua un document encadré comme un texte biblique. « Et ceci », ajouta-t-elle.

À ce moment-là, Sam, qui jouait avec sa chaîne de montre, un peu à l'écart, s'avança et de son doigt court désigna le portrait d'une vieille femme assise, qui semblait plus grande que nature par rapport à la chaise du photographe.

« Ma mère », dit-il, très laconique ; puis il fit entendre un drôle de petit gloussement.

« Votre mère », répéta Kitty. Elle se pencha pour la regarder. La vieille dame empêtrée qui posait, affublée de ses plus beaux atours, était très laide. Kitty comprit toutefois qu'on s'attendait à un compliment.

« Vous lui ressemblez beaucoup, Mr. Robson », fut tout ce qu'elle trouva à dire. En réalité, ils avaient bien un même air obstiné, des yeux perçants et l'un et l'autre étaient très laids. Mr. Robson fit entendre son drôle de petit gloussement.

« Enchanté que vous le constatiez, dit-il ; elle nous a tous élevés. Pas un de nous ne lui vient à la cheville. »

Il recommença son drôle de petit gloussement et se tourna vers sa fille qui venait d'entrer revêtue de sa blouse.

« Pas un de nous à la cheville », répéta-t-il en pinçant l'épaule de Nelly. Kitty regarda son amie, placée devant la photographie de sa grand-mère, la main de son père posée sur l'épaule, et un flot de pitié pour elle-même l'envahit. Si elle avait pu être la fille de gens comme les Robson, et vivre dans le Nord... Mais on souhaitait son départ, c'était visible. Personne ne s'asseyait jamais dans cette pièce. Ils restaient tous debout,

et aucun d'eux ne la pria de rester. Lorsqu'elle parla de départ, ils la suivirent dans le petit hall. Chacun continuerait ses occupations, se disait Kitty. Nelly irait à la cuisine, laver la vaisselle du thé, Jo retournerait à son poulailler, la mère mettrait bientôt les enfants au lit et Sam... que ferait Sam ? Kitty le regarda, et il se tenait devant elle, avec sa lourde chaîne de montre, semblable à celle d'un écolier : Vous êtes bien l'homme le plus gentil que j'aie jamais rencontré, songea-t-elle, en lui tendant la main.

« Enchanté d'avoir fait votre connaissance, dit Mrs. Robson, de son air cérémonieux.

– J'espère que vous reviendrez bientôt, ajouta Mr. Robson en lui étreignant les doigts.

– Oh ! cela me ferait un tel plaisir ! » s'écria Kitty, et elle leur serra la main aussi fort que possible. Savaient-ils à quel point elle les admirait ? Elle aurait voulu le leur dire. L'admettraient-ils parmi eux en dépit de son chapeau et de ses gants ? Mais chacun d'eux allait à ses occupations. Et moi, je rentre m'habiller pour dîner, songea-t-elle, descendant les marches étroites, ses gants de peau claire serrés dans sa main.

Le soleil brillait de nouveau, les pavés humides luisaient ; une bouffée de vent souleva les branches des amandiers dans les jardins des villas. Brindilles et touffes de fleurs tourbillonnèrent sur le pavé et y restèrent collées. Kitty s'arrêta une seconde à un croisement et crut être, elle aussi, arrachée à ce qui l'entourait par un tourbillon. Elle oublia où elle se trouvait. Le ciel bleu, balayé, ne contemplait plus les rues, ni les maisons autour d'elle, il planait au-dessus de la campagne où le vent soufflait sur les Moors, et où les moutons, leur toison grise ébouriffée, s'abritaient contre les murs de pierre. Kitty se figurait presque voir les Moors s'éclairer, puis s'assombrir, lorsque les nuages les survolaient.

Mais deux pas plus loin, la rue inconnue redevint familière. Kitty se retrouva dans l'avenue pavée, revit les vieilles boutiques de bric-à-brac, avec leur porcelaine bleue et leurs bassinoires de cuivre ; l'instant d'après, elle longea la célèbre rue contournée, remplie de dômes et de clochers, rayée par le soleil de larges bandes transversales. Elle retrouva les cabs, les auvents et les librairies ; les hommes âgés avec leurs robes noires qui ondulent, les jeunes femmes vêtues d'étoffes roses et bleues flottantes, et les jeunes gens en chapeau de paille emportant des coussins. Un moment, ils apparurent tous à Kitty démodés, frivoles, vides. L'étudiant habituel, en robe et toque, avait l'air sot. Et les vieux professeurs lugubres, aux traits marqués, paraissaient, comme les gargouilles, sculptés, médiévaux, irréels. Tous semblaient costumés pour jouer un rôle, se dit-elle. Kitty se trouvait à sa porte, elle attendait que Hiscock, le maître d'hôtel, eût retiré ses pieds du garde-feu et montât en se dandinant. Pourquoi ne t'exprimes-tu pas à la façon d'un être humain ? songea-t-elle, lorsqu'il lui prit son parapluie et bredouilla sa phrase habituelle sur le temps qu'il faisait.

Lentement, comme si elle aussi avait les pieds alourdis d'un poids, elle monta l'escalier et aperçut à travers les fenêtres et les portes ouvertes la pelouse unie, l'arbre incliné et les perses fanées. Elle se laissa tomber sur le pied de son lit. Il faisait très lourd. Une grosse mouche bleue bourdonnait en rond ; dans le jardin une tondeuse grinçait. Au loin des pigeons roucoulaient : Rou-cou, rou-cou-ou, rou... Ses yeux se fermèrent à demi. Elle se croyait sur la terrasse d'une auberge italienne. Son père pressait des gentianes sur une feuille de buvard rugueuse. Le lac, en contrebas, déferlait, étincelant. Prenant son courage à deux mains, elle demandait à son père : « Père... » Il levait les yeux aimablement par-dessus ses lunettes, tenant la petite fleur bleue entre le pouce et l'index. « Je voudrais... », disait-elle, se sentant glisser de la balustrade sur laquelle elle était assise. À ce moment une cloche sonna. Kitty se leva et se dirigea vers sa table

de toilette. Lorsqu'elle inclina le pichet de cuivre qui reluisait si magnifiquement et trempa ses mains dans l'eau chaude, elle songea à ce qu'en penserait Nelly. Une autre cloche sonna. Kitty s'approcha de la coiffeuse. L'air du jardin, au-dehors, était plein de murmures et de roucoulements. Des copeaux de bois, se dit-elle en prenant son peigne et sa brosse. Il avait des copeaux de bois dans les cheveux. Un domestique passa avec une pile de plats d'étain sur la tête. Au loin, des pigeons roucoulaient : Roucou, rou-cou ; roucou-ou... Mais la cloche du dîner sonnait. Très vite, elle releva ses cheveux, agrafa sa robe et descendit les marches en courant ; sa main glissait le long de la rampe, comme lorsque enfant elle se hâtait. Et ils étaient tous là.

Ses parents attendaient dans le hall. Un homme de haute taille s'y trouvait avec eux. Il avait rejeté sa robe en arrière et un dernier rayon de soleil éclairait son visage ouvert, dominateur. Qui est-ce ? Kitty ne le reconnaissait pas.

« Ma parole ! dit-il, la regardant avec admiration, c'est bien Kitty, n'est-ce pas ? » Puis il lui prit la main, qu'il serra.

« Comme vous avez grandi ! » s'écria-t-il. Il la dévisageait comme si c'était son passé qu'il voyait en elle.

« Vous ne vous souvenez pas de moi ? ajouta-t-il.

– Chingachgook ! s'écria Kitty au rappel de quelque souvenir d'enfance.

– Mais il est devenu Sir Richard Norton », dit Mrs. Malone, le frappant fièrement sur l'épaule. Puis les dames s'éloignèrent car ces messieurs dînaient entre eux à l'université.

Kitty trouva le poisson fade, les assiettes à peine tièdes. Le pain, rassis, était coupé en maigres tranches carrées. Elle voyait, elle entendait encore la couleur, la gaieté de Prestwich Terrace.

En promenant les yeux autour d'elle, elle admit la supériorité de la porcelaine et de l'argenterie de ses parents ; là-bas, les assiettes japonaises et le tableau étaient hideux ; mais ici, la salle à manger, avec les plantes grimpantes qui retombaient, les immenses toiles craquelées, paraissait trop sombre. À Prestwich Terrace, la lumière inondait la pièce. Le pan, pan, pan résonnait encore à ses oreilles. Elle regarda au-dehors, où le vert des feuillages s'estompait. Pour la millième fois, elle répéta son souhait enfantin : que l'arbre fût soit couché, soit debout, au lieu de n'être ni l'un ni l'autre. Il ne pleuvait pas vraiment ; mais de pâles bouffées semblaient passer dans le jardin lorsque le vent agitait les feuilles épaisses des lauriers.

« T'en es-tu aperçue ? demanda tout à coup Mrs. Malone.

– Quoi donc, maman ? fit Kitty distraite.

– Du goût bizarre de ce poisson.

– Je ne crois pas », dit Kitty, et Mrs. Malone continua à parler au maître d'hôtel. On changea les assiettes et on apporta un autre plat. Kitty n'avait pas faim. Elle mordit dans une des sucreries vertes placées devant elle, puis le modeste dîner prélevé pour ces dames, sur ce qui restait de la soirée de la veille, se termina et Kitty suivit sa mère dans le salon.

Il était trop grand pour elles seules, mais elles s'y tenaient toujours. Les tableaux semblaient abaisser le regard sur les fauteuils vides, qui dévisageaient à leur tour les tableaux au-dessus d'eux. Le vieux monsieur qui avait dirigé l'université plus d'un siècle auparavant s'estompait en plein jour, pour réapparaître, les lampes allumées. Il avait un visage placide, ferme et souriant, qui ressemblait étrangement à celui du Dr Malone, car, encadré lui aussi, il aurait pu figurer au-dessus de la cheminée.

« C'est agréable de temps à autre de passer une soirée tranquille, disait Mrs. Malone, bien que les Fripps... » Elle s'arrêta de parler, tandis qu'elle mettait ses lunettes et prenait le

Times. C'était son heure de détente, quand elle recouvrait ses forces après les fatigues de la journée. Elle étouffa un léger bâillement et consulta de haut en bas les colonnes du journal.

« Quel homme charmant », fit-elle, indifférente, tout en examinant les annonces des naissances et des morts. « On avait peine à le prendre pour un Américain. »

Kitty s'efforça d'être attentive. Elle pensait aux Robson, sa mère parlait des Fripps.

« Elle m'a plu aussi, fit Kitty spontanément. Elle est si jolie, n'est-ce pas ?

– Hum-m-m. Un peu trop élégante à mon goût, répondit Mrs. Malone d'un ton sec. Et quel accent, ajouta-t-elle, les yeux fixés sur son journal, j'avais peine à la comprendre parfois. »

Kitty se tut. Elles différaient d'opinion sur ce point, comme sur beaucoup d'autres.

Brusquement Mrs. Malone leva la tête et posa le journal : « Tiens, voilà exactement ce que je disais à Bigge ce matin, fit-elle.

– Quoi donc, maman ?

– Là... dans l'éditorial », et Mrs. Malone toucha le paragraphe du doigt. Elle lut à haute voix :

« Nous avons la meilleure viande du monde, les meilleurs poissons et volailles, mais nous n'en profitons pas, car nous n'avons personne qui sache les cuire – c'est ce que je disais à Bigge ce matin. » Mrs. Malone poussa son léger soupir, rapide. Quand elle désirait faire impression sur quelqu'un, comme sur ces Américains, il fallait toujours qu'une chose ou l'autre aille de travers. Cette fois-ci, c'était le poisson. Elle fouilla dans ses affaires, pour trouver son ouvrage, et Kitty s'empara du journal.

« C’est dans l’éditorial », dit Mrs. Malone. Ce journaliste exprimait presque toujours ce qu’elle pensait. Il la réconfortait et lui donnait un sentiment de sécurité dans un monde qui se gâtait, lui semblait-il.

Kitty se mit à lire : « Tant que n’existait pas l’obligation absolue, aujourd’hui universelle, de fréquenter l’école...

– Oui, c’est bien cela », dit Mrs. Malone, à la recherche de ses ciseaux dans sa boîte à ouvrage. Kitty poursuivit :

« ... Les enfants voyaient constamment faire la cuisine. Aussi médiocre qu’elle fût, cela leur inculquait un certain goût et quelques connaissances. À présent les filles ne voient plus rien et ne font que lire, écrire, compter, coudre ou tricoter.

– Oui, en effet », dit Mrs. Malone. Elle déroula le long morceau de broderie dont le dessin représentait des oiseaux picorant des fruits : motif pris sur un tombeau à Ravenne. Ce travail était destiné à la chambre d’amis.

Le verbiage pompeux de l’éditorial ennuyait Kitty. Elle chercha dans le journal quelque petite nouvelle qui intéresserait sa mère. Mrs. Malone aimait avoir quelqu’un pour lui parler ou lui faire la lecture pendant qu’elle brodait. Soir après soir, son ouvrage servait de trame à la causerie d’après dîner, et y mettait une agréable harmonie. On disait quelques mots, elle faisait un point, regardait le dessin, choisissait une soie d’une autre couleur, puis refaisait un autre point. Parfois le Dr Malone lisait de la poésie à haute voix : Pope, Tennyson. Mais Mrs. Malone éprouvait de plus en plus de difficultés dans ses rapports avec Kitty. Pourquoi ? Elle lui lança un coup d’œil. Elle se demandait ce qui n’allait pas et poussa son léger soupir rapide.

Kitty tournait les grandes pages. Des moutons étaient atteints de vers au foie. Les Turcs réclamaient la liberté religieuse ; il y avait l’élection générale.

Kitty commença à lire : « Mr. Gladstone... »

Mrs. Malone était ennuyée, elle avait perdu ses ciseaux.

« Qui a bien pu me les prendre encore ? » dit-elle. Kitty les chercha par terre. Mrs. Malone fureta dans la boîte à ouvrage, puis elle plongea la main dans la fissure entre le coussin et le cadre du fauteuil et ramena non seulement les ciseaux mais aussi un petit coupe-papier en nacre qui manquait depuis très longtemps. Cette découverte lui déplut. Elle prouvait qu'Ellen secouait mal les coussins.

« Les voici, Kitty », dit-elle ; puis toutes les deux restèrent silencieuses. Une légère contrainte régnait toujours entre elles à présent.

« T'es-tu amusée chez les Robson, Kitty ? » lui demanda sa mère, et elle reprit sa broderie. Kitty tourna la feuille sans répondre.

« On a fait une expérience, dit-elle. Avec une lumière électrique. » Elle lut : « Une lueur brillante est apparue, un profond faisceau lumineux projeté au-dessus de l'eau sur le rocher. Tout était éclairé comme en plein jour… » Kitty s'interrompit ; elle voyait briller sur les fauteuils du salon la lumière des bateaux. Mais au même instant la porte s'ouvrit, Hiscock entra. Il apportait un billet sur un plateau.

Mrs. Malone le prit et le lut en silence puis elle dit :

« Pas de réponse. » Kitty comprit au son de voix de sa mère qu'il s'était passé quelque chose. Mrs. Malone tenait le papier dans sa main. Hiscock referma la porte.

« Rose est morte, fit Mrs. Malone, cousine Rose. »

Le billet restait ouvert sur ses genoux : « Cela vient d'Edward, dit-elle.

– Cousine Rose est morte », répéta Kitty. L'instant d'avant, elle songeait à une lueur brillante sur un rocher rouge. À pré-

sent tout semblait sombre. Il y avait une pause. Il y avait un silence. Des larmes montaient aux yeux de sa mère.

« À l'heure où ses enfants avaient le plus besoin d'elle », dit Mrs. Malone. Elle piqua son aiguille dans sa broderie, qu'elle roula lentement. Kitty plia doucement le *Times* pour l'empêcher de craquer. Elle n'avait vu cousine Rose qu'une ou deux fois. Elle éprouvait de la gêne.

« Va me chercher mon carnet de rendez-vous », lui dit sa mère au bout d'un moment.

Kitty le lui apporta.

« Il faut remettre notre dîner de lundi, observa Mrs. Malone en parcourant la liste de ses engagements.

– Et la soirée des Lathom, mercredi, murmura Kitty, penchée sur l'épaule de sa mère.

– Nous ne pouvons pas tout remettre », dit brusquement Mrs. Malone, et Kitty eut conscience d'un reproche. Il y avait des billets à envoyer, elle les écrivit sous la dictée de sa mère.

Pourquoi est-elle si pressée de renoncer à nos invitations ? songeait Mrs. Malone en la regardant écrire. Pourquoi n'aime-t-elle plus sortir avec moi ? Mrs. Malone jeta les yeux sur les lettres, les repoussa et demanda d'un ton irrité : « Pourquoi ne t'intéresses-tu pas davantage à ce qui se passe ici ?

– Ma chère maman... », commença à dire Kitty repoussant l'habituelle discussion.

Sa mère insista :

« Que voudrais-tu donc faire ? » Elle avait mis sa broderie de côté et se tenait raide, l'air plutôt terrible.

« Ton père et moi ne désirons qu'une chose, c'est de te voir faire ce que tu as envie de faire, ajouta-t-elle.

– Ma chère maman..., répéta Kitty.

– Tu pourrais seconder ton père, si ça t'ennuie de m'aider. Papa m'a dit l'autre jour que tu ne venais plus jamais le trouver. » Mrs. Malone faisait allusion à l'*Histoire du Collège* qu'écrivait son mari. Kitty le savait. Il avait exprimé le désir de voir sa fille collaborer à son travail et elle eut, de nouveau, la vision de l'encre répandue, lorsque, d'un geste malencontreux, son bras avait balayé cinq générations d'Oxoniens, effaçant ainsi l'exquise calligraphie de son père, sur laquelle il avait passé des heures. Elle l'entendait observer avec son habituelle ironie courtoise, tout en appliquant le buvard : « La nature ne t'avait pas destinée à l'érudition, ma chère fille. »

« Je sais bien, dit-elle à sa mère, d'un ton coupable, que je n'ai pas été trouver papa dernièrement. Mais il y a toujours quelque chose qui... » Elle hésita.

« Bien entendu, dit Mrs. Malone, avec un homme dans la position de ton père... »

Kitty garda le silence. Sa mère se tut également. Elles détestaient toutes les deux ces chamailleries, ces scènes réitérées, qui cependant semblaient inévitables. Kitty se leva, prit les lettres qu'elle venait d'écrire et les porta dans le hall.

Que voudrait-elle donc ? se demandait Mrs. Malone, les yeux fixés sur un tableau, sans le voir. Quand j'avais son âge..., songea-t-elle en souriant. Elle se rappelait si bien le temps où elle restait assise à la maison à des lieues de tout, par des soirées de printemps, comme celle-ci. On entendait le sabot d'un cheval frapper le sol de la route à des kilomètres de là. Elle se revoyait, ouvrant la fenêtre de sa chambre d'un geste brusque, et s'écriant le regard sur les sombres buissons du jardin : « Est-ce ça, la vie ? » Et en hiver, il y avait la neige. Elle l'entendait encore tomber des arbres, par paquets, dans le jardin. Et ici, à Oxford Kitty vivait au milieu de tout.

Kitty revint au salon. Elle bâilla légèrement et porta la main à sa figure d'un geste inconscient et las, qui émut sa mère.

« Fatiguée, Kitty ? dit-elle. Tu as eu une longue journée. Je te trouve pâle.

– Et toi aussi tu sembles fatiguée », fit Kitty.

Les cloches se précipitaient, l'une après l'autre, l'une sur l'autre, dans l'air humide et lourd.

« Va te coucher, Kitty, dit Mrs. Malone, voici dix heures qui sonnent.

– Mais ne viens-tu pas, toi aussi ? demanda Kitty debout près du fauteuil de sa mère.

– Ton père ne rentrera pas tout de suite », dit Mrs. Malone en remettant ses lunettes.

Kitty savait qu'il serait inutile d'insister, cela faisait partie du mystérieux rituel de la vie de ses parents. Elle se pencha et donna à sa mère un baiser léger, seul signe extérieur de leur affection. Elles s'aimaient beaucoup et pourtant se querellaient sans cesse.

« Bonsoir et dors bien, dit Mrs. Malone. Je ne veux pas que tu perdes ta bonne mine », ajouta-t-elle, l'entourant de son bras, d'un geste inaccoutumé.

Mrs. Malone demeura immobile après le départ de Kitty. Elle songeait : Rose est morte. Rose qui avait à peu près son âge. Elle relut le billet. Il était de la main d'Edward. Et Edward est amoureux de Kitty ; je ne crois pas que ce mariage me plairait, se dit-elle, prenant son aiguille. Pas Edward... Il y avait ce jeune Lord Lasswade... ce serait un joli mariage. Non que je souhaite la richesse, ou le rang, se dit-elle, enfilant son aiguille. Mais il donnerait à Kitty ce qu'elle désire... Et que désire-t-elle ?... Mrs.

Malone finit par conclure : de vastes possibilités, se dit-elle, et elle se mit à broder. Puis ses pensées revinrent à Rose ; Rose était morte. Rose qui avait à peu près son âge. Abel avait dû la demander pour la première fois le jour du pique-nique sur les Moors. Une journée de printemps. On était assis dans l'herbe. Mrs. Malone revoyait Rose, les cheveux roux, brillants, sous un chapeau noir orné d'une plume de coq ; elle avait rougi, et paru si jolie, lorsque Abel était arrivé à cheval, les surprenant – il se trouvait en garnison à Scarborough – le jour de leur pique-nique, sur les Moors.

La maison d'Abercorn Terrace était très sombre. Elle dégageait un violent parfum de fleurs du printemps. Depuis quelques jours, des couronnes s'empilaient sur la table du hall. Dans la pénombre, car toutes les persiennes étaient abaissées, les fleurs luisaient. Et dans le hall on respirait une odeur intense, sensuelle, de serre. Couronne après couronne continuaient d'arriver : lis striés de larges bandes d'or, ou dont les calices tachetés étaient collants de miel ; tulipes blanches, lilas blancs – fleurs de toutes sortes, les unes aux pétales épais, comme du velours, les autres transparentes, d'une minceur de papier, mais uniformément blanches, massées, corolle contre corolle, en cercle, en ovale, en croix, si bien qu'elles ressemblaient à peine à des fleurs. Des cartes bordées de noir s'y trouvaient attachées : « Avec la profonde sympathie du major et de Mrs. Brand », « Avec les témoignages d'affection et de sympathie du général et Mrs. Elken », « Pour Rose chérie, de la part de Susan ». Chaque carte portait quelques mots.

Même à présent, alors que le corbillard était à la porte, voilà que la sonnette retentissait. Un jeune messager apportait encore des lis. Il leva sa casquette dans le hall, car des hommes descendaient la bière et trébuchaient sur l'escalier. Rose, vêtue d'un noir profond, s'avança poussée par sa nurse pour laisser tomber sur le cercueil son petit bouquet de violettes. Mais il

glissa, tandis que le long des marches, éclatantes sous le soleil, le cercueil se balançait sur les épaules inclinées des hommes de chez Whiteley. Derrière, la famille suivait.

Le temps était incertain. Des ombres fugitives alternaient avec de vifs rayons de soleil. Le défilé de l'enterrement partit au pas. Delia, dans la seconde voiture, avec Milly et Edward, s'aperçut que les maisons d'en face avaient fermé leurs persiennes, en signe de sympathie. Seule une servante épiait. Les autres ne la virent pas, ils songeaient à leur mère. L'allure s'accéléra, lorsqu'on atteignit l'artère principale, car le trajet était long jusqu'au cimetière. Par l'ouverture du store Delia remarqua les chiens qui jouaient, un mendiant qui chantait. Les hommes soulevaient leur chapeau au passage du char, mais le remettaient avant de croiser leur voiture. Ils marchaient sur le trottoir d'un pas vif, indifférent. Les magasins, exposant déjà la mode du printemps, prenaient des airs joyeux. Les femmes s'arrêtaient aux devantures. Eux, ne porteraient que du noir, tout l'été, se dit Delia, le regard posé sur les pantalons d'Edward, couleur de charbon.

Ils parlaient à peine, ou par petites phrases conventionnelles, comme s'ils prenaient déjà part à la cérémonie. Leurs rapports s'étaient transformés en quelque sorte. Ils se témoignaient plus de considération, prenaient plus d'importance, comme si la mort de leur mère leur donnait de nouvelles responsabilités. Mais son frère et sa sœur savaient se comporter ; elle seule devait faire un effort. Elle restait en dehors et son père aussi, se dit-elle. Lorsque Martin, au thé, avait tout à coup éclaté de rire, puis s'était arrêté d'un air coupable, elle avait senti que son père en ferait autant, et elle aussi, s'ils étaient honnêtes.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre. Un homme levait son chapeau – un homme très grand en jaquette, mais elle ne voulait pas penser à Mr. Parnell, avant la fin de l'enterrement.

Ils atteignirent enfin le cimetière. Lorsqu'elle prit sa place dans le petit groupe qui, derrière le cercueil, se dirigeait vers l'église, elle éprouva une émotion vague et solennelle qui lui apporta un grand soulagement. De part et d'autre de la nef, dans l'église, les gens se levèrent et elle sentit leurs regards dirigés sur elle. Le service commença. Le pasteur, un de leurs cousins, donna lecture de la liturgie. Les premières paroles jaillirent dans un élan d'extraordinaire beauté. Delia, debout derrière son père, le vit se ressaisir et carrer les épaules.

« Je suis la résurrection et la vie. »

Enfermée, comme elle venait de l'être, dans la maison à demi éclairée et chargée du parfum des fleurs, ces paroles prononcées tout haut la firent exulter. Là, elle approuvait ; là son émotion était sincère. Mais lorsque cousin James continua sa lecture, elle eut une distraction, le sens s'embrouilla ; elle ne pouvait plus suivre avec sa raison. Puis, au milieu des phrases, éclata une autre note de beauté familière : « ... est comme l'herbe qui passe ; le matin elle fleurit et pousse, le soir elle se flétrit et sèche. » De nouveau, ce fut une musique. Mais cousin James semblait se hâter, ne pas croire complètement à ce qu'il disait ; passer du connu à l'inconnu, de ce qu'il croyait à ce qu'il ne croyait pas. Sa voix elle-même était différente. Il avait l'air propre, empesé, repassé comme son surplis. Mais que signifiaient ses paroles ? Elle renonça à en trouver le sens ; on comprend ou on ne comprend pas, songea-t-elle. Elle laissa vagabonder son esprit.

Mais je ne veux pas penser à lui avant que ce soit fini, se dit-elle à la vue d'un homme très grand, debout près d'elle. Son regard se posa sur son père. Elle le vit porter à ses yeux un grand mouchoir blanc, puis le remettre dans sa poche. Il le ressortit, s'essuya encore les yeux. La voix se tut ; le mouchoir retourna définitivement à sa place, et le groupe familial se reforma derrière le cercueil. Une fois de plus, les gens noirs se levè-

rent de chaque côté, les dévisagèrent, puis leur laissèrent prendre les devants et les suivirent.

L'air doux, chargé d'humidité, souffla son odeur de feuillage au visage de Delia, qui en ressentit du soulagement. Elle reprit conscience de ce qui se passait, nota la manière dont les chevaux noirs du corbillard piaffaient sur le sol ; leurs sabots grattaient de petits creux dans le sable jaune. Elle avait entendu dire, elle s'en souvint, que les chevaux des chars funèbres venaient de Belgique et qu'ils étaient très rétifs. Ils en avaient l'air avec leur encolure noire, tachée d'écume. Mais elle se ressaisit. Les gens longeaient, sans ordre, un ou deux à la fois, le sentier qui conduisait à un monticule de terre jaune, toute fraîche, empilée à côté d'une fosse. Delia remarqua les fossoyeurs, qui se tenaient à une certaine distance avec leurs pelles.

Il y eut un arrêt ; on continuait à arriver ; les uns se plaçaient en avant, les autres plus en arrière. Delia observa une femme d'aspect pauvre, aux vêtements râpés, qui rôdait à l'écart ; elle se demanda si ce n'était pas là une de leurs anciennes servantes, mais fut incapable de lui donner un nom. L'oncle Digby, le frère de son père, se trouvait exactement en face d'elle. Il tenait son chapeau haut de forme entre ses mains comme un vase sacré : image même d'un grave décorum. Quelques femmes pleuraient. Mais pas d'hommes. Les hommes ont une pose, les femmes une autre, se dit Delia. Puis tout recommença. La splendeur du souffle musical les pénétra de nouveau. – « L'homme, né de la femme. » La cérémonie prit un nouvel élan. Une fois de plus, le groupe était uni. La famille se pressa auprès de la tombe, et regarda fixement la bière vernie, avec ses poignées de cuivre, qui attendait dans la terre d'être ensevelie à jamais, une bière trop neuve semblait-il pour être ensevelie à jamais. Delia avait les yeux rivés au fond de la tombe. Sa mère reposait là, dans ce cercueil – la femme qu'elle avait tant aimée et tant haïe. Elle eut un éblouissement. Elle craignit de se trouver mal ; mais il lui fallait regarder, éprouver une émotion ; c'était la seule chance qui lui restait. De la terre

tomba sur le cercueil ; trois cailloux roulèrent sur la surface dure et luisante. Au moment de leur chute, une sensation d'éternité s'empara de Delia ; la vie se mêlait à la mort, la mort devenait vie. Car les pépiements des moineaux lui paraissaient de plus en plus vifs ; elle entendait le bruit des roues dans le lointain, avec une netteté croissante ; la vie l'enserrait de plus en plus...

« Nous te rendons grâce, disait la voix, de ce qu'Il t'a plu de délivrer notre sœur des misères de ce monde pécheur... »

Quel mensonge ! s'écria-t-elle en elle-même. Quel diabolique mensonge ! Il lui dérobait son unique sentiment sincère, lui gâtait ce seul moment de compréhension.

Elle leva la tête. Elle vit Morris et Eleanor, côte à côte ; leurs visages étaient brouillés ; sur leurs nez rouges coulaient des larmes. Quant à son père, il avait un maintien si tendu, si raide, qu'elle fut prise d'une envie convulsive de rire tout haut. Personne ne peut être ému à ce degré, se dit-elle. Il exagère. Aucun de nous ne ressent la moindre émotion ; nous faisons tous semblant.

Il y eut un mouvement général. L'effort de concentration était passé. Les gens se dispersaient de côté et d'autre, sans chercher à s'aligner en procession ; de petits groupes se formaient ; on échangeait de furtives poignées de main, entre les tombes, et même on souriait.

« Comme c'est aimable à vous d'être venu ! » disait Edward en serrant la main du vieux Sir James Graham qui lui donna une petite tape sur l'épaule. Delia devait-elle le remercier, elle aussi ? Les tombes la gênaient. Cela devenait une réunion matinale, voilée, amortie, au milieu des tombes. Delia hésitait ; elle se demandait ce qu'il lui fallait faire à présent. Son père était parti en avant. Elle se retourna. Les fossoyeurs s'avançaient ; ils empilaient les couronnes, les unes sur les autres, avec soin ; et

la rôdeuse les rejoignait, elle se penchait pour lire les noms inscrits sur les cartes. La cérémonie était terminée. Il pleuvait.

1891

Le vent d'automne soufflait sur l'Angleterre. Il arrachait les feuilles des arbres, qui tombaient en voltigeant, tachetées de rouge et de jaune ; ou bien il les envoyait planer, et elles décrivaient de larges courbes ondoyantes avant de se poser. Dans les villes, au coin des rues, les rafales de vent, ici emportaient un chapeau, là soulevaient un voile très haut au-dessus de la tête d'une femme. L'argent changeait rapidement de mains. Les rues étaient encombrées de monde. Dans les bureaux des alentours de Saint Paul, les commis, devant leurs pupitres en pente, s'interrompaient, la plume en suspens sur la page rayée. Il leur était difficile de se remettre au travail après les vacances. Margate, Eastbourne et Brighton leur avaient bruni et boucané le visage. Moineaux et étourneaux jacassaient d'une voix discordante sous les avant-toits de Saint Martin ; ils blanchissaient la tête des statues luisantes qui, un parchemin roulé ou un insigne à la main, se dressaient dans le square du Parlement. Le vent soufflait derrière le ferry-boat, agitait les eaux de la Manche, secouait les raisins en Provence et forçait le petit pêcheur paresseux, couché sur le dos dans son bateau, en Méditerranée, à se rouler sur le côté pour s'agripper à une corde.

Mais en Angleterre, dans le Nord, il faisait froid. Kitty, Lady Lasswade, assise sur la terrasse à côté de son mari et de leur épagneul, s'enveloppa les épaules dans son manteau. Elle regardait le sommet de la colline, sur lequel le vieux comte avait fait élever un monument en forme d'éteignoir, afin de guider les bateaux en mer. Il y avait de la brume au-dessus des bois. Plus près, sur la terrasse, les dames de pierre tenaient dans leurs urnes des fleurs écarlates. Une mince fumée bleue flottait parmi les dahlias flamboyants, dans les longs massifs qui descendaient jusqu'à la rivière. « On brûle des herbes », dit Kitty à haute voix.

Elle entendit un coup à la fenêtre et son petit garçon, en robe de chambre rose, sortit en trébuchant, son cheval pommelé à la main.

Dans le Devonshire, où les collines rouges, arrondies, les profondes vallées conservent l'air marin, les feuilles restaient encore, épaisses sur les arbres – trop épaisses, disait Hugh Gibbs, au déjeuner. Trop épaisses pour chasser, et Milly, sa femme, le quitta, le laissant aller à sa réunion. Un panier au bras elle descendit le chemin dallé, bien tenu, avec ce dandinement propre aux femmes enceintes. Les poires jaunes pendaient au mur du verger, si gonflées qu'elles soulevaient les feuilles qui les recouvraient. Mais les guêpes s'y mettaient – la peau se fendillait. Kitty s'arrêta, la main posée sur un fruit. On entendait un pan, pan, pan dans les bois, au loin. Quelqu'un chassait.

Des voiles de fumée planaient sur les clochers et les dômes de cités universitaires. Ils obstruaient la bouche des gargouilles ou s'accrochaient aux murs pelés et jaunes. Edward, qui faisait d'un pas vif sa promenade matinale, nota odeur, bruits et couleur ; preuve de la complexité des impressions. Les poètes compriment rarement assez. Mais il doit exister un vers grec ou latin qui résume les contrastes, songeait-il, lorsque Mrs. Lathom le croisa et il leva sa casquette.

Dans le palais de justice, les feuilles reposaient, sèches et anguleuses, sur les pavés. Morris, qui, en route vers son étude, se rappelait son enfance, traîna les pieds, faisant s'éparpiller les feuilles dans le ruisseau. Elles n'étaient pas encore piétinées dans les jardins de Kensington, et les enfants qui couraient, broyant les écales sous leurs pas, en puisaient une poignée, puis détalaient avec leurs cerceaux dans le brouillard des allées.

Dans sa course au-dessus des collines, en rase campagne, le vent soufflait, formait de larges cercles d'ombres qui s'effaçaient, tournaient au vert. Mais à Londres les rues rapetis-

saient les nuages ; une brume épaisse, dans l'East End, se tassait aux abords du fleuve, donnait un son lointain aux cris de l'homme : « Vieille ferraille à vendre, vieille ferraille », et dans les faubourgs, les orgues de Barbarie se taisaient. Au fond de tous les jardins, derrière les maisons, à l'angle des murs couverts de lierre, qui protégeaient encore quelques géraniums attardés, les feuilles s'empilaient, dévorées par des flammes voraces. Le vent poussait la fumée dans la rue, dans les fenêtres des salons, ouvertes le matin. Car c'était octobre, la naissance de l'année.

Eleanor était assise à sa table à écrire, son porte-plume à la main. C'est curieux, songeait-elle en touchant du bout de sa plume la touffe de poils rongés d'encre sur le dos du phoque de Martin, que *cela* ait subsisté toutes ces années. Cet objet solide pourrait leur survivre à tous. Même si elle le jetait, il continuerait à exister en quelque endroit. Mais elle ne le jetterait pas, car il faisait partie d'autres choses – sa mère par exemple... Eleanor dessina sur son buvard un point avec des traits qui rayonnaient autour. Puis elle leva la tête. On brûlait des herbes dans le jardin du fond ; il y avait une traînée de fumée ; une forte odeur âcre, et les feuilles tombaient. Un orgue de Barbarie, en haut de la rue, jouait *Sur le pont d'Avignon* ; elle fredonna en mesure. Comment était-ce ? – l'air que chantait Pippy en leur lavant les oreilles avec un morceau de flanelle gluante ?

« Ron, ron, ron, et plon, plon, plon », fit-elle en chantonnant. La musique s'arrêta. L'orgue s'était éloigné. Eleanor trempa sa plume dans l'encrier.

« Trois fois huit, murmura-t-elle, font vingt-quatre. » Et pleine de décision, elle inscrivit un chiffre au bas de la page, ramassa les petits livres rouges et bleus et les emporta dans le cabinet de son père.

« Voici la gouvernante ! » fit-il avec bonne humeur lorsqu'elle entra. Il était assis dans son fauteuil de cuir et lisait un journal financier de teinte rose.

« Voici la gouvernante ! » répéta-t-il, regardant par-dessus ses lunettes. Il devient de plus en plus lent, se disait Eleanor et elle était pressée. Mais ils s'entendaient à merveille ; ils avaient presque des rapports de frère et sœur. Il posa son journal et s'approcha de sa table à écrire.

Je voudrais que tu te dépêches, papa, songeait-elle en examinant les gestes réfléchis avec lesquels il ouvrit le tiroir qui contenait son carnet de chèques, je serai en retard.

« Le lait est très cher, fit-il, frappant un coup sur le registre marqué d'une vache dorée.

– Oui. En octobre, ce sont les œufs », dit-elle.

Tandis qu'il remplissait le chèque avec une extrême lenteur, elle parcourut la pièce du regard. Elle aurait ressemblé à un bureau, avec ses dossiers, ses casiers, sans le mors d'un cheval pendu près de la cheminée, et la coupe d'argent que son père avait gagnée au polo. Passera-t-il toute la matinée, assis là à lire les journaux financiers et à s'occuper de ses placements ? se demanda-t-elle. Il s'arrêta d'écrire.

« Et où te sauves-tu à présent ? fit-il avec son petit sourire narquois.

– À une réunion de comité, répondit-elle.

– Une réunion, répéta-t-il, posant sa ferme et lourde signature. Eh bien, montre-toi, ne te laisse pas asseoir dessus, Nell. » Et il inscrivit un chiffre dans le registre.

« Viendras-tu avec moi, papa, cet après-midi ? demanda-t-elle tandis qu'il finissait d'écrire son chiffre. C'est le procès que plaide Morris, tu sais, au palais de justice. »

Il secoua la tête.

« Non, à trois heures je dois être à la Cité.

– Alors, je te verrai au déjeuner », dit-elle faisant mine de partir. Mais il leva la main. Il avait quelque chose à demander ; cependant il hésitait. Elle s'aperçut que ses traits s'alourdissaient ; on lui voyait de petites veines sur le nez, et il devenait trop rouge, trop pesant.

« Je pensais entrer chez les Digby », finit-il par dire. Il se leva, vint à la fenêtre, et regarda le jardin. Il s'énervait.

« Comme les feuilles tombent, observa-t-il.

– Oui, dit-elle. On brûle des herbes. »

Il s'attarda à contempler un moment la fumée.

« On brûle des herbes », répéta-t-il, puis il s'arrêta.

« C'est l'anniversaire de Maggie, dit-il enfin. Je voudrais lui apporter un petit cadeau. » Il s'interrompit. Elle savait ce que cela signifiait. Il désirait le lui faire acheter.

« Quel objet aimerais-tu ?

– Eh bien, dit-il vaguement, quelque chose de joli ; tu vois bien, quelque chose qu'elle pourrait porter. »

Eleanor réfléchit. Maggie, sa petite cousine, avait-elle sept ou huit ans ?

« Un collier, une broche ? Quelque chose dans ce genre, demanda-t-elle très vite.

– Oui, cela irait », répondit son père. Il s'installa de nouveau dans son fauteuil : « Quelque chose de joli, qu'elle pourrait porter, tu vois bien. » Il ouvrit son journal et fit un léger signe de tête. « Merci ma fille », dit-il lorsqu'elle s'en alla.

Sur la table du hall, entre le plateau d'argent rempli de cartes de visite – petites ou grandes, au coin corné – et le mor-

ceau de peluche violette qui servait au colonel à faire reluire son chapeau haut de forme, se trouvait une enveloppe mince, venue de l'étranger, avec le mot *England* imprimé en majuscules. Eleanor, qui, très pressée, descendait l'escalier en courant, s'en empara au passage et l'enfourna dans son sac. Puis elle se hâta avec un curieux trottinement. À l'angle de l'avenue, elle s'arrêta et regarda anxieusement l'étendue de la rue. Au milieu de la circulation, elle distingua un véhicule rebondi. Dieu soit loué, sa teinte était jaune. Dieu soit loué, elle n'avait pas manqué son omnibus. Elle fit un signe et grimpa sur l'impériale. Elle poussa un soupir de soulagement, lorsqu'elle remonta sur ses genoux le tablier de cuir. La responsabilité passait entre les mains du conducteur. Elle se détendit et respira la douce atmosphère de Londres. Elle écouta avec plaisir le sourd grondement de la ville, contempla la rue et se délecta de voir passer les cabs, les fourgons, les voitures, qui tous se dirigeaient vers un endroit donné. Eleanor aimait à revenir en octobre, à se replonger dans l'agitation de la vie une fois l'été fini. Elle avait séjourné dans le Devonshire, chez les Gibbs. Ça tournait très bien, songeait-elle en pensant à Milly avec ses bébés, et à Hugh – elle sourit. Il se promenait sur un grand cheval blanc et dressait de jeunes chiens. Mais il y a trop d'arbres là-bas, trop de vaches et de petites collines au lieu d'une seule de belle taille. Elle n'aimait pas le Devonshire. Elle était ravie de se retrouver à Londres sur l'impériale de l'omnibus jaune, son sac rempli de papiers, au moment où tout reprenait, en octobre. Ils avaient quitté les quartiers chics ; les maisons changeaient d'aspect, les magasins apparaissaient. C'était son monde à elle, elle se sentait ici dans son élément, au milieu des rues encombrées, des essaims de femmes qui entraient et sortaient des magasins, chargées de leurs paniers à provisions. Il y a quelque chose de rituel dans ces allées et venues, songeait Eleanor ; on croirait à des corbeaux qui s'abattent sur un champ, s'envolent et retombent.

Elle aussi allait à ses occupations. Elle tourna sa montre sur son poignet sans la regarder. Après la réunion du comité, Duffus. Après Duffus, Dickson. Ensuite le déjeuner et le palais

de justice... Le palais de justice, répéta-t-elle, à deux heures trente. L'omnibus brimbalait le long de Bayswater Road. Les rues devenaient de plus en plus misérables.

Peut-être n'aurais-je pas dû confier cette tâche à Duffus, se dit-elle, songeant à Peter Street où elle avait fait construire des maisons. Il y avait des fentes dans la toiture et une mauvaise odeur dans l'évier. L'omnibus s'arrêta, des gens entraient et sortaient, puis on se remit en marche. – Cependant il vaut mieux faire travailler un petit entrepreneur qu'une de ces grandes firmes, se dit-elle en regardant l'immense devanture d'un de ces magasins. Comment les boutiques qui se trouvent toujours à côté d'eux peuvent-elles subsister ? se demanda-t-elle. Enfin si Duffus... un nouvel arrêt l'interrompit ; elle tourna la tête, puis se leva... Si Duffus croit me tyranniser, se dit-elle en descendant, il s'apercevra qu'il fait erreur.

Elle monta rapidement le sentier semé de fraisil qui conduisait au hangar de fer galvanisé où se tenait la réunion. Eleanor était en retard. Tout le monde se trouvait là pour la première réunion depuis les vacances, et on lui sourit. Judd enleva même son cure-dent de sa bouche, en guise d'accueil, ce qui la flatta. Nous voilà de nouveau tous réunis, se dit-elle lorsqu'elle prit sa place et déposa ses papiers sur la table.

Elle songeait à eux, et non à elle-même. Elle n'existait pas, ne comptait pas. Mais eux étaient là, tous : Brocket, Cupnell, Miss Sims, Ramsden, le major Porter et Mrs. Lazenby. Le major en tenait pour l'organisation ; Miss Sims (ancienne ouvrière de minoterie) flairait de la condescendance autour d'elle ; Mrs. Lazenby offrait d'écrire à son cousin, Sir John. Judd, le boutiquier retiré, la rabroua. Eleanor prit sa place en souriant. Miriam Parrish donna lecture de la correspondance. Mais pourquoi jeûne-t-elle, se demanda Eleanor en l'écoutant, car Miriam Parrish était plus maigre que jamais.

Eleanor examina la pièce pendant la lecture des lettres. Il y avait eu bal, on voyait encore des guirlandes de papier rouge et

jaune tendues en travers du plafond. Un portrait colorié de la princesse de Galles la représentait sur un fond d'arceaux de roses jaunes, la poitrine barrée d'un ruban vert d'eau, un chien jaune et grassouillet sur les genoux, et des perles jetées et retenues sur les épaules. Son expression était sereine et indifférente. Commentaire singulier de leurs dissensions, ce portrait, songea Eleanor ; objet d'adoration pour les Lazenby, de raillerie pour Miss Sims ; et quelque chose que Judd considérait sourcils arqués, en se curant les dents. Judd ne lui avait-il pas dit que s'il avait eu un fils, il l'aurait envoyé à l'université ?... Mais Eleanor se ressaisit. Le major Porter se tournait vers elle.

« Voyons, Miss Pargiter », disait-il, l'attirant dans le débat – car ils étaient de la même classe sociale – « vous n'avez pas émis votre opinion. »

Elle se secoua, et lui donna cette opinion. Elle en avait une, très nette. Elle s'éclaircit le gosier et commença.

La fumée chassée le long de Peter Street s'était condensée dans l'étroit espace entre les maisons, et formait un beau voile gris. Mais de part et d'autre, les habitations restaient bien visibles. Boîtes d'un jaune-gris, surmontées de tentes d'ardoise, elles étaient toutes identiques, à l'exception de deux, situées à mi-chemin. Rien ne se passait ; quelques enfants jouaient ; deux chats retournaient, du bout des pattes, un objet dans le ruisseau. Cependant une femme penchée à la fenêtre fouillait du regard le moindre recoin de la rue, de-ci de-là, en haut, en bas, pour trouver de quoi se repaître. Ses yeux, aussi rapaces et avides que ceux d'un oiseau de proie, étaient en même temps maussades, endormis, comme s'ils ne trouvaient pas à satisfaire leur faim. Rien ne se passait ; absolument rien. La femme n'en continuait pas moins à promener son regard paresseux et mécontent de-ci de-là dans la rue. Une carriole tourna au coin. La femme la guetta. Le véhicule s'arrêta devant les maisons d'en face qui, avec leur seuil vert et leur porte surmontée d'une

plaque ornée d'une fleur de tournesol, différaient un peu des autres. Un petit homme en casquette de tweed descendit et frappa à l'entrée. Une femme enceinte ouvrit. Elle secoua la tête, regarda l'étendue de la rue et referma le battant. L'homme attendit. Le cheval patientait, tête baissée, rênes tombantes. Une autre femme parut à la fenêtre. Elle avait plusieurs mentons et sa lèvre inférieure avançait comme un rebord. Les deux femmes se penchaient, observaient l'homme. Il avait les jambes arquées et il fumait. Elles échangèrent une remarque à son sujet. Il marchait de long en large, semblait attendre quelqu'un. Il jeta sa cigarette. Elles le surveillaient. Que ferait-il ? Donnerait-il à manger à son cheval ? Mais à ce moment-là une grande femme, en tailleur de tweed gris, parut à l'angle et descendit rapidement la rue ; le petit homme se retourna et toucha sa casquette.

« Je suis en retard, je le regrette », lui cria Eleanor, et Duffus toucha sa casquette avec l'aimable sourire qui plaisait toujours à Eleanor.

« Ça ne fait rien, Miss Pargiter », fit-il.

Elle espérait bien qu'il ne voyait pas en elle une cliente ordinaire.

« Nous allons passer la revue », dit-elle. Cet examen lui était fort désagréable, mais il fallait le faire.

Mrs. Toms, la locataire de l'entresol, ouvrit la porte.

Oh ! ciel ! se dit Eleanor en observant l'inclinaison du tablier, un autre enfant, après tout ce que je lui ai dit.

Ils parcoururent la petite maison, pièce par pièce, Mrs. Toms et Mrs. Grove suivaient. On découvrait ici une fente, là une tache. Duffus avait un mètre à coulisse dans la main, avec lequel il tapait le plâtre. Le pire, dans tout cela, songeait Eleanor, laissant la parole à Mrs. Toms, c'est qu'il m'est sympa-

thique, je ne peux pas m'en défendre. Cela vient en grande partie de son accent gallois. C'est un bandit plein de charme. Il est souple comme une anguille. Mais elle avait beau le savoir, quand il parlait avec ce chantonnement qui rappelait les vallées du pays de Galles... Seulement, il l'avait volée sur toute la ligne. On voyait un trou dans le plâtre à y passer le doigt.

Elle se baissa pour y enfoncer le doigt. « Regardez ça, Mr. Duffus », dit-elle.

Il léchait son crayon. Elle aimait aller chez lui dans son entrepôt, et le regarder mesurer ses planches et ses briques. Elle aimait les termes techniques, les petits mots secs qu'il employait.

« À présent, montons », dit-elle. Il lui donnait l'impression d'une mouche qui se débat pour se hisser hors d'une soucoupe. C'était tout ou rien avec les entrepreneurs de ce genre. Ils peuvent se hausser, devenir les Judd de leur époque, envoyer leurs fils à l'université, ou dégringoler, et alors... Il avait une femme et cinq enfants. Eleanor les avait vus qui jouaient avec des bobines dans l'arrière-boutique et elle avait espéré qu'on l'inviterait à entrer...

Mais voici qu'ils atteignaient l'étage supérieur dans lequel Mrs. Potter était alitée. Eleanor frappa et cria d'une voix très forte, enjouée : « Pouvons-nous entrer ? »

Il n'y eut aucune réponse. La vieille était sourde comme un pot. Ils entrèrent. Selon son habitude la vieille femme ne faisait rien, accotée à ses oreillers, dans un coin de son lit.

« J'ai amené Mr. Duffus pour examiner votre plafond », cria Eleanor.

La vieille leva la tête, elle s'épluchait la main à la façon d'un grand singe hirsute. Elle regardait ceux qui venaient d'entrer d'un air farouche, soupçonneux.

« Le plafond, Mr. Duffus », répétait Eleanor, montrant du doigt une tache jaune au plafond. La maison avait été construite cinq ans auparavant et déjà il aurait fallu tout réparer. Duffus ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors. Mrs. Potter s'accrocha à la main d'Eleanor, comme si elle se figurait qu'on allait lui faire mal.

« Nous sommes venus examiner votre plafond », répéta de nouveau Eleanor, en élevant la voix. Mais ces paroles tombaient, dépourvues de sens. La vieille femme se perdit en gémissements, les mots s'enfilaient les uns aux autres, formaient une psalmodie, moitié plainte, moitié malédiction. Si seulement le Seigneur consentait à la prendre ! Chaque soir, disait-elle, elle l'implorait pour qu'Il la délivrât. Tous ses enfants étaient morts.

« Quand je me réveille le matin..., commença-t-elle.

– Oui, oui, Mrs. Potter », Eleanor, les mains toujours solidement emprisonnées, cherchait à la calmer.

« Je prie qu'Il me délivre, poursuivit Mrs. Potter.

– Ça vient des feuilles dans la gouttière, déclara Duffus, en rentrant la tête.

– Et les douleurs... », Mrs. Potter étendit ses mains aussi bosselées et sillonnées de rides profondes que de vieilles racines d'arbre.

« Oui, oui », disait Eleanor, puis s'adressant à Duffus : « Il y a une fissure, ça ne vient pas seulement des feuilles. »

Duffus remit la tête dehors.

« Vous serez plus confortable », cria Eleanor à la vieille qui devenait servile, flatteuse, et lui pressait la main contre ses lèvres.

Duffus rentra sa tête.

« Avez-vous découvert ce qui est disloqué ? » lui demanda Eleanor d'un ton sec. Il inscrivait quelque chose dans son carnet. Eleanor avait hâte de s'en aller. Mrs. Potter voulait lui faire tâter son épaule. Eleanor la palpa. Sa main restait toujours emprisonnée. Il y avait des médicaments sur la table ; Miriam Parrish venait chaque semaine. Pourquoi faisons-nous ça ? se demandait Eleanor, le regard posé sur les remèdes pendant que Mrs. Potter continuait à parler. Pourquoi l'obligeons-nous à vivre ? N'y tenant plus, Eleanor retira sa main.

« Au revoir, Mrs. Potter », cria-t-elle ; elle se montrait joviale, elle manquait de sincérité. « Nous allons réparer votre plafond », cria-t-elle encore, puis elle ferma la porte. Mrs. Grove prit les devants, d'une marche dandinante pour montrer l'évier dans l'arrière-cuisine. Une mèche jaune pendait derrière ses oreilles sales. Si je devais faire ça tous les jours de ma vie, se disait Eleanor descendant à la suite des autres, je deviendrais un paquet d'os, comme Miriam, avec un chapelet. Et à quoi cela sert-il ? se demanda-t-elle en se penchant pour sentir l'évier de l'arrière-cuisine.

« Eh bien, Duffus », dit-elle, l'inspection terminée – Elle lui faisait face, l'odeur d'évier encore dans le nez. « Que comptez-vous faire ? »

Sa colère montait ; c'était en grande partie la faute de Duffus. Il l'avait escroquée. Mais quand elle le vit devant elle, avec son corps fluet, mal nourri, et ce nœud de cravate remonté au-dessus du col, elle se sentit mal à l'aise.

Il s'agitait, se tortillait. Elle fut sur le point de perdre patience.

« Si vous ne pouvez pas me fournir du bon travail, fit-elle d'une voix cassante, je m'adresserai ailleurs. » Elle avait pris ce ton « fille de colonel », ce ton haute bourgeoisie qu'elle détestait. Duffus se renfrognait à vue d'œil, mais elle appuya.

« Vous devriez avoir honte », lui dit-elle. Elle le sentit impressionné. « Bonjour », fit-elle d'un ton bref.

Il s'abstint de lui faire son sourire prévenant ; mais si on ne les bouscule pas, on est méprisée, se dit-elle tandis que Mrs. Toms lui ouvrait la porte et qu'elle remarquait une fois de plus l'inclinaison du tablier. Une foule d'enfants, les yeux ronds, entouraient le poney de Duffus, mais pas un d'entre eux, observa Eleanor, n'osait lui caresser les naseaux.

Elle était en retard. Elle lança un coup d'œil sur la fleur de tournesol, au milieu de la plaque de terre cuite. Ce symbole de sa sentimentalité de jeune fille la divertit amèrement. Elle avait voulu représenter ainsi les fleurs et les champs au cœur de Londres ; la plaque était fêlée à présent. Eleanor prit son habituel trottinement. Le mouvement lui parut briser la croûte de son malaise, secouer l'emprise de cette main de vieille qu'elle sentait encore sur son épaule. Elle courut, se faufila entre les passants. Des femmes qui effectuaient leurs achats entravaient son chemin. Elle se précipita sur la chaussée, agita la main au milieu des charrettes et des chevaux. Le conducteur l'aperçut, l'entoura de son bras et la hissa. Elle avait pris son omnibus.

Eleanor marcha sur le pied de l'homme assis au coin et s'abattit entre deux femmes âgées. Elle était légèrement essoufflée ; ses cheveux se défaisaient ; elle était rouge après sa course. Elle lança un regard à ses compagnons de route. Ils semblaient tous bien établis, âgés, avec un air de décision. Pour une raison quelconque elle se croyait toujours la plus jeune, dans un omnibus. Mais aujourd'hui, depuis qu'elle avait triomphé dans son accrochage avec Judd, elle se sentait une grande personne. La ligne grise des maisons dansait devant ses yeux tandis que l'omnibus brimbalait vers Bayswater Road. Les magasins se changeaient en maisons ordinaires ; il y en avait de grandes et de petites, de publiques et de privées. Et ici, une église élevait son clocher de filigrane. En dessous, il y avait des tuyaux, des

fils de fer, des égouts... Ses lèvres remuaient. Elle se parlait à elle-même et marmottait : « Il y a toujours un café, une bibliothèque et une église. »

L'homme sur le pied duquel elle venait de marcher la détailla, type connu : avec son sac ; philanthrope ; bien nourrie, célibataire, vierge ; froide comme toutes les femmes de sa classe ; ses passions n'ont pas été éveillées ; cependant elle n'est pas sans attraits. Elle rit... Eleanor leva la tête et croisa le regard de l'homme. Elle s'était parlé à elle-même, tout haut, dans l'omnibus. Il fallait perdre cette habitude, attendre l'heure de se laver les dents. L'omnibus s'arrêtait, heureusement. Elle sauta à terre, pressa le pas sur Melrose Place, et se sentit jeune et vigoureuse. Elle observait tout avec des yeux neufs, après le Devonshire, et remarqua la longue perspective d'Abercorn Terrace, avec ses nombreuses colonnades. Les maisons ornées de porches et de jardins en façade avaient toutes un aspect éminemment respectable ; dans chaque pièce, sur le devant, elle croyait voir le bras d'une femme de chambre passer sur la table, mettant le couvert pour le déjeuner. Dans plusieurs salles à manger, les gens s'asseyaient déjà. On les apercevait par l'entrebâillement en forme de tente que traçaient les rideaux. Eleanor serait en retard chez elle, pour le déjeuner ; elle monta en courant les marches du perron et enfonça sa clef dans la serrure. Puis, comme si elle les entendait prononcer, des mots se formèrent dans son esprit : « Quelque chose de joli, qu'elle pourrait porter. » Elle s'arrêta, avec sa clef dans la serrure. L'anniversaire de Maggie, le cadeau de son père, elle l'avait oublié et redescendit les marches en hâte. Il lui fallait encore allez chez Lamley.

Mrs. Lamley avait engraissé ces dernières années. Elle mastiquait une bouchée de mouton froid dans son arrière-boutique, lorsqu'elle aperçut Miss Eleanor à travers la porte vitrée.

« Bonjour, Miss Eleanor, dit-elle en s’avançant.

– Quelque chose de joli, qu’elle pourrait porter », dit Eleanor haletante. Elle semble très bien, brunie par ses vacances, songeait Mrs. Lamley.

Eleanor parvint à ajouter : « Pour ma nièce – je veux dire ma cousine – la petite fille de Sir Digby. »

Mrs. Lamley déprécia sa marchandise, trop médiocre.

Il y avait de petits bateaux, des poupées, des montres en or à deux pence ; rien qui fût digne de la fille de Sir Digby. Mais Miss Eleanor était pressée.

« Voilà qui fera l’affaire. » Eleanor indiqua du doigt un carton de colliers de perles.

Mrs. Lamley en prit un bleu, pointillé d’or, qui lui paraissait assez ordinaire. Mais Miss Eleanor était si pressée qu’elle ne voulut même pas attendre qu’on l’enveloppât dans du papier brun.

« Je suis déjà trop en retard, Mrs. Lamley », dit-elle avec un geste plein d’amabilité, en se sauvant.

Elle plaisait beaucoup à Mrs. Lamley, qui la trouvait toujours très amicale. Dommage qu’elle ne se marie pas – c’est une grande erreur que de permettre à la cadette de passer avant l’aînée. Il est vrai qu’on doit prendre soin du colonel, qui vieillit, se dit pour finir Mrs. Lamley en retournant à son morceau de mouton, dans l’arrière-boutique.

« Miss Eleanor sera là à l’instant, dit le colonel lorsque Crosby apporta les plats – ne les découvrez pas. » Il attendait, tournant le dos à la cheminée. Oui, je ne vois pas ce qui m’empêcherait, songeait-il les yeux fixés sur le couvercle du plat. Mira revenait en scène ; l’autre type tournait mal, le colo-

nel l’avait toujours prédit : Quelle somme devrait-il donner à Mira ? Quel rôle jouer ? L’idée lui était venue de parler de tout cela à Eleanor. Pourquoi pas, après tout ? Elle n’était plus une enfant, et il n’aimait guère cette manière de... de... d’enfermer ces choses dans un tiroir. Mais il éprouvait une certaine gêne à l’idée de les raconter à sa fille.

« La voici », dit-il brusquement à Crosby, qui attendait en silence, derrière lui.

Non, c’est impossible, se dit-il soudain, sans plus d’hésitation, lorsque Eleanor entra. Il ne pourrait jamais lui avouer cela, il le comprit en la voyant. Et, après tout, pensa-t-il, confronté aux joues brillantes, à l’air si tranquille de sa fille, elle a sa vie à vivre. Un spasme de jalousie le parcourut. Elle doit penser à ses propres affaires, se dit-il en s’asseyant.

Elle poussa un collier vers lui, à travers la table.

« Tiens, qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il en le regardant, déconcerté.

– Le cadeau de Maggie, papa, dit-elle. Je n’ai pas pu mieux faire... Je crains qu’il ne soit un peu commun.

– C’est parfait, fit-il en lançant un coup d’œil distrait sur le collier. Ça lui plaira », ajouta-t-il.

Il écarta le collier et se mit à découper le poulet.

Eleanor avait très faim. Elle était encore un peu essoufflée, comme si on l’avait fait tourner en rond, se disait-elle. Sur quoi fait-on tourner les choses ? se demanda-t-elle en se servant de sauce au pain – sur un pivot ? La scène avait changé si souvent ce matin-là, et chaque fois il avait fallu s’y rajuster, amener ceci à la surface, enfouir cela. Aussi, maintenant elle n’éprouvait plus rien en dehors de son appétit, elle n’était qu’une mangeuse de poulet, sans pensée. Mais en mangeant, elle prit conscience de son père. Elle aimait l’aspect solide du colonel, sa façon mé-

thodique de mâcher son poulet. Qu'avait-il fait de sa matinée ? se demanda-t-elle. Retiré des actions d'une compagnie pour les placer dans une autre ?

Mais voilà qu'il s'animait :

« Comment s'est passée ta réunion ? » lui dit-il. Et elle lui raconta, en l'exagérant, son triomphe sur Judd.

« C'est bien, ça, Nell. Tiens ton bout. Ne te laisse pas marcher dessus. » Il était fier d'elle à sa façon, et elle appréciait cette fierté. Elle ne parla pas de Duffus ni des maisons de Rigby. Son père n'éprouvait aucune sympathie pour les gens qui gaspillent leur argent, et elle ne touchait jamais un sou d'intérêt. Tout filait en réparations. Elle changea de sujet et en vint à Morris et à son procès au palais de justice. Elle consulta de nouveau sa montre. Sa belle-sœur Celia devait l'attendre à deux heures et demie précises, au palais de justice.

« Il faudra que je me dépêche, dit-elle.

– Oh ! ces avocats savent tirer les choses en longueur, observa le colonel. Qui est le juge ?

– Sanders Curry !

– Alors ça durera jusqu'à la fin du monde. Et à quelle chambre siège-t-il ? »

Eleanor n'en savait rien.

« Crosby, je vous prie... », dit le colonel.

Ayant envoyé Crosby chercher le *Times*, il l'ouvrit et tourna les grandes pages de ses mains maladroites tandis qu'Eleanor avalait sa tarte. Lorsqu'elle versa le café, il avait trouvé à quelle chambre l'affaire devait se plaider.

« Et toi, papa, tu vas à la Cité ? dit-elle en posant sa tasse.

– Oui, à une réunion. » Il aimait à se rendre à la Cité, quelle que fût son occupation là-bas.

« Curieux de voir Curry juger l'affaire », dit Eleanor en se levant de table. Ils avaient dîné avec lui peu de temps auparavant, dans une grande demeure lugubre, près de Queen's Gate.

« Te souviens-tu de cette soirée ? Et du chêne ancien ? » ajouta-t-elle. Curry faisait collection de commodes en chêne.

« Des imitations sans doute, dit le colonel. Ne te presse pas. Prends un cab, Nell. Si tu as besoin de monnaie... » Et il fouilla dans sa poche, avec ses doigts mutilés, à la recherche de pièces d'argent. Eleanor le regarda et sentit revenir son impression d'enfant, sa conviction que les poches de son père étaient des mines d'argent sans fond dont on pouvait éternellement extraire des demi-couronnes.

« Alors, dit-elle, prenant les pièces, nous nous retrouverons au thé.

– Non », et il lui rappela qu'il passerait chez les Digby. Il prit dans sa grande main velue le collier qui semblait malheureusement un peu commun.

« Et il me faudrait une boîte pour le mettre, dit le colonel.

– Crosby, trouvez-nous une boîte pour le collier », dit Eleanor. Et Crosby, rayonnant d'importance, se hâta vers les sous-sols.

« Nous nous verrons donc au dîner, papa. » Cela signifie, songea-t-elle avec soulagement, que je n'aurai pas besoin de rentrer pour le thé.

« Oui, au dîner », répondit-il. Il tenait une allumette en papier qu'il appliqua au bout de son cigare. Il le téta. Une petite bouffée de fumée s'éleva. Eleanor aimait cette odeur, elle s'attarda un instant à la respirer.

« Mes amitiés à tante Eugenie », dit-elle. Et il hocha la tête en tirant une bouffée de son cigare.

C'était un plaisir que de prendre un cab ; on gagnait un quart d'heure. Eleanor se rejeta en arrière avec un petit soupir de contentement lorsque cliquetèrent les battants, au-dessus de ses genoux. Sa tête resta complètement vide un instant. Ainsi rencognée dans la voiture, elle s'abandonna à une sensation de paix, de silence, de repos après l'effort. Elle avançait au trot du cheval, en spectatrice détachée. Sa matinée avait été bousculée, une chose en amenant une autre. À présent, jusqu'au palais de justice, elle n'aurait qu'à rester assise sans rien faire. Le trajet était long, et le cheval, une bête lente à la robe rouge, au poil fourni, maintint son petit trop égal jusqu'au bas de Bayswater Road. Il y avait peu de circulation, les gens étant encore attablés pour le déjeuner. Une douce brume grise emplissait le lointain ; les clochettes tintaient, les maisons passaient. Eleanor cessa de les remarquer et ferma à demi les yeux. Inconsciemment, elle vit sa main s'emparer d'une enveloppe sur la table du hall. Qu'en avait-elle fait ? L'avait-elle dans son sac ? Oui. La lettre y était, cachetée ; une lettre des Indes, de Martin. Elle la lirait en chemin. La lettre était écrite sur du papier très mince, de la petite écriture de son frère. Elle était plus longue que de coutume ; il racontait une aventure avec quelqu'un appelé Renton. Eleanor ne se souvenait pas de ce Renton. Elle commença à lire sa lettre : « Nous sommes partis à l'aube... »

Elle regarda par la vitre. L'encombrement à Marble Arch les arrêta. Des voitures sortaient du parc. Un cheval se cabra, mais le cocher le tenait bien en main.

Elle reprit sa lecture : « Je me suis trouvé seul au milieu de la jungle... »

Mais qu'y faisais-tu donc ? se demanda-t-elle.

Son frère lui apparut, avec ses cheveux roux, son visage rond et cette expression un peu batailleuse qu'elle trouvait inquiétante. Un jour ou l'autre, il se heurterait à des difficultés ; et c'est ce qui était arrivé sans doute.

Elle lut : « J'avais perdu ma route et le soleil déclinait… »

Le soleil déclinait, répéta Eleanor en regardant Oxford Street, devant elle. Le soleil éclairait les robes dans les devantures. La jungle doit être une forêt très épaisse, avec de petits arbres rabougris, vert foncé, songea-t-elle. Mais que s'est-il passé ensuite ? « J'ai pensé qu'il valait mieux rester où j'étais. » Il était donc seul au milieu des petits arbres rabougris, et le soleil déclinait. Elle ne voyait plus aucun détail, dans la rue. Il devait faire froid au coucher du soleil. Elle continua sa lecture ; Martin s'était vu forcé d'allumer un feu. « J'ai cherché dans ma poche, il ne me restait que deux allumettes. La première s'éteignit. » Eleanor eut la vision d'une pile de bois sec et de Martin seul, regardant l'allumette s'éteindre. « J'ai allumé l'autre, et par hasard, elle a fait son effet. Le papier a brûlé, les morceaux de bois ont pris feu et une flamme s'est élevée. » Eleanor, inquiète, sauta ce qui suivait et lut la fin : « Une fois, j'ai cru entendre des voix qui appelaient, mais elles se sont évanouies. »

« Elles se sont évanouies », répéta Eleanor, tout haut.

Il y eut un temps d'arrêt à Chancery Lane. Un agent de police aidait une vieille femme à traverser. Mais la rue était devenue une jungle.

« Elles se sont évanouies, dit-elle, et après ? »

« … J'ai grimpé à un arbre… j'ai vu la piste… le soleil se levait… On m'avait cru mort. »

Le cab fit halte. Eleanor resta immobile. Elle ne voyait que de petits arbres rabougris et son frère, qui regardait le soleil se lever sur la jungle. Le soleil se levait ; des flammes dansèrent un instant au-dessus de l'énorme masse funèbre du palais de jus-

tice. C'est la seconde allumette qui a fait son effet, se dit-elle, lorsqu'elle paya le cocher et entra.

« Ah ! vous voilà ! s'écria une petite femme enveloppée de fourrures, debout près d'une des portes. J'avais renoncé à vous voir, j'étais sur le point d'entrer. » C'était une femme menue, au minois de chat, préoccupée, mais très fière de son mari.

Elles poussèrent les portes à ressort et entrèrent dans la salle où se plaidait le procès. Au début, elle leur parut sombre et bondée. Des hommes en robes et perruques se levaient, s'asseyaient, entraient et sortaient, de même que des oiseaux en troupe se posent çà et là, dans un champ. Ces hommes avaient tous un aspect étrange ; Eleanor n'arriva pas à distinguer Morris. Elle le cherchait des yeux.

« Le voici », murmura Celia.

Un des avocats, placé au premier rang, tourna la tête. C'était Morris, mais quel drôle d'air il avait sous sa perruque jaune ! Son regard passa sur elles, comme s'il ne les voyait pas. Eleanor, de son côté, se garda de lui sourire. L'atmosphère de terne solennité interdisait la moindre manifestation personnelle. Une impression de cérémonial planait sur l'ensemble. De sa place, Eleanor voyait Morris de profil. Sa perruque faisait ressortir le front carré, le visage semblait encadré, à la façon d'un portrait. Jamais elle n'avait vu son frère autant à son avantage, le front, le nez aussi frappants. Elle regarda autour d'elle. Ce n'était que portraits. Tous les avocats avaient ce même aspect, fortement accentué, ciselé, de portraits du XVIIIe siècle pendus à un mur. Ils continuaient à se lever et s'asseoir, rire et parler... Brusquement la porte s'ouvrit et un huissier réclama le silence pour Sa Seigneurie. Chacun se leva, sans mot dire, et le juge fit son entrée. Il salua et prit sa place sous le lion et la licorne. Eleanor se sentit parcourue d'un léger frisson de respect mêlé de crainte. C'était bien là le père Curry. Mais quelle trans-

formation ! La dernière fois qu'elle l'avait vu il présidait à table. Une longue bande jaune, brodée, serpentait, ondulait au milieu, et Curry avait promené Eleanor tout autour du salon, lui montrant ses meubles de vieux chêne, à la lueur d'une bougie. Mais ici, il était terrible, magistral, dans sa robe.

Un avocat s'était levé. Eleanor essaya de suivre ce que disait cet homme au grand nez, mais elle trouva difficile de saisir le fil, au point où l'on en était. Elle écoutait cependant. Un autre se leva à son tour – un petit homme à la poitrine en bréchet de poulet, et qui portait un pince-nez. Il donna lecture d'un document, puis, lui aussi se mit à discuter. Eleanor saisissait par bribes, bien qu'elle ne vît pas en quoi cela se rapportait au procès. Quand Morris parlerait-il ? se demandait-elle. Pas encore, apparemment. Ces avocats savent vraiment tirer les choses en longueur, comme le disait son père. Elle n'aurait pas eu besoin de tant se presser au déjeuner, et un omnibus aurait largement suffi. Elle fixa des yeux Morris qui plaisantait avec son voisin, le rouquin. Son frère se trouvait ici au milieu de camarades, c'était là sa vie. Elle se rappela la passion qu'enfant il avait eue pour le barreau. C'était elle-même qui avait circonvenu son père. Un matin, prenant son courage à deux mains, elle était allée dans son cabinet... Mais voici que très émue, elle vit Morris se lever.

Elle sentit sa belle-sœur se raidir de nervosité et la vit serrer fortement son petit sac. Morris paraissait très grand, très blanc et noir, lorsqu'il commença, une main tenant l'encolure de sa robe. Elle reconnaissait si bien ce geste de Morris, lorsqu'il serrait quelque chose et que sa cicatrice blanche ressortait à l'endroit où il s'était coupé en se baignant. Mais l'autre geste lui était inconnu – le bras lancé en avant. Il appartenait à sa vie publique, la vie des tribunaux. Sa voix n'était plus la même non plus, mais de temps en temps, lorsqu'il s'échauffait en parlant, une intonation la faisait sourire, elle retrouvait la voix familière. Alors, elle ne pouvait s'empêcher de se tourner un peu vers sa belle-sœur, comme pour lui dire : « Que ça ressemble à Morris ! » Mais Celia regardait plus loin ; elle dévisageait son mari

avec une fixité absolue. Eleanor, elle aussi, s’efforçait de ne pas distraire son esprit des débats. Morris parlait avec une netteté extraordinaire. Il espaçait ses mots à merveille. Brusquement le juge l’interrompit.

« Dois-je comprendre, maître Pargiter, que vous prétendez... » Il avait un ton d’urbanité redoutable. Et Eleanor frémit en voyant Morris s’arrêter net, courber la tête avec respect lorsque le juge lui parla.

Saura-t-il répondre ? se dit-elle comme s’il s’agissait d’un enfant, et elle s’agita sur son siège dans la crainte de le voir perdre contenance. Mais il avait sa réplique toute prête. Sans hâte, sans trouble, il ouvrit un livre, trouva l’endroit et lut un passage. Sur quoi le père Curry acquiesça d’un signe de tête et inscrivit une note dans le grand livre ouvert devant lui. Eleanor éprouva un soulagement intense.

« Qu’il s’en est bien tiré ! » murmura-t-elle. Sa belle-sœur inclina la tête ; elle serrait encore fortement son sac à main. Eleanor sentit qu’elle pouvait se permettre de se détendre. Elle regarda autour d’elle ; il régnait dans la salle un curieux mélange de solennité et de laisser-aller. Les avocats ne cessaient d’entrer et sortir. Ils s’adossaient au mur, et dans la pâle lumière qui tombait d’en haut, leurs visages prenaient une teinte de parchemin ; leurs traits semblaient ciselés. On avait allumé le gaz. Eleanor examina le juge qui écoutait, enfoncé dans son grand fauteuil sculpté, sous le lion et la licorne. Il paraissait infiniment triste et plein de sagesse, comme si les paroles venaient depuis des siècles s’abattre sur lui. Il ouvrit ses yeux lourds, plissa le front, et la petite main qui sortit, frêle, de l’énorme manchette, inscrivit quelques mots dans le grand livre. Puis, les yeux à demi fermés, il retomba dans sa veille éternelle sur la lutte des malheureux humains. Les pensées d’Eleanor s’égarèrent ; elle s’appuya au dur montant de bois de son siège et laissa déferler sur elle la vague de l’oubli. Des scènes du matin se dessinèrent, s’imposèrent à elle : Judd au comité ; son père

lisant son journal, la vieille s'épluchant la main ; la femme de chambre en train de disposer l'argenterie sur la table, et Martin avec sa deuxième allumette, qu'il faisait brûler dans la jungle...

Eleanor s'agita. L'air était concentré, la lumière terne, et le juge, maintenant que le charme du début s'usait, paraissait irritable, moins détaché des faiblesses humaines, et elle se souvint, en souriant, combien il était crédule, lorsqu'il s'agissait de chêne ancien, là-bas, dans la hideuse maison de Queen's Gate. Il lui avait dit : « Voilà ce que j'ai ramassé à Whitby », et ce n'était qu'une copie. Elle avait envie de rire, de changer de place. Elle se leva et dit tout bas :

« Je m'en vais. »

Sa belle-sœur murmura quelques mots, peut-être protestait-elle. Mais Eleanor se fraya un chemin, aussi silencieusement que possible, à travers les portes à ressort, et jusque dans la rue.

Elle éprouva un choc, une impression de délivrance en face du brouhaha, de la confusion et de l'espace du Strand. Elle sentit tout son être se dilater. Ici il faisait encore jour. La ruée, le mouvement, l'agitation d'une activité disparate se précipitaient vers elle. Quelque chose venait de se rompre, semblait-il, en elle et dans le monde. Elle se sentit libérée, lancée de côté et d'autre, après tant de concentration. Elle erra sur le Strand ; elle prit plaisir à voir la rue, avec sa course effrénée, à examiner les devantures ornées de colliers brillants, de sacs de cuir, et la façade blanche des églises, les toits irréguliers, pointus, entortillés dans un lacis de fils métalliques. Au-dessus, un ciel délavé, mais lumineux, éblouissait. Le vent la frappait au visage. Eleanor aspira une bouffée d'air frais et humide. Et cet homme, se dit-elle en songeant à la salle sombre, aux visages ciselés, doit rester assis là toute la journée, tous les jours. Elle revit Sanders Curry appuyé au dossier de son grand fauteuil, les traits de son visage retombant en plis de fer. Tous les jours, toute la journée, songea-

t-elle, à discuter des points de droit. Comment Morris peut-il supporter cela ? Mais il a toujours désiré s'inscrire au barreau.

Cabs, fourgons, omnibus passaient en torrent devant elle ; ils semblaient lui projeter de l'air au visage, ils éclaboussaient le trottoir de boue. Les gens se heurtaient, jouaient des coudes, et elle se hâta, accordant son pas au leur. Un fourgon, qui tournait dans une de ces petites rues en pente raide aboutissant au fleuve, l'arrêta. Elle leva la tête et aperçut les nuages qui voguaient entre les toits ; nuages sombres gonflés de pluie, nuages errants, insouciants. Elle continua son chemin.

Elle dut s'arrêter encore, à l'entrée de la gare de Charing Cross. Le ciel était vaste à cet endroit. Elle vit une bande d'oiseaux qui volaient haut, qui volaient ensemble le traverser. Elle les regarda disparaître puis se remit en marche. Des gens à pied ou en voiture étaient aspirés comme des pailles autour des arches d'un pont ; elle fut forcée d'attendre. Des cabs chargés de malles empilées défilaient devant elle.

Elle envia les voyageurs. Elle eût aimé partir pour l'étranger, aller en Italie, aux Indes... Puis elle sentit vaguement qu'il se passait quelque chose. Les vendeurs, devant les grilles, distribuaient les journaux avec une rapidité inusitée. Des hommes les arrachaient, les dépliaient et les lisaient en marchant. Le mot « mort » ressortait en très grosses lettres noires sur un placard froissé contre les jambes d'un vendeur.

Le vent redressa le placard et Eleanor lut un autre mot : « Parnell ».

« Mort..., répéta-t-elle. Parnell. » Elle eut une minute d'éblouissement. Comment pouvait-il être mort, Parnell ? Elle acheta un journal. On le disait bien.

« Parnell est mort ! » fit-elle tout haut. Elle leva de nouveau la tête, les yeux tournés vers le ciel. Des nuages fuyaient. Elle regarda la rue. Un homme indiquait la nouvelle avec son

index. « Parnell est mort », disait-il. Il exultait. Mais comment est-ce possible ? C'est comme si quelque chose se fanait dans le ciel.

Eleanor se dirigea lentement vers Trafalgar Square ; elle tenait le journal à la main... Soudain, toute la scène se figea. Un homme était lié à une colonne, un lion était lié à l'homme. Ils semblaient immobilisés, unis, comme s'ils ne pourraient plus jamais bouger.

Elle traversa Trafalgar Square. Des oiseaux piaillaient par là sur une note aiguë. Eleanor s'arrêta près de la fontaine et contempla le grand bassin rempli d'eau. L'eau se ridait, noire, quand le vent l'agitait. À la surface, des branches et une bande de ciel pâle se reflétaient. Quel rêve, murmura-t-elle, quel rêve... mais un passant la bouscula. Elle se retourna. Elle voulait aller chez Delia. Delia avait pris cela tellement à cœur, avec passion. Que disait-elle donc toujours : se sauver de la maison, les abandonner tous pour la cause, pour cet homme ? Justice, Liberté ? Il lui fallait allez chez Delia. C'était la fin de tous les rêves de sa sœur. Elle se retourna et héla un cab.

Elle se pencha pour voir au-dehors. Les rues qu'on longeait étaient affreusement misérables. Non seulement pauvres, mais vicieuses. Le vice, l'obscénité, la réalité de Londres – tout cela paraissait hideux à la lumière confuse du crépuscule. On allumait les lampes. Les porteurs de journaux criaient : « Parnell... Parnell. » Il est mort, se disait-elle, encore consciente de deux univers : l'un coulant en larges étendues au-dessus d'elle, et l'autre circonscrit qui battait le pavé. Mais elle arrivait... Elle leva la main et arrêta le cab en face d'une petite rangée de bornes, dans une allée. Elle descendit et s'avança dans le square.

Le bruit des voitures ne parvenait qu'assourdi. Un grand calme régnait là. Par cet après-midi d'octobre, avec les feuilles mortes qui tombaient, le vieux square flétri, rempli de brouillard, avait un air misérable, et décrépi. Les maisons, louées à des sociétés, servaient de bureaux ; les noms des locataires figu-

raient, épinglés aux montants des portes. Tout le voisinage avait quelque chose qui paraissait à Eleanor étranger et sinistre. Elle atteignit l'ancienne porte de l'époque de la reine Anne, surmontée de ses lourds sourcils sculptés, et elle appuya sur une sonnette placée au-dessus de cinq ou six autres. Des noms étaient inscrits en face de chacune d'elles, ou simplement marqués par une carte. Personne ne vint. Elle poussa la porte et entra. Elle monta les escaliers de bois à rampe sculptée qui semblaient déchus de leur dignité passée. Des carreaux étaient cassés aux fenêtres et dans les profondes embrasures se trouvaient des pots de lait avec la facture en dessous. Il y en avait un, mais vide, à la porte de Delia, tout en haut. Sa carte de visite était fixée à un panneau par une punaise. Eleanor frappa et attendit. Rien ne bougea. Elle tourna la poignée, la porte était fermée à clef. Elle resta un moment à écouter. Une étroite fenêtre donnait sur le square. Des ramiers roucoulaient à la cime des arbres. Le bruit des voitures n'était plus qu'un murmure lointain. Eleanor n'entendait que les marchands de journaux qui criaient : mort... mort... mort... Les feuilles tombaient, elle descendit.

Elle flâna dans les rues. Des enfants avaient dessiné des carrés à la craie sur les trottoirs ; des femmes se penchaient aux fenêtres du haut, balayant la rue d'un œil insistant, avide et renfrogné. Il y avait des chambres à louer pour messieurs seuls ; des cartes portaient la mention : « Appartements meublés », ou bien : « Lit et petit déjeuner ». On pouvait deviner ce qui se passait derrière ces épais rideaux jaunes. Sa sœur vivait dans ces parages, se disait-elle en revenant sur ses pas. Elle doit souvent rentrer seule, le soir, par ce chemin. Eleanor traversa de nouveau le square, grimpa l'escalier et secoua la porte. Mais elle n'entendit rien et s'attarda à regarder tomber les feuilles. Les marchands de journaux criaient, et les ramiers roucoulaient dans les cimes des arbres. Roucou, roucou-ou... Puis une feuille tomba.

La circulation augmentait à Charing Cross à mesure que l'après-midi s'avançait. Des gens à pied, en voiture étaient aspirés à l'entrée de la gare. Les hommes se hâtaient, marchaient à grands pas, comme si leur retard devait mettre en fureur quelque démon qui les attendait là. Malgré cela, ils s'arrêtaient, le temps de saisir un journal au passage. Les nuages, selon qu'ils se séparaient ou se massaient, laissaient briller la lumière ou la voilaient. La boue, tantôt brun foncé, tantôt d'or liquide, était éclaboussée par les roues des voitures et les sabots des chevaux. L'agitation et la clameur générales faisaient taire le piaillement aigu des oiseaux sur les avant-toits. Les cabs défilaient au tintement des grelots ; ils défilaient et tintaient sans fin. Enfin, parmi tous les cabs à grelots, l'un d'eux s'avança, dans lequel se trouvait un homme corpulent, au visage rubicond, qui tenait à la main une fleur enveloppée de papier de soie. C'était le colonel.

« Hé ! » cria-t-il devant les grilles. Il leva la main à travers la trappe au sommet du cab, se pencha et attrapa le journal qu'on lui tendait.

« Parnell ! s'écria-t-il, tâtonnant à la recherche de ses lunettes. Mort, que diable ! »

Le cab poursuivait sa course. Le colonel relut la nouvelle deux ou trois fois de suite. Parnell est mort, se dit-il, et il retira ses lunettes. Lorsqu'il s'appuya au fond de la voiture, il éprouva un choc qui tenait du soulagement et contenait une note de triomphe. Eh bien, se dit-il, le voilà mort cet aventurier sans scrupules – cet agitateur qui a fait tout le mal, cet homme... Là, un vague malaise qui se rapportait à sa fille l'envahit ; il n'aurait pu le définir, mais il fronça les sourcils. N'importe, Parnell est mort, songea-t-il. Mais comment cela ? Un suicide ? Ce serait étonnant... N'importe, Parnell est mort et cela met fin à tout cela. Il tenait le journal froissé d'une main et la fleur, enveloppée de papier de soie, de l'autre, tandis que le cab longeait White Hall... Parnell inspirait cependant le respect, se disait le colonel

en passant devant la Chambre des communes, et on ne peut guère en dire autant de beaucoup de ses collègues. Que de bêtises on a raconté sur ce divorce ! Il se pencha au-dehors. Le cab approchait d'une certaine rue, dans laquelle il avait coutume de s'arrêter et de regarder autour de lui. Il tourna la tête et considéra une rue, sur la droite, en songeant : Un homme public ne peut pas se permettre ce genre de choses. Et il hocha la tête, tandis que la voiture continuait son chemin. Et maintenant voilà qu'elle m'écrit pour me demander de l'argent. L'autre type a mal tourné comme je l'avais prédit. Elle a perdu sa beauté, se dit-il, elle a beaucoup grossi. Enfin il pouvait se payer le luxe de se montrer généreux. Il remit ses lunettes pour lire les nouvelles de la Cité.

La mort de Parnell n'amènerait aucun changement à présent. S'il avait vécu, si le scandale s'était éteint... Il leva la tête. Le cab passait par le chemin le plus long, comme toujours. « À gauche, cria-t-il. À gauche », car le cocher, comme tous les autres, prenait le mauvais tournant.

Dans le sous-sol assez sombre de Browne Street, le domestique italien en manches de chemise lisait le journal, lorsque la femme de chambre entra en dansant, un chapeau à la main.

« Regardez ce qu'elle m'a donné ! » s'écria-t-elle. Lady Pargiter lui avait offert un chapeau pour se faire pardonner le désordre du salon. « Je suis pas chic, non ? » demanda-t-elle en se plantant devant le miroir, le grand chapeau italien, qui semblait de verre filé, incliné sur l'oreille. Antonio dut laisser tomber son journal pour la prendre par la taille, par pure galanterie, car elle n'était pas belle et sa coquetterie lui paraissait dérisoire en comparaison de celle des villageoises des collines de Toscane, dont il gardait le souvenir. Mais un cab s'arrêtait en face de la grille du sous-sol ; deux jambes s'immobilisèrent devant les barreaux. Antonio dut s'écarter de la femme de chambre, mettre sa veste et monter parce qu'on sonnait à la porte.

Il prend son temps, se dit le colonel, debout sur la marche de l'entrée. Il avait presque surmonté le choc causé par la mort de Parnell, mais il ressentait encore un certain bouleversement, ce qui ne l'empêcha pas d'observer que les briques avaient été rafraîchies et de se demander d'où leur venait l'argent, avec leurs trois fils à élever et deux petites filles. Eugenie, bien sûr, était intelligente ; il eût préféré cependant lui voir remplacer par une femme de chambre ces métèques italiens qui ont toujours l'air d'avaler du macaroni. La porte s'ouvrit enfin et tandis qu'il montait l'escalier, il crut entendre un éclat de rire venu d'en bas, de quelque région lointaine.

En attendant Eugenie, il songea combien il aimait son salon. Un grand désordre y régnait. On avait déballé un objet sur le plancher et une litière de copeaux y était répandue. Les Digby, il s'en souvint, revenaient d'Italie. Un miroir était posé sur la table. Sans doute un de ces souvenirs que les gens rapportent d'Italie. Une glace ancienne, couverte de taches. Il se plaça devant elle et rajusta sa cravate.

Mais je préfère un miroir dans lequel on peut se voir, se dit-il, en se retournant. Le piano était ouvert, et le thé – il sourit lorsqu'il aperçut comme de coutume une tasse à moitié pleine, puis des branches piquées un peu partout dans le salon ; des feuillages passés jaunes et rouges. Eugenie aimait les fleurs. Il se sentit tout heureux d'avoir pensé à lui apporter son cadeau habituel. Il tenait devant lui la fleur enveloppée de papier de soie. Mais pourquoi la pièce se remplissait-elle de fumée ? Un courant d'air fit entrer une bouffée. Les deux croisées étaient ouvertes dans la salle du fond. La fumée venait du jardin. Brûlait-on des herbes ? se demanda-t-il. Il alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Elles étaient là, Eugenie et ses deux petites filles, devant un feu de joie. Pendant qu'il les observait, Magdalena, sa préférée, y lança une brassée de feuilles mortes. Elle les jeta en

l'air aussi haut que possible, et le feu flamba. Un grand éventail de flammes rouges s'en éleva.

« C'est dangereux ! » cria-t-il.

Eugenie tira les enfants en arrière. Elles dansaient, tout excitées. L'autre fillette, Sara, esquiva le bras de sa mère, pour saisir une nouvelle brassée de feuilles et les lancer à son tour. Un grand éventail de flammes rouges se déploya. Le domestique italien s'avança à ce moment-là pour annoncer le colonel. Celui-ci frappa à la vitre. Eugenie se retourna et l'aperçut. Elle retint ses filles d'une main et leva l'autre en signe d'accueil.

« Restez où vous êtes, s'écria-t-elle, nous venons. » Un nuage de fumée vola tout droit sur lui, et lui fit pleurer les yeux. Il quitta la fenêtre et vint s'asseoir dans le fauteuil, à côté du canapé. La minute d'après Eugenie entrait, se hâtant vers lui, les deux mains tendues. Il les saisit.

« Nous faisons un feu de joie », dit-elle. Ses yeux brillaient, ses cheveux retombaient en tire-bouchonnant. « Voilà pourquoi je suis si ébouriffée » ; et elle porta la main à sa tête. Elle était désordonnée, mais extrêmement belle malgré cela, songeait-il. Une grande femme, superbe, qui prenait de l'embonpoint – il s'en aperçut en lui serrant la main. Mais cela lui allait. Il admirait beaucoup plus ce type que celui des jolies Anglaises blondes et blanches. La chair se moulait sur elle comme de la chaude cire jaune. Elle avait de grands yeux sombres d'étrangère et son nez, une ligne un peu sinueuse. Le colonel lui tendit son camélia, cadeau habituel. Elle poussa une légère exclamation en retirant la fleur de son enveloppe de papier de soie, et s'assit.

« Que c'est gentil à vous », dit-elle. Un instant elle tint le camélia devant elle, puis avec un geste qu'il lui connaissait, elle plaça la fleur entre ses lèvres. Ses mouvements le charmaient comme toujours.

« C’est un feu de joie pour fêter l’anniversaire ? » demanda-t-il... « Non, non, non, il protesta, je ne veux pas de thé. »

Elle avait pris sa tasse et buvait le thé froid qu’elle y avait laissé. En la contemplant, un souvenir d’Orient lui revint en mémoire. C’est ainsi que dans les pays chauds, les femmes s’assoient, sur leur seuil, au soleil. Mais pour l’instant il faisait très froid, avec la fenêtre ouverte et les bouffées de fumée qui entraient. Il avait gardé son journal à la main et le mit sur la table.

« Vous avez vu la nouvelle ? » demanda-t-il.

Elle posa sa tasse et ses grands yeux sombres s’élargirent un peu. Ils semblaient contenir d’immenses réserves d’émotion. Comme il ne parlait pas tout de suite, elle leva la main pour marquer son attente.

« Parnell, dit Abel, brièvement. Il est mort.

– Mort ! » Eugenie lui fit écho. Elle laissa retomber sa main, d’un geste dramatique.

« Oui, à Brighton, hier.

– Parnell est mort, répéta-t-elle.

– Il paraît », répondit le colonel. Il se sentait toujours plus terre à terre en face de l’émotion d’Eugenie, qui lui plaisait cependant. Elle prit le journal.

« La pauvre ! s’écria-t-elle tandis que le journal glissait à terre.

– La pauvre ? » répéta-t-il. Les yeux d’Eugenie étaient pleins de larmes. Il se sentait perplexe. Voulait-elle parler de Kitty O’Shea ? Il n’y avait pas songé.

« Elle a ruiné sa carrière, dit-il avec un léger grognement.

– Ah ! mais comme elle a dû l’aimer », murmura-t-elle.

Eugenie se passa la main sur les yeux. Le colonel garda un instant le silence. L'émotion d'Eugenie lui semblait exagérée en l'occurrence, mais elle était sincère et il la trouvait sympathique.

« Oui, fit-il, un peu raide... je pense bien. » Eugenie reprit sa fleur et la tint un moment entre ses doigts. Elle avait d'étranges distractions de temps à autre, cependant il se sentait toujours à l'aise avec elle. Il se détendait physiquement, se trouvait libéré d'une entrave en sa présence.

« Comme les gens souffrent !... murmura-t-elle, les yeux posés sur la fleur. Comme ils souffrent, Abel ! » Elle se retourna pour le dévisager.

Une grande rafale de fumée entra, venant de l'autre pièce.

« Vous ne redoutez pas le courant d'air ? » demanda-t-il, les yeux sur la fenêtre. Elle ne répondit pas aussitôt ; elle faisait tourner la fleur. Puis elle se ranima et sourit :

« Oui, oui, fermez-la », dit-elle avec un geste de la main. Il se leva et ferma la fenêtre. Lorsqu'il revint, Eugenie s'était levée et, debout devant la glace, arrangeait ses cheveux.

« Nous avons fait un feu de joie, pour l'anniversaire de Maggie », murmura-t-elle. – Elle se regardait dans la glace vénitienne couverte de taches. « C'est pourquoi, pourquoi », elle lissa ses cheveux et fixa le camélia à sa robe, « je suis si... »

Elle pencha un peu la tête de côté, comme pour juger de l'effet de la fleur sur sa robe. Le colonel s'assit et attendit. Il jeta un coup d'œil sur son journal.

« Ils ont l'air de vouloir étouffer les choses, fit-il.

– Cela ne signifie pas que... », commençait à dire Eugenie lorsque la porte s'ouvrit et les enfants entrèrent. Maggie, l'aînée, vint la première, puis l'autre petite fille, Sara, qui s'attardait derrière elle.

« Ah ! ah ! les voici », s'écria le colonel. Il se retourna. Il aimait beaucoup les enfants. « Bonne fête, Maggie. » Il fouilla dans sa poche, à la recherche du collier que Crosby avait enveloppé dans une boîte en carton. Maggie vint à lui pour prendre le paquet. Ses cheveux étaient brossés et elle avait une robe propre, empesée. Elle défit le carton, et tint le collier bleu et or pendu au bout de son doigt. Le colonel se demanda un instant s'il plaisait à la fillette. Le bijou paraissait un peu voyant, lorsqu'il oscilla, accroché à sa main. Elle ne disait rien. Sa mère se hâta de remédier au silence de l'enfant.

« Que c'est ravissant, Maggie ! Tout à fait ravissant ! »

Maggie, les perles à la main, ne disait toujours rien.

« Remercie oncle Abel du beau collier, lui glissa sa mère.

– Merci du collier, oncle Abel », dit Maggie aussitôt, d'une voix nette, mais le colonel sentit la morsure d'un doute. La déception lui causa un serrement de cœur disproportionné. Néanmoins Eugenie attacha le collier au cou de l'enfant, puis elle appela la cadette, qui les observait cachée par un fauteuil.

« Viens, Sara, dit la mère. Viens dire bonjour. »

Elle étendait la main pour attirer la fillette, mais aussi, Abel le devina, pour masquer la légère déformation qui le rendait toujours mal à l'aise. On avait laissé tomber la petite fille quand elle était bébé ; elle en gardait une épaule un peu plus haute que l'autre et cela répugnait à Abel. Il ne supportait pas la moindre infirmité chez un enfant. L'humeur de la petite n'en était cependant pas altérée. Elle s'approcha de lui en sautillant, tourna sur un pied, et l'embrassa légèrement sur la joue. Puis elle tira la robe de sa sœur et toutes les deux se sauvèrent en riant dans la pièce à côté.

« Elles vont admirer votre beau cadeau, Abel, déclara Eugenie. Comme vous les gâtez ! Et moi aussi, ajouta-t-elle un doigt posé sur le camélia épinglé à sa poitrine.

– J'espère qu'il lui a plu ? » demanda-t-il. Eugenie ne répondit pas. Elle avait repris sa tasse de thé froid et buvait à petites gorgées, avec une indolence toute méridionale.

« Et maintenant, fit-elle en se rejetant confortablement en arrière, racontez-moi toutes vos nouvelles. »

Le colonel lui aussi se carra dans son fauteuil. Il réfléchit un instant. Quelles nouvelles avait-il à donner ? Il ne lui en venait aucune à l'esprit, pour l'instant. Et il aimait toujours à produire son petit effet sur Eugenie ; elle donnait du brillant aux choses. Pendant qu'il cherchait elle commença :

« Nous avons fait un séjour merveilleux à Venise. J'avais emmené les enfants. Voilà pourquoi nous sommes toutes si brunes. Nos chambres étaient, non pas sur le Grand Canal – je l'ai en horreur – mais juste un peu plus loin. Deux semaines de soleil éblouissant, et des teintes », elle hésita, « merveilleuses ! s'écria-t-elle. Merveilleuses ! » Elle lança la main en avant. Elle avait des gestes extraordinairement expressifs. Voilà comment elle met les choses en valeur, songea-t-il, mais elle lui plaisait en cela.

Il n'avait pas été à Venise depuis des années.

« Avez-vous trouvé des gens agréables ? demanda-t-il.

– Pas une âme, répondit-elle. Pas une âme, si ce n'est une terrible miss... une de ces femmes qui vous font honte de votre pays, ajouta-t-elle énergiquement.

– Je les connais, fit-il avec un petit ricanement.

– Mais quand nous revenions du Lido, le soir, continua-t-elle, avec les nuages au-dessus de nous et l'eau au-dessous – nous avions un balcon sur lequel nous nous installions. » Elle s'interrompit.

« Digby s'y trouvait-il avec vous ?

– Non, le pauvre. Il a pris ses vacances avant, au mois d'août. Il a chassé en Écosse, chez les Lasswade. C'est excellent pour lui, vous savez. » Voilà qu'elle arrange encore les choses, songea-t-il.

Mais elle reprenait :

« À présent parlez-moi de la famille : Martin, Eleanor, Hugh et Milly, Morris et... » Elle hésita, il pensa qu'elle avait oublié le nom de la femme de Morris.

« Celia », fit-il. Il se tut. Il voulait lui parler de Mira, mais au lieu de cela il l'entretint de sa famille : Hugh et Milly ; Morris et Celia, et Edward.

« Ils ont l'air d'en faire grand cas, à Oxford », dit-il d'un ton rude. Il était très fier d'Edward.

« Et Delia ? » demanda Eugenie. Elle lança un coup d'œil au journal, et le colonel perdit aussitôt toute affabilité. Il prit un air sombre et terrible. Il ressemble à un vieux taureau, avec sa tête baissée, pensa Eugenie.

« Ça la ramènera peut-être au bon sens », dit-il sévèrement. Ils gardèrent un instant le silence. Des éclats de rire montaient du jardin.

« Oh ! ces enfants ! » s'écria-t-elle. Elle se leva pour aller vers la fenêtre. Le colonel l'y suivit. Les enfants s'étaient de nouveau glissées au-dehors. Le feu de joie brûlait avec violence. Un clair pilier de flammes s'élevait au milieu du jardin. Les fillettes riaient et criaient en dansant tout autour. Un vieux bonhomme à l'aspect minable qui avait un peu l'air d'un groom déchu se tenait à côté, un râteau à la main. Eugenie ouvrit vivement la fenêtre et leur cria d'être prudentes. Mais elles continuèrent à danser. Le colonel se pencha lui aussi ; elles ressemblaient à des créatures sauvages avec leurs cheveux qui volaient. Il eût aimé descendre, sauter le feu de joie, mais il était trop

vieux. Les flammes bondissaient très haut – de l'or pur, du rouge vif.

« Bravo ! s'écria-t-il, bravo ! » Il applaudit.

« Les petits démons », fit Eugenie. Le colonel s'aperçut qu'elle était aussi excitée que ses enfants. Elle se penchait hors de la fenêtre et criait au vieux qui tenait le râteau :

« Faites-le flamber ! Faites-le flamber ! »

Mais le vieux ratissait le feu, éparpillait les morceaux de bois. Les flammes étaient retombées.

Le vieux repoussa les enfants.

« Eh bien, voilà qui est fini », déclara Eugenie avec un soupir. Elle se retourna. Quelqu'un venait d'entrer.

« Oh ! Digby, je ne t'avais pas entendu ! » s'écria-t-elle. Digby était derrière eux, sa serviette sous le bras.

« Tiens, bonjour, Digby ! dit Abel en lui serrant la main.

– D'où vient toute cette fumée ? » demanda Digby, regardant autour de lui.

Il a un peu vieilli, songea Abel. Digby restait debout, sa redingote à moitié déboutonnée. Sa veste était un peu élimée ; il avait une mèche de cheveux blancs. Un très bel homme cependant ; auprès de lui le colonel se sentait volumineux, malmené par le temps, rude. Et il était un peu honteux de s'être laissé surprendre penché à la fenêtre, applaudissant. Digby paraît plus âgé que moi, songea-t-il lorsqu'ils se trouvèrent côte à côte, cependant il a cinq ans de moins. Il s'est distingué dans sa sphère, le haut du panier, chevalier et tout le reste. Mais je suis plus riche que lui, se dit-il, se le rappelant avec satisfaction, car il avait toujours été le raté des deux.

« Tu as l’air fatigué, Digby ! » s’écria Eugenie. Elle s’assit et se tourna vers Abel en ajoutant : « Il aurait besoin de prendre de vraies vacances. Je voudrais que vous l’en persuadiez. » Digby enleva un fil blanc qui s’était collé à son pantalon. Il toussa légèrement. La pièce était remplie de fumée.

« D’où vient toute cette fumée ? demanda-t-il à sa femme.

– Nous avons eu un feu de joie pour l’anniversaire de Maggie, répondit-elle, comme si elle s’en excusait.

– Ah oui », dit-il. Abel se sentait irrité ; Maggie était sa préférée ; son père aurait dû se rappeler son anniversaire.

Eugenie se retourna de nouveau vers Abel : « Oui, il laisse tous les autres prendre leurs vacances, mais lui n’en a jamais. Et puis, quand il a fait une grande journée de travail au bureau, il rentre avec sa serviette pleine de paperasses... » Elle montra du doigt le sac de cuir.

« Tu ne devrais pas travailler après dîner, dit Abel – c’est une mauvaise habitude. » Il trouvait Digby un peu pâle.

Digby écarta d’un geste cette sollicitude féminine.

« Tu as vu la nouvelle ? demanda-t-il à son frère en indiquant le journal.

– Oui. Que diable ! » répondit Abel. Il aimait parler politique avec son frère, bien qu’il ressentît un peu ses airs d’initié, comme si Digby se retenait toujours d’en dire trop long. Et puis, ce qu’il tait, on l’apprend toujours le lendemain par les journaux, songea-t-il. Mais ils parlaient toujours politique. Eugenie, étendue dans son coin, les laissait discuter sans jamais les interrompre. Mais au bout d’un moment, cette fois, elle se leva pour ramasser les débris tombés de la caisse. Digby se tut et la suivit des yeux. Il regarda le miroir. Elle posa sa main sur le cadre.

« Te plaît-il ? demanda-t-elle.

– Oui, il est joli, répondit Digby, mais sa voix contenait une note critique.

– C'est pour ma chambre, tout simplement », fit-elle très vite. Digby la considérait, tandis qu'elle empilait les bouts de papier dans la caisse.

« Rappelle-toi, dit-il, que nous dînons ce soir chez les Chatham.

– Je le sais. » Elle se toucha les cheveux. « Il faudra que je m'arrange un peu. »

Qui sont les Chatham ? se demandait Abel. De gros bonnets, des mandarins, songeait-il avec un certain mépris. Les Digby fréquentaient beaucoup ce monde-là. Il prit ces remarques pour une invite à s'en aller. Lui et Digby s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire. Cependant il espérait encore s'entretenir avec Eugenie, en particulier.

S'avisant tout à coup d'une autre question, il relança la conversation : « À propos de cette affaire d'Afrique... », fit-il, mais les enfants l'interrompirent ; elles venaient dire bonsoir. Maggie avait son collier ; il lui parut très joli, ou bien était-ce elle qui l'était ? Mais leurs robes étaient chiffonnées, leurs robes propres, bleu et rose, elles les avaient salies avec ces feuilles de Londres, noires de suie, qu'elles avaient saisies à pleins bras.

« Petites canailles barbouillées, fit Abel en souriant.

– Pourquoi mettez-vous vos plus jolies robes pour jouer dans le jardin ? » demanda Sir Digby, lorsqu'il embrassa Maggie. Il le disait en manière de plaisanterie, mais on sentait un blâme dans sa voix. Maggie ne répondit pas. Elle gardait ses yeux fixés sur le camélia que sa mère portait à son corsage. Elle s'approcha et continua à le regarder.

« Et toi ?... un vrai ramoneur ! fit Sir Digby montrant Sara du doigt.

– C’est l’anniversaire de Maggie », et Eugenie étendit son bras comme pour protéger l’enfant.

« Raison de plus, il me semble, poursuivit Sir Digby en examinant ses filles, pour euh... pour euh... corriger vos habitudes. » Il bredouillait. Il cherchait à donner une tournure plaisante à ses paroles, mais il n’arrivait qu’à se montrer maladroit et légèrement pompeux, selon son habitude lorsqu’il s’adressait aux enfants.

Sara se tourna vers son père et parut l’étudier.

« Pour euh... pour euh... corriger vos habitudes », répéta-t-elle, conservant très exactement le rythme de ces mots, vidés de toute signification, ce qui produisit un effet assez comique. Le colonel se mit à rire, mais il vit que Digby était vexé, qu’il se bornait à donner une petite tape sur la tête de Sara quand elle vint lui dire bonsoir, tandis qu’il embrassa Maggie lorsqu’elle passa devant lui.

La serrant contre lui, il demanda : « As-tu eu une bonne journée de fête ? » Abel en prit prétexte pour se retirer.

Eugenie protesta quand il lui tendit la main : « Inutile de vous en aller si tôt », dit-elle.

Elle semblait vouloir le retenir. Que désirait-elle au fond ? Le voir partir, ou bien rester ? Ses yeux, ses grands yeux sombres avaient une expression ambiguë.

« Mais vous dînez en ville, observa le colonel.

– Oui », répondit-elle, laissant tomber la main d’Abel, et comme elle n’ajoutait rien, il pensa qu’il n’avait plus qu’à s’en aller.

« Je trouverai mon chemin tout seul », dit-il en sortant du salon.

Il descendit lentement l’escalier. Il se sentait déprimé et déçu. Il ne l’avait pas vue seule ; il ne lui avait rien dit. Peut-être ne se confierait-il jamais à personne. Après tout, songea-t-il en descendant les marches d’un pas lourd, lentement, ça ne regarde que moi, c’est mon affaire. Il faut boire dans son propre verre, se dit-il en prenant son chapeau. Il promena son regard autour de lui.

Oui... La maison est pleine de jolies choses. Il regarda vaguement le grand fauteuil écarlate à griffes dorées, qui se trouvait dans le hall. Il enviait à Digby sa maison, sa femme, ses enfants. Il se sentait vieillir. Ses enfants à lui, tous élevés, l’avaient quitté. Il s’arrêta sur le seuil, jeta un regard sur la rue. Il faisait complètement noir ; les réverbères étaient allumés. L’automne tirait à sa fin et lorsqu’il remonta la rue sombre et éventée, semée de gouttes de pluie, une bouffée de fumée lui arriva en pleine figure ; et les feuilles tombaient.

1907

L'été régnait en plein, avec ses nuits brûlantes. Le clair de lune frappait l'eau, la rendait blanche, insondable, qu'elle fût profonde ou non. Mais il revêtait les objets solides d'un enduit brillant, d'une couche argentée, si bien que les feuilles elles-mêmes, sur les routes de campagne, semblaient vernies. Tout le long de ces routes silencieuses qui conduisent à Londres, des charrettes avançaient laborieusement, rênes de fer rigides dans des mains de fer, car légumes, fruits et fleurs voyagent lentement. Très haut, dans des mannes rondes, choux, cerises et œillets s'entassent. On croirait voir des caravanes chargées des biens d'une tribu qui émigre à la recherche de l'eau, forcée par ses ennemis à trouver de nouveaux pâturages. Les charrettes avancent laborieusement le long de cette route-ci, de cette route-là, se maintenant très près du bord. Les chevaux, fussent-ils aveugles, auraient pu du moins entendre le lointain bourdonnement de Londres, et les conducteurs, à moitié endormis, aperçoivent cependant, malgré leurs yeux mi-clos, la gaze de feu d'une cité qui brûle éternellement. À l'aube, dans Covent Garden, les fardeaux sont déposés ; tables, tréteaux et pavés, encombrés de choux, de cerises et d'œillets, semblent ornés de volants tombés de quelque céleste blanchisserie.

Toutes les fenêtres étaient ouvertes. La musique jouait. Derrière les rideaux cramoisis, devenus à demi transparents et qui s'écartaient parfois, largement soulevés, résonnait l'éternelle valse *Après le bal, après la danse*, tel un serpent qui mange sa queue, car le cercle était complet, de Hammersmith à Shoreditch. Des trombones la répétaient mainte et mainte fois devant les cafés, les garçons de course la sifflaient, les orchestres la reprenaient dans les maisons particulières où l'on dansait. Les gens s'asseyaient à de petites tables, dans l'auberge romantique

de Wapping, qui surplombait le fleuve, entre des entrepôts de bois où sont amarrés des chalands ; et puis ici aussi, à Mayfair. Chaque table a sa lampe, son abat-jour de soie rouge bien tendu, et les fleurs qui ont sucé, à midi, l'humidité du sol, se détendent et développent leurs pétales dans les vases. Chaque table a sa pyramide de fraises, sa caille pâle et grasse. Après les Indes et l'Afrique, Martin trouvait excitant de bavarder avec une jeune fille aux épaules nues et avec une femme d'un éclat chatoyant, la chevelure parée d'ailes vertes de scarabée, que les amoureuses caresses de la valse masquaient ou dissimulaient à demi. Et quelle importance ont les paroles ? Car elle regardait par-dessus son épaule, elle l'écoutait à peine, tandis qu'un monsieur décoré entrait et qu'une dame en noir avec des diamants lui faisait signe de venir la rejoindre dans un coin à part.

À mesure que la nuit passait, une tendre lueur bleue se répandait sur les charrettes du marché qui continuaient à peiner en frôlant le trottoir. Elles passèrent devant Westminster, devant les horloges jaunes et rondes, les cafés, et les statues qui, dans l'aube naissante, tenaient avec tant de raideur leur insigne ou leur parchemin roulé. Les balayeurs suivaient, inondaient les pavés, faisaient disparaître les bouts de cigarettes, les morceaux de papier d'argent, les pelures d'oranges, tous les résidus de la journée. Les charrettes avançaient laborieusement et les cabs roulaient, infatigables, sur les vulgaires pavés de Kensington et sous les feux étincelants de Mayfair, emportant des dames aux hautes coiffures et des messieurs en habit le long des rues sèches, martelées, qui semblaient plaquées d'argent.

« Regardez », dit Eugenie, tandis que le cab passait en trottant sur le pont, dans le crépuscule d'été : « N'est-ce pas ravissant ? »

Elle agita la main, désigna l'eau, car ils traversaient la Serpentine. Mais l'exclamation d'Eugenie n'était qu'un aparté. Elle écoutait ce que disait son mari. Leur fille, Magdalena, les accompagnait et elle regarda du côté qu'indiquait sa mère. La Ser-

pentine était rouge au soleil couchant. Les groupes d'arbres, aux lignes sculptées, ne laissaient plus voir les détails, et le petit pont, à l'architecture fantomatique, blanc à son extrémité, achevait le tableau. Les lueurs – celles du soleil et de la lumière artificielle – se confondaient étrangement.

« ... bien entendu, ça a mis le gouvernement dans l'embarras, disait Sir Digby, mais c'est ce qu'il voulait.

– Oui... ce jeune homme se fera un nom », répondit Lady Pargiter.

Le cab traversa le pont, et passa à l'ombre des arbres. Il sortit ensuite du parc et se joignit à la longue file de voitures qui s'écoulait vers Marble Arch et emmenait au théâtre ou à des dîners des gens en vêtements de soirée. La lumière artificielle augmentait, devenait de plus en plus jaune. Eugenie se pencha et rectifia un détail à la robe de sa fille. Maggie leva la tête. Elle croyait ses parents encore occupés de politique.

« Voilà », dit la mère, arrangeant une fleur au corsage de sa fille. Elle pencha la tête de côté et regarda Maggie avec approbation. Puis, brusquement, elle éclata de rire et lança sa main en avant. « Sais-tu, dit-elle, ce qui m'a mise tellement en retard. C'est Sally, ce lutin... »

Mais son mari l'interrompit. Il venait de voir une pendule au cadran lumineux.

« Nous serons en retard, dit-il.

– Oh ! huit heures et quart, cela signifie huit heures et demie », déclara Eugenie, tandis qu'ils obliquaient dans une rue latérale.

Tout était silencieux dans la maison de Browne Street. Un rayon de réverbère tombait par l'imposte et éclairait capricieusement le plateau de verres sur la table du hall, un chapeau haut

de forme et un fauteuil à pattes dorées. Ce fauteuil vide, qui semblait attendre, avec un air de cérémonie, comme s'il reposait sur le parquet craquelé de quelque antichambre italienne. Mais tout était silencieux. Antonio, le domestique, dormait ; Mollie, la femme de chambre, dormait ; en bas, au sous-sol, une porte battait – à part cela, tout était silencieux.

Sally dans sa chambre, tout en haut de la maison, se retourna sur le côté et tendit l'oreille, de toutes ses forces. Elle crut entendre le claquement de la porte d'entrée. Une explosion de musique de danse résonnait à travers la fenêtre ouverte et effaçait les autres bruits.

Elle s'assit dans son lit et regarda par la fente du store. Dans l'interstice elle apercevait une tranche de ciel, des toits, les arbres du jardin, et les dos des maisons d'en face, plantées en longue rangée ; l'une d'elles était brillamment éclairée, et des hautes portes-fenêtres ouvertes, venaient des airs de danse. On valsait. À travers le store, Sally vit tournoyer des ombres. Il était impossible de lire, impossible de dormir. La musique commençait, puis les éclats de voix suivaient, ensuite les gens descendaient au jardin, bavardaient, et la musique reprenait.

C'était une chaude nuit d'été et malgré l'heure tardive, le monde entier semblait palpiter de vie. Le flot des voitures rendait un son lointain, mais continu.

Un livre brun, fané, reposait sur le lit de Sally comme si elle venait de lire. Mais il était impossible de lire, impossible de dormir. Elle s'appuya aux oreillers, les mains derrière la tête.

« Et il dit, murmura-t-elle, que le monde n'est que... » Elle s'arrêta. Que disait-il donc ? « Rien que pensée. » N'était-ce pas cela ? Elle se le demandait comme si elle l'avait déjà oublié. Eh bien, puisqu'il lui était impossible de lire ou de dormir, elle se laisserait aller, elle ne serait que pensée. C'est plus facile d'agir

que de réfléchir. Les jambes, le corps, les mains, toute sa personne devait rester passivement étendue afin de prendre part à cet universel processus de pensée qui, à en croire ce livre, était la vie du monde. Elle étira ses membres. Où commence la pensée ?

Dans les pieds ? se demanda-t-elle. Ils étaient là, faisant saillie sous le simple drap. Ils semblaient séparés, très loin. Elle ferma les yeux. Puis quelque chose en elle se durcit. Il est impossible de mettre la pensée en action. Elle devint une chose, une racine enfoncée en terre ; les veines parcouraient la masse froide, l'arbre poussait des branches, les branches avaient des feuilles.

... Le soleil brille à travers les feuilles, se dit-elle agitant son doigt. Elle ouvrit les yeux pour confirmer sa vision, et aperçut l'arbre véritable qui se dressait dans le jardin. Loin d'être tacheté de soleil, il ne lui restait pas la moindre feuille. Sally eut un instant l'impression d'un démenti, car l'arbre était noir, d'un noir de mort.

Elle s'appuya du coude au rebord de la fenêtre et regarda l'arbre. Un bruit d'applaudissements monta, confus, de la salle de bal. La musique s'était tue. Les gens descendaient l'escalier de fer et venaient au jardin, dessiné par les lumières bleues et jaunes qui garnissaient le mur. Les voix devenaient plus fortes. Les gens continuaient d'affluer. Le carré de verdure entouré de points lumineux était couvert des formes pâles et ondoyantes de femmes en robe de bal, mêlées à celles, très droites, blanc et noir, d'hommes en costume de soirée. Sally regardait les promeneurs aller et venir. Ils causaient et riaient, mais ils étaient trop éloignés, leurs paroles ne parvenaient pas jusqu'à elle. Parfois un mot, un éclat de rire dominaient, puis on n'entendait plus qu'un bavardage indistinct. Dans le jardin de la maison, tout était vide et silencieux. Un chat se glissa le long de la crête du mur. Il s'arrêta, puis continua son chemin, comme poussé

vers une expédition secrète. La musique de danse éclata de nouveau.

« Encore, et encore », s'écriait Sally impatientée. L'air chargé du curieux parfum, si sec, de la terre de Londres lui soufflait au visage et gonflait le store. Étendue à plat sur son lit, elle vit la lune qui lui parut prodigieusement haut dans le ciel par rapport à elle. De légères vapeurs passaient devant. Puis elles s'écartèrent, et Sally aperçut des motifs ciselés sur le disque blanc. Qu'était-ce, se demanda-t-elle, des montagnes ? des vallées ? Et si ce sont des vallées, se dit-elle en fermant à demi les yeux, alors il y a des arbres blancs, des creux de glace, et des rossignols, deux rossignols qui s'appellent l'un l'autre, s'appellent et se répondent à travers les vallées. L'air de la valse s'empara des mots « s'appellent et se répondent » et les projeta au-dehors, mais à force de les répéter toujours sur le même rythme, la musique les rendit vulgaires, les détruisit. Cette musique de danse se mêlait à tout. Aguichante au début, elle devenait ennuyeuse et finalement intolérable. Et il n'était encore qu'une heure moins vingt.

Sally retroussa la lèvre comme un cheval qui se prépare à mordre. Le petit livre brun était dénué d'intérêt. Elle leva la main au-dessus de sa tête et prit un volume, sans le voir, sur l'étagère, parmi les autres, vieux et abîmés. Elle l'ouvrit au hasard, son attention prise par un couple qui s'attardait, assis au jardin, alors que tout le monde était rentré. Elle se demandait ce qu'ils pouvaient bien se dire. Un objet brillait dans l'herbe. La forme blanc et noir, semblait-il, se pencha pour le ramasser.

« Et tout en le ramassant, murmura-t-elle les yeux fixés au-dehors, il dit à la dame qui se trouve à côté de lui : "Voyez, Miss Smith, ce que j'ai trouvé dans l'herbe – un fragment de mon cœur, de mon cœur brisé. Je l'ai trouvé dans l'herbe, je le porte sur ma poitrine." » Elle fredonna les mots, sur le rythme de la valse mélancolique : « Mon cœur brisé ; ce verre brisé, car

l'amour... » Elle s'interrompit et abaissa les yeux sur son livre. Sur la page de garde était écrit :

« À Sara Pargiter, son cousin, Edward Pargiter. »

Puis elle reprit « ... car l'amour est ce qu'il y a de meilleur. »

Elle regarda le titre.

« L'*Antigone* de Sophocle, traduction en vers d'Edward Pargiter. »

Elle lança encore un coup d'œil vers la fenêtre. Les deux danseurs avaient changé de place. Ils remontaient ensemble l'escalier de fer. Elle les suivit des yeux. Ils entrèrent dans la salle de bal. « Et si au milieu d'une danse, murmura-t-elle, elle se saisit de la chose, la regarde et demande : "Qu'est-ce que c'est ?" et ne trouve qu'un morceau de verre brisé... » Sally en revint à son livre.

Elle lut : « L'*Antigone* de Sophocle », le livre était flambant neuf. Il craqua lorsqu'elle l'ouvrit pour la première fois.

Elle relut : « L'*Antigone* de Sophocle, traduction en vers d'Edward Pargiter. » Edward le lui avait donné à Oxford, par un chaud après-midi, pendant lequel ils s'étaient traînés à travers chapelles et bibliothèques. « Traînés et lamentés, fredonna-t-elle en tournant les pages, et il m'a dit, lorsqu'il s'est levé de son fauteuil bas, en se passant les doigts dans les cheveux : "Ma jeunesse perdue" », elle lança un coup d'œil vers la fenêtre, « "ma jeunesse perdue." » La valse atteignit son point culminant de mélancolie, d'intensité. Sally fredonna en mesure : « Il prit dans sa main ce verre brisé, ce cœur flétri, il m'a dit... » Ici la musique se tut. On entendit un bruit d'applaudissements, puis les danseurs redescendirent en foule au jardin.

Sally sauta des pages. D'abord, elle lut un vers ou deux, au hasard, et de l'accumulation des mots glanés ici ou là, surgirent

des scènes rapides, imprécises, à mesure qu'elle feuilletait le livre. Le corps d'un homme assassiné gisait sans sépulture, comme un tronc d'arbre, comme une statue, un pied dressé, raidi. Des vautours se rassemblaient. Ils s'abattirent sur le sable argenté. Tanguant et titubant, les oiseaux à la tête trop lourde avançaient d'une démarche maladroite : avec un flottement de leur cou gris, ils sautaient sur ce tas, là-bas – Sally tapota sa couverture en lisant –, vite, vite, vite à coups de bec répétés ils piquaient la chair corrompue. Oui. Sally lança un coup d'œil sur l'arbre du jardin. Le corps non enseveli de l'homme assassiné gisait, étendu sur le sable. Alors, dans un nuage jaune, qui donc apparut en tourbillon ? Sally tourna vivement la page. Antigone ? Elle arrivait, surgissant en tourbillonnant du nuage de poussière, à l'endroit où les vautours se dandinaient, et elle lança du sable blanc sur le pied noirci. Puis voyez ! D'autres nuages, des nuages sombres. Des cavaliers sautent à terre, Antigone est capturée, on lui attache les poignets avec des lanières d'écorces et on l'emporte ainsi ligotée – où cela ?

Un éclat de rire monta du jardin. Sally leva la tête. Où l'emportent-ils ? se demanda-t-elle. Le jardin était plein de monde. Elle n'entendait pas ce qu'on disait. Les silhouettes allaient et venaient.

« Devant l'estimable cour de justice du dictateur respecté ? » murmura-t-elle, saisissant un mot ou deux au hasard, car ses yeux restaient fixés sur le jardin. L'homme s'appelait Créon. Il enterra Antigone. Par une nuit de clair de lune. Les feuilles de cactus étaient d'argent rigide. L'homme au pagne frappa trois coups sur la brique, avec son maillet. Enterrée vivante ! La tombe était un monticule de briques. Elle avait tout juste la place de s'étendre, toute droite, dans une sépulture de briques. Et voilà la fin, se dit Sally. Elle bâilla et ferma le livre.

Elle se glissa sous les draps tièdes et lisses et tira un coussin sur ses oreilles. Le drap et l'unique couverture se collaient doucement à son corps. Au pied du lit un large espace de mate-

las demeurait frais. Les échos de la musique de danse s'atténuèrent. Le corps de Sally s'affaissa brusquement, puis toucha terre. Une aile sombre balaya son esprit, y laissa un vide, un espace blanc. Tout – la musique, les voix s'étirèrent et s'estompèrent. Le livre glissa sur le plancher. Elle dormait.

« C'est une nuit ravissante », dit la jeune fille qui montait l'escalier de fer avec son danseur. Elle posa la main sur la balustrade qui lui parut très froide. Elle leva la tête. Une bande de lumière jaune encerclait la lune et semblait l'entourer comme d'un rire. Le danseur leva la tête, lui aussi, puis il monta une marche sans répondre, parce qu'il était timide.

« Irez-vous au match, demain ? dit-il d'un air guindé, car ils se connaissaient à peine.

– Si mon frère se trouve libre assez tôt pour m'emmener », répondit-elle, montant une autre marche. Puis lorsqu'ils entrèrent dans la salle de bal, il lui fit un petit salut et la quitta. Sa partenaire l'attendait.

La lune était débarrassée des nuages. Elle reposait dans un espace nu, comme si sa lumière avait consumé la brume épaisse des nuages, et laissé un dallage parfaitement net, un terrain de danse pour les divertissements. Un moment les diaprures irisées du ciel demeurèrent intactes, puis une bouffée de vent souffla et un nuage traversa la lune.

Il y avait du bruit dans la chambre. Sara se retourna.

« Qui est là ? » murmura-t-elle. Elle s'assit et se frotta les yeux.

C'était sa sœur qui restait sur le seuil, hésitante : « Tu dors ? demanda-t-elle tout bas.

– Non », répondit Sara. Elle se frotta les yeux. « Je suis réveillée », dit-elle en les ouvrant.

Maggie traversa la chambre et s'assit au pied du lit. Le store volait au-dehors, les draps avaient glissé. Un instant elle se sentit tout étourdie. Après la salle de bal ce désordre frappait. Il y avait un verre avec une brosse à dents sur la table de toilette, un essuie-mains en bouchon sur le porte-serviettes, et un livre par terre. Elle se baissa pour le ramasser au moment où la musique éclata, montant de la rue. Maggie retint le store. Les femmes en robes claires, les hommes en noir et blanc montaient en foule l'escalier de fer et entraient dans la salle de bal. Des bribes de conversation, des rires traversaient le jardin.

« Est-ce qu'il y a un bal ? demanda Maggie.

– Oui, au bas de la rue », répondit Sara.

Maggie regarda au-dehors. À cette distance, la musique prenait un son romanesque, mystérieux, et les couleurs se fondaient les unes dans les autres, n'étaient ni roses, ni blanches, ni bleues.

Maggie s'étira et détacha la fleur qu'elle portait et qui pendait, ses pétales blancs tachés de marques noires. Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Il y avait un très étrange mélange de lumières. Une feuille semblait vert sombre ; une autre était d'un blanc cru. Les rameaux s'entrecroisaient à des niveaux différents. Sally se mit à rire.

« Quelqu'un t'a-t-il donné un morceau de verre, demanda-t-elle, en te disant : "Miss Pargiter... mon cœur brisé" ?

– Non, pourquoi cela ? » répondit Maggie. Sa fleur glissa de ses genoux à terre.

« Je réfléchissais, dit Sara. Ces gens dans le jardin... » Elle agita la main vers la fenêtre. Les deux sœurs gardèrent le silence

un instant. Elles écoutaient la musique de danse. Au bout d'un moment, Sara demanda :

« Qui avais-tu à côté de toi ?

– Un homme galonné d'or.

– Galonné d'or ? » répéta Sara.

Maggie se tut. Elle s'habituait à la pièce, elle voyait moins le contraste entre son désordre et l'éclat de la salle de bal. Elle enviait sa sœur d'être au lit, à côté de la fenêtre ouverte, avec la brise qui soufflait. Elle finit par répondre :

« Parce qu'il était en grande tenue pour la soirée. » Son attention fut attirée par le mouvement d'une branche, balancée de haut en bas, à cette brise légère. Elle souleva le store. La fenêtre fut entièrement dévoilée. On apercevait tout le ciel, les maisons et les arbres du jardin.

« C'est la lune », dit-elle. La lune blanchissait les feuilles. Elles la contemplèrent, brillante comme une pièce d'argent, parfaitement polie, coupante et dure.

« Mais s'ils ne disent pas : "Oh ! mon cœur brisé", demanda Sara, que racontent les jeunes gens dans les soirées ? »

D'une pichenette, Maggie se débarrassa d'une moucheture blanche, laissée sur son bras par ses gants.

« Les uns disent ceci, et les autres cela », fit-elle en se levant.

Elle prit le petit livre brun qui reposait sur la couverture et arrangea le lit. Sara lui retira le volume des mains.

« Ce type, fit-elle frappant la vilaine reliure brune, prétend que le monde n'est que pensée, Maggie.

– Vraiment », dit Maggie en posant le livre sur la table de toilette. Elle savait que sa sœur s'ingéniait à la retenir là pour bavarder.

« Crois-tu que ce soit vrai ? demanda Sara.

– C'est possible. » Maggie avait l'esprit ailleurs. Elle étendit la main pour fermer le rideau. « Il prétend que l'homme n'est que pensée ? » répéta-t-elle, tenant le rideau écarté.

Une idée de ce genre lui était venue lorsque le cab traversait la Serpentine mais sa mère l'avait interrompue. Elle s'était demandé : Suis-je ceci ou cela ? Mon moi est-il un ou divisé ? – quelque chose d'approchant. Elle se retourna.

« Et alors que fait-on des arbres et des couleurs ? dit-elle.

– Des arbres et des couleurs ? répéta Sara.

– Les arbres existeraient-ils si on ne les voyait pas ? fit Maggie. Qu'est-ce que le moi ?... Moi ? » Elle s'arrêta, ne sachant plus ce qu'elle disait – des absurdités.

« Oui, reprenait Sara, qu'est-ce que le moi ? » Elle retenait sa sœur solidement par la jupe, soit qu'elle cherchât à l'empêcher de s'éloigner, soit qu'elle voulût discuter la question.

« Qu'est-ce que le moi ? » dit-elle encore.

On entendit un frou-frou derrière la porte et leur mère entra.

« Oh ! mes chères petites ! s'écria-t-elle, pas même couchées, encore à bavarder. »

Elle traversa la chambre, radieuse, étincelante, comme si elle était encore sous l'influence de la soirée. Sur son décolleté et ses bras, des bijoux lançaient des feux. Elle était extraordinairement belle. Elle promena son regard autour de la pièce.

« Et la fleur est par terre et tout est en désordre », dit-elle, ramassant la fleur que Maggie avait laissée tomber et la portant à ses lèvres.

« Parce que je lisais, maman, que j'attendais », dit Sara. Elle lui prit la main et lui caressa le bras. Elle imitait absolument sa mère. Cela fit sourire Maggie. Elles étaient l'opposé l'une de l'autre – Lady Pargiter si somptueuse, Sally si anguleuse. Mais Sally a obtenu ce qu'elle désirait, se dit Maggie, lorsque Lady Pargiter se laissa attirer sur le lit. L'invitation avait été parfaite.

Lady Pargiter protesta : « Il faut que tu dormes, Sal ; qu'a dit le médecin ? S'étendre bien droite, rester tranquille. » Et elle repoussa sa fille sur l'oreiller.

« Je suis étendue bien droite et tranquille. Maintenant, dit Sara les yeux levés vers sa mère – raconte-moi la soirée. »

Maggie se tenait debout à la fenêtre. Elle regardait les couples descendre l'escalier de fer.

Bientôt le jardin fut envahi de formes rose pâle et blanches qui allaient et venaient. Elle entendait vaguement derrière elle sa mère et Sara s'entretenir de la soirée.

« C'était une très jolie soirée », disait sa mère.

Maggie, par la fenêtre, vit le carré du jardin se couvrir de couleurs nuancées, qui semblaient déferler les unes sur les autres jusqu'au moment où, atteignant l'angle sur lequel tombait la lumière de la maison, elles se changèrent brusquement en dames et messieurs en grande tenue de soirée. Maggie entendit Sara dire :

« Pas de couteaux à poisson ? »

Elle se retourna pour demander :

« Quel était mon voisin de table ?

– Sir Matthew Mayhew, répondit Lady Pargiter.

– Qui est Sir Matthew Mayhew ?

– Un des hommes des plus distingués, Maggie », fit sa mère, avec un geste de la main.

Sara lui fit écho : « Un homme des plus distingués.

– Mais il l'est vraiment », dit Lady Pargiter. Et elle sourit à sa fille qu'elle aimait, à cause de son épaule peut-être. « C'était un grand honneur de l'avoir à côté de toi, Maggie. Un grand honneur », répéta-t-elle, sur un ton de reproche. Elle s'interrompit, comme si elle revoyait une petite scène. Elle leva la tête et reprit : « Et alors, quand Mary Palmer m'a demandé : "Quelle est donc votre fille ?" j'ai aperçu Maggie à des lieues, à l'autre bout de la salle parlant à Martin qu'elle peut rencontrer tous les jours de sa vie dans un omnibus. »

Elle appuyait sur les mots, si bien qu'ils semblaient s'élever et retomber. Elle accentuait le rythme en tapotant des doigts le bras nu de Sally.

Maggie protesta : « Mais je ne vois pas Martin tous les jours. Je ne l'ai pas vu depuis son retour d'Afrique. »

Lady Pargiter l'interrompit :

« Mais tu ne vas pas aux soirées, ma chère Maggie, pour causer avec tes cousins. Tu y vas pour... »

La musique de danse éclata avec fracas. Les premiers accords furent pleins d'une énergie frénétique, comme s'ils appelaient impérieusement les danseurs. Lady Pargiter s'arrêta au milieu de sa phrase. Elle soupira. Toute sa personne parut se faire indolente et suave. Ses lourdes paupières s'abaissèrent un peu sur ses grands yeux sombres. Elle balança lentement la tête au rythme de la musique.

« Qu’est-ce qu’ils jouent ? » murmura-t-elle. Elle fredonna l’air, battit la mesure avec sa main. « J’ai dansé ça dans ma jeunesse.

– Danse-le à présent, maman », dit Sara.

Maggie insista :

« Oui, maman, montre-nous comment tu dansais.

– Mais sans danseur… ? » Lady Pargiter se défendit.

Maggie repoussa son fauteuil.

« Imagine un danseur, dit Sara.

– Eh bien, fit Lady Pargiter en se levant, c’était un peu comme ça. » Elle s’arrêta, fit bouffer sa jupe d’une main et arrondit l’autre, celle qui tenait la fleur. Elle tournoya dans l’espace que Maggie avait débarrassé. Elle se mouvait avec une extrême majesté. Tous ses membres semblaient s’incurver et ondoyer suivant la cadence et la courbe de la musique qui résonnait de plus en plus fort à mesure qu’elle dansait. Elle se mouvait en cercle autour des sièges et des tables, puis quand la musique se tut, elle s’écria : « Voilà ! » Son corps sembla se replier sur lui-même, se refermer, lorsqu’elle soupira : Voilà ! et s’effondra tout d’une pièce sur le bord du lit.

« C’est merveilleux ! dit Maggie qui posait sur sa mère des yeux remplis d’admiration.

– C’est absurde. » Lady Pargiter riait, un peu haletante. « Je suis beaucoup trop vieille pour danser à présent, mais quand j’avais votre âge… » Elle s’arrêta essoufflée.

« Tu sortais de la maison, tu allais en dansant sur la terrasse et tu découvrais un petit billet caché dans ton bouquet…, dit Sara, caressant le bras de sa mère. Raconte-nous cette histoire, maman.

– Pas ce soir, répondit Lady Pargiter. Écoutez, voici l’horloge qui sonne ! »

L’abbaye était toute proche et le bruit des coups scandant l’heure remplit la chambre d’un son moelleux et tumultueux à la fois, semblable à un afflux de doux soupirs précipités les uns sur les autres, mais qui masqueraient quelque chose de dur. Lady Pargiter compta. Il était très tard.

« Je vous raconterai la véritable histoire un de ces jours, dit-elle en se penchant pour embrasser sa fille.

– Tout de suite, tout de suite, criait Sara, la retenant de force.

– Non, pas maintenant – pas maintenant ! » Lady Pargiter riait. Elle retira sa main. « Voici papa qui m’appelle. »

Elles entendirent un bruit de pas dans le couloir au-dehors, puis la voix de Sir Digby, à la porte.

« Eugenie ! Il est très tard, Eugenie, disait-il.

– Je viens ! s’écria-t-elle. Je viens. »

Sara attrapa la traîne de sa mère.

« Tu ne nous as pas dit l’histoire du bouquet, maman.

– Eugenie », répéta Sir Digby. – Le ton était péremptoire. « As-tu fermé ?...

– Oui, oui, oui. Je vous raconterai la véritable histoire une autre fois », dit Eugenie en se libérant de l’étreinte de sa fille. Elle les embrassa bien vite toutes les deux et sortit de la chambre.

« Elle ne nous la racontera pas », dit Maggie, ramassant ses gants. Ses paroles semblaient un peu amères.

Elles écoutèrent les voix dans le couloir. Celle de leur père avait un accent chagrin, revêche ; il récriminait.

« Il pirouette de long en large, à cheval sur son sabre », dit Sara, tandis qu'elle frappait rageusement ses oreillers.

Les voix s'éloignèrent, descendirent l'escalier.

« De qui était le billet, crois-tu ? » demanda Maggie. Elle s'interrompit, regarda sa sœur qui s'enfonçait dans l'oreiller.

« Le billet ! Quel billet ? demanda Sara. Oh ! celui du bouquet. Je ne m'en souviens plus. » Elle bâilla.

Maggie ferma la fenêtre et tira le rideau, mais elle laissa un petit intervalle de jour.

« Ferme bien, dit Sara d'un ton irrité. Bouche ce tintamarre. »

Elle se pelotonna, le dos à la fenêtre. Ayant ramené contre sa tête un coin de son oreiller, pour s'isoler de la musique de danse qui continuait à jouer, elle enfouit son visage dans le creux. Elle ressemblait à une chrysalide, ainsi enveloppée dans les plis raides et blancs de la toile. Le bout de son nez restait seul visible. Au fond du lit, sa hanche et son pied ressortaient, recouverts uniquement par le drap. Elle poussa un profond soupir, presque un ronflement. Elle dormait déjà.

Maggie longea le couloir. Elle vit des lumières dans le hall, au-dessous, et s'arrêta pour se pencher sur la rampe. Toutes les lampes étaient allumées. On pouvait voir le grand fauteuil italien aux griffes dorées. Sa mère y avait jeté sa sortie de bal qui retombait en doux plis d'or sur le tissu écarlate. On voyait aussi sur la table un plateau avec du whisky et un siphon d'eau de Seltz. Puis Maggie entendit ses parents qui remontaient l'escalier de service. Ils venaient du sous-sol. On avait cambriolé dans leur rue et sa mère avait promis de faire mettre une nou-

velle serrure à la porte de la cuisine, mais elle avait oublié. Maggie entendait son père qui observait :

« … ils la feraient fondre. Nous ne la reverrions jamais. »

Maggie remonta quelques marches.

« Je suis désolée, Digby, disait Eugenie, lorsqu'ils se retrouvèrent dans le hall. Je ferai un nœud à mon mouchoir ; j'irai aussitôt après le petit déjeuner, demain matin. Oui, fit-elle en prenant son manteau sur son bras, j'irai moi-même, je dirai : "J'en ai assez de vos excuses, Mr. Toye. Non, Mr. Toye, vous m'avez trompée une fois de trop. Et après tant d'années !" »

Il y eut un silence. Maggie entendit le giclement de l'eau de Seltz dans un verre, le tintement du cristal, puis les lumières s'éteignirent.

1908

C'était en mars et le vent soufflait. Mais on ne pouvait pas dire qu'il « soufflait » ; il raclait, flagellait. Il était si cruel, si malséant ! Il ne se contentait pas de blêmir les visages ni de rougir les nez, il retroussait brutalement les jupes, exposait de grosses jambes, obligeait les pantalons à révéler des tibias de squelette. Il ne contenait aucun moelleux, aucun fruit. C'était ce balancement de faux qui détruit, complaisamment stérile ; non celui qui coupe utilement le blé. D'une rafale, il éteignait les couleurs – même celles d'un Rembrandt de la National Gallery ou d'un rubis dans une devanture de Bond Street. Une rafale, et ils disparaissaient. Si ce vent avait un lieu de naissance, c'était dans l'île des Chiens, parmi les boîtes de fer-blanc gisant près d'une souillon de l'asile, sur les remblais d'une ville polluée. Il lançait en l'air des feuilles pourries, prolongeait leur existence avilie ; il les dédaignait, les raillait, mais n'avait rien pour remplacer ce qu'il dédaignait et raillait, et les feuilles retombaient. Le vent infécond, improductif hurlait sa joie de détruire, son pouvoir d'arracher l'écorce, de tuer la fleur, et de montrer l'os à nu ; il pâlissait les fenêtres, chassait les vieux habitués des clubs au plus profond des alcôves à l'odeur de cuir, et il obligeait les vieilles dames aux joues parcheminées à s'installer, sans y voir, sans joie, parmi les pompons et les têtières au crochet de leurs chambres à coucher et de leurs cuisines. Donnant triomphalement libre cours à ses caprices, il vidait les rues, faisait fuir la chair devant lui, et revenait taper contre un camion à ordures, en face du magasin de l'Army and Navy ; il éparpillait le long du trottoir une jonchée d'enveloppes, de brins de cheveux tordus, de papiers tachés de sang, de traînées jaunes, barbouillés de caractères d'imprimerie et il les envoyait plâtrer jambes, réverbères, boîtes aux lettres, et se replier frénétiquement contre les grilles des sous-sols.

Matty Stiles, la gardienne, tapie dans le sous-sol de la maison de Browne Street, leva les yeux. Un bruissement de poussière courait le long du trottoir. La poussière passait sous les portes, à travers les cadres des fenêtres, elle volait sur les commodes et les dressoirs. Mais Matty Stiles ne s'en souciait guère. Elle était de celles qui n'ont pas de chance. Elle avait espéré que cette place serait de tout repos, qu'elle la garderait au moins jusqu'à la fin de l'été. La dame était morte, le monsieur aussi ; elle avait obtenu l'emploi par l'entremise de son fils, le policeman. La maison avec son sous-sol ne se louerait certainement pas avant Noël. C'est ce qu'on lui avait affirmé : elle n'aurait qu'à faire visiter les personnes qui se présenteraient de la part de l'agent. Et elle insistait toujours sur l'humidité du sous-sol. – « Voyez cette tache au plafond. » La tache y était en effet, mais ça n'avait pas empêché l'individu revenant de Chine de s'enticher de la maison. Il la trouvait à son goût, avait-il dit. Il travaillait à la Cité. Matty Stiles était de celles qui n'ont pas de chance. Après trois mois, il lui fallait s'en aller, loger chez son fils à Pimlico.

Une sonnette retentit. « Il peut sonner, sonner, sonner », grommela-t-elle. Elle n'ouvrirait plus la porte. Il était là, debout sur le seuil. Elle apercevait une paire de jambes contre la grille du sous-sol. Il peut sonner tant qu'il veut. La maison est vendue. Ne voit-il pas l'avis sur la pancarte ? Ne sait-il pas lire ? N'a-t-il pas d'yeux ? Elle se tassa plus près du feu, qui était couvert de cendres pâles. Les jambes là-bas, sur le seuil, étaient visibles entre la cage des serins et le linge sale qu'elle aurait dû laver. Mais ce vent réveillait sa douleur à l'épaule, très cruellement. Qu'il sonnât à démolir la maison, elle s'en moquait bien.

Martin était debout sur le seuil.

Une bande de papier rouge vif, collée en travers sur la pancarte de l'agence, portait « vendu ».

« Déjà ! » se dit Martin. Il avait fait un léger détour afin de voir la maison de Browne Street, et déjà elle était vendue. La mort de Digby ne remontait qu'à trois mois, et celle d'Eugenie à moins d'un an. Martin s'attarda un moment à considérer les fenêtres noires, maintenant encrassées de poussière. La maison était une demeure de style, construite dans le courant du XVIIIe siècle. Eugenie s'en montrait fière. Et moi, j'aimais y aller, songea-t-il. Aujourd'hui, un vieux journal traînait sur la marche de l'escalier, des brins de paille se trouvaient pris dans la grille et, comme il n'y avait pas de persiennes, Martin put plonger les yeux à l'intérieur de la pièce vide. En bas, derrière les barreaux d'une cage, dans le sous-sol, une femme l'observait. Inutile de sonner. Il se détourna. L'impression d'une chose qui s'éteint s'empara de lui, lorsqu'il descendit la rue.

C'est une fin affreuse, sordide, se dit-il. J'aimais y aller. Mais, s'appesantir sur les pensées pénibles lui était désagréable. À quoi bon ?

Il tourna l'angle de la rue et fredonna : « La fille du roi d'Espagne m'a rendu visite... »

Combien de temps cette vieille Crosby va-t-elle me faire attendre ? se disait Martin. Il se tenait devant la porte d'Abercorn Terrace et appuyait sur la sonnette. Le vent était très froid.

Il examina la façade beige de la grande maison de famille, sans doute commode, mais insignifiante du point de vue architectural ; son père et sa sœur l'habitaient encore. Crosby prend ses aises, à présent, songea-t-il. Le vent le faisait frissonner, mais la porte s'ouvrit et Crosby apparut.

« Bonjour, Crosby », dit-il.

Elle lui sourit, si épanouie à sa vue qu'elle exposait sa dent d'or. Il avait toujours été son préféré, disait-on, et cette pensée lui plaisait aujourd'hui.

« Comment va cette santé ? » demanda-t-il en lui tendant son chapeau.

Elle était toujours la même, mais plus ratatinée, minuscule, avec des yeux plus proéminents que jamais.

« Et ces rhumatismes ? » fit-il pendant qu'elle l'aidait à retirer son pardessus. Elle eut un large rire muet. Il se sentait amical ; il était heureux de la retrouver, sans grand changement. « Et Miss Eleanor ? » demanda-t-il, ouvrant la porte du salon. La pièce était vide. Eleanor ne s'y trouvait pas, mais un livre sur la table indiquait sa présence récente. Rien n'avait été modifié. Il prit plaisir à le constater. Il se tint devant le feu et regarda le portrait de sa mère. Au cours de ces dernières années ce tableau avait cessé de représenter sa mère ; il était devenu une œuvre d'art. Mais il était encrassé.

Autrefois, se disait Martin, il y avait une fleur dans l'herbe. À présent, dans le coin sombre qu'il examinait on ne voyait plus qu'une couche de peinture brune et sale. Et que lisait Eleanor ? Il prit le livre appuyé contre la théière. Du Renan. Pourquoi Renan ? se demanda-t-il, et il se mit à lire en attendant sa sœur.

Crosby ouvrit la porte du cabinet de travail.

« Mr. Martin est là, Miss », dit-elle. Eleanor se retourna. Debout à côté du fauteuil de son père, les mains pleines de longues coupures de journaux, elle paraissait terminer une lecture à haute voix. Le colonel avait un jeu d'échecs devant lui, les pions étaient disposés pour une partie, mais le vieillard s'appuyait à son fauteuil avec une expression léthargique plutôt morose.

Il indiqua les coupures d'un geste de son pouce. « Enlève-les..., mets-les de côté », dit-il. C'est un signe de vieillesse, songea Eleanor, que de vouloir conserver ces papiers. Il devenait inerte et pesant, depuis son attaque, des veines rouges striaient son nez et ses joues. Elle aussi se sentait vieille, lourde et morne.

« Mr. Martin est ici, répéta Crosby.

– Martin est venu », dit Eleanor. Son père ne parut pas l'entendre. Il restait immobile, la tête penchée sur sa poitrine. « Martin, lui dit encore sa fille, Martin... »

Avait-il envie de le voir ou non ? Elle attendait comme si elle espérait qu'une pensée paresseuse monterait à la surface. Il finit par pousser un léger grognement, mais elle ne sut comment l'interpréter.

« Je t'enverrai Martin après le thé », dit-elle, patientant encore un peu. Il se ranima et arrangea gauchement les pions. Il a encore du courage, se dit-elle fièrement. Il insiste pour faire les choses lui-même.

Eleanor trouva Martin dans le salon, en face du portrait placide et souriant de leur mère. Il avait un volume à la main.

« Pourquoi Renan ? » lui dit-il lorsqu'elle entra. Il ferma le livre et embrassa sa sœur. « Pourquoi Renan ? » répéta-t-il. Elle rougit légèrement. Elle éprouvait une gêne à ce qu'il eût trouvé ce livre ouvert. Elle s'assit et posa les coupures de journaux sur la table à thé.

« Comment va papa ? » demanda-t-il. Il constata qu'elle avait un peu perdu son teint florissant et qu'une mèche blanche se voyait dans ses cheveux.

« Assez morose, répondit-elle, le regard baissé sur les coupures. Je me demande, ajouta-t-elle, qui écrit ce genre d'articles ?

– Quoi donc ? » fit Martin. Il prit une des bandes froissées et se mit à lire : « “... un serviteur public extraordinairement capable... un homme aux curiosités si vastes...” Oh ! Digby, des notices mortuaires. Je suis passé devant la maison aujourd'hui, elle est vendue.

– Déjà ? s'écria Eleanor.

– Elle était fermée et avait un air lamentable. Une vieille femme sordide se tenait dans le sous-sol. »

Eleanor retira une de ses épingles à cheveux, et effilocha la mèche sous la bouilloire. Martin l'observa un moment sans rien dire, puis il ajouta :

« J'aimais y aller. J'aimais bien Eugenie. »

Eleanor hésita.

« Oui..., fit-elle d'un air de doute, car elle ne s'était jamais sentie à l'aise avec Eugenie. Elle avait tendance à l'exagération, dit-elle.

– Bien entendu. » Martin riait, se rappelant quelque souvenir. « Elle avait moins le sens de la vérité que... » Mais il s'interrompit. « Ça ne sert absolument à rien, Nell », dit-il, irrité de lui voir tripoter la mèche.

Elle protesta : « Je t'assure que cela finit par bouillir. »

Elle s'arrêta et tendit la main pour atteindre la boîte à thé. Elle mesura et compta : un, deux, trois, quatre.

Il remarqua qu'elle se servait encore de la jolie boîte ancienne en argent avec le couvercle à coulisse. Il la regarda mesu-

rer le thé méthodiquement – un, deux, trois, quatre. Il gardait le silence ; puis tout à coup il observa :

« Ça nous est impossible de dire un mensonge, devrait-il sauver notre âme. »

Qu'est-ce qui lui fait dire ça ? se demanda Eleanor, puis elle ajouta tout haut :

« Quand j'étais avec eux en Italie... »

Mais à ce moment-là, Crosby entra ; elle apportait un plat. Elle laissa la porte ouverte à demi et un chien s'introduisit à sa suite.

« Je veux dire », ajouta Eleanor, mais elle ne put s'expliquer, avec Crosby qui se démenait dans la pièce.

« Il serait temps que Miss Eleanor en ait une neuve », dit Martin, montrant du doigt la vieille bouilloire de cuivre avec son dessin de roses faiblement incrusté qu'il avait toujours détestée.

Eleanor continuait à enfoncer son épingle dans la mèche. « Crosby, observa-t-elle, n'en tient pas pour les nouvelles inventions, Crosby ne se hasarde jamais dans le métro. N'est-ce pas, Crosby ? »

Crosby rit, la bouche fendue. On lui parlait toujours à la troisième personne, parce qu'elle se bornait à rire, sans répondre. Le chien renifla le plat qu'elle venait de poser. « Crosby laisse cet animal devenir beaucoup trop gras, fit Martin, montrant le chien du doigt.

– C'est ce que je ne cesse de lui dire.

– Si j'étais vous, Crosby, je réduirais ses repas et je l'emmènerais chaque matin faire une course rapide autour du parc. » Crosby ouvrit la bouche toute grande.

Elle protesta. Son indignation devant cette rudesse l'obligeait à parler : « Oh ! Mr. Martin ! » s'écria-t-elle.

Lorsqu'elle sortit du salon, le chien la suivit.

« Crosby est toujours la même », déclara Martin.

Eleanor avait soulevé le couvercle de la bouilloire et regardait au fond. Aucune bulle ne se formait sur l'eau.

« Au diable cette machine », dit Martin. Il prit une des coupures de journaux et l'enroula pour en faire une allumette.

« Non, non, papa veut qu'on les garde, pourtant cela ne ressemble pas à Digby, dit Eleanor en posant sa main sur les notices. Pas le moins du monde.

– Alors comment était-il ? » demanda Martin.

Eleanor hésita. Elle revit nettement son oncle. Il tenait son chapeau haut de forme d'une main et lui mettait l'autre sur l'épaule quand ils s'arrêtaient tous deux devant un tableau. Mais comment le décrire ?

« Il m'emmenait à la National Gallery, dit-elle.

– Très cultivé, bien entendu, fit Martin. Diablement snob, par exemple.

– Très superficiellement.

– Et il critiquait sans cesse Eugenie pour des riens.

– Pense un peu à ce que devait être la vie avec elle. Ses gestes... » Et Eleanor lança sa main en avant, mais pas à la manière dont Eugenie lançait la sienne, songea Martin.

« Je l'aimais bien, dit-il, j'aimais aller chez eux. » Il revit le salon en désordre, le piano ouvert, la fenêtre ouverte, le vent qui soufflait dans les rideaux, et sa tante qui s'avançait les bras ouverts en disant : « Quel plaisir, Martin ! Quel plaisir ! » Qu'avait

bien pu être sa vie privée, il se le demandait – ses aventures amoureuses ? Elle avait dû en avoir – visiblement, visiblement.

« N'y a-t-il pas eu une histoire, à propos d'une lettre ? » Il voulait ajouter : une intrigue avec quelqu'un. Mais il lui était plus difficile de parler ouvertement avec sa sœur qu'avec les autres femmes, parce qu'elle le traitait encore en petit garçon. Eleanor a-t-elle jamais été amoureuse ? se demanda-t-il en la regardant.

« Il y a eu une histoire en effet », répondit Eleanor, puis elle s'interrompit. La sonnerie électrique retentissait violemment.

« C'est papa. » Eleanor se leva à demi.

« Reste, dit Martin. J'y vais. » Il se leva. « Je lui ai promis une partie d'échecs.

– Merci, Martin. Ça lui fera plaisir », répondit Eleanor. Elle se sentit soulagée lorsqu'il sortit de la pièce et qu'elle se retrouva seule.

Elle s'appuya au dossier de son fauteuil. Quelle chose terrible que la vieillesse, se disait-elle. Cette amputation de toutes vos facultés, une par une, et qui laisse au centre un peu de vie, qui vous laisse – elle ramena d'un geste les coupures de journaux – une partie d'échecs, une promenade en voiture dans le parc et une visite du vieux général Arbuthnot, le soir.

Il vaut mieux mourir, comme Eugenie et Digby, dans la force de l'âge, avec ses facultés intactes. Mais cela ne ressemble pas à Digby, se dit-elle, les yeux posés sur les notices. « Un homme d'une singulièrement belle prestance... qui chassait, pêchait et jouait au golf. » Non, il était tout autre. Un curieux petit homme, délicat de santé, sensible, qui aimait les titres, les tableaux, et qui était souvent déprimé, sans doute à cause de

l'exubérance de sa femme, pensait Eleanor. Elle repoussa les papiers et reprit son livre. C'est drôle à quel point deux personnes peuvent avoir sur une autre un jugement différent. Martin avait affectionné Eugenie et elle Digby. Elle se mit à lire.

Elle avait toujours désiré savoir ce qui a trait à la chrétienté – ses débuts, sa signification à l'origine. Dieu est amour, le royaume de Dieu est en nous, que veulent dire des phrases de ce genre ? se demanda-t-elle en feuilletant le livre. Ce sont de très belles phrases. Mais qui les a prononcées – et quand ? Le bec de la bouilloire lui envoya un mince jet de vapeur, et elle le déplaça. Le vent secouait les fenêtres dans la pièce du fond et courbait les petits arbustes encore sans feuilles. Eleanor songeait : Ce sont les paroles qu'un homme a prononcées sous un figuier, sur une colline. Et un autre homme les a transcrites. Mais supposons que ce soit aussi faux que ce qu'on dit ici sur Digby ? – et elle tapa les papiers avec sa cuiller. Et moi, je suis là, se dit-elle, les yeux fixés sur la vitrine hollandaise, dans ce salon, et je reçois une petite étincelle des paroles prononcées il y a tant d'années. Elle m'arrive (la porcelaine bleue prenait un ton blafard) par-dessus toutes ces montagnes, tous ces océans... Eleanor trouva l'endroit où elle en était restée et se mit à lire.

Un bruit dans le hall l'interrompit. Quelqu'un entrait. Elle écouta. Non, c'était le vent. Un vent effrayant. Il pesait sur la maison, l'étreignait fortement, puis l'abandonnait à elle-même. En haut, une porte battit. Une fenêtre devait être ouverte dans la pièce au-dessus. Un store tapait. Il était difficile de fixer son esprit sur Renan. Elle l'aimait cependant. Elle lisait le français sans difficulté, bien entendu, ainsi que l'italien et un peu d'allemand. Mais que de lacunes immenses, de vides, dans ses connaissances ! se disait-elle en s'adossant à son fauteuil. Qu'elle était ignorante. Par exemple, cette tasse – elle la tint devant elle. De quoi est-elle faite ? d'atomes ? Et que sont les atomes, comment adhèrent-ils les uns aux autres ? La surface dure et unie de la porcelaine avec son motif de fleurs rouges lui apparut soudain comme un merveilleux mystère. Un autre son

lui parvint du hall. C'était le vent, mais il y avait aussi une voix. Celle de Martin, sans doute. Avec qui causait-il ? Elle écouta, mais le vent empêchait les mots de lui parvenir. Et pourquoi, se demanda-t-elle, a-t-il dit : « Ça nous est impossible de faire un mensonge, devrait-il sauver notre âme » ? Peut-être pensait-il à lui-même ; on s'aperçoit toujours quand les gens parlent d'eux, au son de leur voix. Peut-être se justifiait-il d'avoir quitté l'armée. Il a montré du courage en cela. Mais n'est-ce pas drôle, se dit-elle, en écoutant, qu'il soit en même temps si dandy ? Il portait un costume neuf à rayures blanches, et il avait rasé sa moustache. Il n'aurait jamais dû être militaire, il était bien trop querelleur... La conversation continuait. Eleanor ne comprenait pas ce qui se disait, mais l'idée lui vint, en entendant la voix de Martin, qu'il avait dû avoir beaucoup d'aventures amoureuses. Le son de sa voix, tandis qu'elle prêtait l'oreille à travers la porte, le lui indiquait clairement, il avait eu beaucoup d'aventures amoureuses, c'était clair. Mais avec qui ? Et pourquoi les hommes y ajoutent-ils une telle importance ?

« Tiens, bonjour Rose, s'écria-t-elle, étonnée de voir entrer sa sœur avec Martin. Je te croyais dans le Northumberland !

– Tu me croyais dans le Northumberland ! » Rose l'embrassa en riant. « Mais pourquoi cela ? Je t'avais dit le 18.

– Ne sommes-nous pas le 11, aujourd'hui ? fit Eleanor.

– Tu ne retardes que d'une semaine, Nell, dit Martin.

– Alors, j'ai dû dater toutes mes lettres de travers », s'écria Eleanor. Elle lança un coup d'œil inquiet vers sa table à écrire. Le phoque, avec sa touffe de poils rongés, avait disparu.

« Du thé, Rose ? demanda-t-elle.

– Non, c'est un bain qu'il me faut », dit Rose. Elle jeta au loin son chapeau, et se passa les doigts dans les cheveux.

« Tu parais aller très bien, dit Eleanor, frappée de la beauté de sa sœur, malgré l'égratignure qu'elle avait au menton.

– Une vraie beauté, n'est-ce pas ? » dit Martin en se moquant.

Rose releva la tête, un peu à la manière d'un cheval. Ils se disputent toujours, songeait Eleanor – Martin et Rose. Rose était belle en effet, mais Eleanor aurait voulu la voir mieux habillée. Son costume tailleur était en étoffe verte, poilue, garni de boutons de cuir, et elle portait un sac luisant. Elle venait de présider des réunions dans le Nord.

« Je veux un bain, répéta Rose – je suis sale. Et qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda-t-elle montrant du doigt les coupures de journaux sur la table. Oh ! oncle Digby », fit-elle, indifférente, et elle les repoussa. Il était mort depuis quelques mois et les papiers étaient déjà jaunis, les bords se retournaient.

« Martin dit que la maison a été vendue.

– Vraiment ? » fit Rose, sans y ajouter d'intérêt. Elle cassa un morceau de gâteau et le mangea. « Le dîner en pâtira, mais je n'ai pas eu le temps de déjeuner. »

Martin la taquina : « Quelle femme d'action ! dit-il.

– Et les réunions ? demanda Eleanor.

– Oui, que se passe-t-il dans le Nord ? » ajouta Martin.

Ils se mirent à discuter politique. Rose avait parlé dans une réunion pour une élection partielle. On lui avait lancé une pierre, elle porta la main à son menton. Mais elle était ravie de la séance.

« Je crois que je leur ai donné de quoi réfléchir », dit-elle, prenant un autre morceau de gâteau.

Elle aurait dû être le militaire, songea Eleanor, Rose ressemblait exactement au portrait du vieil oncle Pargiter, du régiment de cavalerie Pargiter. Martin, à présent qu'il avait rasé sa moustache et qu'on voyait ses lèvres, aurait dû être... Quoi donc ? Peut-être un architecte, se dit-elle. Il est tellement... Elle leva la tête. Il grêlait. Des verges blanches coupaient la fenêtre, dans la pièce du fond. Une forte rafale de vent ploya les petits arbustes dont le vert pâlit. Une fenêtre battit en haut, dans la chambre de sa mère. Je devrais monter la fermer, se dit Eleanor. La pluie doit entrer.

« Eleanor, dit Rose, Eleanor », répéta-t-elle.

Eleanor sursauta.

« Eleanor est soucieuse, dit Martin.

– Non, pas du tout. De quoi parliez-vous ?

– Je voulais te demander, dit Rose, si tu te rappelais cette histoire, quand on a cassé le microscope ? Eh bien, j'ai rencontré ce garçon... cet horrible garçon à face de furet, Erridge, là-haut, dans le Nord.

– Il n'avait rien d'horrible », dit Martin.

Rose insista : « Mais si, un horrible petit hypocrite. Il a prétendu que j'avais cassé le microscope, alors que c'était lui... Tu te souviens du drame que ça a fait ? » Elle se tourna vers Eleanor.

« J'ai oublié celui-là, il y en a eu tellement !

– C'était un des pires, fit Martin.

– Pour ça oui », dit Rose. Elle pinça les lèvres. Un souvenir parut lui revenir à la mémoire, et elle regarda Martin. « Et après, quand c'était fini, tu es monté dans la nursery et tu m'as demandé d'aller avec toi chercher des insectes d'eau dans le Round Pond. T'en souviens-tu ? »

Elle s’interrompit. Cette aventure a un côté étrange, se dit Eleanor, car la voix de sa sœur avait une intensité particulière.

« Et tu as dit, poursuivit Rose : “Je te le demanderai trois fois, et si tu ne réponds pas à la troisième, j’irai seul.” Alors j’ai juré : je l’y laisserai aller seul. » Ses yeux bleus flamboyaient.

« Je te vois encore, dit Martin. Avec ta robe rose et un couteau à la main.

– Et tu es parti », reprit Rose – elle parlait avec une curieuse véhémence –, « je me suis précipitée dans la salle de bains, où je me suis fait cette coupure. » Elle montra son poignet. Eleanor vit une mince cicatrice blanche au-dessus de la jointure du poignet.

Quand a-t-elle fait ça ? se demanda Eleanor. Elle ne s’en souvenait plus. Rose s’était enfermée dans la salle de bains avec un couteau et s’était coupé le poignet. Elle-même n’en avait rien su. Elle considéra la marque blanche. Cela avait dû saigner.

« Oh ! Rose a toujours été une incendiaire », déclara Martin. – Il se leva. « Elle a toujours eu un caractère du diable », ajouta-t-il. Il resta un moment debout, promenant son regard autour du salon, encombré de pièces de mobilier hideuses ; il s’en serait débarrassé à la place d’Eleanor s’il avait dû habiter là. Mais peut-être ces choses-là lui étaient-elles indifférentes.

« Tu es invité à dîner ? » dit Eleanor. Il dînait chaque soir hors de chez lui. Elle eût aimé lui demander chez qui il allait ce soir-là.

Il inclina la tête sans répondre. Il voit toutes sortes de gens que je ne connais pas, se dit-elle, et il n’a aucune envie d’en parler. Il s’était retourné vers la cheminée.

« Ce tableau a besoin d’être nettoyé. » Il indiquait du doigt le portrait de leur mère tout en le considérant d’un œil critique.

« C’est un joli tableau, ajouta-t-il. Mais n’y avait-il pas une fleur dans l’herbe ? »

Eleanor leva les yeux. Cela faisait des années qu’elle ne l’avait pas vraiment regardé.

« Tu crois ? dit-elle.

– Oui, une petite fleur bleue, répondit Martin. Je m’en souviens, dans mon enfance... »

Il se détourna. Un souvenir d’enfance le submergea quand son regard tomba sur Rose, assise près de la table à thé, le poing toujours fermé. Il la revoyait, le dos contre la porte de la salle d’étude, très rouge, les lèvres pincées, comme à présent. Elle avait voulu obtenir quelque chose de lui, mais il avait fait une boulette de papier qu’il lui avait lancée à la figure.

« Quelle vie affreuse, que celle des enfants, dit-il avec un geste de la main dans sa direction, tandis qu’il traversait le salon. N’est-ce pas, Rose ?

– Oui, répondit-elle. Et ils ne peuvent le dire à personne. »

Le vent s’enfla soudain en rafale. On entendit un bruit de verre cassé.

« La serre de Miss Pym, dit Martin, s’arrêtant, la main sur le loquet de la porte.

– Miss Pym ? Elle est morte depuis vingt ans ! »

1910

À la campagne, ce n'était là qu'une journée banale dans le long enroulement de celles qui se dévident à mesure que les années passent du vert à l'orange, de l'herbe à la moisson. Il ne faisait ni chaud ni froid ; une journée de printemps anglais, assez brillante, mais le nuage pourpré, derrière la colline, pouvait bien être signe de pluie. Et sur les prés, l'ombre déferlait, puis le soleil.

À Londres, la pression, l'empreinte de la saison se faisaient déjà sentir, surtout dans le West End où les drapeaux flottaient, les cannes heurtaient le sol et les robes ondulaient ; sur les maisons, repeintes à neuf, on avait posé les auvents de toile et suspendu des corbeilles de géraniums rouges qui se balançaient. Les parcs aussi – Saint James, Green Park, Hyde Park – se préparaient. Dès le matin, avant qu'ait pu commencer le défilé des promeneurs, les sièges verts s'alignaient parmi les massifs rebondis, ornés de jacinthes bouclées, comme s'ils attendaient un événement, un lever de rideau ; l'arrivée de la reine Alexandra saluant au passage des grilles. Elle avait un visage semblable à un pétale de fleur, et elle portait toujours son œillet rose.

Des hommes étendus à plat sur le gazon lisaient les journaux, leur col de chemise ouvert. Dans l'emplacement dénudé, frotté, près de Marble Arch, on s'attroupait autour des orateurs que les nurses considéraient d'un œil vague ; les mères, assises sur l'herbe, regardaient jouer leurs enfants. Le long de Park Lane, et de Piccadilly, fourgons, autos et omnibus roulaient comme si les rues étaient des glissières. Ils s'arrêtaient avec une secousse donnant l'impression d'un puzzle soudain achevé, mais aussitôt disloqué, car la saison battait son plein et les rues étaient encombrées. Au-dessus de Park Lane et de Piccadilly, les nuages conservaient toute leur liberté, erraient selon leur ca-

price, teignaient les fenêtres d'or puis les badigeonnaient de noir, passaient et s'évanouissaient. Et pourtant au-dessus de Park Lane ces nuages semblaient aussi massifs que les marbres d'Italie qui luisent, veinés de jaune, dans les carrières.

Si l'omnibus s'arrête ici, se dit Rose, avec un regard de côté, je descendrai. Il fit halte et elle se leva. En montant sur le trottoir, elle se vit reflétée dans la devanture d'un tailleur, et regretta de ne s'habiller pas mieux, de n'être pas plus élégante. Toujours des redingotes, des tailleurs de chez Whiteley. Mais c'était un gain de temps, et du reste, les années – elle avait passé quarante ans – vous rendent indifférente à l'opinion d'autrui. On lui disait autrefois : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Pourquoi ne faites-vous pas ceci ou cela ? » On s'interposait. Mais c'était fini.

Elle s'arrêta par habitude, sur le pont, dans une des petites niches du parapet. Les gens s'arrêtent toujours pour contempler l'eau. Ce matin-là, elle coulait vite, teintée d'or boueux, avec des bandes unies et de petites vagues, car la marée était haute. Les remorqueurs et les gabares traditionnelles flottaient avec leurs bâches noires qui laissaient paraître du blé. L'eau tourbillonnait autour des arches. Tandis qu'elle restait les yeux fixés sur le fleuve, un sentiment, enfoui au fond d'elle-même, traça une ébauche avec les lignes du courant. Le dessin était douloureux. Elle se souvenait d'une soirée, après certaines fiançailles. Elle était à cette même place ; elle pleurait ; ses larmes coulaient, et son bonheur, semblait-il, s'effondrait. Alors elle s'était retournée – elle se retourna de nouveau. Elle avait aperçu les églises, les mâts et les toits de la Cité. *Cela* reste, avait-elle songé. Et en vérité, la vue était splendide… Elle la contempla, puis, de l'autre côté, le Parlement lui apparut. Le visage de Rose prit une drôle d'expression, qui tenait à la fois du froncement de sourcils et du sourire. Elle se rejeta légèrement en arrière, comme si elle conduisait une armée.

« Diables d’imbéciles ! » fit-elle à haute voix, tandis qu’elle frappait du point le parapet. Un commis passa et la dévisagea, surpris. Elle se mit à rire. Elle parlait souvent toute seule. Pourquoi pas ? Cela faisait partie de ses consolations, de même que son costume tailleur et le chapeau qu’elle enfonçait, sans le moindre coup d’œil à la glace. Si les gens ont envie de rire – qu’on les laisse rire. Elle continua son chemin. Elle allait chez ses cousines, à Hyam’s Place. Elle s’était invitée elle-même, sous l’inspiration du moment, après sa rencontre avec Maggie, dans un magasin. D’abord, elle avait entendu une voix, puis aperçu une main. Et rien qu’au son de cette voix, avant que Maggie ne l’ait vue, Rose, assise au comptoir, avait éprouvé un sentiment – qu’elle qualifia d’amitié – et qui, né d’une communauté de sang, avait une force singulière, car elle connaissait peu ses cousines qui étaient restées longtemps à l’étranger. Elle s’était levée et avait dit : « Puis-je venir vous voir ? » et cependant, occupée comme elle l’était, elle détestait couper sa journée. Elle continua son chemin. Les deux sœurs habitaient Hyam’s Place, de l’autre côté de l’eau – Hyam’s Place : un demi-cercle de vieilles maisons avec le nom gravé au centre. Rose passait devant sans cesse, lorsqu’elle habitait là-bas. En ces jours lointains, elle s’était demandé qui était Hyam, sans avoir jamais résolu la question de manière satisfaisante. Elle continua son chemin et traversa le pont.

La rue misérable au sud de la Tamise était très bruyante. De temps à autre une voix se détachait de la clameur générale. Une femme criait à sa voisine ; un enfant pleurait ; un homme poussait une charrette à bras, levait la tête et braillait aux fenêtres, en passant. Lits de fer, grilles à charbon, tisonniers, tiges de métal tordues s’entassaient dans sa charrette. Il était impossible de savoir si l’homme vendait ou achetait la vieille ferraille. Son cri conservait une même cadence, mais les mots s’effaçaient presque complètement.

Un bruit d'essaim, la rumeur des nombreuses voitures, l'appel des vendeurs, les cris individuels et ceux de la foule montaient dans la pièce du haut, à Hyam's Place, où Sara Pargiter était assise au piano. Elle chantait. Elle s'arrêta et observa sa sœur qui mettait le couvert.

« Parcours les vallées, murmura-t-elle, en la suivant des yeux, cueille chaque rose. » Elle se tut. « C'est ravissant », dit-elle ensuite d'un ton rêveur. Maggie avait pris un bouquet, coupé le fil serré qui le retenait et avait étalé les fleurs sur la table. Elle les arrangeait dans un pot de terre cuite. Les fleurs étaient de couleur différente : bleues, blanches et violettes. Sara regardait Maggie les disposer. Soudain elle éclata de rire.

« Pourquoi ris-tu ? » demanda Maggie, distraite ; elle ajouta une fleur violette et jugea de l'effet.

« Transportée par l'extase de la contemplation, elle se voile les yeux avec des plumes de paon trempées dans la rosée du matin », fit Sara, montrant du doigt la table. Elle se leva d'un bond et pirouetta autour de la pièce. « Maggie prétend que trois et deux sont une même chose. Trois et deux sont une même chose. » Et Sara indiqua la table où trois couverts étaient mis au lieu de deux.

« Mais nous sommes trois, répondit Maggie. Rose vient. » Sara, immobile, la mine soudain longue, répéta :

« Rose vient ?

– Je te l'ai dit. J'ai dit : "Rose viendra déjeuner vendredi." Et nous sommes vendredi. Rose va arriver. Elle sera ici d'une minute à l'autre », et Maggie se leva pour plier un morceau d'étoffe tombé à terre.

« Nous sommes vendredi, et Rose va arriver, répéta Sara.

– Je te l'ai raconté. J'étais dans un magasin, j'achetais du tissu, et quelqu'un... » Maggie s'interrompit pour refaire plus

soigneusement son pli et reprit : « ... quelqu'un a surgi de derrière un comptoir et m'a dit : "Je suis votre cousine, votre cousine Rose. Est-ce que je peux aller vous voir ? N'importe quel jour, à n'importe quelle heure", alors j'ai répondu : "Venez déjeuner." » Et Maggie posa son étoffe sur une chaise.

Elle promena ses regards autour d'elle, examina si tout était en ordre ; les chaises manquaient, Sara en approcha une.

« Rose va arriver, fit-elle, et s'assoira ici. » Elle avança la chaise auprès de la table, en face de la fenêtre. « Elle enlèvera ses gants et en posera un ici, et l'autre là, et elle dira : "Je ne suis jamais venue dans ce quartier de Londres."

– Et après ? demanda Maggie, les yeux fixés sur la table.

– Tu diras : "C'est très pratique pour les théâtres."

– Et après ?

– Après elle dira avec une nuance de regret, en souriant, la tête penchée de côté : "Allez-vous souvent au théâtre, Maggie ?"

– Non, répondit Maggie, Rose a les cheveux roux.

– Les cheveux roux ! s'écria Sara. Je les croyais gris ; une petite mèche échappée d'une toque noire.

– Non, dit Maggie. Elle a beaucoup de cheveux, et ils sont roux.

– Cheveux rouges, Rose rouge, s'écria Sara, en tournant sur un pied. Rose au cœur de flamme, Rose à la poitrine embrasée. Rose d'un monde lassé... Rose rouge, rouge ! »

Une porte battit en bas. Des pas montaient l'escalier.

Les pas s'arrêtèrent. Elles entendirent une voix demander : « Encore plus haut ? Tout à fait en haut ? Merci. » Puis les pas recommencèrent à monter les marches.

« C'est la pire des tortures... », dit Sara – elle se tordait les mains et se collait à sa sœur – « que la vie...

– Ne fais pas l'imbécile ! » dit Maggie, la repoussant tandis que la porte s'ouvrait.

Rose entra.

« Il y a des siècles que nous ne nous sommes vues », dit-elle en serrant la main de ses cousines.

Elle se demandait pourquoi elle était venue. Tout lui paraissait différent de ce qu'elle s'était figuré. La pièce avait un aspect assez pauvre ; le tapis ne couvrait pas le plancher. Une machine à coudre se trouvait dans un coin, et Maggie, elle non plus, ne ressemblait pas à ce qu'elle était dans le magasin. Mais Rose aperçut un fauteuil rouge et or ; elle le reconnut avec soulagement.

« Il était dans le hall, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en y déposant son sac.

– Oui, dit Maggie.

– Et cette glace. » Rose regardait le vieux miroir italien, brouillé de taches, pendu entre les deux fenêtres. « N'était-il pas là-bas, lui aussi ?

– Oui, répondit Maggie, dans la chambre de ma mère. »

Un silence tomba. Il ne restait plus rien à dire, semblait-il.

« Quel joli appartement vous avez trouvé ! » reprit Rose, pour soutenir la conversation. La pièce était grande et de petites sculptures ornaient les montants de portes. « Mais ne le trouvez-vous pas trop bruyant ? »

L'homme criait sous la fenêtre. Rose regarda au-dehors. Une rangée de toits d'ardoise s'alignait en face, comme autant

de parapluies à demi ouverts, et en arrière, les surplombant de très haut, s'élevait un grand bâtiment qui, à part ses rayures noires, semblait tout en verre. C'était une fabrique. L'homme braillait dans la rue au-dessous.

« Oui, c'est bruyant, dit Maggie, mais très pratique.

– Très pratique pour les théâtres, déclara Sara qui apportait la viande.

– Oui, c'est ce que je trouvais », fit Rose. Elle se tourna vers Sara pour ajouter : « Lorsque j'habitais ici.

– Tu habitais ici ? dit Maggie en servant les côtelettes.

– Non, pas ici, au tournant, avec une amie.

– Nous pensions que tu étais à Abercorn Terrace, dit Sara.

– Ne peut-on habiter plus d'un endroit ? » demanda Rose, vaguement agacée, car elle avait habité bien des endroits, éprouvé bien des passions et fait beaucoup de choses.

« Je me souviens d'Abercorn Terrace », dit Maggie. Elle s'arrêta puis reprit : « Il y avait une pièce très longue, un arbre au fond, et au-dessus de la cheminée, le portrait d'une jeune femme avec des cheveux roux. »

Rose inclina la tête. « Maman, quand elle était jeune.

– Et une table ronde se trouvait au milieu du salon », poursuivit Maggie.

Rose, de nouveau, acquiesça d'un signe.

« Et vous aviez une femme de chambre avec des yeux très proéminents.

– Crosby. Elle est encore chez nous. »

Elles mangèrent en silence.

« Et ensuite ? demanda Sara, comme une enfant qui réclame une histoire.

– Et ensuite ? dit Rose. Eh bien… » Elle regarda Maggie, se la rappela petite fille, venant prendre le thé.

Elle vit la famille, assise autour de la table ronde ; un détail, oublié depuis des années, lui revint à l'esprit. Milly qui effilochait la mèche de la bouilloire à l'aide d'une épingle à cheveux, puis Eleanor avec ses livres de comptes ; et elle-même allant trouver sa sœur : « Eleanor, je veux aller chez Lamley. »

Son passé semblait submerger le présent. Et Rose avait envie d'en parler, de dire quelque chose d'elle-même qu'elle n'avait jamais avoué à personne. Quelque chose de caché ! Elle se taisait, le regard posé sur les fleurs, au milieu de la table, sans les voir ; mais elle remarqua un nœud bleu, sous le verni jaune du vase.

« Je me souviens d'oncle Abel, fit Maggie. Il m'a donné un collier bleu pointillé d'or.

– Il vit encore », dit Rose.

Elles parlaient, songea-t-elle, comme si Abercorn Terrace était une scène dans une pièce de théâtre. Elles parlaient comme si elles s'entretenaient de personnages véritables, qui ne le seraient cependant pas à la façon dont elle-même se sentait vraie. Elle éprouvait une sorte de confusion, l'impression d'être à la fois deux femmes différentes, de vivre deux époques en même temps. Elle était la petite fille en robe rose, et pourtant elle se trouvait ici, dans cette pièce. Un grand tintamarre retentit sous les fenêtres. Un camion passait en grondant. Les verres tintèrent sur la table, Rose eut un léger sursaut ; éveillée de ses souvenirs d'enfance, elle sépara les verres.

« Ne trouvez-vous pas que c'est très bruyant ici ? demanda-t-elle.

– Oui, mais c'est très pratique pour les théâtres », répondit Sara.

Rose leva la tête. Elle s'était répétée. Sara me prend pour une vieille folle, se dit-elle, qui fait deux fois la même remarque. Elle rougit un peu.

À quoi bon, songea-t-elle, parler aux gens de son passé ? Que signifie-t-il du reste ? Elle regarda fixement le nœud bleu, légèrement noué dans le verni jaune. Pourquoi suis-je venue quand elles se moquent de moi ? Sally se leva pour ôter les assiettes.

« Et Delia... », fit Maggie, tandis qu'elles attendaient. Elle attira le vase à elle et se mit à arranger les fleurs. Elle n'écoutait pas ; elle suivait ses propres pensées. Rose l'examinait, Maggie lui rappelait Digby – absorbé par la composition d'un bouquet, comme si l'ordonnance des fleurs, placer le blanc à côté du bleu, était la chose la plus importante du monde.

« Elle a épousé un Irlandais », dit Rose tout haut.

Maggie prit une fleur bleue et la mit à côté d'une blanche.

« Et Edward ? demanda-t-elle.

– Edward... », commençait à dire Rose, lorsque Sally entra avec le pudding. Elle entendit la question.

« Edward ! s'écria-t-elle. Ô ! yeux flétris de la sœur de ma femme défunte... soutien desséché de ma vieillesse décrépite... » Elle déposa le pudding et ajouta : « Voilà Edward, je cite une phrase d'un livre qu'il m'a donné. Ma jeunesse perdue... Ma jeunesse perdue. » La voix était celle d'Edward. Rose aurait cru l'entendre. Car il affectait de se dénigrer, alors qu'il avait de lui-même une excellente opinion.

Mais ce n'était pas là Edward tout entier. Et il déplaisait à Rose qu'on se moquât de lui, car elle aimait beaucoup Edward, était très fière de lui.

« Ma jeunesse perdue, ça ne ressemble guère à l'Edward d'à présent, dit-elle.

– C'est ce que je pensais », fit Sara, reprenant sa place en face de Rose.

Elles gardèrent le silence. Rose, les yeux fixés sur la fleur, continuait à se répéter : Pourquoi suis-je venue ? Pourquoi avait-elle bouleversé sa matinée, interrompu sa journée de travail ; quand il était si clair qu'on n'avait pas désiré sa visite ?

« Continue, Rose, dit Maggie, qui servait le pudding. Continue à nous parler des Pargiter.

– Des Pargiter ? » répéta Rose. Elle se vit courant le long d'une large avenue, à la lueur des becs de gaz.

« Qu'y a-t-il de plus ordinaire ? dit-elle. Une famille nombreuse, qui habitait une grande maison... » Et cependant elle sentait qu'elle-même avait été très intéressante. Elle s'interrompit.

Sara la regarda.

« Il n'y avait rien là d'ordinaire, dit-elle. Les Pargiter », elle traça une ligne sur la nappe avec la fourchette qu'elle tenait à la main, « les Pargiter vont de l'avant, encore et encore », ici la fourchette toucha le moulin à sel, « jusqu'à ce qu'ils arrivent à un rocher et alors, Rose », Sara lança un regard à Rose qui se redressa légèrement, « Rose éperonne son cheval, elle va droit sur un homme en veste d'or et dit : "Le diable emporte vos yeux !" N'est-ce pas tout à fait Rose, Maggie ? » dit-elle, regardant sa sœur, comme si elle venait de tracer un portrait sur la nappe.

C'est vrai, songeait Rose en mangeant son pudding. C'est bien moi. Et de nouveau elle eut l'étrange sensation d'être deux personnes à la fois.

« Voilà qui est fini », dit Maggie. Elle repoussa son assiette. « Viens t'asseoir dans le fauteuil, Rose », dit-elle.

Maggie avança un fauteuil près de la cheminée. Rose vit que le siège avait des ressorts comme des cerceaux.

Elles sont pauvres, se dit-elle, en jetant un regard circulaire. Voilà pourquoi elles ont choisi cette maison bon marché. Elles font la cuisine. Sally est allée préparer le café. Rose rapprocha son fauteuil de celui de Maggie.

« Tu fais tes robes ? demanda Rose, montrant la machine à coudre, dans le coin, sur laquelle se trouvait un coupon de soierie.

– Oui, répondit Maggie, les yeux tournés vers la machine.

– Pour un bal ? » demanda Rose.

La soie verte avait des reflets bleus.

« Demain soir », fit Maggie. Elle porta la main à son visage, avec un drôle de geste, comme si elle avait quelque chose à dissimuler. Elle veut se cacher de moi, songea Rose, et moi d'elle. Rose l'examina : elle s'était levée et enfilait l'aiguille. Rose remarqua ses grandes mains maigres et robustes.

« Je n'ai jamais pu faire mes robes », dit-elle, observant sa cousine qui arrangeait la soie, pour qu'elle fût bien lisse sous l'aiguille. Rose commençait à se sentir à l'aise. Elle enleva son chapeau et le lança par terre. Maggie l'approuva du regard. Rose était belle, un peu ravagée, plutôt masculine.

« Mais, dit Maggie qui commençait à tourner la roue avec précaution, tu faisais autre chose. » Elle parlait du ton absorbé de ceux qui se servent de leurs doigts.

La machine avait un ronron sympathique, tandis que l'aiguille piquait la soie.

« Oui, je faisais autre chose, dit Rose en caressant le chat qui s'étirait contre son genou, quand j'habitais par ici. Mais il y a des années de cela, ajouta-t-elle. Lorsque j'étais jeune ; j'habitais avec une amie et j'enseignais les petits voleurs. »

Maggie ne répondit pas. Elle faisait tourner et tourner la manivelle de la machine.

« J'ai toujours préféré les voleurs à tout le monde, ajouta Rose au bout d'un moment.

– Oui, répondit Maggie.

– Je n'ai jamais trouvé agréable de vivre à la maison. Je préférais de beaucoup être chez moi.

– Oui », répondit Maggie.

Rose continuait à parler.

C'était très facile, vraiment très facile. Inutile de dire des choses remarquables ni de s'entretenir de soi. Rose décrivait Waterloo Road, d'après ses souvenirs, lorsque Sara entra avec le café.

« Qu'est-ce donc que ce gros homme auquel tu t'accrochais dans la Campagna ? dit-elle.

– La Campagna ? fit Rose. Nous n'en avons pas parlé.

– À travers une porte, répondit Sara, la conversation prend un drôle de son. »

Elle versa le café et tendit une tasse à Rose.

« Je croyais que vous parliez de l'Italie. De la Campagna, du clair de lune. »

Rose secoua la tête : « Nous parlions de Waterloo Road. » Mais qu'avait-elle dit ? Il ne s'était pas agi seulement de Water-

loo Road. Peut-être avait-elle raconté des bêtises, la première chose qui lui venait à l'esprit ?

« Toutes les conversations seraient absurdes, je pense, si on les mettait par écrit », fit-elle en remuant son café.

Maggie arrêta sa machine un instant et dit avec un sourire : « Même si on ne le fait pas. »

Rose protesta : « Mais c'est la seule façon de nous connaître. » Elle consulta sa montre. Il était plus tard qu'elle ne pensait. Elle se leva.

« Il faut que je parte. Mais pourquoi ne venez-vous pas avec moi ! » ajouta-t-elle, sous l'inspiration du moment.

Maggie leva les yeux : « Où cela ? » fit-elle.

Rose se tut, et finit par répondre. « À une réunion. » Elle voulait cacher ce qui lui tenait le plus à cœur ; elle se sentait extraordinairement gênée. Cependant elle désirait les emmener. Pourquoi cela ? se demanda-t-elle, tandis qu'elle attendait, l'air embarrassé. Il y eut un silence.

« Vous pourriez attendre en haut, fit-elle brusquement. Vous verriez Eleanor, Martin – les Pargiter en chair et en os. » Elle se rappela la phrase de Sara : « La caravane qui traverse le désert », dit-elle.

Elle regarda Sara qui, en équilibre sur le bras d'un fauteuil, sirotait son café, en remuant un pied de bas en haut.

« Est-ce que j'y vais ? » demanda-t-elle, d'un air vague, en continuant à agiter son pied.

Rose haussa les épaules. « Si tu en as envie, fit-elle.

– Mais en ai-je envie ? continua Sara, son pied toujours en mouvement. Cette réunion ? qu'en penses-tu, Maggie ? » Elle fit appel à sa sœur. « Dois-je y aller ou non ? » Maggie se taisait.

Sara se leva et resta un instant à la fenêtre. Elle fredonnait : « Parcours les vallées ; cueille toutes les roses. » L'homme passa dans la rue ; il criait : « Vieille ferraille ? Qui a de la vieille ferraille ? » Elle se retourna d'un geste brusque.

« J'y vais », dit-elle. Son parti était pris. « J'enfile mes affaires et je reviens. »

Elle se leva d'un bond et alla dans sa chambre. Elle ressemble à un de ces oiseaux du zoo, songea Rose, qui ne volent pas, mais se déplacent très vite en sautillant sur le gazon.

Rose se tourna vers la fenêtre. Cette petite rue était déprimante. Un cabaret se trouvait au coin. Les maisons d'en face avaient un aspect sombre, malpropre, et on entendait beaucoup de bruit. « Vieille ferraille à vendre, criait l'homme, sous la fenêtre. Vieille ferraille ? » Des enfants vociféraient ; ils jouaient à un jeu sur le trottoir marqué à la craie. Elle s'attarda à les observer.

« Pauvres petits misérables », dit-elle. Elle ramassa son chapeau et y enfonça vivement deux épingles. « Ne trouvez-vous pas ça quelquefois gênant », elle tapotait son chapeau d'un côté, devant la glace, « quand vous rentrez tard le soir ? Ce cabaret au coin ?

– Tu penses aux ivrognes ?

– Oui », répondit Rose. Elle attacha les boutons de cuir de son costume tailleur et se donna une petite tape ici et là, comme si elle se préparait à partir.

« Et de quoi parlez-vous, à présent ? demanda Sara qui entrait, ses souliers à la main. D'un autre séjour en Italie ?

– Non, répondit Maggie, la bouche pleine d'épingles, des ivrognes qui vous suivent.

– Des ivrognes qui vous suivent, répéta Sara, en s'asseyant pour se chausser. Moi, dit-elle, on ne me suit pas. »

Rose sourit, c'était évident. Sara avait le teint jaune, elle était anguleuse et laide.

« Je peux traverser le pont de Waterloo à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, ajouta Sara en tirant sur ses lacets de souliers, sans que personne y prenne garde. » Le lacet avait un nœud, elle le défit avec des gestes maladroits. « Mais je me souviens qu'une femme m'a dit... une très belle femme, elle ressemblait à... »

Maggie l'interrompit : « Dépêche-toi, Rose attend.

– ... Rose attend..., eh bien la femme m'a dit, lorsqu'elle est entrée dans Regent's Park, de prendre une glace », Sara se leva pour enfoncer son pied dans son soulier, « de prendre une glace à une de ces petites tables sous les arbres, ces petites tables rondes avec leurs nappes, sous les arbres. » Sara sautillait dans la pièce, un pied chaussé et l'autre non. « Des yeux traversaient chaque feuille, dit-elle encore, comme des rayons de soleil, et sa glace était fondue... sa glace était fondue », répéta-t-elle, tapant sur l'épaule de sa sœur en pivotant sur la pointe du pied.

Rose tendit la main. « Tu restes terminer ta robe, dit-elle. Tu ne viens pas avec nous ? » C'était Maggie qu'elle eût désiré emmener.

« Non, je ne vous suis pas, dit-elle en donnant une poignée de main à sa cousine ; je détesterais ça », ajouta-t-elle, avec un sourire et une candeur déconcertants.

Voulait-elle parler de moi ? songeait Rose, lorsqu'elle descendit l'escalier. Maggie me déteste-t-elle, moi qui l'ai prise en affection ?

Dans le passage qui mène au vieux square au-delà de Holborn, un vieillard cassé, au nez rouge et qui paraissait avoir subi bien des années d'attente au coin des rues, vendait des violettes.

Il avait sa place près d'une rangée de bornes. Les bouquets, solidement ficelés, se composaient de fleurs plutôt flétries, entourées d'une collerette de feuilles vertes ; on en voyait toute une rangée sur l'éventaire, car le vieux bonhomme en avait peu vendu.

« Jolies violettes, violettes fraîches », répétait-il automatiquement à l'approche d'un passant. La plupart des gens ne le regardaient même pas. Mais il n'en continuait pas moins à répéter sa phrase : « Jolies violettes, violettes fraîches », d'un ton machinal et comme s'il ne comptait guère sur un acheteur. Deux dames s'avancèrent, il leur tendit ses bouquets et répéta une fois de plus : « Jolie violettes, violettes fraîches. » L'une d'elles plaqua deux pièces de bronze sur le plateau, et le vieux leva la tête. L'autre dame s'arrêta, posa la main sur le pilier et déclara : « Je vous laisse ici », sur quoi la première, qui était grosse et courte, la frappa sur l'épaule et lui dit : « Ne faites pas la sotte ! » et l'autre, la grande, partit d'un brusque éclat de rire, prit un bouquet de violettes sur le plateau tout comme si elle l'avait payé, et elles s'en allèrent ensemble. Drôle de cliente, se dit l'homme, elle a pris les fleurs, quand ce n'est pas elle qui a payé ! Il les suivit des yeux lorsqu'elles firent le tour du square, puis il reprit son marmottage : « Jolies violettes, violettes fraîches. »

« Est-ce là que vous vous réunissez ? » demanda Sara.

L'endroit était paisible. Le bruit de la circulation ne s'entendait plus. Les arbres n'avaient pas encore toutes leurs feuilles et les ramiers s'agitaient et roucoulaient à leurs cimes. Des brindilles tombaient sur le trottoir quand les oiseaux voletaient dans les branches. Une brise tiède souffla au visage de Rose et de Sara qui continuaient leur chemin autour du square.

« Voici la maison », dit Rose avec un geste. Elles s'arrêtèrent devant une façade ; l'encadrement de porte était sculpté et toute une liste de noms se lisait sur le montant. Les

fenêtres de l’entresol, ouvertes, laissaient voltiger les rideaux çà et là et, au travers, on apercevait une rangée de têtes. Des gens semblaient s’entretenir, assis autour d’une table.

Rose s’arrêta sur le seuil et demanda :

« Entrez-vous, oui ou non ? »

Sara hésita. Elle jeta un coup d’œil à l’intérieur, puis elle brandit son bouquet de violettes à la figure de Rose et s’écria : « Très bien ! En avant, marche ! »

Miriam Parrish donnait lecture d’une lettre. Eleanor emplissait de hachures les rayures de son buvard en songeant : J’ai entendu et vu si souvent cela, et elle regarda autour d’elle. Les visages eux-mêmes semblaient se répéter. On voyait le type Judd, le type Lazenby, et Miriam est là, se dit-elle, en dessinant sur son buvard. Je sais ce que celui-ci va dire, ce que celle-là va dire ; elle creusa un petit trou dans son papier. À ce moment-là Rose entra. Mais qui donc l’accompagne ? se demanda Eleanor. Une personne qu’elle ne reconnaissait pas, à qui Rose, d’un geste, indiquait une place dans un coin, et la réunion continua. Pourquoi faisons-nous ça ? se dit Eleanor. Elle traça des rayons tout autour du trou percé dans son buvard et leva la tête. Quelqu’un passait, qui sifflait et effleurait bruyamment de sa canne les barreaux de la grille. Un arbre balançait ses branches dans le jardin. Les feuilles se déployaient déjà... Miriam posa ses papiers. Mr. Spicer se leva.

Il n’y a pas d’autre moyen, sans doute, se dit Eleanor. Elle ramassa son crayon et prit des notes pendant que Mr. Spicer parlait. Elle découvrit que son crayon pouvait les inscrire très exactement, tandis qu’elle pensait à autre chose. Il semblait qu’elle fût capable de se scinder en deux personnes, dont l’une suivait la discussion – et trouvait que l’orateur s’en tirait fort bien – tandis que l’autre se promenait le long d’une pente ga-

zonnée et s'arrêtait devant un arbre en fleur. Car Eleanor, par ce bel après-midi, aurait aimé aller à Kew. Était-ce un magnolia ? se demanda-t-elle, ou bien sont-ils déjà passés ? Les magnolias, se rappela-t-elle, n'ont pas de feuilles, seulement des masses de fleurs blanches… Elle fit un trait sur son buvard.

À présent, c'est le tour de Pickford…, se dit-elle en le regardant. Mr. Pickford prit la parole. Eleanor traça d'autres bâtons, les noircit. Puis elle leva la tête car la voix avait changé de ton.

« Je connais très bien ce quartier de Westminster, disait Miss Ashford.

– Moi aussi ! répondit Mr. Pickford, je l'ai habité quarante ans. »

Eleanor fut étonnée. Elle avait toujours pensé qu'il habitait à Ealing. Vraiment c'était à Westminster qu'habitait ce petit homme actif, rasé de près, qu'elle imaginait toujours en train de courir, un journal sous le bras, pour attraper son train ? À Westminster, vraiment ? C'est curieux, se dit-elle.

La discussion reprit. On entendait roucouler les ramiers. Rou-cou, rou-cou… Martin parlait. Il parlait très bien… mais il est trop ironique, ça indispose les gens, songea Eleanor, et elle dessina un autre trait.

À ce moment le bruit précipité d'une auto qui roulait au-dehors leur parvint. Elle s'arrêta devant la fenêtre. Martin se tut. Il y eut un instant de silence puis la porte s'ouvrit et une grande femme entra, en toilette du soir. Tout le monde leva la tête.

« Lady Lasswade. » Mr. Pickford se leva et recula sa chaise qui grinça sur le plancher.

« Kitty ! » s'écria Eleanor. Elle se leva à demi, puis se rassit. Il y eut un peu d'agitation. On trouva une chaise pour Lady Lasswade qui se plaça en face d'Eleanor.

Elle s'excusa : « Je suis désolée d'être en retard ; et d'arriver dans ce ridicule accoutrement », dit-elle en touchant son manteau. Cette tenue de soirée faisait un drôle d'effet en plein jour ; des choses brillantes miroitaient dans ses cheveux.

« L'Opéra ? demanda Martin, lorsqu'elle s'assit à côté de lui.

– Oui », fit-elle, brièvement. Elle posa ses gants sur la table d'un geste décidé. Son manteau s'ouvrit, et laissa paraître l'éclat d'une robe de lamé. Kitty paraissait vraiment étrange au milieu des autres ; mais c'est gentil à elle d'être venue malgré l'Opéra, se dit Eleanor en la regardant. La réunion reprit.

Depuis combien de temps est-elle mariée ? se demanda Eleanor. Combien de temps s'est-il passé depuis que nous avons cassé la balançoire, ensemble, à Oxford ? Elle traça un nouveau trait sur le buvard. La tache se trouvait entourée de rayons.

« ... et nous avons discuté l'affaire en toute franchise », disait Kitty. Eleanor prêta l'oreille. Voilà les manières que j'aime, se disait-elle. Elle avait rencontré Sir Edward à un dîner... Ce sont des manières de grandes dames, péremptoires, naturelles, et qui charment Mr. Pickford, mais qui irritent Martin, c'est visible. Il faisait fi de Sir Edward et de sa franchise. Mr. Spicer se lança dans la discussion, Kitty s'en mêla, puis Rose. Tous étaient à couteaux tirés. Eleanor écoutait, de plus en plus irritée. Ça revient à dire : j'ai raison et vous avez tort, songea-t-elle. Ces discussions ne sont qu'une perte de temps. Si seulement nous pouvions arriver à quelque chose de plus profond, se dit-elle en plantant son crayon dans son buvard. Tout à coup le seul point qui importait lui apparut. Elle avait les mots sur le bout de la langue, mais au moment où elle s'éclaircissait la gorge, Mr. Pickford ramassa ses papiers et se leva. Il fallait l'excuser... Il devait se rendre au palais de justice... Et il sortit.

La réunion traînait. Le cendrier au milieu de la table se remplissait de bouts de cigarettes ; l'atmosphère était enfumée.

Mr. Spicer s'en alla ; Miss Bodham s'en alla. Miss Ashford entoura son cou d'une écharpe bien serrée, ferma sa serviette et sortit de la salle à grands pas. Miriam Parrish enleva son pince-nez et le fixa à un crochet cousu à son corsage. Tout le monde partait. La réunion était finie. Eleanor se leva ; elle aurait voulu parler à Kitty, mais Miriam l'arrêta.

« C'est à propos de ma visite chez vous, vendredi.

– Ah oui, dit Eleanor.

– Je viens de me rappeler que j'ai promis d'emmener une de mes nièces chez le dentiste, fit Miriam.

– Samedi m'ira tout aussi bien. »

Miriam ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait.

« Lundi ne vous conviendrait-il pas, plutôt ? demanda-t-elle.

– J'écrirai », répondit Eleanor avec une irritation qu'elle n'arrivait jamais à masquer, même avec une sainte comme Miriam ; et Miriam s'éloigna en se trémoussant d'un air coupable comme un petit chien que l'on a surpris en train de voler.

Eleanor se retourna. Les autres continuaient à discuter. « Un de ces jours vous serez de mon avis », disait Martin. « Jamais ! jamais ! » s'écriait Kitty, frappant ses gants sur la table. Elle paraissait à la fois très belle et un peu bizarre dans sa toilette de soirée.

« Pourquoi ne dites-vous rien, Eleanor ? lui demanda-t-elle.

– Parce que... Je ne sais pas », dit Eleanor un peu désarçonnée. Soudain, en face de Kitty, debout en grande toilette de soirée, avec des choses brillantes qui miroitaient dans ses cheveux, elle se sentait mal attifée, fagotée.

Kitty se détourna : « Il faut que je me sauve, dit-elle, mais ne pourrais-je emmener quelqu'un avec moi ? » et elle montra la fenêtre du geste. L'auto était devant, qui attendait.

Martin la considéra.

« Quelle splendide auto ! s'écria-t-il, sur un ton de raillerie.

– C'est celle de Charlie, répondit Kitty plutôt sèchement. Venez-vous, Eleanor ? demanda-t-elle ensuite en se tournant vers sa cousine.

– Merci, répondit Eleanor – dans un instant. »

Elle ne savait plus où elle en était. Où avait-elle fourré ses gants ? Avait-elle apporté son parapluie, oui ou non ? Elle se sentait ahurie, mal habillée, comme redevenue tout à coup une écolière. La magnifique auto attendait, le chauffeur, une couverture à la main, tenait la portière ouverte.

« Montez, dit Kitty. » Elles montèrent et le chauffeur étendit la couverture sur leurs genoux.

« Laissons-les comploter », dit Kitty, agitant la main, et l'auto démarra.

« Quels entêtés ! fit Kitty en se tournant vers Eleanor. La force n'a jamais raison, ne trouvez-vous pas ? Jamais ! » répéta Kitty en remontant la couverture sur ses genoux. Elle restait obsédée par la réunion. Cependant elle désirait parler à Eleanor qu'elle voyait rarement et qu'elle aimait beaucoup. Mais elle se sentait gênée dans cet absurde accoutrement, et elle n'arrivait pas à arracher son esprit à l'ornière qu'il s'obstinait à suivre.

« Quels entêtés ! » répéta-t-elle, puis elle ajouta : « Dites-moi... »

Kitty avait bien des choses à demander, mais elle n'eut même pas le temps de commencer. Le moteur était si puissant,

l’auto se faufilait si adroitement parmi la cohue, que déjà Eleanor lui tendait la main, ayant aperçu une station de métro.

« Pourrait-il s’arrêter là ? dit Eleanor en se levant.

– Mais faut-il vraiment que vous descendiez ? demanda Kitty.

– Absolument, papa compte sur moi. » Eleanor se sentit de nouveau comme une enfant à côté de cette grande dame et du chauffeur qui tenait la portière ouverte.

« Vous viendrez me voir. Tâchons de nous retrouver bientôt, Nell », dit Kitty en lui prenant la main.

L’auto repartit. Lady Lasswade s’enfonça dans son coin. Elle se disait qu’elle aimerait voir Eleanor plus souvent, mais elle n’arrivait jamais à la décider à venir. C’était toujours : papa m’attend, ou quelque autre excuse, songeait Kitty avec un peu d’amertume. Depuis les jours d’Oxford elles avaient suivi des voies si différentes… L’auto ralentissait, obligée de prendre place dans la longue file de celles qui avançaient au pas, s’arrêtaient net, puis repartaient avec une secousse dans la rue étroite qui conduisait à l’Opéra et que bloquaient des carrioles de marché. Des hommes et des femmes en tenue de soirée suivaient le trottoir. Ils se glissaient entre les charrettes à bras des vendeurs, mais ils semblaient mal à l’aise, trop conscients du spectacle qu’ils offraient au grand soleil de l’après-midi avec leurs hauts chignons et sorties de bal, leurs gilets blancs et boutonnières fleuries. Les dames marchaient difficilement avec leurs souliers à hauts talons ; elles portaient de temps à autre une main à leur tête, et les messieurs les escortaient de près comme s’ils voulaient les protéger. C’est absurde, se disait Kitty, c’est ridicule, de sortir en grande tenue à cette heure-ci. Elle se recula dans son coin. Les porteurs de Covent Garden… les petits commis mal vêtus dans leur costume de travail habituel, les

femmes vulgaires en tablier la dévisageaient. L'air était imprégné d'une violente odeur d'oranges et de bananes. Mais l'auto s'arrêtait, elle stoppa sous l'arcade. Kitty poussa les portes vitrées et entra.

Elle éprouva aussitôt une impression de soulagement. Le jour du dehors ne pénétrait plus, l'air se teintait de lueurs jaunes et écarlates ; et Kitty cessa de se sentir ridicule. Au contraire, elle était dans le ton. Les dames et les messieurs qui montaient l'escalier étaient vêtus comme elle, exactement. Un autre parfum, produit par le subtil mélange de vêtements, de gants et de fleurs, et qui l'affecta agréablement, remplaçait l'odeur d'oranges et de bananes. Le tapis était épais sous les pieds. Elle longea le corridor jusqu'à sa loge, marquée par une carte. Elle y entra et toute la salle de l'Opéra s'offrit à sa vue. Elle ne se trouvait pas en retard, après tout. Les musiciens de l'orchestre accordaient leurs instruments ; affairés, ils riaient, bavardaient et se retournaient sur leurs sièges. Kitty, debout, examinait les fauteuils d'orchestre où régnait une vive agitation. Les gens prenaient leurs fauteuils, s'asseyaient et se relevaient ; ils enlevaient leurs manteaux et faisaient signe à des amis. On eût dit des oiseaux s'abattant dans un champ. Des formes blanches apparaissaient çà et là dans les loges, des bras blancs reposaient sur les rebords de velours, des plastrons blancs luisaient à côté. Toute la salle rutilait rouge, or, crème, s'emplissait d'une odeur de vêtements et de fleurs, résonnait des grincements et des trilles des instruments, du bourdonnement et du murmure des voix. Kitty consulta le programme étalé sur le rebord de sa loge. C'était *Siegfried* – son opéra de prédilection. Dans le petit espace bordé de larges fioritures on donnait la distribution des rôles. Elle se pencha pour lire les noms, puis une pensée la frappa et elle lança un coup d'œil vers la loge royale. Elle était vide. Au même instant on ouvrait la porte à côté d'elle et deux hommes entrèrent ; son cousin Edward et un tout jeune homme, parent de son mari.

« Ils n'ont pas remis le spectacle ? dit-il tout en donnant une poignée de main. Je le craignais. » Il avait un poste aux Affaires étrangères : une belle tête romaine.

Tous les regards, instinctivement, se dirigèrent vers la loge royale. Des programmes s'alignaient sur le rebord, mais on n'apercevait pas le bouquet d'œillets roses. La loge était vide.

« Les médecins n'ont plus aucun espoir », dit le jeune homme d'un air très important. Encore un de ces garçons qui croient tout savoir ! songea Kitty ; et elle sourit de lui voir cet air de secrète information.

« Mais s'il meurt, dit-elle, les yeux posés sur la loge royale, croyez-vous qu'on arrêtera la pièce ? »

Le jeune homme haussa les épaules. Apparemment il ne pouvait se prononcer nettement là-dessus. La salle se remplissait. Des lumières scintillaient sur les bras des dames lorsqu'elles s'agitaient ; et lorsqu'elles tournaient la tête des étincelles s'allumaient d'un côté, puis s'éteignaient pour se rallumer de l'autre.

Mais voici que le chef d'orchestre se frayait un chemin parmi les musiciens pour atteindre son estrade. Il y eut une salve d'applaudissements ; il se tourna, salua les spectateurs, regarda de nouveau la scène ; les lumières se voilèrent. L'orchestre avait attaqué l'ouverture.

Kitty s'appuya contre le mur de la loge ; son visage était masqué par les plis du rideau. Elle était contente de se trouver dans l'ombre. Pendant qu'on jouait l'ouverture, elle regarda Edward. Dans la lumière rougeâtre, elle ne distinguait que les contours de son visage. Edward s'était alourdi, mais il gardait une belle tête d'intellectuel, et son expression demeurait lointaine alors qu'il écoutait l'ouverture. Cela n'aurait pas marché, songea Kitty, je suis beaucoup trop... Elle n'acheva pas sa phrase. Il ne s'était jamais marié ; elle avait eu trois fils de son

mariage. J'ai été en Australie, j'ai été aux Indes... La musique la ramenait à elle-même, à sa vie, la faisait réfléchir d'une manière qui ne lui était vraiment pas habituelle. Elle l'exaltait, l'éclairait d'une lueur flatteuse, illuminait son passé. Mais pourquoi Martin s'est-il moqué de moi en voyant mon auto ? se demanda-t-elle. À quoi bon ces railleries ?

Le rideau se leva. Elle se pencha pour regarder la scène. Le nain forgeait l'épée. Pan, pan, pan ! Il donnait de petits coups secs et rapides, et Kitty se fit tout oreilles. La musique n'était plus la même. Lui du moins, pensa-t-elle en regardant le beau garçon, il sait comprendre. Il était déjà complètement envoûté. Elle aima l'expression absorbée qui, recouvrant son air de respectabilité sans tache, le faisait paraître presque sévère... Mais Siegfried apparut. Elle se pencha plus avant. Il était là, vêtu de peaux de léopard, très gros, les cuisses d'un brun de noisette ; et il conduisait un ours. Rondouillard, jeune et bondissant, il lui plut avec sa perruque de lin, sa voix superbe. Pan, pan, pan ! Elle se rejeta en arrière. Que lui rappelait ce martèlement ? Un jeune homme qui entrait dans la pièce et qui avait des copeaux de bois dans les cheveux... Lorsqu'elle était encore très jeune, à Oxford. Elle était allée prendre le thé chez des gens et s'était assise sur une chaise très dure, dans une pièce très claire ; on entendait un bruit de marteau qui venait du jardin. Puis un jeune homme était entré avec des copeaux dans les cheveux et elle avait eu envie d'être embrassée par lui – ou bien était-ce par le garçon de ferme, chez Carter, le jour où le vieux Carter était apparu soudain, conduisant un taureau qui avait un anneau passé dans le mufle. Voilà le genre de vie que j'aime, pensa-t-elle, prenant ses jumelles de théâtre, voilà le genre de personne que je suis..., se dit-elle, terminant sa phrase.

Kitty porta les jumelles à ses yeux. La scène devint aussitôt plus brillante et se rapprocha, l'herbe parut faite d'épaisse laine verte, on voyait briller la peinture sur les gros bras bruns de Siegfried, et luire son visage. Elle posa ses jumelles et s'appuya dans son coin.

Et cette vieille Lucy Craddock… elle revit Lucy assise à la table, avec son nez rouge et ses bons yeux patients : « Alors cette semaine non plus, vous n’avez rien fait, Kitty ? » avait-elle dit d’un air de reproche. Comme je l’aimais ! se disait Kitty. Et à son retour à la maison, elle avait retrouvé l’arbre, soutenu au centre par un pieu, et sa mère assise bien droite. Je regrette de m’être autant disputée avec ma mère, se dit-elle, envahie soudain par le sentiment du passage du temps et de son tragique. Puis la musique changea.

Kitty considéra de nouveau la scène. Le vagabond venait d’entrer, vêtu d’une longue robe de chambre grise, il était assis sur un talus et avait sur l’œil un emplâtre qui oscillait d’une manière bien incommode. Il chantait sans arrêt, encore et encore. L’attention de Kitty fléchissait. Elle promena un regard circulaire autour de la salle, plongée dans une pénombre rouge. Elle ne voyait que des coudes blancs qui pointaient sur le rebord des loges. Çà et là, une vive tache lumineuse apparaissait, lorsqu’un spectateur prenait sa lampe de poche pour suivre la partition. Le beau profil d’Edward retint de nouveau le regard de Kitty. Il écoutait d’une oreille critique, intensément. Cela n’aurait pas marché, dit-elle, pas marché du tout.

Le vagabond finit par disparaître. Et maintenant ? se demanda Kitty, elle se pencha. Siegfried faisait irruption sur la scène. Il était là de nouveau qui riait et chantait, dans son costume de léopard. Kitty se sentait agitée par cette musique. C’était splendide. Siegfried s’empara de l’épée brisée, souffla sur le feu et martela son arme : pan, pan, pan ! Le chant, le martèlement, les flammes bondissantes, tout allait de concert. De plus en plus vite, sur un rythme de plus en plus marqué, il frappait de plus en plus triomphalement, pour enfin faire tournoyer l’épée au-dessus de sa tête et l’abattre – vlan ! – sur l’enclume qui se scinda en deux. Alors, l’épée de nouveau brandie très haut, il cria et chanta, cependant que la musique précipitait sa marche ascendante ; et le rideau tomba.

Les lumières se rallumèrent au centre de la salle. Toutes les couleurs réapparurent. Le théâtre brusquement s'anima avec ses visages, ses diamants, ses spectateurs et spectatrices. On applaudissait, on agitait les programmes, rectangles de papier qui remplissaient la salle comme de battements d'ailes. Les rideaux s'écartèrent, retenus par des valets de haute taille, en culottes courtes. Kitty se leva pour applaudir. Les rideaux se refermèrent, pour se rouvrir encore.

Les valets de pied étaient presque renversés par le poids du lourd tissu qu'ils devaient maintenir écarté. Il leur fallut recommencer à mainte et mainte reprise ; et même une fois le rideau définitivement tombé, les spectateurs continuèrent d'applaudir et d'agiter leurs programmes.

Kitty se retourna vers le jeune homme, dans sa loge. Il se penchait à la balustrade. Il applaudissait encore et criait : « Bravo ! bravo ! » Il avait oublié Kitty. Il avait oublié sa propre existence.

« C'était splendide, n'est-ce pas ? » dit-il enfin en la regardant.

Il avait une drôle d'expression, comme s'il se trouvait dans deux mondes à la fois, et qu'il lui fallût les réunir.

« Splendide ! » acquiesça-t-elle. Elle le considéra avec un pincement d'envie. « Et maintenant, dit-elle en rassemblant ses affaires, allons dîner. »

Maggie et Sara avaient fini de dîner à Hyam's Place. Le couvert était enlevé ; il ne restait que quelques miettes de pain et le pot de fleurs était posé au milieu de la table comme une sentinelle. On n'entendait dans la pièce que le bruit de l'aiguille qui piquait la soie, car Maggie cousait. Sara se tenait affaissée sur le tabouret de piano, sans jouer.

« Chante quelque chose », dit Maggie subitement. Sara se retourna et frappa les touches.

« Je brandis, je fais tournoyer l'épée dans ma main… » Ces paroles étaient celles d'une marche pompeuse du XVIII[e] siècle, mais la voix de Sara était mince et frêle. Elle se cassa et Sara s'arrêta de chanter.

Silencieuse, elle gardait les mains sur les touches. « À quoi bon chanter quand on n'a pas de voix ? » murmura-t-elle. Maggie continuait à coudre.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui ? dit-elle enfin, levant la tête d'un geste brusque.

– Je suis sortie avec Rose, dit Sara.

– Et qu'as-tu fait avec Rose ? » demanda Maggie. Elle parlait d'un air distrait. Sara se retourna pour lui lancer un coup d'œil, puis elle se remit à jouer, et murmura : « Debout sur le pont, nous avons regardé l'eau. »

Elle fredonna en mesure :

« Debout sur le pont, nous avons regardé l'eau. L'eau qui court, l'eau qui coule. Que mes os se changent en corail, que les poissons allument leurs lanternes, qu'ils allument leurs lanternes vertes dans mes yeux. » Elle se détourna à demi et observa Maggie. Mais Maggie avait l'esprit ailleurs. Sara se tut. Elle regarda de nouveau les notes, mais sans les voir. Un jardin lui apparut, fleuri, sa sœur s'y trouvait et un jeune homme au long nez se baissait pour ramasser une fleur, qui luisait dans l'ombre. Et il offrait la fleur, main tendue dans le clair de lune… Maggie l'interrompit.

« Tu es sortie avec Rose, dit-elle, où cela ? » Sara quitta le piano et se planta devant la cheminée.

« Nous avons pris l'omnibus jusqu'à Holborn, fit-elle. Nous longions une rue, et tout à coup », Sara lança sa main en avant

et poursuivit, « j’ai senti une tape sur l’épaule. Rose m’a crié : “Sacrée menteuse !” et m’a attrapée pour me lancer contre le mur d’un cabaret ! »

Maggie cousait en silence.

« Vous avez pris l’omnibus jusqu’à Holborn, répéta-t-elle machinalement, un peu après. Et puis ?

– Nous sommes entrées dans une salle, répondit Sara, il y avait des gens, une multitude de gens. Et j’ai pensé... » Elle se tut.

« Une réunion ? murmura Maggie. Où cela ?

– Dans une salle. Une lumière verte et blafarde. Une femme qui tendait du linge sur une corde dans le jardin du fond, et quelqu’un a passé en promenant bruyamment sa canne sur les barreaux.

– Je vois ça, dit Maggie, qui cousait très vite.

– Je me suis demandé, reprit Sara, quelles sont ces têtes... » Elle se tut.

« Une réunion, intervint Maggie. Pourquoi ? À quel propos ?

– Des pigeons roucoulaient, continua Sara. Rou-cou-rou... rou-cou rou-cou, puis une aile d’oiseau a assombri la pièce et Kitty est entrée, vêtue de lumière d’étoiles, et s’est assise sur une chaise. »

Elle s’arrêta. Maggie continua à coudre un moment en silence, puis demanda :

« Qui est entré ?

– Une personne très belle, vêtue de lumière d’étoiles, avec du vert dans les cheveux, et sur ces entrefaites », ici Sara changea de voix et imita celle d’un homme de classe moyenne sa-

luant une grande dame à la mode, « Mr. Pickford s'est levé d'un bond et a dit : “Oh ! Lady Lasswade, prenez donc cette chaise.” »

Et Sara poussa une chaise devant elle.

« Et ensuite, poursuivit-elle avec un geste des mains, Lady Lasswade s'est assise, a posé ses gants sur la table », Sara tapota un coussin, « comme ça. »

Maggie leva la tête au-dessus de son ouvrage. Elle avait comme une impression générale de foule dans une salle, de bâtons claquant contre des barreaux, de linge qui sèche et d'une personne entrant avec des ailes de scarabée dans les cheveux.

« Et qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

– Alors Rose fanée, Rose effilée, Rose ocrée, Rose hérissée », Sara éclata de rire, « Rose versa un pleur.

– Non, non », dit Maggie. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans ce récit, quelque chose d'impossible. Elle leva les yeux. La lumière d'une auto qui passait glissa sur le plafond. Il faisait sombre, on n'y voyait plus. La lampe du cabaret d'en face envoyait un reflet jaune dans la pièce ; un fluide dessin de lueurs ondoyantes trembla au plafond. De la rue montait un bruit de querelle, de lutte et des piétinements, comme si au-dehors la police entraînait de force quelqu'un. Des cris et des huées retentirent ensuite.

« Encore une bataille ? » murmura Maggie, enfonçant son aiguille dans l'étoffe.

Sara se leva pour aller à la fenêtre. Une foule s'amassait à la porte du cabaret. On expulsait un homme. Il avançait en titubant. Il s'affala contre un réverbère, s'y cramponna. La lanterne surmontant la porte du cabaret éclairait la scène. Sara resta un moment à l'observer, puis elle se retourna. Son visage, dans ce demi-jour, prit un aspect cadavérique, usé, comme si elle n'était plus une jeune fille, mais une vieille femme dégradée par une

vie de maternités, de débauches et de crimes. Elle demeurait immobile, tassée, les mains crispées l'une sur l'autre.

« Dans les temps à venir, dit-elle les yeux fixés sur sa sœur, les gens qui regarderont cette pièce – cette caverne, ce petit antre creusé dans la boue et le fumier – porteront leurs doigts à leur nez », elle en fit le geste, « et diront : "Pouah. Ils puent !" »

Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Maggie la considéra. Roulée en boule, les cheveux tombant sur sa figure, les mains étroitement jointes, elle ressemblait à quelque singe tapi dans une petite caverne de boue et de fumier. Pouah ! se dit Maggie, ils puent... Elle enfonça son aiguille dans l'étoffe, avec un frémissement de dégoût. C'est vrai, songea-t-elle, nous sommes de vilaines créatures de rien du tout, poussées par des appétits impossibles à dominer. La nuit était pleine de grondements et de jurons, de violence et d'inquiétude, mais aussi de beauté et de joie. Maggie se leva. Elle tenait sa robe ; la soie retombait en plis jusqu'à terre ; elle la caressa de la main.

« Voilà qui est fait, terminé », dit-elle, posant la robe sur la table. Elle avait cousu tout ce qu'elle pouvait coudre à la main. Elle plia la robe et la mit de côté. Le chat, qui dormait, se leva très lentement, fit le gros dos, puis s'étira tout de son long.

« Tu réclames ton souper, n'est-ce pas ? » dit Maggie. Elle alla à la cuisine et en revint avec une soucoupe de lait. « Voilà, pauvre minet », dit-elle en mettant la soucoupe sur le plancher. Elle s'attarda à regarder le chat boire son lait, par petites lampées, une à la fois ; puis il s'étira de nouveau avec une grâce extraordinaire.

Sara observait sa sœur d'un peu plus loin. Elle l'imita :

« Voilà, pauvre minet, voilà, pauvre minet, répéta-t-elle. Tu balances le berceau, Maggie », ajouta-t-elle.

Maggie leva les bras, comme pour écarter quelque implacable destinée, puis elle les laissa retomber. Sara sourit en la regardant ; des larmes lui vinrent aux yeux, débordèrent et coulèrent lentement le long de ses joues. Mais alors qu'elle levait la main pour les essuyer, elle entendit frapper des coups ; quelqu'un tapait sur la porte de la maison voisine. Les coups cessèrent, puis reprirent – pan, pan, pan !

Elles tendirent l'oreille.

« Upcher est rentré ivre et veut qu'on lui ouvre. » Les coups cessèrent, puis reprirent.

Sara se sécha les yeux, d'un geste rude, décidé.

« Élevez vos enfants sur une île déserte, où les bateaux ne viennent qu'à la pleine lune, s'écria-t-elle.

– Ou n'en ayez pas », ajouta Maggie. On ouvrait une fenêtre. On entendit une femme hurler des injures à l'homme. Du seuil, il brailla une réponse d'une voix épaisse d'ivrogne. La porte fut violemment fermée.

Elles tendirent l'oreille.

« À présent, il va tituber jusqu'au mur et vomir », dit Maggie. Elles entendirent des pas lourds trébucher le long des marches, dans la maison d'à côté. Puis le silence retomba.

Maggie traversa la pièce pour fermer la fenêtre. En face, les grandes verrières de la fabrique étaient éclairées. On eût dit un palais de cristal rayé de minces barreaux noirs. Une lueur jaune illuminait la partie basse des maisons de l'autre côté de la rue ; les toits d'ardoise brillaient, teintés de bleu, car le ciel planait sur eux, comme un lourd dais de lumière jaune. Des pas frappaient le trottoir ; il y avait encore des passants. Au loin, un homme criait, d'une voix rauque. Maggie se pencha. La nuit était chaude et venteuse.

« Qu'est-ce qu'il crie ? » demanda Maggie.

La voix se rapprochait de plus en plus.

« Une mort… ? dit-elle.

– Une mort… ? » dit Sara. Elles se penchèrent mais ne purent entendre le reste de la phrase. Alors un homme qui poussait une brouette dans la rue leur cria :

« Le roi est mort ! »

1911

Le soleil se levait. Il monta très lentement au-dessus de l'horizon, épandant de la lumière. Mais le ciel était si vaste, si pur, qu'il fallait du temps pour l'emplir de clarté. Très graduellement les nuages devinrent bleus, les feuilles des arbres étincelèrent dans les forêts, et au-dessous, sur le sol, une fleur brilla. Les yeux des bêtes : tigres, singes, oiseaux, flamboyèrent. Lentement la terre émergea des ténèbres. La mer parut se couvrir des écailles d'or miroitantes d'une multitude de poissons. Là, dans le midi de la France, les vignes labourées attiraient la lumière ; le soleil passait entre les lames des persiennes et rayait les murs blancs. Maggie, debout à sa fenêtre, le regard sur la cour, en bas, aperçut le livre de son mari barré en travers par l'ombre de la treille, et le verre posé à côté, qui brillait d'une lueur jaune. Les cris des paysans à leur travail pénétraient par la croisée ouverte.

Le soleil traversa la Manche et s'acharna en vain à taper sur l'épais tapis de brouillard marin. La lumière perça lentement la brume de Londres, et frappa les statues du square du Parlement et le palais où flottait le drapeau, bien que le roi, emporté sous les plis blancs et bleus d'un même drapeau, reposât dans les cavernes de Frogmore. Il faisait plus chaud que jamais et les chevaux lorsqu'ils s'abreuvaient dans les auges émettaient un petit sifflement par les naseaux ; sur les routes de campagne les ornières creusées par leurs fers étaient dures et cassantes comme du plâtre. Les feux qui balayaient les Moors laissaient derrière eux des brindilles calcinées. On était en août, la saison des vacances. Les toits de verre des grandes gares devenaient des globes de lumière incandescente. Les voyageurs guettaient les aiguilles des grosses horloges jaunes et suivaient les porteurs qui roulaient des valises et tiraient des chiens attachés à des

laisses. Dans toutes les gares, les wagons se tenaient prêts à parcourir l'Angleterre, à se mettre en route vers le nord, le sud, l'ouest. Le chef de train, debout, la main levée, laissait retomber son drapeau, et le buffet roulant glissait le long du quai. Les trains s'élançaient en brimbalant ; ils filaient à travers les jardins publics aux sentiers d'asphalte, longeaient les usines, puis pénétraient dans la campagne. Les pêcheurs sur les ponts levaient la tête, les chevaux prenaient le galop, des femmes surgissaient sur le pas des portes, la main en visière sur les yeux ; l'ombre de la fumée flottait sur les blés, formait une boucle, accrochait un arbre ; et les trains filaient.

La vieille victoria de Mrs. Chinnery attendait dans la cour de la gare, à Wittering. Le train avait du retard ; il faisait très chaud. Assis sur son siège, William, le jardinier, revêtu de sa livrée beige à boutons dorés, chassait les mouches. Elles étaient gênantes. Elles s'agloméraient en petits tas bruns sur les oreilles des chevaux. Il agita son fouet, la vieille jument frappa le sol de ses sabots ferrés et secoua les oreilles, car les mouches revenaient déjà. Il faisait très chaud. Le soleil tapait dans la cour de la gare, sur les charrettes et les carrioles qui attendaient le train. Enfin les signaux annoncèrent son approche, une bouffée de fumée monta au-dessus de la haie ; la minute d'après, les gens se déversèrent dans la cour, et Miss Pargiter s'avança, son sac et une ombrelle blanche à la main. William toucha son chapeau.

Eleanor lui sourit car elle le connaissait, elle venait tous les ans. « Désolée d'être en retard », lui dit-elle.

Elle posa son sac sur le siège et s'assit, abritée par son ombrelle. Le cuir des coussins était brûlant contre son dos, plus brûlant même qu'à Tolède. Ils prirent le tournant de la grand-rue. Tout paraissait engourdi et silencieux par la grande chaleur. La rue, très large, était remplie de carrioles et de charrettes dont les rênes lâches flottaient tandis que les chevaux laissaient

pendre leur tête. Mais après le vacarme des marchés à l'étranger, combien tout semble calme ! Des hommes munis de guêtres s'appuyaient contre les murs ; les magasins avaient abaissé leurs auvents de toile ; le trottoir était barré d'ombres. Ils durent s'arrêter pour des commissions ; d'abord chez le poissonnier où on leur remit un paquet blanc et humide, puis chez le quincaillier, où William prit une faux. Ensuite ils s'arrêtèrent chez le pharmacien, mais il fallut attendre, car la lotion n'était pas prête.

Eleanor s'enfonça à l'abri de son ombrelle blanche. L'air semblait bourdonner de chaleur. L'air était comme imprégné d'une odeur de savon et de produits chimiques. Vraiment les gens se lavent à fond, en Angleterre, se dit-elle, les feux fixés sur le savon jaune, le savon vert, le savon rose, dans la devanture du pharmacien. En Espagne, elle s'était à peine débarbouillée, elle s'était essuyée avec son mouchoir de poche, au milieu des pierres sèches et blanches du Guadalquivir. Tout était brûlé et racorni en Espagne. Mais ici – elle promena son regard le long de la grand-rue – chaque boutique était remplie de légumes, de poisson luisant, argenté, de poulets à la poitrine dodue, aux griffes jaunes, de seaux, de râteaux et de brouettes. Et que les gens étaient donc aimables !

Elle remarqua qu'ils touchaient souvent leurs chapeaux, se serraient la main, s'arrêtaient pour causer au milieu de la route. Mais voici que le pharmacien arrivait avec une grande bouteille enveloppée dans du papier de soie.

« Les moustiques sont-ils mauvais, cette année, William ? demanda-t-elle en reconnaissant la lotion.

– Terribles, Miss, tout à fait terribles », répondit-il, la main à son chapeau. Eleanor crut comprendre, d'après ce qu'il disait, qu'on n'avait jamais vu pareille sécheresse depuis le jubilé. Mais l'accent du jardinier, ce rythme chantant du Dorsetshire, l'empêchait de bien saisir les paroles. Il fit claquer son fouet, et la voiture se remit en marche ; elle dépassa la croix du marché,

la mairie de briques rouges soutenue par des arcades ; longea la rue, avec ses maisons à bow-windows du XVIIIe siècle, demeures des médecins et des avocats ; puis, après la mare entourée de chaînes reliant des bornes blanches, et dans laquelle buvait un cheval, on aborda la pleine campagne. La route était recouverte d'une douce poussière blanche, et les haies, garnies de clématites sauvages, semblaient en porter aussi une couche épaisse. La vieille jument prit son trot machinal et Eleanor s'adossa, sous l'ombrelle blanche.

Elle venait chaque été voir Morris chez sa belle-mère. Sept fois, huit fois ; elle compta ses visites, mais cette année c'était différent. Tout était différent. Son père était mort, la maison fermée. Elle n'avait de lien nulle part. Cahotée le long des chemins brûlants, légèrement assoupie, elle songeait : Que vais-je faire à présent ? Habiter là ? se demanda-t-elle, lorsqu'ils passèrent devant une respectable villa de l'époque géorgienne située au milieu d'une rue. Non, pas dans un village, se dit-elle, en le traversant cahin-caha. Cette maison alors ? Et elle regarda une maison ornée d'une véranda et entourée de quelques arbres. Mais je deviendrais une dame à cheveux gris, coupant des fleurs avec une paire de ciseaux et frappant aux portes des chaumières. Elle n'avait aucune envie de frapper aux portes des chaumières. Et le pasteur – un pasteur poussait sa bicyclette à la montée de la colline – le pasteur viendrait prendre le thé chez elle. Elle n'avait aucune envie de recevoir le pasteur. Comme tout est propre et pimpant, songea-t-elle, car ils traversaient le village. Les petits jardins étaient égayés de fleurs rouges et jaunes. On rencontrait les villageois, une véritable procession. Des femmes portaient des paquets. Un objet d'argent luisait sur la couverture d'une voiture de bébé, et un vieillard pressait une noix de coco poilue contre sa poitrine. Il y avait eu une fête, sans doute, et les gens rentraient. Ils se rangèrent sur le côté de la route lorsque la voiture passa au trot ; ils considéraient d'un regard insistant, curieux, la dame assise sous son ombrelle blanche. On arrivait à une barrière peinte en blanc, le cheval trotta vivement le long d'une courte avenue. William fit tour-

noyer son fouet, et l'attelage s'arrêta en face de deux colonnes sveltes, de décrottoirs semblables à des hérissons et de la porte du hall, largement ouverte.

Eleanor attendit un instant dans le hall. Elle y voyait mal après l'éclat de la route. Tout paraissait pâle, frêle et amical. Les tapis étaient fanés. L'amiral lui-même en tricorne, au-dessus de la cheminée, avait un drôle d'air d'urbanité fanée. En Grèce on remontait toujours à deux mille ans en arrière, ici on restait au XVIIIe siècle. Eleanor posa son ombrelle sur la table de réfectoire, à côté du bol de porcelaine rempli de pétales de roses sèches, et elle se dit : Ici le passé semble proche, domestiqué, amical, comme dans tout ce qui est anglais.

La porte s'ouvrit : « Oh ! Eleanor ! s'écria sa belle-sœur, entrant en courant avec ses vêtements d'été qui voltigeaient, comme c'est bon de vous voir ! Que vous avez bruni ! Venez dans un endroit frais. »

Elle l'entraîna dans le salon. Le piano était jonché d'objets de layette blancs ; et des fruits roses et verts luisaient dans des bocaux.

« Il y a un de ces désordres ! dit Celia en se laissant tomber sur le sofa. Lady Saint Austell vient de partir à l'instant, et l'évêque aussi. »

Elle s'éventa avec un morceau de papier :

« Mais nous avons eu un gros succès. La vente a eu lieu dans le jardin. On a donné une représentation... »

Celia s'éventait avec le programme.

« Une représentation ? demanda Eleanor.

– Oui, une scène de Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, ou *Comme il vous plaira*, j'ai oublié lequel des deux. C'est Miss Green qui l'a organisée. Heureusement qu'il a fait si beau. L'année dernière il pleuvait à verse. Mais que mes pieds me font

mal ! » La porte-fenêtre donnant sur la pelouse était ouverte. Eleanor aperçut des gens qui traînaient des tables.

« Quelle entreprise ! dit-elle.

– Oh oui, fit Celia, le souffle court. Nous avions Lady Saint Austell et l'évêque, des tirs à la noix de coco et un cochon ; je crois que tout a bien marché. On s'est amusé.

– Pour l'église ? demanda Eleanor.

– Oui. Le nouveau clocher, répondit Celia.

– Quelle entreprise ! » répéta Eleanor. Elle regardait le gazon déjà brûlé et jaune et les buissons de lauriers, qui semblaient flétris. Des tables étaient alignées devant les buissons. Morris en traînait une.

« Avez-vous aimé l'Espagne ? demanda Celia. Avez-vous vu des merveilles ?

– Oh, oui ! s'écria Eleanor. J'ai vu... » Elle s'arrêta. Elle avait contemplé des choses admirables – édifices, montagnes – une ville rouge dans la plaine. Mais comment les décrire ?

« Vous me raconterez tout ça plus tard, dit Celia en se levant. Il est temps de nous préparer... Je regrette, ajouta-t-elle en montant l'escalier péniblement, mais il faut faire très attention à économiser l'eau. Le puits... » Celia s'interrompit et Eleanor se rappela que le puits tarissait toujours par les étés chauds. Les deux belles-sœurs longèrent le large couloir et passèrent devant l'ancien globe jaune glacé sous le joli tableau du XVIIIe siècle qui représentait tous les petits Chinnery en pantalons longs et culottes de nankin, dans le jardin, autour de leur père et de leur mère. Celia s'arrêta, la main sur le loquet de la porte. Le roucoulement des tourterelles s'entendait à travers la fenêtre ouverte.

« Vous êtes dans la chambre bleue, cette fois-ci », dit Celia. Habituellement Eleanor avait la chambre rose.

Celia lança un coup d'œil à l'intérieur. « J'espère que vous avez tout ce qu'il vous faut...

– Oh ! certainement », répondit Eleanor, et Celia la laissa seule.

La femme de chambre avait déjà tout déballé. Les affaires d'Eleanor étaient étalées sur le lit. Elle retira sa robe et, en jupon blanc, elle fit sa toilette avec méthode, ayant grand soin de ne pas gaspiller l'eau dont on manquait. Le soleil d'Angleterre lui avait irrité le visage aux points déjà brûlés par le soleil d'Espagne. Lorsqu'elle enfila sa robe du soir devant la glace, son cou lui parut séparé de sa poitrine, comme par une couche de peinture brune. Elle tordit rapidement en chignon ses cheveux épais avec leur mèche grise et accrocha à son cou une pierre précieuse rouge, semblable à de la gelée de framboise, piquée d'un grain d'or. Elle donna ensuite un coup d'œil à la femme qui pendant cinquante-cinq ans lui avait été à ce point familière qu'elle ne la voyait plus – Eleanor Pargiter. Elle vieillissait, c'était évident ; des rides rayaient son front ; des creux et des plis se montraient aux endroits où la chair, jadis, était ferme.

Et qu'est-ce que j'avais de mieux ? se demanda-t-elle, passant une fois de plus le peigne dans ses cheveux. Mes yeux ? Lorsqu'elle se regarda, ils lui répondirent en riant. C'est cela ! mes yeux, songea-t-elle. Quelqu'un les avait admirés une fois. Ils se contractèrent, et elle s'efforça de les ouvrir tout grands. Autour de chaque œil, de petites lignes blanches s'étaient formées, à force d'avoir crispé les paupières pour se protéger du soleil, sur l'Acropole, à Naples, Grenade et Tolède. Mais c'est fini, on ne me fera plus de compliments sur mes yeux, se dit-elle, et elle termina sa toilette.

Elle s'attarda un moment, le regard posé sur la pelouse brûlée et sèche. L'herbe était presque jaune ; les ormes tournaient au brun ; des vaches blanc et roux ruminaient du côté le

plus éloigné de la haie encaissée. Mais l'Angleterre décevait Eleanor, elle trouvait cela trop petit, trop joli ; et n'éprouvait aucune affection pour son pays natal – non, pas la moindre. Elle descendit ; elle espérait trouver Morris seul.

Mais il n'était pas seul. Lorsque sa sœur entra il se leva pour lui présenter un vieux monsieur corpulent, aux cheveux blancs et vêtu d'un smoking.

« Vous vous connaissez, n'est-ce pas ? fit Morris, Eleanor ; Sir William Whatney. Il appuya avec une nuance d'ironie sur le titre de « sir », qui dérouta un instant Eleanor.

« Nous nous connaissions autrefois », fit Sir William ; il s'avança pour lui serrer la main en souriant.

Elle le considéra. Vraiment, était-ce bien William Whatney, ce cher Dubbin, qui fréquentait Abercorn Terrace, bien des années auparavant ? Elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était parti pour les Indes.

Mais sommes-nous tous ainsi ? se demanda-t-elle. Son regard se posa sur ce visage de vieux grison, ridé, rouge et jaune, pourtant celui du jeune garçon de jadis qu'elle avait connu presque imberbe, et passa à son frère Morris, qui lui parut chauve et maigre. Cependant n'était-il pas encore, comme elle, dans la fleur de l'âge, ou bien étaient-ils tous subitement devenus de vieux encroûtés comme Sir William ? À ce moment, le neveu d'Eleanor, North, et Peggy, sa nièce, s'avancèrent avec leur mère et on se mit à table. La vieille Mrs. Chinnery dînait en haut.

Comment Dubbin est-il devenu Sir William Whatney ? se demanda-t-elle, en lui lançant un coup d'œil tandis qu'ils mangeaient le poisson rapporté dans le paquet humide. La dernière fois qu'elle avait vu Dubbin c'était en bateau – en bateau sur la

rivière. Ils se rendaient sur une île de la Tamise pour un souper-pique-nique. N'était-ce pas à Maidenhead ?

À table on parla de la fête. Craster avait gagné le cochon, et Mrs. Grice le plateau d'argent plaqué.

« Je l'ai vu sur une voiture d'enfant, dit Eleanor. J'ai rencontré les gens qui revenaient », ajouta-t-elle en manière d'explication, et elle décrivit le défilé. On continua à parler de la fête.

« Ma belle-sœur ne vous fait-elle pas envie ? dit Celia en se tournant vers Sir William, elle revient d'un voyage en Grèce.

– Vraiment ? fit Sir William. Quelle partie de la Grèce ?

– Nous sommes allés à Athènes, puis à Olympie et à Delphes », commença Eleanor, usant des formules d'usage. Car évidemment, entre Dubbin et elle, il n'était plus question que de rapports de convenances.

Celia expliqua : « C'est Edward, mon beau-frère, qui organise ces merveilleuses croisières.

– Vous vous rappelez Edward ? demanda Morris, n'étiez-vous pas de la même division ?

– Non, il était plus jeune que moi, répondit Sir William. Mais bien entendu, on m'a parlé de lui. Il est... laissez-moi réfléchir, quoi donc déjà ? un grand personnage, n'est-ce pas ?

– Oh ! il a atteint le sommet de sa carrière », fit Morris.

Eleanor songeait : Morris n'est pas jaloux d'Edward, mais il compare sa situation avec celle de son frère, cela se sent au ton de sa voix.

« Il a plu à tout le monde », dit-elle en souriant. Elle revit Edward sur l'Acropole, faisant un cours à des bandes de ferventes maîtresses d'école. Elles sortaient leurs carnets, inscri-

vaient chacun de ses mots. Mais il s'était montré plein de générosité, très bon pour elle, rempli d'attentions pendant toute la durée du voyage.

« Vous n'avez rencontré personne à l'ambassade ? » demanda Sir William. Puis il se reprit : « Ce n'est pas une ambassade après tout ?

– Non, Athènes n'a pas d'ambassade », répondit Morris. La conversation dévia. Quelle est la différence entre une ambassade et une légation ? Après quoi on en vint à la situation dans les Balkans.

« Il y aura des ennuis là-bas avant longtemps », disait Sir William. Il se tourna vers Morris. Ils discutèrent la situation dans les Balkans.

L'attention d'Eleanor fléchissait. Qu'était devenu Dubbin ? se demandait-elle. Certaines paroles, certains gestes le lui rappelaient tel qu'il était trente ans auparavant. On retrouvait un peu de l'ancien Dubbin si l'on fermait à demi les yeux. Elle les ferma à demi. Brusquement elle se souvint : c'était lui qui avait admiré ses yeux. « Je n'ai jamais vu des yeux aussi brillants que ceux de votre sœur », avait-il dit. Morris le lui avait répété. Et, dans le train, en rentrant, elle s'était dissimulée derrière son journal pour cacher sa joie. Elle le regarda de nouveau. Il parlait. Elle écouta. Il paraissait trop important pour cette tranquille salle à manger anglaise. Sa voix tonitruante réclamait un auditoire.

Il racontait une anecdote. Il parlait en phrases nerveuses, hachées, comme entourées d'un cercle ; elle admirait cette manière de s'exprimer, mais elle n'avait pas entendu le début du récit. Le verre de Sir William était vide.

« Versez d'autre vin à Sir William », murmura Celia à la femme de chambre intimidée. Il y eut une confusion de carafes sur la desserte. Celia, agitée, fronça le sourcil. C'est une villa-

geoise qui ne connaît pas son métier, se dit Eleanor. Le récit atteignait son point culminant, mais elle n'en avait entendu que des bribes.

« ... et je me trouvai en vieilles culottes de cheval, debout sous un parasol de plumes de paon, avec tous ces braves gens aplatis, le visage sur le sol. Bon Dieu ! me disais-je, s'ils se doutaient à quel point je me sens bête, une sacrée bourrique. » Il tendit son verre pour qu'on le remplît. « Voilà comme on nous enseignait notre tâche à cette époque », ajouta-t-il.

Il se vantait, bien entendu, c'était naturel. Il revenait en Angleterre après avoir gouverné un district de la taille de l'Irlande environ, comme ils le prétendent tous, mais personne n'avait entendu parler de lui. Elle comprit que cette fin de semaine, il lui faudrait écouter bien des histoires à l'honneur de Sir William. Mais il parlait bien. Il avait fait beaucoup de choses intéressantes. Eleanor eût aimé entendre Morris en raconter lui aussi quelques-unes, et s'affirmer au lieu de s'appuyer à son dossier, et de se passer la main – celle de la cicatrice – sur le front.

Ai-je eu raison de le pousser vers le barreau ? se disait-elle. Son père y était opposé. Mais voilà, une fois décidé, on se trouve pris ; il s'est marié, les enfants sont venus, il lui a fallu persister coûte que coûte. Comme les choses sont irrévocables ! Nous faisons nos expériences, puis, ce sera leur tour, se dit-elle en considérant North son neveu et Peggy sa nièce. Ils étaient assis en face d'elle ; le soleil éclairait leurs visages lisses, pleins de santé et extraordinairement jeunes d'aspect. La robe de mousseline bleue de Peggy semblait aussi raide qu'une robe d'enfant. North était encore un gamin aux yeux bruns, un joueur de cricket. Il écoutait, captivé. Peggy baissait la tête sur son assiette. Elle avait cet air indifférent que prennent les enfants bien élevés lorsqu'ils écoutent la conversation des grandes personnes. S'amusait-elle ? Ou bien s'ennuyait-elle ? Eleanor n'en savait rien.

« La voilà qui passe, dit Peggy, en levant les yeux brusquement. La chouette », ajouta-t-elle, lorsqu'elle croisa le regard d'Eleanor.

Eleanor se retourna vers la fenêtre qui était derrière elle. Elle manqua la chouette, mais elle vit les arbres lourds, dorés par le soleil couchant, et les vaches qui traversaient avec lenteur le pré, en ruminant.

« On peut contrôler l'heure, dit Peggy, la chouette passe toujours à la même. »

Celia fit un mouvement.

« Laissons ces messieurs à leur politique, dit-elle, nous prendrons le café sur la terrasse. » Elles fermèrent la porte sur les messieurs et leur politique.

« Je vais chercher mes jumelles », dit Eleanor, et elle monta l'escalier.

Elle voulait voir la chouette avant la nuit. Elle s'intéressait de plus en plus aux oiseaux. Signe de vieillesse, se dit-elle en entrant dans sa chambre. Une vieille fille qui se lave et qui observe les oiseaux. Elle se regarda dans la glace. Voilà ces yeux – ils lui semblèrent encore assez vifs en dépit des rides qui les entouraient –, ces mêmes yeux qu'elle avait abrités dans le train parce que Dubbin les admirait. Mais à présent, je suis étiquetée – une vieille fille qui se lave et qui observe les oiseaux. Voilà comment on me juge. Mais c'est faux : je ne suis pas le moins du monde comme cela. Elle secoua la tête et se détourna de la glace. La chambre était jolie, pleine d'ombre, et semblait civilisée, fraîche, après les chambres d'auberge, à l'étranger, avec leurs taches sur les murs, aux endroits où les gens ont écrasé des punaises, et d'où l'on entend les hommes brailler sous les fenêtres. Mais où se trouvaient ses jumelles ? Serrées dans quelque tiroir ? Elle se mit à leur recherche.

« Papa n'a-t-il pas dit que Sir William était amoureux d'elle ? demanda Peggy, pendant que sa mère et elle attendaient sur la terrasse.

– Je n'en sais rien, mais j'aurais été heureuse de ce mariage et de voir Eleanor avec des enfants ; peut-être se seraient-ils installés ici, près de nous. C'est un homme charmant. »

Peggy ne répondit rien. Il y eut un silence.

Celia reprit :

« J'espère que tu as été polie avec les Robinson, bien qu'ils soient de terribles gens...

– En tout cas, ils donnent des réunions épatantes, répondit Peggy.

– Épatantes, épatantes..., protesta Celia, riant à demi. Je voudrais bien, ma chère, que tu n'adoptes pas l'argot de North... Oh ! voici Eleanor », et elle s'interrompit.

Eleanor vint sur la terrasse avec ses jumelles, elle s'assit à côté de Celia. Il faisait très chaud ; la lumière permettait encore d'apercevoir les collines dans le lointain.

« La chouette va repasser dans un instant, dit Peggy en attirant un fauteuil. Elle longera cette haie. »

Elle indiqua du doigt la ligne sombre d'une haie qui traversait la prairie. Eleanor mit ses jumelles au point et attendit.

Celia versait le café. « Voyons, dit-elle, il y a tellement de choses que je voudrais vous demander. » Elle s'arrêta. Elle avait toujours une foule de questions à poser ; Eleanor et elle ne s'étaient pas vues depuis le mois d'avril. Les questions s'accumulaient depuis quatre mois ; elles sortirent goutte à goutte.

« D’abord... mais non... » Elle repoussa cette question et en choisit une autre : « Qu’est-ce que c’est que toutes ces histoires sur Rose ? demanda-t-elle.

– Quoi donc ? » fit Eleanor, l’esprit ailleurs, remettant ses jumelles au point. Il faisait trop sombre. La vision était brouillée.

« Morris prétend qu’elle a comparu en justice. » Celia baissait la voix, bien qu’elles fussent seules.

« Elle a lancé une brique... », dit Eleanor. Elle regarda de nouveau la haie à travers les jumelles et les maintint en l’air au cas où la chouette reviendrait par le même chemin.

« Fera-t-elle de la prison ? demanda vivement Peggy.

– Pas cette fois-ci, répondit Eleanor. La prochaine... Ah ! voilà. » Elle s’interrompit. L’oiseau à la tête arrondie suivait la haie de son vol balancé ; il semblait presque blanc dans la pénombre. Eleanor le garda dans le cercle de ses lentilles. Il portait en avant un petit point noir.

« Il tient une souris dans ses serres ! s’écria-t-elle.

– Son nid est dans le clocher », dit Peggy. La chouette vola hors du champ visuel.

« Je ne l’aperçois plus », dit Eleanor. Elle abaissa ses jumelles. Un silence tomba pendant qu’on buvait le café. Celia songeait à sa prochaine question. Eleanor prit les devants.

« Parlez-moi de William Whatney, dit-elle. La dernière fois que je l’ai vu, c’était un jeune homme élancé, assis dans un bateau. »

Peggy éclata de rire.

« Il doit y avoir des années de cela !

– Pas tellement ! » fit Eleanor. Elle se sentait un peu irritée. « Voyons, réfléchit-elle, il y a de cela une vingtaine d'années – peut-être vingt-cinq. »

Cela lui paraissait très court, mais, songea-t-elle, à cette époque Peggy n'était pas née. Elle ne devait guère avoir plus de seize ou dix-sept ans.

« N'est-ce pas que c'est un homme charmant ? s'écria Celia. Il a vécu aux Indes. À présent il a pris sa retraite. Nous espérons qu'il s'installera dans les environs, mais Morris craint qu'il ne trouve ça trop monotone. »

Elles restèrent quelques instants sans parler, les yeux fixés sur la prairie. Les vaches toussaient de temps à autre lorsqu'elles broutaient, puis avançaient d'un pas dans le pré. Un doux parfum de bétail et d'herbe parvenait jusqu'à la terrasse.

« Il fera encore très chaud demain », dit Peggy.

Jusqu'à l'horizon, où s'étendait une longue bande d'un vert franc, le ciel, parfaitement uni, semblait fait d'innombrables atomes gris-bleu, comme la capote d'un officier italien. Tout paraissait très stable, très calme, très pur. Il n'y avait pas un seul nuage et aucune étoile ne se montrait encore.

Après l'Espagne, c'était resserré, pimpant, c'était insignifiant, mais cependant une beauté particulière se manifestait depuis que le soleil était couché et que les arbres ne formaient plus qu'une masse, ne laissaient plus voir leurs feuilles séparément. Les collines s'élargissaient, se simplifiaient ; elles faisaient partie du ciel.

« Que c'est exquis ! » s'écria Eleanor, comme si elle faisait ses excuses à l'Angleterre, au retour d'Espagne.

Celia soupira : « Pourvu que Mr. Robinson ne se mette pas à construire ! » dit-elle. Et Eleanor se souvint. Ces gens riches qui menacent de bâtir, c'était le fléau local. « J'ai été aussi ai-

mable que possible pour eux à la kermesse aujourd'hui, poursuivit Celia. Il y a des gens qui se refusent à les recevoir, mais je trouve qu'on doit se montrer poli, à la campagne, envers ses voisins... »

Elle s'interrompit. « Il y a tant de choses que je veux vous demander », reprit-elle. Eleanor attendit complaisamment.

« Avez-vous reçu des offres pour la maison d'Abercorn Terrace ? » demanda Celia. Les questions tombaient, goutte à goutte.

« Pas encore, répondit Eleanor. L'agent veut que j'en fasse des appartements. »

Celia réfléchit, puis rebondit de nouveau :

« Et Maggie ? Quand attend-elle son bébé ?

– En novembre je crois, à Paris, dit Eleanor.

– J'espère que tout ira bien, mais je regrette qu'il ne naisse pas en Angleterre ». Elle réfléchit de nouveau. « Je pense que ses enfants seront français.

– Oui, sans doute », répondit Eleanor. Elle regardait la bande verte qui se fanait, tournait au bleu. La nuit tombait.

« Chacun s'accorde à dire que c'est un très gentil garçon, dit Celia. Mais René, René », l'accent était déplorable, « cela n'a rien d'un nom d'homme.

– On peut l'appeler Renny, dit Peggy en prononçant le nom à l'anglaise.

– Mais ça me fait penser à Ronny, et je n'aime pas ce nom de Ronny. Nous avions un garçon d'écurie qui s'appelait Ronny.

– Et qui volait le foin », ajouta Peggy. Elles gardèrent de nouveau le silence, puis Celia déclara : « Quel dommage... » Elle

s'arrêta une fois de plus, la femme de chambre venait chercher le plateau du café.

« C'est une nuit magnifique, n'est-ce pas ? reprit Celia, adaptant sa voix à la présence des domestiques. Il semble qu'on n'aura plus jamais de pluie. En ce cas, je me demande... », et elle continua à bavarder sur la sécheresse, le manque d'eau. Le puits tarissait toujours. Eleanor contemplait les collines et n'écoutait qu'à demi ; elle entendit Celia déclarer : « Oh ! mais il y en a encore suffisamment pour chacun en ce moment. » Et pour une raison quelconque ce bout de phrase demeura en suspens dans son esprit... elle le répéta encore : « ... suffisamment pour chacun en ce moment. » Après toutes ces langues étrangères, cela lui parut très caractéristique. Quelle belle langue que la nôtre, songeait-elle, redisant en elle-même ces mots ordinaires si simplement prononcés par Celia, mais avec un imperceptible accent local, car les Chinnery habitaient le Dorsetshire depuis la nuit des temps.

La femme de chambre était partie. Cela se reprit.

« Que disais-je donc ?... Je regrettais... » Mais il y eut un bruit de voix, une odeur de fumée de cigare, les messieurs arrivaient. « Oh ! les voici ! » s'écria Celia. Elle se tut et on tira les sièges, on les remit à leur place.

Ils formaient à eux tous un demi-cercle, en face des prairies et des collines qui s'estompaient. La large bande de vert qui barrait l'horizon avait disparu. Une teinte unique subsistait dans le ciel. Tout était paisible et frais. En eux-mêmes quelque chose semblait être aplani. Parler était inutile. La chouette vola de nouveau à travers le pré. On aperçut simplement la blancheur de son aile, qui ressortait sur la haie sombre.

« La voilà qui passe », fit North, tirant une bouffée de cigare ; ce doit être son premier, se disait Eleanor, un cadeau de Sir William. Les ormes étaient complètement noirs contre le ciel. Les feuilles retombaient, en dessin tourmenté, comme une

dentelle noire, semée de trous. À travers l'un d'eux Eleanor vit pointer une étoile ; elle leva la tête. Une autre parut.

« Il fera une belle journée demain », déclara Morris, en vidant sa pipe, qu'il frappa sur son soulier. Un bruit de roues de charrette leur parvint de très loin, sur une route, puis des voix chantèrent en chœur – des villageois qui rentraient chez eux. C'est l'Angleterre, songeait Eleanor ; elle avait l'impression d'enfoncer lentement dans un fin réseau fait de branches agitées, de collines assombries et de feuilles qui pendaient en dessin tourmenté comme une dentelle noire semée d'étoiles. Mais une chauve-souris traça une courbe, très bas au-dessus de leurs têtes.

« J'ai horreur des chauves-souris, s'écria Celia, portant une main inquiète à sa tête.

– Vraiment ? dit Sir William. Moi je les aime bien. » Il avait une voix tranquille, presque mélancolique. Celia va dire qu'elles se prennent dans vos cheveux, songea Eleanor.

« Elles se prennent dans vos cheveux, dit Celia.

– Mais je n'en ai pas », rétorqua Sir William. Son crâne chauve, sa large face luisaient dans l'obscurité.

La chauve-souris traça une nouvelle courbe effleurant le sol à leurs pieds. Un peu d'air passa sur leurs chevilles. Les arbres faisaient partie du ciel. Il n'y avait pas de lune, mais les étoiles sortaient. En voici une autre, se dit Eleanor, les yeux fixés sur une lueur scintillante, en face d'elle. Mais c'était trop bas, trop jaune ; elle pensa que cela devait venir d'une maison et non d'une étoile. Celia se mit à parler à Sir William qu'elle voulait convaincre de s'installer près d'eux ; Lady Saint Austell lui avait affirmé que la Grange était à louer. Est-ce la Grange, se demanda Eleanor, regardant la lueur, ou bien une étoile ? Et ils continuèrent à causer.

Fatiguée d'elle-même, la vieille Mrs. Chinnery était descendue de bonne heure et attendait, assise dans le salon. Elle avait fait une entrée cérémonieuse, mais personne n'était là. Elle attendait, assise, parée de sa robe de vieille dame, en satin noir, et de son bonnet de dentelle. Son nez de faucon se bombait entre ses joues flétries, une de ses paupières tombantes laissait voir un liseré rouge.

« Pourquoi ne rentrent-ils pas ? » demanda-t-elle d'un ton chagrin à Ellen la femme de chambre qui se tenait derrière elle, discrète et noire. Ellen se dirigea vers la fenêtre et frappa un coup sur la vitre.

Celia s'arrêta de parler et se retourna. « Maman est là, dit-elle. Il faut rentrer. » Elle se leva et repoussa sa chaise.

Au sortir de l'obscurité, le salon, avec ses lampes allumées, faisait l'effet d'une scène de théâtre. La vieille Mrs. Chinnery, assise dans son fauteuil à roulettes, armée de son cornet acoustique, semblait attendre des hommages. Elle était toujours la même, ne vieillissait pas d'un jour et restait aussi vigoureuse que jamais. Lorsque Eleanor se pencha pour l'embrasser selon son habitude, la vie reprit ses proportions familières. C'est ainsi qu'elle s'était penchée, soir après soir, sur son père. Elle trouvait agréable de se courber, cela lui donnait une impression de jeunesse. Elle connaissait par cœur toute la manière de procéder. Eux, les gens d'âge mûr, se montraient pleins de déférence pour les très âgés, les vieux répondaient par de la courtoisie, et l'habituel silence s'ensuivait. Eux n'avaient rien à dire non plus. Que se passerait-il ensuite ? Eleanor vit les yeux de la vieille dame s'éclairer soudain. Qu'est-ce qui peut donner un éclat bleu à des yeux de quatre-vingt-dix ans ? Les cartes ? Oui. Celia était allée chercher la table de drap vert. Mrs. Chinnery avait la passion du whist. Mais elle aussi avait son cérémonial, ses bonnes manières.

« Pas ce soir, dit-elle avec un petit geste, comme pour repousser la table. Je suis sûre que ça ennuiera Sir William ? »

Elle fit un signe de tête dans la direction de l'homme corpulent qui se tenait là et qui semblait un peu en dehors du cercle familial.

« Pas le moins du monde, déclara-t-il vivement. Rien ne me plairait davantage. »

Vous êtes un bon garçon, Dubbin, se dit Eleanor. Et on approcha les chaises, on coupa les cartes, et Morris taquina sa belle-mère à travers le cornet acoustique. Ils jouèrent robre après robre. North lisait un livre ; Peggy tapotait le piano, et Celia, qui somnolait sur sa broderie, sursautait de temps à autre, brusquement, et mettait la main sur sa bouche. Enfin la porte s'ouvrit sans bruit. Ellen, la femme de chambre, discrète et noire, se tint derrière le fauteuil de Mrs. Chinnery et attendit. Mrs. Chinnery fit semblant de ne pas la voir ; mais les autres furent contents de s'arrêter. Ellen s'avança et Mrs. Chinnery se laissa rouler vers la mystérieuse chambre haute de l'extrême vieillesse. Son plaisir avait pris fin.

Celia bâilla ouvertement.

« C'est la kermesse, dit-elle, en roulant sa broderie. Je vais me coucher. Allons, Peggy. Venez-vous, Eleanor ? » North se leva promptement pour leur ouvrir la porte. Celia prit les bougeoirs de cuivre, les alluma et monta assez lourdement les premières marches de l'escalier. Eleanor la suivit. Mais Peggy traînait en arrière. Eleanor l'entendit chuchoter avec son frère, dans le hall.

« Allons, viens, Peggy », lui cria Celia par-dessus la rampe, en se retournant tandis qu'elle montait avec effort. Lorsqu'elle atteignit le palier du haut, elle s'arrêta sous le portrait des petits Chinnery et appela d'une voix assez sévère.

« Viens donc, Peggy. » Il y eut un moment de silence. Après quoi Peggy arriva, à contrecœur. Elle embrassa sa mère d'un air soumis, mais elle ne semblait pas le moins du monde endormie.

Elle était extrêmement jolie et un peu rouge. Elle n'avait aucune intention d'aller se coucher. Eleanor en fut certaine.

Eleanor entra dans sa chambre et se déshabilla. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et elle entendit le bruissement des arbres dans le jardin. Il faisait encore si chaud qu'elle resta étendue en chemise de nuit sur son lit, simplement couverte d'un drap. La bougie brûlait, sa petite flamme s'élevait en forme de poire sur la table de chevet. Eleanor écoutait vaguement remuer les arbres du jardin, et suivait des yeux l'ombre d'un papillon de nuit qui s'élançait tout autour de la chambre. Il faut que je me lève pour fermer la fenêtre ou bien que j'éteigne la bougie, se disait-elle, somnolente. Elle n'avait envie de faire ni l'un ni l'autre. Il ne lui restait qu'un désir, demeurer étendue sans bouger. C'était un délassement d'être couchée dans la demi-obscurité, après les conversations et la partie de cartes. Elle voyait encore les cartes s'abattre : noires, rouges et jaunes ; rois, reines et valets, sur une table de drap vert. Elle regarda autour d'elle, légèrement assoupie. Un joli vase de fleurs était posé sur la coiffeuse, il y avait une armoire cirée et, près de son lit, une boîte en porcelaine. Elle souleva le couvercle. Elle contenait quatre biscuits et une pâle tablette de chocolat au cas où elle aurait faim la nuit. Celia lui avait procuré des livres aussi, le *Journal d'un homme sans importance* et *Tournée dans le Northumberland*, de Ruff, et un volume de Dante, au cas où elle aimerait à lire dans son lit. Elle prit un des livres et le posa sur le couvre-pieds, à côté d'elle. Il lui semblait encore, sans doute à cause de ses récents voyages, que le navire continuait à fendre doucement la mer, et que le train se balançait encore de côté et d'autre, en traversant bruyamment la France. Elle avait l'impression que les choses passaient devant elle, tandis qu'elle était étendue sous le drap. Mais ce n'est plus le paysage qui passe, songea-t-elle, ce sont les vies humaines, nos vies changeantes.

La porte de la chambre rose se referma. William Whatney toussa dans la pièce à côté. Elle l'entendit qui la traversait. À présent il devait être à sa fenêtre, fumant son dernier cigare. À quoi pense-t-il ? se demanda-t-elle. Aux Indes ? Au temps où il se tenait sous l'ombrelle de plumes de paon ? Puis il remua ; il se déshabillait. Elle l'entendit qui prenait une brosse et la reposait sur la table. Et, se rappelant le large menton, taché en dessous de jaune et de rouge, elle songea : c'est à lui que je dois cet instant, plus qu'agréable, lorsque je me cachais le visage derrière un journal dans le coin d'un compartiment de troisième classe.

Trois papillons de nuit se précipitaient tout autour du plafond. On les entendait taper de petits coups tandis qu'ils s'élançaient d'un angle à l'autre. Si la fenêtre restait ouverte encore longtemps, la chambre serait remplie de papillons. Une lame de plancher craqua dans le couloir, au-dehors. Elle écouta. Était-ce Peggy qui s'échappait pour rejoindre son frère ? Eleanor flairait quelque projet entre eux, mais elle n'entendit que les branches lourdement chargées qui s'agitaient de haut en bas dans le jardin ; une vache mugissait, un oiseau gazouillait, puis, à sa joie, elle perçut l'appel fluide d'une chouette qui volait d'arbre en arbre les reliant par des festons d'argent.

Elle restait étendue, les yeux au plafond, où paraissait une légère tache d'eau qui ressemblait à une montagne, et Eleanor songea aux grands monts désolés de la Grèce ou d'Espagne, qu'aucun pied d'homme ne semble avoir effleurés depuis la nuit des temps.

Eleanor ouvrit le livre posé sur le couvre-pieds. Elle avait compté que ce serait la *Tournée* de Ruff ou bien le *Journal d'un homme sans importance*, mais c'était Dante et elle se sentait trop paresseuse pour le changer. Elle lut quelques vers, çà et là, mais elle avait oublié l'italien, le sens lui échappait. Il y en avait bien un cependant. Elle avait l'impression qu'un crochet grattait la surface de son cerveau.

Che per quanti si dice piu li nostro
tanto possiede piu di ben ciascuno.

Qu’est-ce que cela voulait dire ? Elle lut la traduction.

Que pour autant qu’il se dit plus le nôtre
Ainsi chacun possède plus de bien.

Eleanor était absorbée par la vue des papillons de nuit et par l’appel de la chouette qui lançait son cri fluide en dessinant des festons d’un arbre à l’autre ; son esprit ne fit qu’effleurer les mots qu’elle lisait, et ils ne donnèrent pas leur sens complet ; ils semblaient retenir une chose enfouie dans la dure coquille de l’italien archaïque. Eleanor ferma le livre. Je le lirai un de ces jours, se dit-elle. Lorsque j’aurai mis Crosby à la retraite et que... Prendrait-elle une autre maison ? Voyagerait-elle ? Irait-elle enfin aux Indes ? Sir William se mettait au lit dans la chambre voisine. Sa vie à lui se terminait, elle commençait la sienne. Non je ne chercherai pas à m’installer dans une autre maison. Certainement pas, songea-t-elle, considérant la tache au plafond. De nouveau elle eut la sensation du navire qui clapote doucement à travers les vagues, du train qui se balance de côté et d’autre, le long des rails. Les choses passent, se transforment, se dit-elle, les yeux au plafond. Et où allons-nous ? Où cela ? Où cela ?... Les papillons de nuit s’élançaient autour du plafond ; le livre glissa à terre. Craster a gagné le cochon, mais qui donc a eu le plateau d’argent ? Elle rêvassait, fit un effort, se retourna pour souffler la bougie. L’obscurité régna.

1913

On était en janvier. La neige tombait. Elle tombait depuis le matin. Le ciel s'étendait, semblable à une aile d'oie grise, répandant ses plumes sur toute l'Angleterre. Le ciel n'était qu'une tourmente de flocons. Ils aplanissaient les chemins, remplissaient les creux ; la neige obstruait les ruisseaux, obscurcissait les fenêtres et restait collée aux portes. Un faible murmure résonnait dans l'air, un léger crépitement, comme si l'atmosphère elle-même se transformait en neige. En dehors de cela, le silence régnait, coupé seulement par la toux d'un mouton, le bruit de la neige qui s'abattait d'un arbre, ou glissait en avalanche le long d'un toit de Londres. De temps à autre, un rayon lumineux s'allongeait lentement à travers le ciel, quand une auto passait sur les routes emmitouflées. Mais lorsque la nuit s'avança, la neige recouvrit les ornières, adoucit jusqu'à les effacer les marques de la circulation, et revêtit monuments, palais et statues, d'un épais manteau de neige.

Il neigeait encore lorsque le jeune homme de l'agence immobilière vint examiner la maison d'Abercorn Terrace. La neige projetait un dur reflet blanc dans la salle de bains. Elle faisait ressortir les craquelures de la baignoire émaillée et les taches sur le mur. Eleanor regarda par la fenêtre. Les arbres du jardin, derrière la maison, étaient lourdement revêtus de neige ; la neige moulait mollement les toits ; elle continuait à tomber. Eleanor se détourna et le jeune homme la suivit. La lumière ne les flattait ni l'un ni l'autre, cependant la neige – qu'Eleanor apercevait par la fenêtre, au fond du couloir – semblait bien belle en tombant.

Lorsqu'ils descendirent Mr. Grice regarda Eleanor. Arrêté sur le seuil d'une chambre à coucher, il observa :

« Le fait est que nos clients réclament aujourd'hui des installations sanitaires plus perfectionnées dans le lavatory. »

Pourquoi ne dit-il pas simplement « salle de bains », songea Eleanor. Elle descendait lentement avec lui. Elle voyait maintenant tomber la neige à travers les panneaux de la porte du hall. Elle remarqua les oreilles rouges du jeune homme, qui s'écartaient au-dessus de son col très haut et son cou qu'il avait dû laver plutôt mal que bien dans quelque évier à Vandsworth. Elle était contrariée. En visitant la maison avec ces airs dénigrants et ces regards inquisiteurs, il avait mis en cause la propreté de la famille, son humanité. Il se servait de grands mots, absurdes. Il cherche à se hausser d'un degré dans l'échelle sociale à l'aide de ces mots, se dit Eleanor. Il enjamba, non sans précaution, le chien endormi, prit son chapeau sur la table du hall, et descendit les marches de l'entrée ; ses bottines à boutons d'homme d'affaires laissèrent sur les épais coussins de neige blanche leur empreinte jaune. Un fiacre stationnait.

Eleanor revint sur ses pas. Crosby tournait en rond, parée de sa plus belle capote et de son manteau. Ce matin-là elle avait suivi Eleanor comme un chien dans toute la maison ; l'instant odieux ne pouvait plus être repoussé. Le fiacre était à la porte. Il leur fallait se dire adieu.

« Cela paraît bien vide, n'est-ce pas, Crosby ? » dit Eleanor, jetant un coup d'œil au salon nu. La lumière blanche de la neige mettait son éclat sur les murs, elle accentuait les marques aux endroits où il y avait eu des meubles, ou des tableaux.

« En effet, Miss Eleanor », répondit Crosby qui, elle aussi, examinait le salon. Eleanor sentit que la vieille bonne allait se mettre à pleurer. Elle ne voulait pas la voir pleurer, ni pleurer elle-même.

« Je vous vois encore tous, assis autour de cette table, Miss Eleanor », dit Crosby. Mais la table n'était plus là. Morris avait pris un objet, Delia un autre ; tout avait été partagé, séparé.

« Et la bouilloire où l'eau refusait de bouillir, vous la rappelez-vous ? » dit Eleanor. Elle essaya de rire.

« Oh ! Miss Eleanor, je me rappelle tout ! » Les larmes montaient aux yeux de Crosby ; Eleanor détourna le regard vers la pièce du fond.

La bibliothèque, la table à écrire y avaient aussi laissé leur empreinte. Eleanor songea à elle-même, assise là, dessinant sur le buvard, y faisant un trou, additionnant les comptes dans les livres des fournisseurs... Elle se retourna. Crosby était derrière elle, Crosby pleurait. Ce mélange d'émotions était vraiment pénible ; Eleanor se sentait si contente d'être débarrassée de tout cela. Mais pour Crosby, c'était la fin.

Chacune des armoires, dalles, chaises et tables de cette grande maison pleine de coins et recoins lui était familière. Elle avait appris à les connaître, non pas comme eux, qui les considéraient à la distance d'un mètre ou de deux, mais de tout près, à genoux, en frottant et astiquant. Elle connaissait par cœur creux et taches, fourchettes, couteaux, serviettes et armoires. Sa vie entière en dépendait, ainsi que des faits et gestes de la famille. Et maintenant, elle partait seule, habiter une pièce unique à Richmond.

De retour dans le hall, Eleanor observa :

« Il y a une chose, me semble-t-il, que vous serez heureuse de quitter, c'est le sous-sol. » Eleanor n'avait jamais remarqué à quel point il était sombre et bas avant de l'examiner avec « notre Mr. Grice » ; et elle en avait eu honte.

« C'était mon chez-moi depuis quarante ans, Miss », dit Crosby. Les larmes coulaient. Quarante ans ! Eleanor en fut saisie. Elle ne devait guère avoir plus de treize ou quatorze ans, à l'époque où Crosby était entrée chez eux, si raide et si pimpante ; à présent ses yeux bleus d'insecte ressortaient et ses joues s'affaissaient.

Crosby se pencha pour attacher la chaîne de Rover.

« Êtes-vous bien sûre que vous voulez l'emmener ? demanda Eleanor, les yeux baissés sur ce vieux chien peu attrayant avec son odeur et sa respiration pénible. Il nous serait facile de lui trouver un bon asile dans une maison à la campagne.

– Oh ! Miss, ne me demandez pas de renoncer à lui ! » fit Crosby. Des larmes l'empêchaient de parler. Des larmes coulaient librement le long de ses joues. Eleanor avait beau chercher à retenir les siennes, elles commençaient aussi à lui monter aux yeux.

« Adieu, chère Crosby », dit-elle. Elle se pencha pour l'embrasser, remarquant la sécheresse un peu particulière de sa peau, et pleurant, elle aussi. Alors Crosby, avec Rover au bout de sa chaîne, se mit à descendre de biais les marches glissantes. Eleanor tint la porte ouverte et les suivit des yeux. C'était un moment affreux, malheureux, confus, où tout semblait faux. Crosby avec son désespoir, et elle-même si satisfaite. Cependant, ses larmes se formaient et tombaient, tandis qu'elle tenait la porte. Ils avaient tous vécu là ; c'est d'ici qu'elle faisait un geste de la main à Morris lorsqu'il allait à l'école ; là, dans ce petit jardin qu'ils plantaient des crocus. Et maintenant Crosby, sous les flocons de neige qui tombaient sur sa capote noire, grimpait dans le fiacre avec Rover dans les bras. Eleanor ferma la porte et rentra.

Le fiacre déambulait le long des rues, sous la neige qui tombait. De grandes traînées jaunes se voyaient sur les trottoirs, aux endroits où la neige était piétinée par les gens qui allaient faire leurs achats. Elle commençait à fondre et glissait des toits, par paquets, sur le pavé. Les gamins en faisaient des boules qu'ils se lançaient. L'une d'elles frappa le fiacre au passage. Mais au tournant de Richmond Green le vaste espace apparut entièrement blanc. Personne ne semblait l'avoir traversé. Tout était

blanc ; l'herbe, les arbres, les grilles. Seules des corneilles, assemblées aux cimes des arbres, faisaient tache dans le panorama.

Le fiacre poursuivait sa course.

Il s'arrêta un peu plus loin, à une petite maison devant laquelle les charrettes avaient trituré la neige, qui n'était plus qu'une bouillie jaunâtre et grumeleuse. Crosby monta les marches. Elle tenait Rover dans ses bras pour l'empêcher de salir l'escalier.

Louisa Burt se trouvait là, prête à l'accueillir, et Mr. Bishop, le locataire d'en haut, en ancien maître d'hôtel, donna un coup de main pour les bagages ; Crosby le suivit jusqu'à sa petite chambre.

Cette chambre était au dernier étage et donnait sur le jardin. Elle parut assez confortable, malgré ses dimensions exiguës, lorsque Crosby eut déballé ses affaires. La pièce prit un air d'Abercorn Terrace. En effet depuis bien des années la vieille femme entassait des bricoles en vue de sa retraite : éléphants des Indes, vases d'argent et le phoque, découvert un matin dans le panier à papier, pendant qu'on tirait le canon pour l'enterrement de la vieille reine – tout était réuni là. Elle posa ces objets de biais sur la cheminée ; lorsqu'elle eut suspendu les portraits de famille, personnages en tenue de noce, en robe d'avocat et en perruque, avec Mr. Martin – son préféré – bien au milieu, elle se sentit chez elle.

Mais, soit que le transfert à Richmond l'eût affecté ou qu'il eût pris froid dans la neige, Rover tomba malade aussitôt. Son eczéma le reprit. Lorsque Crosby voulut l'emmener faire des courses avec elle, le lendemain matin, il se roula sur le sol et se tint les pattes en l'air, comme s'il suppliait qu'on le laissât tranquille. Mr. Bishop dut persuader Mrs. Crosby – car elle jouissait

ici de cette appellation pleine de déférence – que ce pauvre chien – dont il caressa la tête – serait mieux hors de ce monde.

« Venez avec moi, chère amie, dit Mrs. Burt, passant son bras autour des épaules de Crosby, et laissez Bishop faire le nécessaire. »

Mr. Bishop avait endormi les chiens de Milady bien des fois. « Rover ne souffrira pas, je vous l'affirme, dit-il en se relevant. Une simple bouffée », il tenait son mouchoir à la main, « et ce sera fini.

– C'est pour son bien, Annie », ajouta Mrs. Burt, cherchant à l'entraîner.

Et vraiment la pauvre bête faisait pitié. Mais Crosby secoua la tête. Rover avait remué la queue, ses yeux restaient ouverts. Il vivait. Sur sa face parut une lueur que depuis longtemps Crosby prenait pour un sourire. Il se fiait à elle, elle le sentait, et elle ne le remettrait pas aux mains d'étrangers. Elle le veilla trois jours et trois nuits ; elle lui donna de l'extrait de viande avec une petite cuiller ; à la fin, il refusa de desserrer les dents, son corps se raidit, une mouche passa sur son nez sans le faire tressaillir. Cela se passait un matin, pendant que les moineaux piaillaient dans les arbres au-dehors.

C'est une bénédiction qu'elle ait quelque chose pour la distraire, se dit Mrs. Burt lorsqu'elle vit par la fenêtre de la cuisine Crosby sortir le lendemain de l'enterrement, revêtue de son plus beau manteau et de sa capote. Car c'était un jeudi, jour où elle allait à Ebury Street chercher les chaussettes de Mr. Pargiter. Mais ce chien aurait dû être supprimé plus tôt, ajouta Mrs. Burt en se tournant vers l'évier. Son haleine empestait.

Crosby prit le train de banlieue jusqu'à Sloane Square, puis elle continua son chemin à pied. Elle marchait lentement, les coudes écartés, comme pour se préserver des hasards de la rue.

Elle gardait son expression triste, mais le changement de Richmond à Ebury Street lui faisait du bien. Elle se retrouvait elle-même à Ebury Street. Les gens de Richmond étaient communs, elle l'avait toujours constaté. Ici, les dames et les messieurs avaient une certaine manière d'être. Crosby jetait des regards approbateurs dans les vitrines, au passage. Et le général Arbuthnot, qui venait voir Monsieur autrefois, habitait Ebury Street. Elle s'en souvint en tournant dans cette rue encombrée et triste. Le général était mort ; Louisa lui avait montré l'annonce dans le journal. Mais, de son vivant, il demeurait là. Crosby atteignit la maison de Mr. Martin. Elle rajusta sa capote. Quand elle venait prendre les chaussettes de Mr. Martin, elle échangeait toujours quelques mots avec lui : c'était une de ses satisfactions, et ensuite elle s'entretenait agréablement avec sa propriétaire, Mrs. Briggs. Aujourd'hui elle aurait le plaisir de lui raconter la mort de Rover.

Elle descendit de biais, prudemment, les marches du sous-sol, glissantes de verglas, et sonna à la porte de service.

Martin, assis dans le salon, lisait le journal. La guerre des Balkans était terminée, mais d'autres troubles fermentaient – il en était certain. Tout à fait certain. Il tourna la page. La pièce manquait de clarté avec le grésil qui tombait, et il n'arrivait jamais à lire quand quelqu'un devait venir. Crosby arrivait ; il entendait des voix dans le hall. Que de potins elles racontent ! Comme elles bavardent ! Il s'impatientait. Elle était là, la main sur la porte. Mais que lui dirait-il ? Il se le demanda en voyant tourner le loquet. Il repoussa le journal et lorsqu'elle entra, il employa la formule habituelle : « Eh bien, Crosby, comment vont vos affaires en ce bas monde ? »

Elle se souvint de Rover, et les larmes lui montèrent aux yeux.

Martin écouta le récit et fronça les sourcils, plein de sympathie. Puis il se leva, alla dans sa chambre, et en revint avec une veste de pyjama.

« Qu’est-ce que c’est que ça, Crosby ? » Il montra du doigt un trou frangé de brun sous le col. Crosby ajusta ses lunettes d’or.

« Une brûlure, Monsieur, fit-elle avec conviction.

– Un pyjama flambant neuf, porté deux fois », déclara Martin. Il l’étendit. Crosby toucha la veste, en pure soie, cela se sentait.

« Tut-tut-tut ! fit-elle en secouant la tête.

– Voulez-vous, je vous prie, porter ce pyjama à Mrs... je ne me souviens plus de son nom. » Il étala la veste devant lui. Il avait envie d’employer une métaphore ; mais il se rappela qu’il fallait être très clair et se servir d’un langage simple lorsqu’on s’adressait à Crosby.

« Dites-lui de changer de blanchisseuse, fit-il en matière de conclusion, et d’envoyer l’autre au diable ! »

Crosby ramena tendrement contre son sein le pyjama abîmé. Mr. Martin n’avait jamais pu porter de la laine à même la peau. Martin se taisait. Il fallait passer un moment avec Crosby, mais la mort de Rover avait singulièrement limité les sujets de conversation.

« Comment vont les rhumatismes ? » demanda-t-il à Crosby qui se tenait très droite à la porte du salon, la veste de pyjama sur le bras. Crosby a nettement rapetissé, songea-t-il. Elle secoua la tête. Richmond était très vulgaire, comparé à Abercorn Terrace, dit-elle. Les traits de Crosby s’affaissèrent. Elle songeait sans doute à Rover. Il fallait en distraire sa pensée. Martin ne supportait pas les larmes.

« Avez-vous vu Miss Eleanor dans son nouvel appartement ? » demanda-t-il. Oui, mais Crosby n'aimait pas les appartements. À son avis, Miss Eleanor s'éreintait.

« Et les gens n'en sont pas dignes, Monsieur. » Elle faisait allusion aux Zwingler, Paravicini et Cobbs, qui venaient autrefois à la porte de service, chercher les vêtements mis de côté.

Martin secoua la tête. Il ne savait plus que dire. Il détestait parler aux domestiques ; il avait l'impression de manquer de sincérité. On prend un sourire affecté, ou bien un air enjoué, et dans tous les cas on ment.

« Monsieur continue-t-il à se bien porter ? lui demanda Crosby.

– Pas encore marié, Crosby », répondit-il.

Crosby promena ses regards autour du salon. C'était un appartement de célibataire, avec ses chaises de cuir, ses pions de jeu d'échecs sur une pile de livres, et le plateau avec son siphon d'eau de Seltz. Crosby se hasarda à dire que, certainement, il y avait beaucoup de charmantes jeunes filles qui seraient ravies de prendre soin de lui.

« Oui, mais j'aime à rester au lit le matin, dit-il.

– C'est bien vrai, Monsieur, de tout temps », et Crosby sourit.

Martin en profita pour tirer sa montre, aller vivement à la fenêtre et s'écrier comme s'il se rappelait tout à coup un rendez-vous :

« Ma parole, Crosby, il faut que je me sauve. » Et la porte se referma sur Crosby.

C'était faux. Il n'avait aucun rendez-vous. On ment toujours aux domestiques, songea-t-il en regardant par la fenêtre. Les contours vulgaires des maisons d'Ebury Street apparais-

saient à travers le grésil. Tout le monde ment, se dit-il. Son père mentait. Après sa mort, Martin avait retrouvé, attachées dans le tiroir de la table, des lettres d'une femme, appelée Mira. Et il avait vu Mira. Une grosse dame respectable qui réclamait des secours, car son toit avait besoin de réparations. Pourquoi son père mentait-il ? Quel mal y a-t-il à entretenir une maîtresse ? Et lui-même avait menti aussi, à propos de cette chambre de Fulham Road, où lui, Dodge et Erridge se réunissaient pour fumer des cigares bon marché et raconter des histoires sales. C'est un système abominable que cette vie de famille. Abercorn Terrace. On n'arrivait pas à louer cette maison. Rien d'étonnant, avec l'unique salle de bains et ce sous-sol. Tant de gens disparates avaient vécu là, enfermés ensemble, à se dire des mensonges.

En suivant des yeux les formes qui se faufilaient le long du trottoir mouillé, il aperçut Crosby qui remontait les marches du sous-sol avec un paquet sur le bras. Semblable à un petit animal effarouché, elle s'arrêta un moment et regarda autour d'elle avant de braver les dangers de la rue. À la fin elle partit en trottinant. Martin vit la neige tomber sur sa capote noire, puis elle disparut. Il se détourna.

1914

Le printemps était brillant, la journée radieuse. L’atmosphère même semblait bourdonner au contact de la cime des arbres ; l’air vibrait, clapotait. Les feuilles étaient nettes et vertes. Dans la campagne, les horloges des vieilles églises donnaient l’heure d’une voix grinçante ; le son rouillé passait sur les champs de trèfle rouge et les corbeaux s’envolaient, comme chassés par les cloches. Ils tournoyaient, puis se posaient tout en haut des arbres. Londres était fastueux et bruyant. La saison débutait ; les klaxons résonnaient ; les voitures rugissaient ; les drapeaux flottaient, raides comme des truites dans un ruisseau. Et tous les clochers de toutes les églises de la ville : saints distingués de Mayfair, saints archaïques de Kensington et saints vénérables de la Cité, carillonnaient l’heure. Au-dessus de Londres, l’air semblait un océan houleux rempli de sons, à travers lequel voyageaient des ondes concentriques. Mais les horloges ne concordaient pas, comme si les saints eux-mêmes étaient en désaccord. Des arrêts survenaient, des silences, puis les sonneries reprenaient.

Ici, dans Ebury Street, une lointaine horloge, à la voix frêle, donnait l’heure. Il était onze heures. Martin, debout à sa fenêtre, considérait la rue étroite, en bas. Le soleil brillait, Martin se sentait de belle humeur ; il allait consulter son agent de change à la Cité. Ses affaires tournaient bien. Son père, à un moment donné, avait gagné beaucoup d’argent ; il l’avait perdu ensuite, puis regagné en partie. Mais tout compte fait, il s’en était très bien tiré.

Martin s’attarda un peu pour admirer une dame à la mode, coiffée d’un ravissant chapeau et qui examinait un vase dans le magasin de bric-à-brac en face. C’était un vase bleu, posé sur un socle chinois, devant une draperie de brocart vert. La courbe des

flancs symétriques, le bleu profond, les minces craquelures du vernis, lui plaisaient. Et la dame qui regardait ce vase était charmante, elle aussi.

Il prit son chapeau et sa canne et descendit dans la rue. Il ferait une partie du chemin à pied. Il fredonna en remontant Sloane Street : « La fille du roi d'Espagne m'a rendu visite, pour l'amour de... » Il jeta un coup d'œil sur les devantures, en passant. Elles étaient remplies de robes d'été, assemblages exquis de tissus verts et de gaze ; et des vols de chapeaux étaient posés sur de minces tiges de bois. Martin continua à fredonner : « Pour l'amour de mon beau muscadier d'argent. » Qu'est-ce que c'est qu'un muscadier d'argent ? se demanda-t-il. Un orgue de Barbarie, au bas de la rue, jouait gaiement sa petite danse flûtée. Et l'orgue tournait en rond, poussé de-ci de-là, comme si le vieillard qui en jouait esquissait une danse au son de la musique.

Une jolie femme de chambre monta les marches du sous-sol et lui donna un penny. Le visage du vieux bonhomme, un visage mobile d'Italien, se couvrit de rides lorsqu'il retira sa casquette pour saluer. La jeune fille sourit et se glissa de nouveau dans la cuisine.

« ... Pour l'amour de mon beau muscadier d'argent », fredonnait Martin en plongeant ses regards à travers les grilles du sous-sol, dans la cuisine, où les domestiques étaient assis. Ils avaient l'air très confortables, avec des théières, du pain et du beurre, sur la table. La canne de Martin se balançait comme la queue d'un chien réjoui. Tout le monde semblait avoir le cœur léger, sans souci aucun ; on surgissait des maisons, on circulait dans la rue avec des piécettes à distribuer aux joueurs d'orgue de Barbarie et aux mendiants. Chacun avait de l'argent à dépenser. Les femmes s'assemblaient devant les vastes vitrines. Martin s'arrêta, lui aussi, pour examiner un modèle réduit de bateau ; de brillantes valises jaunes, aux rangées de flacons d'argent. Mais qui a pu écrire cette chanson, sur la fille du roi

d'Espagne ? se demanda-t-il en poursuivant son chemin, cette chanson que Pippy lui chantait quand elle lui essuyait les oreilles avec une flanelle gluante ? Elle le prenait sur ses genoux et croassait de sa voix de crécelle usée : « La fille du roi d'Espagne m'a rendu visite pour l'amour de... » Et brusquement Pippy abaissait les genoux, et il dégringolait à terre.

Martin arriva au coin de Hyde Park. La scène était très animée. Camions, autos, autobus, descendaient à flots de la colline. Les petites feuilles vertes avaient poussé sur les arbres du parc. De belles dames vêtues de robes claires passaient les grilles, en auto. Chacun allait à ses affaires. Et il s'aperçut qu'on avait écrit : « Dieu est amour », à la craie rose, sur les grilles d'Apsley House. Cela demande un certain courage, se dit-il, quand à tout instant un policeman peut vous happer. Mais l'autobus arrivait et il monta sur l'impériale.

« À Saint Paul », dit-il au conducteur, en lui tendant sa monnaie.

Les autobus se précipitaient en un courant ininterrompu et tournaient en rond autour des marches de Saint Paul. La statue de la reine Anne semblait présider le chaos et en former le centre, comme l'essieu d'une roue. La dame blanche paraissait régler le trafic avec son sceptre, diriger les activités des petits hommes en chapeaux melons et vestes rondes, des femmes avec leurs serviettes, des camions et des autobus. De temps en temps une silhouette isolée se détachait des autres, montait les marches et entrait dans l'église. Les portes de la cathédrale s'ouvraient et se fermaient sans cesse. Elles laissaient échapper dans l'air de faibles bouffées de musique d'orgue. Les pigeons se dandinaient, les moineaux battaient des ailes. Peu après midi, un vieillard muni d'un sac en papier s'installa à mi-chemin de l'escalier et se mit à nourrir les oiseaux. Il tendit un morceau de pain. Ses lèvres remuaient. Il semblait flatter les oiseaux, les cajoler. Bientôt, un cercle d'ailes palpitantes lui fit un halo. Des

moineaux se perchèrent sur sa tête et ses mains. Des pigeons se trémoussèrent à ses pieds. Une petite foule s'assembla pour le voir nourrir les oiseaux ; il semait son pain autour de lui. Puis une vague passa dans l'air. La grande horloge, toutes les horloges de la Cité, semblèrent unir leurs forces pour bourdonner un avertissement. Puis le coup retentit. « Une heure », clamait-il. Les moineaux s'enfuirent dans les airs, les pigeons eux-mêmes prirent peur. Quelques-uns décrivirent un cercle autour de la tête de la reine Anne.

Martin atteignit l'espace découvert, devant la cathédrale, au moment où la dernière vibration se dissipait.

Il traversa la rue et vint s'adosser contre la vitrine d'un magasin pour contempler le grand dôme. Tous les éléments de pesanteur de son corps parurent se déplacer. Il avait l'étrange sensation d'un mouvement intérieur qui s'harmonisait avec l'édifice, qui créait de lui-même un nouvel équilibre, puis s'immobilisait. Martin se sentit stimulé par cette transformation. Il aurait aimé être architecte. Il appuya le dos contre le magasin pour mieux voir l'ensemble de la cathédrale. Mais les nombreux piétons le gênaient. Ils se heurtaient à lui, le frôlaient en le dépassant. C'était l'heure où les gens de la Cité se précipitent pour déjeuner. Ils coupaient par l'escalier. Les pigeons s'élevaient en tournoyant pour se poser de nouveau sur le sol. Les portes s'ouvraient et se refermaient tandis que Martin escaladait les degrés. Les pigeons sont insupportables, songeait-il, avec leurs saletés sur les marches. Il monta lentement.

Eh, qui est-ce ? se demanda-t-il en regardant une personne debout contre un des piliers. Est-ce que je ne la connais pas ?

Elle parlait toute seule, ses lèvres remuaient.

C'est Sally ! se dit-il. Il hésita. Devait-il lui parler ? Mais il était fatigué de sa propre compagnie, elle le distrairait.

« Deux sous pour connaître tes pensées, Sal ! » lui dit-il, en lui tapant sur l'épaule.

Elle se retourna ; son expression changea aussitôt.

« Martin ! Au moment même où je pensais à toi ! s'écria-t-elle.

– Quelle blague ! fit-il en lui serrant la main.

– Quand je pense aux gens, je les vois toujours. » Elle eut son drôle de trémoussement habituel, comme si elle était un oiseau ; un volatile mal emplumé, car son manteau n'était pas de la dernière mode. Ils s'attardèrent tous les deux sur les marches et regardèrent à leurs pieds la rue encombrée. Une bouffée de musique d'orgue leur parvenait de la cathédrale quand les portes s'ouvraient et se refermaient derrière eux. Le faible murmure de prière avait quelque chose d'impressionnant, ainsi que l'espace sombre, qu'on apercevait à travers la porte.

« À quoi pensais-tu ?... » Il s'interrompit. « Viens déjeuner avec moi. Je t'emmène à une rôtisserie de la Cité. » Et il la conduisit en bas des marches le long d'une ruelle étroite, bloquée par des charrettes dans lesquelles on lançait des paquets, sortis des entrepôts. Ils poussèrent tous les deux les battants de la porte et pénétrèrent dans le restaurant.

« C'est plein aujourd'hui, Alfred », dit Martin d'un air aimable, tandis que le garçon lui prenait son chapeau et son pardessus pour les suspendre. Martin déjeunait souvent là, il connaissait le garçon, et celui-ci le connaissait aussi.

« Très plein, mon capitaine, fit-il.

– Alors que choisirons-nous », dit Martin en s'asseyant.

On promenait de table en table un rôti d'un brun jaunâtre sur un chariot roulant.

« Prenons de ça, fit Sara avec un geste de la main.

– Et quelle boisson ? » Martin parcourait des yeux la liste des vins.

« La boisson ? Je m'en remets à toi. » Sara enleva ses gants et les posa sur un petit livre marron, tirant sur le rouge, qui était évidemment un livre de prières.

« Tu t'en remets à moi pour la boisson », répéta Martin. Pourquoi, se demandait-il, les livres de prières ont-ils toujours des tranches dorées avec du rouge mêlé à l'or ? Il choisit le vin.

« Et que faisais-tu à Saint Paul ? demanda-t-il, en renvoyant le garçon.

– J'assistais au service », dit-elle. Elle parcourut du regard la salle chaude et encombrée. Les murs étaient tapissés de feuilles dorées, incrustées sur un fond brun. Les gens passaient devant eux, entraient et sortaient constamment. Le garçon apporta le vin, Martin en versa un verre à sa cousine.

« Je ne savais pas que tu suivais les offices », dit-il les yeux fixés sur le livre de prières.

Elle ne répondit pas. Elle continuait à regarder autour d'elle, observant les gens qui allaient et venaient. Elle but son vin à petites gorgées. La couleur lui montait aux joues. Elle prit son couteau et sa fourchette et se mit à déguster l'admirable morceau de mouton. Ils mangèrent sans dire un mot pendant un instant.

Martin tenta de la faire parler.

« Et que comprends-tu à ça, Sal ? » demanda-t-il en touchant du doigt le petit livre.

Elle l'ouvrit au hasard et se mit à réciter :

« Le père incompréhensible, le fils incompréhensible... » ; sa voix gardait son timbre habituel.

« Tais-toi, on écoute. »

Par égard pour lui, elle prit l'attitude d'une dame qui déjeune avec un monsieur dans un restaurant de la Cité.

« Et toi, que faisais-tu à Saint Paul ?

– Je regrettais de n'être pas architecte. On m'a expédié dans l'armée, que je détestais.

– Tais-toi, murmura-t-elle. On écoute. »

Il se retourna vivement, et se mit à rire. Le garçon plaçait une tarte devant eux. Ils mangèrent sans parler. Martin versa de nouveau du vin à Sara. Elle avait les joues rouges, les yeux brillants. Il lui envia cette sensation complète de bien-être universel qu'un verre de vin lui procurait autrefois. C'est une bonne chose que le vin, il rompt les barrières.

Mais comment faire parler Sara ?

« Je ne savais pas que tu suivais les offices, dit-il les yeux posés sur le livre de prières. Et que penses-tu de ça, Sal ? »

Elle regarda le livre à son tour et le frappa d'un coup de fourchette.

« Qu'est-ce qu'ils en pensent eux ? demanda-t-elle. La femme qui prie, et l'homme à la longue barbe blanche ?

– À peu près ce que pense Crosby quand elle vient me voir », dit-il. Il songeait à l'air de dévotion de la vieille femme, debout à la porte du salon, avec la veste de pyjama sur son bras.

« Je suis le Bon Dieu de Crosby, ajouta-t-il en servant des choux de Bruxelles à Sara.

– Le Bon Dieu de Crosby ! Martin l'Omnipotent ! Le Tout-Puissant ! » Elle se mit à rire et leva son verre. Il se demanda si elle se moquait de lui. Il espérait qu'elle ne le considérait pas comme quelqu'un de très vieux.

« Tu te souviens de Crosby ? dit-il. Elle a pris sa retraite et son chien est mort.

– Elle a pris sa retraite et son chien est mort ? » répéta Sara. Elle regarda de nouveau derrière elle. La conversation au restaurant est impossible ; elle est coupée, morcelée. Des hommes de la Cité, en costumes soignés, à raies, et en chapeaux melons, les frôlaient sans répit.

« C'est une belle église ? » fit-elle en se retournant.

Sara en est revenue brusquement à Saint Paul, songea Martin.

« Magnifique ! répondit-il. Admirais-tu les monuments ? »

Quelqu'un entrait. Il le reconnut, Erridge, l'agent de change. L'homme leva le doigt et lui fit signe. Martin se leva et alla lui parler. Lorsqu'il revint, Sara avait de nouveau rempli son verre. Elle était assise et considérait les gens, comme un enfant qui assiste à une pantomime.

« Et que fais-tu cet après-midi ? demanda-t-il.

– Le Round Pond à quatre heures. » Elle frappa sur la table et répéta : « Le Round Pond à quatre heures. » Elle passait sans doute à cet état de bienveillance engourdie qui succède à un bon repas et à un verre de vin.

« Dois-tu y retrouver quelqu'un ?

– Oui, Maggie. »

Ils mangèrent sans parler. Des bribes de conversation parvenaient jusqu'à eux, des phrases tronquées. Puis l'homme à qui Martin avait parlé lui toucha l'épaule au moment de sortir.

« Mercredi à huit heures, dit-il.

– Entendu. » Et Martin en prit note sur son carnet.

« Et toi, que fais-tu cet après-midi ? » demanda Sara.

Il alluma une cigarette.

« Je devais aller voir ma sœur, à la prison, fit-il.

– En prison ?

– Rose. Elle a lancé une brique.

– Rose rouge, Rose fanée, Rose sauvage, Rose épineuse..., dit Sara, main tendue vers la bouteille de vin.

– Non, déclara Martin, tu en as eu suffisamment. »

Elle s'excitait très vite. Il devait y mettre un frein : des gens l'écoutaient, et il posa les doigts sur le goulot de la bouteille.

« C'est bougrement ennuyeux, d'être en prison », observa-t-il.

Elle ramena son verre et se mit à le contempler. Un moteur dans son cerveau parut s'être arrêté soudain. Elle ressemblait beaucoup à sa mère – sauf lorsqu'elle riait.

Martin aurait aimé lui parler de sa mère, mais la conversation était impossible. Trop de gens écoutaient et fumaient. La fumée mêlée à l'odeur de la viande alourdissait l'air. Martin était plongé dans le passé, lorsque Sara s'écria :

« Assise sur un trépied, pendant qu'on lui enfonce de la viande dans le gosier. »

Martin revint à lui. Sara devait penser à Rose.

« Une brique vola : crac ! » Elle riait en agitant sa fourchette.

« Pliez la carte de l'Europe, dit l'homme au laquais. Je ne crois pas à la force ! » Sara abaissa sa fourchette, un noyau de prune sauta. Martin se retourna. Les gens écoutaient. Il se leva.

« Sortons-nous ? fit-il. Si tu ne veux rien de plus. »

Sara se leva et chercha des yeux son manteau.

Elle le prit en disant : « Merci, Martin, pour ce bon déjeuner. Cela m'a fait plaisir. »

Il fit signe au garçon qui accourut et fit l'addition.

Martin plaça une pièce d'or sur le plateau et Sara enfonça les bras dans les manches de son manteau.

Martin l'aida. « Si j'allais avec toi au Round Pond à quatre heures ?

– Oui ! au Round Pond à quatre heures ! » fit-elle en pivotant sur ses talons.

Elle s'éloigna et passa devant les hommes de la Cité encore attablés à leur repas. Martin lui trouva la démarche un peu incertaine.

Le garçon revint avec la monnaie et Martin glissa les pièces dans sa poche. Il en garda une pour le pourboire. Mais il fut arrêté au moment de la donner par l'expression sournoise d'Alfred. Martin leva un coin de la note et trouva deux pièces cachées dessous. Le truc habituel. La colère s'empara de lui :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le garçon bégaya : « Je ne m'en étais pas aperçu. »

Martin sentit la chaleur lui monter aux oreilles. Il avait, exactement comme son père quand il était furieux, l'impression que des taches blanches se formaient au-dessus de ses tempes. Il enfonça dans sa poche la pièce qu'il destinait au garçon, passa devant lui en lui repoussant la main. Honteux, l'homme se retira en murmurant.

Martin conduisit Sara hors de la salle encombrée. « Allons-nous-en, sortons d'ici. »

Il l’entraîna dans la rue. Le manque d’air, la chaude odeur de viande dans cette rôtisserie de la Cité, lui devenaient soudain intolérable.

« J’ai horreur d’être roulé, dit-il en mettant son chapeau. Je regrette de t’avoir amenée là, Sara, c’est un sale trou. »

Il aspira l’air frais. Les bruits de la rue, l’aspect indifférent, affairé, de tout ce qui l’entourait lui firent du bien, après la salle étouffante, remplie de vapeurs. Les charrettes, rangées sur le côté, recevaient les paquets glissant des entrepôts.

Quand ils débouchèrent devant Saint Paul, il leva la tête. Le même vieillard nourrissait les moineaux. La cathédrale s’offrait aux regards ; et Martin aurait voulu éprouver de nouveau cette impression de poids qui se déplaçait en lui, pour s’immobiliser ensuite. Mais il n’y arriva pas. Il ne retrouva plus l’étrange frémissement qui l’avait agité à cette sorte de corrélation entre lui et la pierre. Il n’éprouvait que de la colère. Et Sara le troublait. Elle était sur le point de s’élancer dans la rue encombrée. Il avança la main pour la retenir.

« Fais attention », dit-il. Puis ils traversèrent.

« Allons-nous à pied ? » demanda-t-il. Elle acquiesça d’un signe de tête. Ils longèrent Fleet Street. La conversation était impossible. L’étroit trottoir obligeait Martin à sans cesse monter et descendre, afin de rester auprès de Sara. Il continuait à ressentir le malaise causé par la colère. Mais sa colère proprement dite se calmait graduellement.

Qu’aurais-je dû faire ? se demanda-t-il, en se voyant de nouveau passer devant le garçon sans lui donner de pourboire. Non, pas ça, se dit-il, pas ça. Les gens se pressaient contre lui, et il abandonna le trottoir. Après tout, le pauvre diable devait gagner sa vie. Martin aimait à se montrer généreux, à laisser des sourires derrière lui, et deux shillings lui importaient peu. C’est trop tard. À quoi bon revenir là-dessus ? se dit-il, et il se mit à

fredonner sa petite chanson. Puis il s'arrêta, se rappelant qu'il n'était pas seul.

« Regarde-moi ça, Sal, fit-il en lui saisissant le bras. Regarde ! »

Il montra du doigt l'emblème déployé à Temple Bar. Il semblait plus ridicule que jamais – tenir le milieu entre un serpent et une volaille.

« Regarde un peu », répéta-t-il en riant. Ils s'arrêtèrent un instant, pour considérer les petites silhouettes aplaties ; la reine Victoria, le roi Édouard, logés de façon si inconfortable sur le fronton de Temple Bar. Puis ils continuèrent leur chemin. Parler était impossible, à cause de la foule. Des hommes en perruques et en robes se hâtaient de traverser la rue. Ils portaient des sacs bleus ou rouges.

« Le palais de justice ! » fit Martin en indiquant la masse froide de pierre décorée, à l'apparence morne et funéraire... « C'est là où vit Morris », ajouta-t-il.

Il gardait encore un reste de malaise après sa colère. Mais la sensation diminuait, ne lui laissant qu'un peu d'âpreté dans l'esprit.

« Est-ce que j'aurais dû... » Il allait dire : être avocat, mais aussi... ne pas m'emporter avec le garçon.

« Aurais dû être..., aurais dû faire... ? » demanda Sara en se penchant vers lui. Dans le brouhaha du trafic, elle n'avait pas compris ce qu'il disait. La conversation était impossible, mais en tout cas, Martin oubliait peu à peu sa colère. Le souvenir cuisant s'estompait ; mais il réapparut cependant à la vue d'une mendiante qui vendait des violettes. Et ce pauvre diable de serveur, se dit Martin, a dû se passer de pourboire parce qu'il a voulu me rouler... Il fixa des yeux une boîte aux lettres sur un pilier, puis il regarda une auto. Curieux à quel point on s'est habitué aux véhicules sans chevaux. Au début cela semblait grotesque. Ils

passèrent devant la vendeuse de violettes. Elle portait un chapeau rabattu sur sa figure. Martin laissa tomber six pence dans le plateau, en amende honorable au garçon de la rôtisserie, et secoua la tête, refusant les violettes, car elles étaient fanées. Il aperçut alors le visage de la vendeuse. Elle n'avait pas de nez ; sa peau était semée de plaques blanches ; des bords rouges remplaçaient les narines. Elle n'avait pas de nez, et c'était pourquoi elle portait son chapeau rabattu en avant.

« Traversons », dit Martin vivement. Il prit le bras de Sara et la conduisit entre les autobus. Elle avait dû voir souvent ce genre de spectacles ; lui aussi, mais les regarder ensemble faisait une différence ; il l'entraîna sur le trottoir d'en face.

« Nous allons prendre l'autobus, dit-il, viens vite. »

Il lui saisit le coude pour la faire avancer rapidement. Mais il n'y avait pas moyen ; une charrette bloquait la voie. Des gens passaient. On approchait de Charing Cross. Les humains y étaient aspirés comme l'eau entre les piles d'un pont. De jeunes vendeurs de journaux tenaient des placards contre leurs jambes. Des hommes achetaient la dernière édition. Les uns prenaient leur temps, d'autres arrachaient vivement un exemplaire en passant. Martin en prit un, qu'il garda à la main.

« Attendons ici, dit-il. L'autobus va venir. » Un vieux chapeau de paille, orné d'un ruban rouge, songea-t-il en ouvrant le journal. La vision persistait. Il leva la tête. « L'horloge de la gare est toujours en avance », affirma-t-il à un homme qui se hâtait pour prendre le train. Toujours en avance, se répéta-t-il en ouvrant le journal. Mais l'horloge n'existait pas. Martin se retourna pour lire les nouvelles d'Irlande. Un autobus après l'autre s'arrêtait, puis fonçait de nouveau. Il était difficile de se laisser absorber par les nouvelles d'Irlande. Il leva les yeux.

« Voici le nôtre », dit-il en voyant arriver l'autobus attendu.

Ils montèrent sur l'impériale et s'assirent côte à côte derrière le conducteur.

« Deux pour Hyde Park », dit Martin, sortant une poignée de monnaie, et il parcourut les colonnes du journal du soir. Mais ce n'était pas une des dernières éditions.

« Il n'y a rien, fit-il en enfonçant le journal sous son siège. À présent... », commença-t-il en bourrant sa pipe, puis il s'interrompit – on descendait la pente douce de Piccadilly et il agita sa pipe dans la direction des fenêtres d'un club. « Voici l'endroit où mon père s'installait. À présent... », il frotta une allumette, « à présent, Sally, tu peux me raconter tout ce que tu voudras. Personne n'écoute. Dis-moi quelque chose de très profond », fit-il, en lançant l'allumette par-dessus bord.

Il se tourna vers elle. Il voulait la faire parler. L'autobus plongea, pour remonter ensuite. Si elle ne disait rien, ce serait à lui de parler. Et que dirait-il ? Il avait enterré tout sentiment. Un peu d'émotion subsistait. Il voulait l'entendre exprimer par Sara ; mais elle se taisait. Non, songea-t-il, mordant sa pipe. Moi je n'en dirai rien, elle me croirait trop...

Il la regarda. Le soleil flamboyait sur les fenêtres de l'hôpital Saint George. Sara le contemplait avec ravissement. Pourquoi ce ravissement ? se demanda-t-il, lorsque l'autobus s'arrêta et qu'il en descendit.

La scène avait légèrement changé depuis le matin. Les horloges, dans le lointain, sonnaient trois heures. Les autos étaient plus nombreuses, ainsi que les dames en robes claires d'été, les messieurs en jaquette et haut-de-forme gris. Le défilé commençait, on traversait les grilles pour entrer dans le parc. Les petites apprenties modistes elles-mêmes, chargées de leurs cartons à chapeaux, semblaient prendre part à quelque cérémonial. Des chaises vertes étaient rangées le long de la promenade. Une

foule de gens s'y trouvaient assis, comme s'ils avaient pris place pour une pièce de théâtre. Des cavaliers galopaient jusqu'au bout de l'avenue, retenaient leurs chevaux et repartaient dans l'autre sens. Le vent d'ouest chassait des nuages blancs semés d'or à travers le ciel. Les fenêtres de Park Lane brillaient de reflets bleu et or.

Martin marchait vite. « Allons, dépêche-toi ! » Il poursuivit son chemin. Je suis jeune, se dit-il, au début de la vie. On respirait une odeur de terre. On sentait jusque dans le parc un faible parfum de printemps, de campagne.

« Combien j'aime », fit-il tout haut. Il se retourna. Il s'adressait à l'air vide. Sara traînait en arrière, elle rattachait son lacet de soulier. Il eut l'impression d'avoir manqué une marche en descendant un escalier.

« On se sent absurde quand on se parle tout haut à soi-même », lui dit-il, lorsqu'elle le rejoignit.

Elle montra du doigt quelque chose.

« Mais regarde, ils le font tous !...

Une femme d'âge mûr venait vers eux. Elle se parlait à elle-même. Ses lèvres remuaient et elle gesticulait d'une main.

« C'est la faute du printemps, observa-t-il, lorsqu'elle les eut dépassés.

– Non, je suis venue ici, une fois en hiver, et un nègre riait aux éclats dans la neige.

– Dans la neige ! fit Martin. Un nègre ! » Le soleil brillait sur l'herbe. Ils longèrent un massif où des jacinthes multicolores luisaient, toutes bouclées.

« Ne pensons pas à la neige, dit-il. Pensons à... » Une jeune femme poussait une voiture d'enfant, cette vue lui rappela soudain quelque chose. « Maggie. Raconte-moi. Je ne l'ai pas ren-

contrée depuis la naissance de son bébé. Et je n'ai jamais vu le Français. Comment l'appelles-tu ? René ?

– Renny », dit-elle. Elle était encore sous l'influence du vin, des souffles vagabonds, des passants. Lui aussi se sentait distrait de la même façon, mais il voulut y mettre fin.

« Oui, à qui ressemble-t-il, ce René ou Renny ? »

Il prononça ce nom d'abord à la française, puis, comme elle, à l'anglaise. Il voulut réveiller Sara. Il lui prit le bras.

« Renny », répéta-t-elle. Elle lança sa tête en arrière et se mit à rire.

« Attends ! Il porte une cravate rouge à pois blancs. Il a les yeux noirs. Il prend une orange... au dîner, mettons... et il dit en vous regardant bien en face : "Cette orange, Sara..." » Elle avait roulé les « r », mais laissa sa phrase en suspens. « ... Voilà encore quelqu'un qui se parle à soi-même ! »

Un jeune homme les dépassa avec sa veste boutonnée de haut en bas, comme s'il n'avait pas de chemise. Il marmottait en marchant et leur lança un regard farouche.

« Mais Renny ? dit Martin. Nous parlions de Renny. Il prend une orange...

– ... et il se verse un verre de vin », poursuivit Sara. Et avec un geste, comme si elle-même tenait ce verre, elle s'écria : « La science est la religion de l'avenir !

– Du vin ? » dit Martin. Il n'écoutait que d'une oreille et, s'étant fait l'image d'un sérieux petit professeur français, il lui fallait ajouter ce verre de vin, qui cadrait mal.

« Oui, du vin, répéta-t-elle. Son père était négociant. Un homme à barbe noire, négociant à Bordeaux. Un jour, quand René enfant jouait au jardin, on frappa à la vitre. "Ne faites pas tant de bruit, allez jouer plus loin", lui dit une femme à coiffe

blanche. Sa mère était morte… Il avait peur de dire à son père qu'il trouvait le cheval trop grand pour monter dessus… et on l'envoya en Angleterre… »

Elle sautait les barrières.

« Et qu'arriva-t-il ensuite ? Ils se sont fiancés ? »

Elle ne répondit pas. Il attendait qu'elle expliquât pourquoi ils s'étaient mariés – Maggie et Renny. Il attendit en vain. Enfin les voilà mariés et heureux, songea-t-il. Un instant il se sentit jaloux. Le parc était rempli de couples qui se promenaient. Tout semblait frais et plein de douceur. L'air qui soufflait sur leurs visages en était imprégné, chargé de murmures, du mouvement des branches, du bruit précipité des roues, des aboiements de chiens, et parfois du chant intermittent de la grive.

Une dame les dépassa. Elle parlait toute seule. Se voyant observée, elle se retourna et siffla, comme si elle s'adressait à son chien. Mais le chien ne lui appartenait pas ; il s'enfuit en bondissant du côté opposé. La dame hâta le pas en serrant les lèvres.

« Les gens n'aiment jamais qu'on les regarde quand ils se parlent à eux-mêmes », observa Sara. Martin sortit de sa rêverie.

« Nous nous sommes trompés de chemin », dit-il.

Des voix leur parvenaient.

Ils avaient pris la mauvaise direction, et approchaient de l'endroit dénudé où les orateurs s'assemblent. Les réunions battaient leur plein. Des groupes se formaient autour de chaque orateur. Montés sur leurs plates-formes, ou parfois seulement sur des caisses, ils péroraient. Les voix résonnaient de plus en plus fortes à mesure que Martin et Sara approchaient.

« Écoutons-les », fit Martin. Et ils s'arrêtèrent devant un homme maigre penché en avant. Il tenait une ardoise et on

l'entendit qui disait : « Mesdames, messieurs... Regardez-moi bien », ils le regardèrent. « Ne craignez rien. »

Le doigt recourbé de manière insinuante, il retourna son ardoise. « Est-ce que je ressemble à un Juif ? » Il tourna encore l'ardoise et en examina l'autre face. On l'entendit expliquer que sa mère était née à Bermondsey et son père dans l'île de... Martin et Sara s'éloignèrent et la voix s'éteignit.

« Que penses-tu de celui-ci ? » demanda Martin. C'était un homme de forte corpulence qui frappait sur la barre de sa plate-forme.

« Chers concitoyens ! » braillait-il. Ils s'arrêtèrent. La foule des badauds, les commissionnaires, les bonnes d'enfants le considéraient bouche bée, les yeux écarquillés. L'homme englobait les autos qui passaient, dans un superbe geste de mépris. Sa chemise passait sous son gilet.

« Justice et Liberté ! » fit Martin, répétant les mots que l'orateur prononçait en tapant son poing sur la barre. Ils attendirent, tout recommença.

« C'est égal, il parle rudement bien, dit Martin en s'écartant. Allons donc écouter la vieille dame. »

La vieille dame avait un public très réduit. On l'entendait à peine. Elle tenait un petit livre et parlait des moineaux. Mais son mince filet de voix s'éteignait de plus en plus et les gamins l'imitaient en chœur.

Ils s'attardèrent un instant, puis Martin se retourna de nouveau et posa la main sur l'épaule de Sara. « Allons, continuons. »

Les voix s'entendaient de moins en moins. Elles cessèrent complètement. Martin et Sara continuèrent leur promenade à travers la pente lisse qui s'élève et retombe comme une bande de drap vert, rayée de sentiers bruns. De grands chiens blancs

gambadaient, les eaux de la Serpentine, semée çà et là de petites embarcations, luisaient entre les arbres. L'urbanité du parc, la lueur de l'eau, le mouvement majestueux des arbres et la composition de la scène, qui semblait tracée par quelqu'un, touchaient agréablement Martin.

« Justice et Liberté », se dit-il à mi-voix, lorsqu'ils atteignirent le bord de l'eau, s'y arrêtant pour observer les mouettes qui traçaient de l'aile dans l'air des dessins très blancs.

« Étais-tu de son avis ? » demanda Martin. Il prit le bras de Sara pour la ramener sur terre, car elle remuait les lèvres. « Je parle du gros bonhomme qui gesticulait. »

Sara sursauta, puis elle dit : « Moi, moi, moi », en imitant l'accent vulgaire du bonhomme.

Oui, songea Martin en se remettant en marche, il parlait pour lui. On en revient toujours à ça. Si on le laissait faire, ce gros bonhomme, il n'y aurait guère de justice ni de liberté pour les gens de son espèce à lui – ni de beauté non plus.

Et la pauvre vieille dame, que personne n'écoutait et qui parlait des moineaux...

Il voyait encore, en esprit, l'homme maigre au doigt recourbé d'un geste persuasif, le gros bonhomme qui gesticulait si fort que l'on voyait ses bretelles, et la petite vieille qui s'efforçait de faire entendre sa voix au-dessus des sifflets et des miaulements. Cela tenait à la fois de la comédie et de la tragédie !

Ils atteignaient Kensington Gardens. Une longue rangée d'autos et de voitures s'alignaient au bord du trottoir. Des parasols rayés s'ouvraient au-dessus de petites tables rondes où quelques personnes assises attendaient leur thé. Les servantes, affairées, apportaient et enlevaient des plateaux ; la saison était commencée. Le spectacle paraissait très gai.

Une dame, fort élégante, avec une plume violette qui pendait d'un côté de son chapeau, dégustait une glace. Le soleil tachetait la table et donnait à la dame une étrange transparence, comme si elle était prise dans un réseau de lumière ; comme si elle était faite de losanges de couleurs en suspens. Martin se figura la connaître, il leva son chapeau légèrement. Mais elle resta immobile et continua à regarder devant elle, et à déguster sa glace. Non, songea-t-il, je ne la connais pas, et il s'arrêta un instant pour allumer sa pipe. Que serait le monde, se demanda-t-il, l'esprit encore occupé du gros bonhomme qui brandissait le bras, si on n'y disait pas : « moi » ? Il frotta l'allumette. Il considéra la flamme devenue presque invisible au soleil. Il aspira, tira quelques bouffées de sa pipe. Sara marchait en avant. Elle aussi se trouvait enveloppée d'un tissu de lueurs mouvantes qui partaient d'entre les feuilles. Une innocence primitive semblait planer sur tout. Dans les arbres, les oiseaux faisaient entendre par instants de doux gazouillis ; le brouhaha de Londres entourait cet espace découvert d'un cercle de bruit lointain, mais consistant. Les fleurs roses et blanches des marronniers s'élevaient et s'abaissaient quand la brise agitait les branches. Le soleil qui tachetait les feuilles donnait curieusement aux choses l'air d'être privées de substance, éclatées en petits points de lumière épars.

Martin, lui aussi, semblait participer à cette dispersion. Son esprit était vide. Il se ressaisit, jeta son allumette et rattrapa Sally.

« Allons, dit-il, viens, le Round Pond, à quatre heures. »

Ils marchèrent bras dessus, bras dessous, le long de la grande allée qui englobe dans sa perspective le palais et l'église fantôme. La dimension de l'être humain semblait amoindrie. Les enfants dominaient à la place des adultes. Des chiens de toutes sortes abondaient. L'air était plein d'aboiements et de brusques cris aigus. Des bandes de bonnes d'enfants poussaient des landaus dans les sentiers. Les bébés dormaient au fond, comme des images de cire à peine teintées ; leurs paupières bien

lisses se moulaient si exactement sur leurs yeux qu'ils paraissaient scellés. Martin regardait dans les landaus ; il aimait les enfants. C'est ainsi qu'il avait vu Sally pour la première fois, endormie dans sa voiture au milieu du hall de Browne Street.

Il s'arrêta net. Ils étaient arrivés au Round Pond.

« Où est Maggie ? dit-il. Là-bas, est-ce elle ? » Il montra une jeune femme à l'ombre d'un arbre, et qui soulevait un bébé hors de sa voiture.

« Où donc ? » Sara regarda dans la mauvaise direction.

Il pointa le doigt.

« Là-bas, sous cet arbre.

– Oui, dit-elle, c'est bien Maggie. »

Ils se dirigèrent de son côté.

« Mais en es-tu sûre ? » Il fut pris de doutes, car la jeune femme avait cet apparent détachement des personnes qui ne se savent pas observées. Cela faisait d'elle une inconnue. D'une main, elle tenait l'enfant, de l'autre elle arrangeait les petits oreillers. Elle aussi était parsemée de lueurs flottantes, en forme de losanges.

Il reconnut un geste. « Oui, c'est Maggie. »

Celle-ci se retourna et les aperçut.

Elle leva la main, comme pour leur demander d'avancer sans bruit, et posa un doigt sur ses lèvres. Ils s'approchèrent à pas de loup. Lorsqu'ils furent près de Maggie, le son d'une horloge leur parvint, porté par la brise. Un, deux, trois, quatre... puis les coups cessèrent.

« Nous nous sommes rencontrés à Saint Paul », dit Martin tout bas. Il attira deux chaises et s'assit. Ils gardèrent un instant le silence. Le bébé ne dormait pas. Puis Maggie se pencha et l'examina.

« Vous n'avez plus besoin de parler bas. Il dort.

– Nous nous sommes rencontrés à Saint Paul, reprit Martin de sa voix habituelle ; je venais de voir mon agent de change », il enleva son chapeau et le posa dans l'herbe, « et, au retour, j'ai trouvé Sally... »

Il la regarda et se souvint qu'elle ne lui avait pas dit à quoi elle pensait, debout sur les marches de Saint Paul, avec ses lèvres qui remuaient.

À présent elle bâillait. Au lieu d'avoir pris la petite chaise verte et dure qu'il lui avait apportée, elle s'était jetée dans l'herbe, repliée sur elle-même, comme une sauterelle, le dos contre l'arbre. Le livre de prières aux tranches rouge et or gisait à terre et de tremblants brins d'herbe se recourbaient dessus. Sara bâilla, elle s'étira. Elle dormait déjà à moitié.

Martin approcha sa chaise de celle de Maggie et contempla la scène qui s'offrait à leur vue.

Elle était admirablement composée. La forme blanche de la reine Victoria ressortait contre un talus vert et, au-delà, on apercevait les briques rouges du vieux palais ; l'église fantôme dressait son clocher et le Round Pond faisait une flaque bleue. Une course de yachts se déroulait. Les bateaux se penchaient sur le côté, les voiles touchaient l'eau. Une jolie petite brise soufflait.

« Et de quoi avez-vous parlé ? » demanda Maggie.

Martin ne s'en souvenait plus. « Elle s'est grisée, dit-il en montrant Sara, et à présent elle s'endort. »

Lui-même s’endormait. Pour la première fois, le soleil qui lui touchait la tête lui parut presque trop chaud.

Il répondit à la question de Maggie.

« Nous avons parlé du monde entier ; politique, religion, morale. » Il bâilla. Des mouettes criaient en s’élevant et retombaient pour voleter au-dessus d’une dame qui les nourrissait. Maggie les observait. Martin la dévisagea.

« Je ne t’ai pas vue depuis la naissance de ton enfant », dit-il. Ça l’a changée, songea-t-il. Elle a gagné.

Mais elle était absorbée par les mouettes. La dame avait jeté une poignée de poissons. Les mouettes tournoyaient autour de sa tête.

« Es-tu contente d’avoir un bébé ? » demanda-t-il.

Elle fit un effort pour répondre : « Oui. Mais c’est une attache.

– C’est agréable d’avoir des attaches, n’est-ce pas ? » Il aimait les enfants. Il regarda le bébé endormi avec ses yeux scellés et son pouce dans la bouche.

« Aimerais-tu en avoir ?

– C’est ce que je me demandais, dit-il, avant... »

Un petit claquement se fit entendre au fond de la gorge de Sara ; Martin baissa la voix pour ajouter : « Avant de la rencontrer à Saint Paul. »

Ils gardèrent le silence. Le bébé dormait ; Sara dormait ; la présence de ces dormeurs semblait les encercler d’une secrète intimité. Deux des yachts en course se rapprochaient comme s’ils allaient se heurter, mais l’un dépassa l’autre. Martin les observa. La vie reprenait ses proportions normales. Tout se remettait en place. Les bateaux naviguaient, les hommes circulaient,

les petits garçons barbotaient dans l’eau, à la recherche de menu fretin. Les rides du lac ondoyaient, d’un bleu vif. L’élan, la force, la fécondité du printemps emplissaient tout.

Brusquement, Martin dit très haut :

« La possessivité, c’est le diable ! »

Maggie le regarda. Voulait-il parler d’elle – et du bébé ? Mais d’après le son de sa voix la jeune femme comprit qu’elle n’était pas en cause.

« À quoi penses-tu ?

– À celle dont je suis amoureux. L’amour devrait s’arrêter en même temps, chez les deux intéressés, ne trouves-tu pas ? »

Il parlait sans appuyer sur les mots afin de ne pas éveiller les dormeurs. « Mais ça n’arrive jamais et c’est le diable, murmura-t-il.

– Tu en as assez ?

– Par-dessus la tête. » Il se baissa et déterra un caillou dans l’herbe.

« Tu es jaloux ? murmura-t-elle, d’une voix très douce.

– Horriblement. » À présent qu’elle y faisait allusion, il s’aperçut combien c’était vrai. À ce moment, l’enfant se réveilla à moitié et tendit la main. Maggie balança la voiture. Sara s’agita. Leur solitude était menacée. Elle serait détruite d’un instant à l’autre, et il avait envie de parler.

Il lança un coup d’œil aux dormeurs. Les yeux du bébé restaient clos et ceux de Sara aussi. Le cercle d’isolement demeurait. À voix basse, Martin conta son histoire ; l’histoire de la dame, comment elle voulait le garder, et lui se libérer. Un récit banal, mais pénible, mélangé. Cependant, à mesure qu’il parlait,

son tourment s'atténuait. Ils restèrent tous deux sans rien dire, le regard fixé devant eux.

Une autre course commençait. Des hommes étaient accroupis au bord de l'étang, chacun armé d'un bâton posé sur un de ces bateaux miniatures. On donna le signal et les bateaux partirent. Et lui, songea Martin en contemplant le bébé endormi, aura-t-il à souffrir les mêmes choses ? Il pensait à lui-même – à sa jalousie.

« Mon père, fit-il tout à coup, mais toujours très bas, avait une amie... Elle l'appelait Bogy. » Et il répéta l'histoire de la dame qui avait une pension de famille à Putney – la dame très respectable, qui avait engraissé et qui réclamait de l'aide pour sa toiture. Maggie se mit à rire, doucement, à cause des dormeurs, encore plongés dans un profond sommeil.

« Mon père aimait-il ta mère ? » lui demanda Martin.

Elle regardait les mouettes dont les ailes formaient des dessins sur les lointains bleus. La question de Martin sembla traverser ce qu'elle voyait, puis soudain l'atteindre.

« Sommes-nous frère et sœur ? » demanda-t-elle en éclatant de rire. L'enfant ouvrit les yeux et écarta les doigts.

« Nous l'avons réveillé », dit Martin. Le bébé se mit à crier. Maggie dut le consoler. Leur solitude était rompue. L'enfant pleurait et les horloges sonnaient. Les coups leur parvinrent, doucement portés par la brise. Un, deux, trois, quatre, cinq...

« Il est temps de partir », dit Maggie lorsque le dernier coup se tut. Elle recoucha l'enfant sur l'oreiller et se retourna. Sara dormait toujours, pelotonnée contre l'arbre. Martin se baissa et lui lança une brindille. Elle ouvrit les yeux, puis les referma.

« Non, non, fit-elle en étirant ses bras au-dessus de sa tête.

– Il est l'heure », dit Maggie.

Sara se redressa avec effort : « C’est l’heure ? » Elle soupira et murmura : « C’est drôle ! » Puis s’assit et se frotta les yeux.

« Martin ! » s’écria-t-elle. Il se tenait debout, dans son costume bleu, la canne à la main. Elle le regarda comme si elle le ramenait dans son champ visuel.

« Martin ! dit-elle encore.

– Oui, Martin ! répondit-il. As-tu entendu ce que nous disions ? » lui demanda-t-il.

– Un bruit de voix, c’est tout… des voix ! » dit-elle dans un bâillement, en secouant la tête.

Il attendit un instant, les yeux baissés sur elle. Puis il ramassa son chapeau : « Je m’en vais, dit-il, dîner avec un cousin à Grosvenor Square. » Et il les laissa.

Après avoir fait quelques pas, il se retourna.

Elles étaient encore assises à côté de la voiture d’enfant, sous les arbres. Il continua son chemin, puis se retourna encore. Le terrain était en pente et les arbres se trouvaient cachés. Une très grosse dame se laissait tirer le long du sentier par un petit chien qu’elle tenait en laisse. Martin ne voyait plus ses cousines.

Le soleil se couchait lorsqu’une ou deux heures plus tard Martin traversa le parc. Il avait l’impression d’avoir oublié quelque chose sans savoir exactement quoi. Les scènes se succédaient dans son esprit, et l’une effaçait l’autre. À présent, il passait sur le pont de la Serpentine. L’eau rutilait de la lumière du couchant ; des tiges tordues de réverbères reposaient en surface et, au bout, le pont blanc complétait le tableau. Le cab rejoignit à l’ombre des arbres la longue file de voitures qui s’écoulait vers Marble Arch. Les gens en costume de soirée allaient au théâtre ou à des réceptions. La lumière devenait de

plus en plus jaune. Le sol battu prenait un ton métallique d'argent. Tout avait un air de fête.

Mais je serai en retard, se dit-il, car le cab se trouva bloqué à Marble Arch. Martin consulta sa montre, il était exactement huit heures trente. Mais huit heures trente signifie huit heures quarante-cinq, songea-t-il lorsque la voiture se remit en marche. Et, en effet, quand elle entra dans le square, Martin vit une auto devant la porte et un homme qui en descendait. Je suis donc à l'heure, se dit-il en payant le cocher.

À peine eut-il touché le bouton que la porte s'ouvrit comme s'il avait appuyé sur un ressort. Et dès qu'il entra dans le hall pavé de blanc et noir, deux laquais se précipitèrent pour lui prendre ses effets. Il en suivit un troisième, le long d'un imposant escalier de marbre blanc qui s'élançait en courbe. Une série de grands tableaux sombres pendait aux murs, et en haut, au-dessus de la porte, on apercevait un tableau de palais vénitiens jaunes et bleus, et de canaux verts.

Canaletto, ou son école, songea Martin laissant passer l'autre invité devant lui, puis il donna son nom au valet de pied.

« Capitaine Pargiter », cria l'homme d'une voix de stentor, et Martin se trouva en face de Kitty. Élégante, avec un air de cérémonie et du rouge aux lèvres, elle lui tendit la main, mais il ne s'attarda pas, d'autres invités arrivaient. Une salle de bal, songea Martin, car le salon avec ses chandeliers, ses panneaux jaunes, ses canapés et ses fauteuils semés çà et là, avait l'air d'une grandiose salle d'attente.

Sept ou huit personnes s'y trouvaient déjà réunies.

Cela ne marchera pas cette fois, se dit-il, en causant avec son hôte. Celui-ci revenait des courses, sa figure luisait comme si l'instant d'avant il s'était trouvé en plein soleil. On s'attendait presque à lui voir une paire de jumelles en bandoulière, car il

gardait encore au front la marque de son chapeau. Non, ça ne marchera pas, songea Martin, lorsqu'il fut question de cheval. Un marchand de journaux criait, en bas, dans la rue, des autos cornaient. Martin conservait entièrement sa faculté d'identifier les objets et de noter les contrastes. Quand une soirée est réussie, tous les sons se mêlent en un seul. Il aperçut une vieille dame enfouie dans un canapé ; elle avait une figure pointue, couleur de pierre. Ensuite, il regarda le portrait de Kitty peint par un artiste à la mode, tout en parlant à l'homme grisonnant, aux yeux de limier et aux manières pleines d'urbanité, que Kitty avait épousé au lieu d'Edward. Kitty s'avança et lui présenta une jeune fille en blanc qui se tenait seule, une main posée sur le dossier d'un fauteuil.

« Miss Ann Hillier, dit-elle. Mon cousin, capitaine Pargiter. » Elle resta un moment près d'eux, comme pour faciliter leurs premiers contacts. Mais elle était toujours un peu raide et ne fit qu'agiter vivement son éventail, de haut en bas.

« Es-tu allée aux courses, Kitty ? lui dit Martin, parce qu'il savait qu'elle avait les courses en horreur, et qu'il aimait à taquiner.

– Moi ! Non, je ne vais jamais aux courses », répondit-elle d'un ton bref. Elle les quitta ; un nouveau venu venait d'entrer, galonné d'or et décoré d'une étoile.

J'aurais été plus heureux, se dit Martin, si j'étais resté chez moi avec mon livre.

« Avez-vous été aux courses ? » demanda-t-il à la jeune fille qu'il devait conduire à table. Elle secoua la tête. Elle avait des bras blancs, une robe blanche et un collier de perles. Purement virginale, se dit-il, et il songea : Il y a une heure à peine j'étais tout nu dans mon bain, à Ebury Street.

« J'ai assisté à une partie de polo », dit-elle. Martin baissa les yeux sur ses souliers. Ils étaient craquelés et vieux. Il avait

voulu en acheter de neufs mais il avait oublié. Il se revit dans le cab, sur le pont de la Serpentine. C'était bien de cela qu'il cherchait à se souvenir.

On allait dîner. Il offrit son bras. En descendant l'escalier, il tint les yeux fixés sur les dames dont les robes balayaient les marches l'une après l'autre, et il se demanda : De quoi, diable, vais-je bien parler ? Ils traversèrent l'étendue des carreaux noirs et blancs jusqu'à la salle à manger. La pièce était harmonieusement drapée ; des tableaux, soulignés par des barres de lumière encapuchonnées, ressortaient vivement, la table resplendissait, mais aucun rayon ne tombait directement sur les visages. Martin regarda le portrait d'un gentilhomme en cape rouge, une étoile brillante sur la poitrine, et il se dit : Si cette fois ça ne marche pas, je ne recommencerai plus jamais. Puis il fit un effort pour s'adresser à la jeune fille virginale, assise à côté de lui. Mais il dut écarter presque tout ce qui lui venait à l'esprit ; elle était si jeune !

Il se décida, sans savoir comment sa phrase se terminerait :

« J'ai pensé à trois sujets de conversation : Les courses, le Ballet russe et », il hésita, « et... l'Irlande. Que préférez-vous ? » Il déplia sa serviette.

« Je vous en prie, répétez cela. » Elle se pencha légèrement de son côté.

Il se mit à rire, cette façon d'incliner la tête et de se pencher vers lui était vraiment charmante.

« Ne parlons de rien de tout ça, dit-il. Choisissons quelque chose de plus intéressant. Aimez-vous les soirées ? » Elle plongeait sa cuiller dans sa soupe et en la relevant elle le regarda avec des yeux qui ressemblaient à de clairs joyaux sous une mince couche d'eau. Comme des perles de verre dans l'eau, songea-t-il. Elle était extraordinairement jolie.

« Mais je ne suis allée qu'à trois soirées dans ma vie, dit-elle, avec un rire léger, exquis.

– Pas possible ! En êtes-vous à la troisième ou à la quatrième ? »

Martin écouta les bruits de la rue. Il entendit à peine les autos corner dans un extrême lointain. La rumeur devenait continue, torrentielle. Les choses commençaient à mieux tourner. Il tendit son verre. Pendant qu'on le remplissait il songea qu'il serait heureux si la jeune fille se disait en se couchant : « Quel charmant voisin de table j'ai eu. »

« C'est ma troisième *vraie* soirée. » Elle appuya sur le mot vraie, d'une manière qui parut attendrissante à Martin. Trois mois auparavant, elle devait être encore dans la nursery à manger des tartines de pain beurré.

« Et moi, en me rasant, je pensais que ce serait ma dernière ! » En effet, après avoir constaté un vide dans sa bibliothèque il avait tendu la main armée du rasoir, en se disant : Qui m'a emporté ma biographie de Wren ? Et il s'était senti pris du désir de rester chez lui, seul, à lire. Mais à présent… Quel morceau de sa vaste expérience détacherait-il pour l'offrir ?

« Habitez-vous Londres ? demanda-t-elle.

– Ebury Street. » Elle connaissait Ebury Street, c'était sur le chemin de la gare de Victoria où elle allait souvent, car ils avaient une demeure dans le Sussex.

« Et maintenant, racontez-moi… », dit-il, sentant la glace rompue. Mais elle tournait la tête et faisait une remarque à son autre voisin de table. Martin en fut contrarié. Son édifice, semblable à un jeu de jonchets dont chaque frêle morceau s'accroche à celui qui le recouvre, venait de s'écrouler. Ann causait comme si elle avait connu cet homme toute sa vie. Il était très jeune et ses cheveux semblaient passés au râteau. Martin se taisait. Il regardait le grand portrait en face de lui. Un valet de

pied se tenait au-dessous. Une rangée de carafes assombrissait les plis de la cape sur le parquet. Est-ce le troisième comte ou le quatrième ? se demanda-t-il. Il connaissait son XVIIIe siècle ; c'était le quatrième comte qui avait fait le grand mariage. Mais après tout, songea-t-il, en remarquant Kitty au haut de la table, les Rigby sont de meilleure famille encore. Il sourit et coupa court à ces pensées. Je ne réfléchis aux « meilleures » familles que lorsque je vais à un dîner de ce genre, songea-t-il. Il examina un autre tableau, une dame en vert glauque ; le fameux Gainsborough. Mais Lady Margaret, à sa gauche, se tourna vers lui :

« Je suis certaine que vous serez de mon avis, capitaine Pargiter, c'est un acte infernal. » Il s'aperçut qu'avant de prononcer son nom, elle avait jeté les yeux sur la carte où il était inscrit ; cependant ils s'étaient rencontrés assez souvent déjà.

Elle parlait avec une telle véhémence que la fourchette, dressée dans sa main, semblait destinée à le poignarder. Il se lança dans la conversation. Il s'agissait de politique, bien entendu, de l'Irlande. « Dites-moi ce que vous en pensez ? » disait-elle, armée de sa fourchette. Il se crut un instant transporté parmi les acteurs. Le rideau baissé, les lumières allumées, il se trouvait, lui aussi, dans les coulisses. C'était une illusion. On se contenterait de lui jeter des miettes du garde-manger. Mais pour peu qu'elle durât, la sensation lui parut agréable. Il écouta Lady Margaret qui tenait tête à un vieillard distingué, placé au bout de la table. Martin observa le visage du vieux monsieur, qui revêtit, au début de la harangue, un masque d'infinie tolérance. Il disposait trois morceaux de pain auprès de son assiette, comme s'il jouait à un jeu d'une profonde signification. « Voilà, semblait-il dire, voilà ! » Il aurait pu tenir entre ses doigts des fragments de la destinée humaine au lieu de pain. Le masque cachait beaucoup… ou rien ? En tout cas la distinction de l'homme était extrême. Lady Margaret le menaçait de sa fourchette ; il leva les sourcils, repoussa les croûtes de pain et se mit à parler à son tour. Martin se pencha pour écouter.

« Quand j'étais en Irlande en 1880... » Il s'exprimait très simplement. Il offrait ses souvenirs ; il racontait admirablement son histoire dont le sens restait entier, sans qu'un seul fragment s'en perdît. Il y avait joué un grand rôle. Martin prêta l'oreille. Oui, c'était captivant. Voici, songeait-il, nous avançons sans cesse. Il se pencha, cherchant à ne pas perdre un mot. Ann l'interrompit. Elle lui demanda :

« Qui est-ce, dites-moi ? » Elle inclina la tête de côté. Elle se figurait qu'il connaissait tout le monde. Il fut flatté. Il regarda le long de la table. Qui était-ce ? Il avait dû rencontrer ce vieillard, qui ne semblait pas tout à fait à son aise.

« Je le connais, je le connais... » Le vieux monsieur était assez gros et pâle, il parlait très vite. Et la jeune femme à qui il s'adressait répondait avec des : « je vois », « je comprends », et de petits hochements de tête. Mais le regard était légèrement tendu. Vous n'avez pas besoin de vous mettre en frais, mon bon monsieur, avait envie de dire Martin, elle ne comprend pas un mot de votre discours.

« Je ne peux pas me rappeler son nom, dit-il tout haut. Mais je l'ai rencontré – attendez... où cela ? À Oxford ou à Cambridge ? »

Les yeux d'Ann prirent une expression amusée. Elle avait compris leur différence. Elle rangea les deux hommes dans la même catégorie : ils n'appartenaient pas à son monde à elle.

« Avez-vous été aux danseurs russes ? » demanda-t-elle. Elle y était allée, semblait-il, avec son jeune homme. Et quel est votre monde ? se disait Martin, pendant qu'elle sortait sa mince provision d'adjectifs : adorable, prodigieux, merveilleux, et ainsi de suite. Est-ce là le vrai monde ? Il méditait, parcourant des yeux la table. En tout cas aucun autre monde ne pourrait lutter avec succès contre celui-ci. Et c'est un monde qui a du bon. Il est ample, généreux, hospitalier et très agréable à voir. Le dîner tirait à sa fin. Martin promena son regard d'un visage à l'autre.

Ils semblaient tous frictionnés à la peau de daim comme des pierres précieuses ; cependant l'éclat paraissait contenu dans le grain lui-même, la pierre en était saturée, taillée aussi avec beaucoup de netteté, il n'y avait ni bavures ni hésitations. Il en était là de ses réflexions quand la main gantée de blanc d'un serveur renversa un verre de vin en changeant une assiette. Une éclaboussure rouge coula sur la robe d'une dame. Mais celle-ci ne sourcilla même pas ; elle continua à parler puis, d'une main nonchalante, elle appuya sur la tache la serviette propre qu'on lui apporta.

Voilà ce qui me plaît, songea Martin. Il admirait cela. Elle aurait aussi bien pu, si elle l'avait voulu, se taper les doigts sur le nez, comme une marchande de pommes. Mais Ann parlait, elle s'écria :

« Quand il fait ce bond », elle leva la main avec un geste exquis, « et qu'il redescend ! » elle laissa sa main retomber sur ses genoux, « c'est merveilleux !

– Merveilleux ! » approuva Martin. Il croyait avoir acquis l'accent qui s'imposait. Il le tenait du jeune homme dont les cheveux semblaient ratissés.

« Oui, Nijinski est merveilleux. Merveilleux !

– Et ma tante m'a invitée à une soirée pour l'y rencontrer.

– Votre tante ? »

Elle donna un nom très connu.

« Oh ! c'est votre tante ! » Il sut aussitôt où classer la jeune fille. C'était donc là son monde ! Il voulut lui poser une question – car il la trouvait charmante dans sa jeunesse, sa simplicité – mais c'était trop tard, elle se levait.

Il commença : « J'espère... » Elle pencha la tête du côté de Martin comme si elle désirait rester, entendre son dernier mot, et jusqu'au moindre de ses mots, mais c'était impossible car La-

dy Lasswade se levait, tout le monde se levait, il fallait suivre le mouvement. Les robes roses, grises, couleur d'eau de mer, se déployèrent toutes, et pendant un instant les grandes dames, debout auprès de la table, ressemblèrent au fameux Gainsborough accroché au mur. Lorsqu'elles la quittèrent, la table, jonchée de serviettes et de verres, prit un aspect d'épave. Un instant elles se groupèrent à la porte, puis la vieille petite dame en noir passa devant elles en clopinant avec une dignité remarquable. Et Kitty, qui sortit la dernière, passa son bras autour des épaules d'Ann et l'entraîna.

La porte se referma sur elles.

Kitty s'arrêta un instant.

« J'espère que mon vieux cousin vous a plu ? » dit-elle à Ann lorsqu'elles montèrent l'escalier ensemble. En passant devant une glace elle mit sa main à sa robe et rectifia un détail.

« Je l'ai trouvé charmant ! s'écria Ann. Et quel arbre exquis ! » Elle parlait de Martin et de l'arbre sur le même ton. Elles s'attardèrent un peu pour examiner l'arbuste couvert de fleurs roses planté dans un vase de porcelaine. Quelques fleurs étaient complètement épanouies, d'autres en boutons. Un pétale tomba.

« C'est cruel de le laisser ici, dans cette chaleur », dit Kitty.

Elles entrèrent. Pendant le dîner les domestiques avaient ouvert les portes à deux battants et éclairé la pièce du fond. Les dames trouvaient en quelque sorte un salon nouveau, fraîchement préparé pour elles. Entre deux chenets imposants flambait un grand feu, accueillant et décoratif plutôt que chaud. Deux ou trois dames en face de la cheminée ouvraient et refermaient leurs doigts en les présentant à la flamme. Elles s'écartèrent pour laisser la place à leur hôtesse.

« Comme j'aime votre portrait, Kitty ! » dit Mrs. Aislabie, levant les yeux sur le portrait de Lady Lasswade jeune. Ses cheveux étaient très rouges à cette époque et elle jouait avec un panier de roses. Elle surgissait d'un nuage de mousseline blanche, pleine d'ardeur et de tendresse à la fois.

Kitty lança un regard au tableau, puis elle se détourna.

« On n'aime jamais son propre portrait, dit-elle.

– Mais il est si ressemblant ! fit une autre dame.

– Plus maintenant. »

Kitty répondit à ces propos flatteurs par un rire un peu forcé. Après dîner les dames se font toujours des compliments, sur leur beauté ou sur leur toilette, se dit Kitty. Elle n'aimait pas se trouver seule entre femmes à ce moment-là. Elle se sentait gênée. Elle se tenait bien droite, au milieu de ses invitées, tandis que les valets de pied passaient les plateaux de café.

« À propos, Cynthia, j'espère que le vin n'a pas taché votre robe ? dit-elle à la jeune femme qui avait accepté le désastre si froidement.

– Une si jolie robe ! dit Lady Margaret en tâtant les plis de satin doré.

– Elle vous plaît ? fit la jeune femme.

– Elle est absolument ravissante ! Je l'ai regardée toute la soirée », dit Mrs. Treyer, une femme à l'aspect oriental, parée d'une plume qui lui flottait derrière la tête, et s'harmonisait avec son nez juif.

Kitty les regardait admirer la jolie robe. Eleanor se serait sentie en dehors de tout cela, songea-t-elle, car Eleanor avait refusé l'invitation à dîner ; et Kitty en était encore contrariée.

« Dites-moi donc, interrompit Lady Cynthia, quel était mon voisin de table ? On rencontre toujours des gens si intéressants chez vous.

– Votre voisin de table ?... » répéta Kitty. Elle réfléchit un moment : « Tony Ashton », dit-elle.

Mrs. Aislabie vint ajouter son mot :

« Est-ce lui qui fait des conférences sur la littérature française à Mortimer House ? J'ai un tel désir d'aller les entendre. Il paraît qu'elles sont remarquablement intéressantes.

– Mildred y est allée, dit Mrs. Treyer.

– Pourquoi restons-nous toutes debout ? » demanda Kitty. Elle indiqua les sièges d'un geste. Elle se montrait si brusque dans ce genre de choses, qu'on l'avait surnommée, derrière son dos, le « grenadier ». Les dames se dirigèrent de côté et d'autre et elle-même, après avoir vu comment elles s'installaient, deux par deux, vint se mettre à côté de sa tante Warburton, enfouie dans le grand fauteuil.

« Parlez-moi de mon exquis filleul », dit la vieille dame. Elle pensait au second fils de Kitty, qui était à Malte avec la flotte.

« Il est à Malte... » Kitty prit un siège bas et répondit aux questions de sa tante. Mais le feu était trop violent pour Lady Warburton. Elle leva sa main noueuse.

« Priestley veut nous faire rôtir », dit Kitty. Elle alla à la fenêtre, et les dames sourirent en la voyant traverser le salon et tirer sur le vasistas au sommet de la haute croisée.

Les rideaux écartés, Kitty regarda un instant le square, au-dehors. L'ombre des feuilles et la lumière des lampes se projetaient sur le trottoir. L'inévitable agent de police se dandinait en faisant sa ronde ; les gens habituels, petits hommes et petites femmes vus, de cette hauteur, en raccourci, passaient rapide-

ment devant les grilles. Kitty les voyait se hâter en sens contraire, le matin, quand elle se brossait les dents. Elle revint s'asseoir sur un tabouret auprès de sa tante Warburton. Cette vieille mondaine était sincère à sa façon.

« Et le petit rouquin que j'adore ? » Elle avait un faible pour le petit garçon qui était à Eton.

« Il a eu des ennuis, il a été fouetté », dit Kitty. C'était son préféré, à elle aussi.

La vieille dame s'esclaffa. Elle aimait les garçons qui font des bêtises. Elle avait une figure jaune en pointe, avec une touffe de poils, çà et là sur son menton. Elle a beau avoir dépassé quatre-vingts ans, elle se tient dans son fauteuil comme si elle était à cheval, à la chasse, songea Kitty en observant les mains de sa tante, des mains communes, aux jointures épaisses, et qui, lorsqu'elle les remuait, faisaient jaillir les étincelles rouges et blanches de ses bagues.

À l'abri des sourcils en broussaille, le regard qu'elle lança à Kitty était très perçant, lorsqu'elle lui demanda :

« Et vous, ma chère, toujours occupée ?

– Oui, comme d'habitude. » Kitty évita les yeux clairvoyants, car elle faisait en cachette des choses que ces dames, ici, n'approuvaient pas.

Elles bavardaient toutes ensemble. Aux oreilles de Kitty, la conversation, très animée cependant, manquait de substance. Un véritable jeu de volant qui devait se poursuivre jusqu'au moment où la porte livrerait passage aux messieurs. Alors elle cesserait. Il s'agissait d'une élection partielle. Lady Margaret racontait une histoire assez grossière sans doute, dans le goût du XVIIIe siècle, car elle baissa la voix. Kitty l'entendit qui disait :

« ... l'a retournée et l'a battue. » De petits rires excités retentirent.

« Quel bonheur qu'il soit entré malgré elles », fit Mrs. Treyer. Ces dames parlaient très bas.

« Je suis une vieille femme insupportable, dit la tante Warburton, portant une main noueuse à son épaule, mais je vais vous demander de fermer cette fenêtre. » Le courant d'air réveillait une douleur rhumatismale qu'elle avait là.

Kitty s'avança vers la fenêtre. Le diable emporte ces femmes ! se disait-elle. Elle avait pris dans l'embrasure de la fenêtre un bâton à crochet dont elle frappait le vasistas qui ne bougeait pas. Elle aurait voulu dépouiller ses invitées de leurs robes, de leurs bijoux, de leurs intrigues et de leurs potins. La vitre se referma avec une saccade. Ann était là, debout, sans personne à qui parler.

« Venez causer avec nous, Ann ? » dit-elle, lui faisant signe. Ann prit un tabouret et s'assit aux pieds de la tante Warburton. Il y eut un silence. La vieille tante n'aimait pas les jeunes filles, mais Ann et elle avaient quelques relations en commun.

« Où est Tinny, Ann ? demanda-t-elle.

– À Harrow.

– Vous avez toujours été à Harrow. » Et la vieille dame, avec la belle éducation qui simulait du moins la charité humaine, flatta la jeune fille, lui découvrit une ressemblance avec sa grand-mère, une beauté célèbre.

« J'aurais beaucoup aimé la connaître ! s'écria Ann. Dites-moi... comment était-elle ? »

Lady Warburton se mit à faire une sélection parmi ses souvenirs ; une simple sélection, une édition avec des astérisques car l'histoire n'était pas de celles qu'on pouvait raconter à une jeune fille en blanc. Kitty avait l'esprit ailleurs. Si Charles s'attarde encore longtemps en bas, se disait-elle en regardant la pendule, je manquerai mon train. Pourrait-on confier à Pries-

tley un message à lui transmettre à l'oreille ? Elle attendrait encore dix minutes... Elle se tourna vers la tante Warburton.

« Elle devait être merveilleuse ! » Ann était assise, les mains jointes autour de ses genoux, les yeux levés sur le visage de la vieille douairière barbue. Kitty eut un mouvement de pitié. Plus tard, Ann aurait un visage comme le leur, se dit-elle, en examinant le petit groupe de dames, à l'autre bout de la pièce. Elles montraient des visages harassés, tourmentés ; elles agitaient des mains inquiètes. Pourtant, ce sont des femmes courageuses, des femmes généreuses. Elles donnent autant qu'elles reçoivent. Après tout, Eleanor avait-elle raison de les mépriser ? Avait-elle mieux réussi sa vie que Margaret Marrable ? Et moi, se dit-elle. Moi ?... Qui a raison ? Qui a tort ?... Ici, miséricordieusement, la porte s'ouvrit.

Les messieurs firent leur entrée, lentement, à regret, comme s'ils avaient dû s'arrêter de parler et ne savaient plus très bien où ils en étaient dans ce salon. Ils étaient un peu rouges, et riaient encore, sans doute de leur conversation interrompue. Ils défilèrent ; le vieillard distingué traversa la pièce de l'air d'un vaisseau qui entre au port, et les dames s'agitèrent mais sans se lever. Le jeu était terminé, raquettes et volants mis de côté. Elles sont comme des mouettes qui se posent sur le poisson, songeait Kitty. On se levait, on se trémoussait. Le grand homme se laissa doucement tomber dans un fauteuil auprès de sa vieille amie Lady Warburton. Il ramena l'une contre l'autre les extrémités de ses doigts et commença : « Eh bien... ? » comme s'il continuait une conversation entamée la veille. Kitty pensait : Il y a quelque chose d'humain ? de civilisé ? – elle ne trouvait pas le mot – chez ce vieux couple qui a toujours quelque chose à se dire depuis cinquante ans...

Ils parlaient tous, chacun étant bien décidé à ajouter son grain de sel à l'histoire qui venait de finir, était en cours ou allait commencer.

Mais voilà que Tony Ashton restait à l'écart, et qu'il ne trouvait rien à dire, lui. Kitty s'avança vers lui.

« Avez-vous vu Edward dernièrement ? lui demanda-t-il comme toujours.

– Oui, aujourd'hui. J'ai déjeuné avec lui. Nous nous sommes promenés dans le parc... » Elle s'interrompit. Ils s'étaient promenés dans le parc. Une grive chantait. Ils s'étaient arrêtés pour l'écouter. « C'est la sage grive qui chante deux fois chacune de ses chansons... », avait-il dit. « Vraiment ? » avait-elle demandé innocemment. Et il s'agissait d'une citation !

Kitty s'était sentie stupide. Oxford lui donnait toujours cette impression. Elle n'aimait pas Oxford. Cependant, elle éprouvait du respect pour Edward, et aussi pour Tony, se dit-elle en le regardant. Un snob à la surface, un érudit au fond.

... Ils ont tous un type bien défini... Elle se ressaisit.

Tony doit avoir envie de s'entretenir avec une femme intelligente, Mrs. Aislabie ou Margaret Marrable. Mais toutes les deux étaient accaparées ailleurs – elles plaçaient leur mot dans la conversation avec une vivacité incroyable. Puis le silence tomba, ce qui se produisait toujours aux soirées de Kitty. Elle se dit qu'elle n'était pas une bonne maîtresse de maison ; Ann se trouvait là, sur le point d'être capturée par un jeune homme de sa connaissance, mais Kitty fit un signe. Ann accourut aussitôt, pleine de soumission.

« Venez que je vous présente à Mr. Ashton. Il a fait une conférence à Mortimer House sur... » Elle hésita.

« Sur Mallarmé », dit-il avec son drôle de piaulement, comme si sa voix s'étranglait brusquement.

Kitty s'éloigna d'eux. Martin vint la rejoindre.

« Une très brillante soirée, Lady Lasswade, observa-t-il, avec son habituelle ironie, si fatigante.

– Celle-ci ? Oh pas le moins du monde ! »

Kitty prit un ton brusque. Ses soirées n'étaient jamais réussies. Martin cherchait à la taquiner, comme d'habitude. Elle pencha la tête et aperçut les vieux souliers.

« Viens causer un peu avec moi », lui dit-elle, sentant revivre l'ancienne affection de famille. Elle trouvait Martin un peu rouge, émoustillé selon l'expression des nurses, autrefois. Kitty s'en amusa. Combien de soirées faudrait-il pour faire de son cousin, ironique, intransigeant, un membre docile de la société ?

« Asseyons-nous et parlons bon sens. » Elle se laissa tomber sur un petit canapé et il s'assit à son côté. « Raconte-moi ce que devient Nell ?

– Elle t'envoie ses amitiés. Elle m'a chargé de te dire qu'elle désire beaucoup te voir.

– Alors pourquoi a-t-elle refusé mon invitation ? »

Kitty avait été froissée, malgré elle, par ce refus.

« Eleanor n'est pas arrivée à trouver les épingles à cheveux qu'il lui fallait », fit-il en riant, les yeux fixés sur ses souliers. Kitty les regarda à son tour.

« Mes souliers n'ont aucune importance, dit Martin. Il est vrai que je suis un homme. »

Kitty répondit :

« C'est stupide... que veux-tu que ça fasse... »

Mais Martin promenait son regard sur les groupes de dames magnifiquement habillées, puis sur le portrait.

« Quel affreux barbouillage on a fait de toi, ce tableau au-dessus de la cheminée, déclara-t-il les yeux fixés sur la jeune femme aux cheveux rouges. De qui est-ce ?

– J'ai oublié... ne regardons pas mon portrait. Causons. »

Elle s'interrompit. Martin examinait le salon. Il était encombré : petites tables couvertes de photographies, meubles très décorés, surmontés de vases de fleurs, et panneaux de brocart jaunes incrustés dans les murs. Kitty eut l'impression que Martin critiquait à la fois la pièce et elle-même.

« J'ai toujours envie de prendre un couteau et de tout gratter », fit-elle. Puis elle songea : À quoi bon ? Si elle s'avisait de décrocher un tableau, son mari demanderait : « Où est l'oncle Bill sur son gros cheval ? » et il faudrait le remettre à sa place.

« On dirait un hôtel, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

– Un salon de paquebot », répondit-il. Il se demandait pourquoi il avait toujours envie de la blesser. C'était un fait.

Il baissa la voix. « Je me demandais pourquoi s'encombrer d'une chose de ce genre », il indiqua le portrait d'un signe de tête, « quand on a un Gainsborough...

– Et pourquoi, fit-elle plus bas, imitant le ton mi-dédaigneux, mi-narquois, de son cousin, venir manger le pain de gens qu'on méprise ?

– Pas le moins du monde ! s'écria-t-il. Et je m'amuse énormément. J'aime beaucoup venir te voir, Kitty. » En réalité, il avait toujours eu de la sympathie pour elle. « Tu n'as pas semé tes parents pauvres, c'est gentil à toi, ajouta-t-il.

– C'est eux qui m'ont lâchée.

– Oh ! Eleanor ! Ce drôle de moineau !

– Tout cela est tellement… », commençait à dire Kitty, lorsqu'elle s'aperçut que sa réception ne marchait pas comme elle l'eût désiré. Elle s'interrompit : « Viens parler à Mrs. Treyer », fit-elle en se levant.

Pourquoi agit-on ainsi ? se demanda-t-il en suivant Kitty. C'est avec elle qu'il voulait bavarder. Il n'avait rien à raconter à cette harpie au style oriental avec cette plume qui lui flottait derrière la tête. Cependant lorsqu'on boit le bon vin de la noble comtesse, on se trouve dans l'obligation de distraire ses invitées les moins désirables. Il escorta Kitty.

Elle revint auprès de la cheminée et attisa le feu d'un geste vigoureux. Les étincelles volèrent. Kitty se sentait irritable, agitée. Le temps passait. Si on s'attardait, elle manquerait son train. Elle consulta la pendule à la dérobée. Les aiguilles approchaient de onze heures. La soirée se terminerait fatalement assez vite, car ce n'était qu'un prélude à une autre, ailleurs. Cependant tout le monde continuait à parler comme si chacun comptait rester. Kitty considéra les groupes. La pendule sonna une volée de petits coups intempestifs. Au dernier, la porte s'ouvrit et Priestley s'avança. L'index recourbé, et avec ce regard indéchiffrable du parfait maître d'hôtel, il demanda Ann Hillier.

« C'est maman qui vient me chercher, dit Ann et, un peu agitée, elle traversa le salon.

– Votre mère vous emmène ailleurs ? » demanda Kitty. Elle retint un moment la main de la jeune fille. Pourquoi fais-je cela ? se dit-elle en examinant le ravissant visage sans signification ni caractère, semblable à une page sur laquelle la jeunesse seule s'inscrivait. Mais elle ne lâchait toujours pas cette main.

« Vous êtes obligée de partir ?

– Je crains que oui », fit Ann. Elle retira sa main. Tout le monde se leva. Il y eut un mouvement général, comme un battement d'ailes de mouettes blanches.

Martin entendit Ann demander à son voisin de table à la chevelure ratissée : « Venez-vous avec nous ? » Et ils s'en allèrent ensemble. En passant devant Martin qui lui tendait la main, Ann se contenta d'un très léger salut, comme si déjà l'image de Martin s'effaçait de son esprit. Martin fut confondu. Sa réaction était tout à fait disproportionnée. Il éprouvait un immense désir de suivre les autres n'importe où. Mais on ne l'avait pas invité ; au contraire d'Ashton. Celui-ci suivait le mouvement général.

Quel lèche-bottes ! se dit Martin avec une amertume qui le surprit. Curieux combien, à ce moment-là, il se sentait jaloux. Tout le monde s'en allait vers une autre réception, semblait-il. Il s'attarda, un peu gauchement. Les vieux bonzes seuls ne se pressaient pas – mais non, le grand homme lui-même suivit le mouvement. Il ne restait que la vieille dame. Elle clopinait à travers la pièce au bras de Lasswade. Elle voulait s'assurer de l'exactitude d'une remarque qu'elle venait de faire à propos d'une miniature. Lasswade la décrocha, et la tint sous la lampe pour permettre à la vieille dame de prononcer son verdict. Était-ce grand-papa sur le gros cheval ou bien oncle William ?

« Asseyons-nous, Martin, et parlons un peu », dit Kitty.

Il s'assit avec l'impression qu'elle souhaitait son départ. Il l'avait vue consulter la pendule. Ils bavardèrent un instant. Lady Warburton revenait ; elle était en train de prouver, sans contestation possible, en puisant dans son incomparable provision d'anecdotes, qu'il s'agissait bien de l'oncle William à cheval, et non du grand-père. Elle s'en allait, mais elle prenait son temps. Martin attendit qu'elle fût à la porte, appuyée au bras de son neveu. Il hésita : devait-il rester ou partir ? Mais Kitty se levait, elle avança la main.

« Reviens bientôt me voir, quand je serai seule. » Il se sentit congédié.

Voilà ce que les gens vous disent toujours, songeait-il en suivant Lady Warburton. Reviens. Mais je ne le crois pas... Lady Warburton descendait comme un crabe, elle tenait la rampe d'une main et s'accrochait au bras de Lasswade de l'autre. Martin ralentit derrière elle. Il regarda une fois de plus le Canaletto. Un beau tableau, mais une copie. Il se pencha sur la rampe et aperçut les carreaux blancs et noirs, en bas, dans le hall.

Ça a marché, se dit-il en descendant les marches une à une. Enfin, plus ou moins ; avec des hauts et des bas. Mais est-ce que cela en vaut la peine ? songea-t-il pendant que le valet de pied l'aidait à enfiler son pardessus. Les doubles portes étaient largement ouvertes sur la rue. Un ou deux passants lancèrent un coup d'œil curieux ; ils aperçurent les laquais, le grand hall brillant, et la vieille dame, arrêtée un instant sur les carreaux blancs et noirs. Elle s'habillait. On lui passait son manteau orné de crevés violets, puis ses fourrures. Un sac se balançait à son poignet, des chaînes pendaient tout autour de sa personne, ses doigts étaient bosselés de bagues. Sa figure couleur de pierre, aux traits aigus, sillonnée de rides, toute plissée, ressortait de son doux nid de fourrures et de dentelles. Les yeux brillaient encore.

Le XIXe siècle se prépare à se mettre au lit, se dit Martin, en suivant du regard la vieille dame qui boitillait le long des marches au bras de son valet de pied. On l'aida à monter dans sa voiture. Après quoi Martin serra la main de son hôte, cet excellent garçon qui avait pris un peu plus de vin qu'il n'était bon pour sa santé ; puis il traversa à pied Grosvenor Square.

Au haut de la maison, Baxter, la femme de chambre de Kitty, surveillait de la fenêtre de sa maîtresse le départ des invités. Enfin la vieille dame s'en allait... Baxter était pressée de voir partir tout le monde. Si la soirée se prolongeait, sa petite excursion à elle serait compromise. Elle devait aller sur la rivière le lendemain avec son galant. Elle se retourna et regarda autour d'elle. Tout était prêt. La veste, la jupe de Milady et son sac avec

le billet. Onze heures étaient passées depuis longtemps. Baxter attendait à côté de la table à coiffer. Le miroir à trois faces reflétait des flacons d'argent, des houppes à poudre et des brosses. Baxter se pencha et minauda dans la glace. Voilà comment elle serait sur la rivière. Elle se redressa. Des pas retentissaient dans le couloir. Milady arrivait. Elle ouvrait la porte.

Lady Lasswade entra, faisant glisser les bagues de ses doigts. « Désolée d'être en retard, Baxter, dit-elle. À présent il faut que je me dépêche. »

Baxter, sans répondre, dégrafa la robe, la fit tomber adroitement aux pieds de Kitty et l'emporta. Kitty s'assit à la table à coiffer et envoya promener ses souliers. Les souliers de satin sont toujours trop étroits. Elle lança un coup d'œil à la pendule. Elle aurait juste le temps.

Baxter lui tendit sa veste, puis son sac.

« Le billet est dedans, Milady, fit-elle touchant du doigt le sac.

– Mon chapeau, à présent », dit Kitty. Elle se baissa pour l'ajuster devant la glace. Le petit chapeau de voyage en tweed, perché sur ses cheveux, la changeait complètement. Elle devenait la personne qu'elle préférait être. Elle resta un moment debout dans son costume de voyage à se demander si elle n'avait rien oublié. Son cerveau était complètement vide. Où suis-je ? Que fais-je ? Où vais-je aller ? Ses yeux se fixèrent sur la table à coiffer. Vaguement elle se rappela une autre chambre, à une autre époque, du temps où elle était jeune fille. Était-ce à Oxford ?

« Le billet, Baxter, dit-elle machinalement.

– Dans le sac, Milady. » Elle le tenait dans sa main.

« J'ai donc tout », Kitty regarda autour d'elle.

Elle eut un instant de remords.

« Merci, Baxter. J'espère que vous aurez une bonne journée au... », elle hésita, ne sachant pas à quoi Baxter emploierait sa journée... « au théâtre », fit-elle à tout hasard. Baxter eut un drôle de petit sourire pointu. Les femmes de chambre agaçaient Kitty avec leur politesse affectée, leurs visages impénétrables et pincés. Mais elles sont très utiles.

« Bonsoir », dit-elle à Baxter du seuil de la porte.

Car Baxter, dégagée de toute responsabilité, tournait les talons. Une autre personne était chargée de l'escalier.

Kitty jeta un coup d'œil au salon, au cas où elle y verrait son mari. Mais la pièce était vide. Le feu flambait ; les fauteuils disposés en rond semblaient encore retenir dans leurs bras vides le fantôme des invités. L'auto attendait à la porte.

« Nous arriverons à temps », dit-elle au chauffeur lorsqu'il posa la couverture sur ses genoux. Et l'auto démarra.

Dans la nuit claire et tranquille, chaque arbre du square restait visible ; les uns paraissaient noirs, d'autres étaient semés d'étranges plaques de lumière verte, artificielle. Au-dessus des lampes à arc s'élevaient des colonnes sombres. Bien qu'il fût près de minuit, on se serait plutôt cru au milieu d'un jour éthéré, désincarné, du fait des lampes si nombreuses dans les rues, des autos qui passaient, des hommes en pardessus légers, ouverts, avec leurs cache-nez blancs, qui déambulaient sur les trottoirs propres et secs, et des nombreuses maisons éclairées, car tout le monde recevait. L'aspect de la ville changea à mesure que, roulant d'une allure régulière, ils traversaient Mayfair. Les débits fermaient. À l'angle d'une rue un groupe se pressait autour d'un réverbère ; un ivrogne braillait une chanson, une fille, ivre elle aussi, avec une plume qui lui tombait dans les yeux, titubait en s'accrochant au pilier... Mais Kitty n'enregistrait que machinalement ce qui se passait. Après les conversations, les ef-

forts, et la hâte, elle ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle voyait. Et l'auto allait très vite. Depuis qu'ils avaient obliqué, elle glissait à toute allure, le long d'une avenue resplendissante, aux magasins clos. Les rues étaient presque désertes.

La pendule jaune de la gare ne leur donnait que cinq minutes. Juste à temps, se dit Kitty. Elle marchait sur le quai et sentait grandir sa joie habituelle, en ces cas-là. Une lumière diffuse tombait de très haut. Les cris des hommes, le cliquetis des wagons qu'on change de voie résonnaient dans l'immense espace. Le train attendait, les voyageurs se préparaient au départ. Certains, qui semblaient craindre de s'éloigner de leur place, posaient un pied sur le marchepied de leur compartiment pour boire dans des tasses épaisses. Kitty promena son regard le long du train et vit la machine aspirer l'eau à travers un tuyau. Le train semblait tout en corps, en muscle ; il avait même rentré le cou dans la rotondité lisse de son corps. C'était le vrai train, les autres semblaient des jouets en comparaison. Kitty renifla l'air sulfureux qui vous laissait un léger goût âcre au fond de la gorge, comme s'il avait déjà un relent du Nord.

Le chef de train l'avait aperçue et s'avança vers elle, son sifflet à la main.

« Bonsoir, M'lady, dit-il.

– Bonsoir, Purvis. C'est un peu juste, dit-elle pendant qu'il ouvrait la portière de son compartiment.

– Oui, M'lady, juste à temps. »

Il referma à clef la portière. Kitty se retourna pour considérer la petite pièce éclairée dans laquelle elle passerait la nuit. Tout était préparé, le lit fait, les draps retournés et son sac posé sur la banquette. Le chef du train passa devant la fenêtre, son drapeau à la main. Un homme traversa le quai, les bras tendus, et attrapa le train à la dernière minute. Une portière claqua.

Juste à temps, se dit Kitty, debout dans son compartiment. Elle avait peine à croire qu'un monstre si formidable pût s'élancer si doucement pour entreprendre un tel parcours. Elle vit le buffet reculer. Nous voilà partis, se dit-elle, en se laissant tomber sur la banquette. Nous voilà partis.

Toute la tension de son corps se relâcha. Elle était seule ; et le train roulait. On dépassa la dernière lampe du quai. La dernière silhouette s'évanouit.

Quelle joie ! se dit-elle, comme si elle était une petite fille échappée à sa nurse. Nous voilà partis !

Elle resta un moment immobile dans son compartiment brillamment éclairé, puis elle tira sur le store qui remonta dans une secousse. Des lumières étirées glissaient devant elle, lumières de fabriques et d'entrepôts, lumières dans de sombres ruelles, d'autres encore, dans les jardins publics ; puis des buissons et une haie dans un champ. Ils laissaient Londres derrière eux, quittaient ce flamboiement qui, à mesure que le train s'élançait dans les ténèbres, semblait se contracter en un unique cercle de feu. Le train se précipita avec un grondement à travers un tunnel. Il semblait procéder à une amputation. Voilà que Kitty était coupée de ce cercle lumineux.

Elle examina l'étroit compartiment dans lequel elle se trouvait isolée. Tout tremblait légèrement. Il y avait une faible vibration incessante. Kitty croyait passer d'un monde à l'autre. C'était l'instant de transition. Elle resta encore un peu assise, puis elle se déshabilla et s'arrêta, la main posée sur le store. Le train prenait son allure normale ; il roulait à toute vitesse, à travers la campagne. De lointaines lumières scintillaient çà et là. Des groupes d'arbres se dressaient dans la grisaille des champs d'été ; les champs étaient pleins d'herbes de la saison. La lueur de la machine éclaira un troupeau de vaches tranquilles et une haie d'aubépine. On se trouvait en rase campagne.

Kitty abaissa le store, grimpa dans sa couchette et s'étendit sur la banquette un peu dure, le dos contre la cloison, afin de la sentir vibrer. Elle écoutait le bourdonnement du train qui, maintenant qu'il avait son allure normale, l'entraînait avec force et sans heurt à travers l'Angleterre, jusqu'au Nord. Je n'ai rien d'autre à faire, songeait Kitty, absolument rien, que de me laisser emporter. Elle se retourna et tira l'abat-jour bleu sur la lampe. Le bruit du train augmenta dans l'obscurité ; grondement et vibration semblèrent se joindre en un son régulier, rythmé, qui raclait son cerveau, roulait ses pensées.

Mais pas toutes, se disait-elle, en se retournant, agitée, sur sa couchette les yeux fixés sur la lueur que laissait filtrer le voile bleu. Quelques-unes remontaient à la surface. On n'est plus un enfant. Les années apportent des changements, détruisent certaines choses, en entassent d'autres ; ennuis et soucis reparaissent. Elle se vit fermant le vasistas avec une secousse ; elle vit les poils sur le menton de la tante Warburton, et les femmes qui se levaient, les hommes entrant à la file. Elle soupira et se retourna. Elles s'habillent toutes de la même façon, se dit-elle. Leurs vies se ressemblent. Qui a tort ? Qui a raison ? Et elle continuait à se tourner et à se retourner.

Le train l'entraînait dans sa course rapide. Le bruit était plus profond, un grondement continu. Comment pourrait-elle dormir, s'empêcher de penser ? Elle cessa de regarder la lumière. *À présent*, où sommes-nous ? Où passe le train ? *À présent*, murmura-t-elle les yeux fermés, nous filons devant la maison blanche, sur la colline. *À présent* nous traversons la rivière, sur le pont... Il y eut un vide, ses pensées s'espacèrent, s'embrouillèrent. Le passé et le présent se confondirent. Kitty vit Margaret Marrable pincer entre ses doigts l'étoffe de la robe, mais elle conduisait un taureau qui avait un anneau dans le mufle... C'est le sommeil, se dit-elle ouvrant à demi les yeux ; Dieu merci, c'est le sommeil et, refermant les paupières, elle s'abandonna au train dont le grondement se fit plus sourd et plus lointain.

Un coup retentit à la porte de Kitty. Elle resta un instant immobile, se demandant pourquoi sa chambre remuait ainsi, puis tout rentra dans l'ordre : elle était dans le train, en pleine campagne ; on approchait de la station. Elle se leva.

Elle s'habilla rapidement et se tint dans le couloir. L'heure était très matinale. Kitty regarda courir les champs, les champs du Nord, nus, coupés à angles droits. Le printemps était tardif ici, les arbres n'avaient pas toutes leurs feuilles. La fumée se rabattit et emprisonna l'un d'eux dans un nuage blanc. Lorsque ce nuage s'éleva, Kitty admira la lumière, limpide et nette, blanche et grise. Le paysage n'avait ni la douceur ni la teinte verte de ceux du Sud. Mais on arrivait à l'embranchement, le gazomètre apparut, on entrait en gare. Le train ralentit et peu à peu les réverbères du quai s'immobilisèrent.

Kitty descendit sur le quai et aspira une profonde bouffée de l'air froid et âpre. L'auto l'attendait : une nouvelle voiture, cadeau d'anniversaire de son mari. Kitty n'était pas encore montée dedans. Cole toucha son chapeau.

« Découvrons-la, Cole. » Il abattit la capote neuve et raide et Kitty monta à côté de lui. Lentement, ils démarrèrent, car les pulsations du moteur étaient intermittentes ; il s'arrêtait puis se remettait en marche. L'auto traversa la ville. Les magasins étaient fermés ; des femmes, à genoux, frottaient les seuils des portes. Les stores des chambres à coucher et des petits salons ne se relevaient pas encore. On ne voyait guère de circulation. Seules des charrettes de laitiers passaient en ferraillant. Les chiens erraient au milieu de la rue, vaquant à leurs propres affaires. Cole cornait sans cesse.

« Ils finiront par apprendre, M'lady », dit Cole lorsqu'un grand chien tacheté évita furtivement les roues. Cole conduisait prudemment en ville ; mais une fois sur la route, il accéléra. Kitty vit l'aiguille bondir en avant sur le cadran.

« Elle avance facilement ? » demanda-t-elle, en écoutant le doux murmure du moteur.

Cole leva son pied pour montrer qu'il appuyait à peine sur l'accélérateur. Puis il le remit sur le champignon et l'auto s'élança. Ils allaient trop vite, se disait Kitty, mais la route qu'elle ne quittait pas des yeux demeurait vide. Ils ne croisèrent qu'un ou deux lourds tombereaux de ferme. Les hommes prirent la bride des chevaux quand la voiture les dépassa. La route s'étendait au loin, d'un blanc de perle ; les haies se paraient des petites feuilles pointues du printemps à son début.

« Le printemps est très tardif, ici, dit Kitty. Les vents sont froids. »

Cole acquiesça d'un signe de tête. Il n'avait pas les manières serviles du laquais londonien. Elle se sentait à l'aise avec lui ; elle pouvait se taire. L'atmosphère semblait contenir la chaleur et le froid à des degrés différents. Tantôt l'air était parfumé, puis, comme à présent, pénétré de l'odeur forte, âcre du fumier. Elle s'appuya en arrière et retint son chapeau car on escaladait une colline à toute vitesse. « Vous ne l'amènerez pas là-haut en troisième, Cole », dit-elle. L'allure se ralentissait. Ils grimpaient la colline de Crabb qui lui était si familière, avec les traînées jaunes aux endroits où les charrettes mettaient leurs freins. Autrefois, quand Kitty conduisait les chevaux, on descendait pour achever la montée à pied. Cole se taisait, il voulait faire admirer son moteur. L'auto prit un superbe élan. Mais la colline était escarpée ; après un terrain plat venait une nouvelle côte. L'auto eut une défaillance. Cole l'encourageait à grimper. Kitty le voyait se balancer légèrement d'avant en arrière comme s'il cherchait à stimuler des chevaux. Elle sentait la tension des muscles. On ralentissait, il y eut un semblant d'arrêt, mais non, ils avaient atteint la crête. L'auto était venue à bout de la montée.

« Bravo ! » s'écria-t-elle. Cole se taisait, mais il était très fier, Kitty le sentait bien.

« Nous n'aurions jamais pu faire ça avec la vieille auto.

– Non, mais ce n'était pas de sa faute », dit Cole.

Cole avait quelque chose de très humain, le genre d'homme qui plaisait à Kitty, silencieux, réservé. Ils s'élancèrent de nouveau à toute allure. Ils dépassèrent la maison de pierre grise où la folle habitait seule avec ses paons et ses limiers. Ensuite vinrent les bois à droite, la brise les traversait en chantant. On dirait la mer, songeait Kitty plongeant son regard dans une avenue d'un vert profond, tachetée de soleil. Ils allaient toujours. Des tas de feuilles brunes, au bord de la route, teignaient en rouge les flaques d'eau.

« Il a plu », observa Kitty. Cole inclina la tête. Ils atteignaient les hauteurs avec la forêt en contrebas, et là, dans une clairière, parmi les arbres, se dressait la tour grise du château. Chaque fois, Kitty la cherchait des yeux et la saluait comme une amie. Ils se trouvaient chez eux à présent. Leur nom était incrusté sur les poteaux des barrières, leurs armes pendaient au-dessus des portes d'auberge, leur écusson surmontait celles des chaumières. Cole regarda l'heure. L'aiguille fit un nouveau bond.

Trop vite, trop vite, se répétait Kitty. Mais elle aimait sentir le vent qui lui cinglait la figure. Ils atteignirent la grille de la loge du concierge. Mrs. Breedy, un enfant aux cheveux blonds dans les bras, la tenait grande ouverte.

Ils passèrent comme un éclair à travers le parc. Les daims levaient la tête et sautaient légèrement dans la fougère.

« Un quart d'heure moins deux minutes, M'lady », dit Cole lorsqu'ils prirent la courbe. Kitty resta un moment à examiner l'auto. Elle passa la main sur le capot. Il était brûlant. Elle le caressa. « L'auto a marché admirablement, Cole. Je le dirai à Milord. » Cole sourit, il était heureux.

Kitty entra dans la maison. Elle ne vit personne. On ne l'attendait pas si tôt. Elle traversa l'immense hall pavé, avec ses armes et ses bustes, puis elle se dirigea vers le petit salon où un couvert était mis pour elle.

Elle fut éblouie par la lumière verte. On aurait pu se croire au creux d'une émeraude. Tout était vert au-dehors. Sur la terrasse, les dames françaises, en pierre grise, tenaient leurs paniers, vides en cette saison. En été, les fleurs y flamboieraient. De larges étendues de prairies vertes et rases descendaient entre des buis taillés jusqu'à la rivière pour remonter ensuite le flanc de la colline couronnée de forêts. De la brume s'y enroulait – la brume légère de l'aube. Pendant qu'elle regardait le paysage, une abeille bourdonna à son oreille et Kitty crut entendre le murmure de la rivière sur les cailloux, et les roucoulements des ramiers à la cime des arbres. C'était la voix du matin, la voix de l'été. La porte s'ouvrit, on lui apportait son petit déjeuner.

Elle déjeuna. Il faisait bon ; et quand enfin elle se rejeta en arrière sur son siège, elle se sentit restaurée, détendue. Elle n'avait rien à faire, absolument rien. La journée lui appartenait. Le temps était splendide. Le soleil, subitement, illumina la pièce, étendit une large bande de lumière à travers le plancher et envoya ses rayons sur les fleurs, au-dehors. Un papillon, la grande tortue, vola devant la fenêtre. Kitty le vit se poser sur une feuille ; il y resta un instant, ouvrit et referma les ailes comme s'il se délectait de cette chaleur. Elle l'observa, le duvet des ailes avait une douce teinte de rouille ; le papillon reprit son vol. Puis le pékinois entra, guidé par une main invisible, il vint tout droit sur elle, renifla sa jupe, et se laissa tomber dans une tache de soleil.

Brute sans cœur ! songea-t-elle. Mais cette indifférence lui plut. Il ne réclamait rien. Elle tendit la main pour prendre une cigarette. Et en ouvrant la boîte émaillée qui tourna du vert au bleu, elle se demanda ce que dirait Martin. Hideux ? Vulgaire ? C'est possible. Mais peu importait l'opinion des gens. Les cri-

tiques en ce moment prenaient une légèreté de fumée. Les propos de Martin, ceux des autres, lui sont indifférents puisqu'elle a une journée entière à elle ! – à elle toute seule ! Et pendant qu'elle est à la fenêtre, à admirer l'herbe d'un gris-vert, les autres dorment dans leurs maisons après les danses, les soirées... Cette pensée lui fit plaisir. Elle jeta sa cigarette et monta changer de robe.

Le soleil était beaucoup plus fort lorsqu'elle descendit. Le jardin avait déjà perdu son air de pure fraîcheur ; la brume s'effaçait des bois. Elle entendit le grincement de la faucheuse sur la pelouse lorsqu'elle sortit par la porte-fenêtre. Le poney avec ses bottes de caoutchouc arpentait le gazon de long en large et laissait derrière lui une traînée pâle. Les oiseaux chantaient à leur manière désordonnée. Les étourneaux dans leur brillante armure picoraient. Et sur les tremblantes graminées, la rosée luisait, rouge, violet et or. C'était une parfaite matinée de mai.

Kitty flâna lentement sur la terrasse. En passant elle jeta un coup d'œil sur les portes-fenêtres de la bibliothèque. Tout était couvert de housses et fermé. Mais plus que jamais la longue pièce était majestueuse et d'admirables proportions ; et les livres bruns disposés en interminables rangées, silencieux et dignes, semblaient avoir une vie propre et n'exister que pour eux-mêmes.

Kitty abandonna la terrasse et s'avança sur le sentier gazonné. Le jardin était encore vide. Seul un homme en manches de chemise s'affairait autour d'un arbre. Mais Kitty n'éprouvait aucun besoin de parler. Le pékinois la suivait, muet, lui aussi. Elle passa près des corbeilles de fleurs pour gagner la rivière. Là, elle ne manquait jamais de s'arrêter sur le pont jalonné de boulets de canon. L'eau la fascinait toujours. Rapide, cette rivière bien du Nord descendait des Moors ; jamais, elle n'était lisse et verte, profonde et placide comme les rivières du midi. Elle courait de l'avant, elle se hâtait. Elle se déployait, rouge,

jaune et brun clair sur les cailloux de son lit. Les coudes au parapet, Kitty regarda tourbillonner le flot autour des arbres ; elle le vit former sur les pierres des facettes et des pointes de flèche acérées. Elle écouta. Elle connaissait les bruits divers du torrent l'été et l'hiver. Pour l'instant, il se hâtait, il courait de l'avant.

Mais le pékinois s'ennuyait ; il prit les devants et Kitty le suivit. Elle escalada l'allée verte qui conduisait au monument en forme d'éteignoir à la crête de la colline. Chaque sentier du bois avait son nom : sentier de garde, promenade des amoureux, le mille des dames, et là, c'était le chemin du Comte. Avant de s'enfoncer dans les bois, Kitty s'arrêta et jeta un regard en arrière sur la maison. Que de fois elle s'était tenue à cette place ! Le château semblait gris, imposant, endormi ce matin-là, avec ses stores baissés, et son mât sans pavillon – très noble, ancien, durable. Kitty pénétra dans la forêt.

Le vent parut se lever lorsqu'elle se promena sous les arbres. Il chantait dans les cimes, mais se taisait plus bas. Foulées au pied, les feuilles mortes craquaient ; parmi elles se dressaient de pâles fleurs de printemps, les plus exquises de l'année, des fleurs bleues, blanches, tremblantes sur leurs coussins de mousse verte. Le printemps est triste, se dit-elle, il ranime des souvenirs. Tout passe, tout change, songeait-elle en escaladant le petit sentier entre les arbres. Rien de ceci ne lui appartenait. Son fils hériterait ; sa belle-fille se promènerait là après elle. Kitty cassa une brindille, ramassa une fleur et la porta à ses lèvres. Mais n'était-elle pas en pleine jeunesse, et très vigoureuse ? Elle continua sa promenade. Le terrain s'élevait brusquement ; elle sentit la force et la souplesse de ses muscles lorsque ses chaussures aux épaisses semelles foulèrent la pente. Elle jeta sa fleur. Les arbres s'espaçaient à mesure qu'elle grimpait. Soudain, entre deux troncs d'arbres dénudés, elle aperçut le ciel extraordinairement bleu. Elle arrivait à la crête. Le vent tomba, la campagne s'étendait à perte de vue tout autour d'elle. Son corps lui sembla rapetisser ; ses yeux s'élargir. Elle se jeta sur le sol et plongea ses regards sur le pays qui ondulait, s'élevait et

s'abaissait, loin, loin jusqu'à atteindre enfin la mer, derrière l'horizon. De cette hauteur, il ne paraissait ni cultivé ni habité ; il ne comportait ni villes ni maisons. Il avait une vie propre et n'existait que pour lui-même. De noirs sillons d'ombres, de brillants espaces lumineux, s'allongeaient côte à côte. Et pendant qu'elle les contemplait la lumière bougea, l'ombre bougea, ombre et lumière voyagèrent au-dessus des monts et des vallées. Un profond murmure chantait à ses oreilles – le pays solitaire se chantait un chœur à lui-même. Elle resta à écouter. Elle était heureuse, pleinement. Le temps n'existait plus.

1917

Une nuit d'hiver très froide, tellement silencieuse que l'air semblait congelé, s'étendait sur l'Angleterre ; il n'y avait pas de lune, ce qui donnait à l'espace glacé l'immobilité d'une couche de cristal. Étangs et mares étaient gelés ; les flaques formaient comme des yeux de verre sur les routes ; et, le long des trottoirs, le givre se tassait en bosses glissantes. L'obscurité se pressait contre les vitres ; les villes se fondaient dans la campagne. Aucune lumière ne brillait, sauf lorsqu'un rayon de projecteur fouillait le ciel, et se fixait çà et là, comme pour interroger quelque nuage floconneux.

Eleanor s'arrêta dans la rue noire, devant la station du métro.

Si la Tamise est là, se dit-elle, Westminster doit se trouver par ici. L'omnibus qui l'avait amenée avait déjà disparu avec ses passagers silencieux, cadavériques sous la lueur bleue. Elle se retourna.

Elle dînait chez René et Maggie, qui habitaient l'une de ces petites rues obscures à l'ombre de l'abbaye. Eleanor s'avança, l'extrémité de la rue se distinguait à peine. Les réverbères étaient enveloppés de bleu. Eleanor alluma sa lampe électrique au coin d'une rue, pour en lire le nom. Elle l'alluma encore pour éclairer, ici un mur de brique, là une sombre touffe de lierre. Enfin le numéro 30, celui qu'elle cherchait, apparut. Elle frappa et sonna en même temps, car la nuit semblait assourdir les sons en obscurcissant la vue. Le silence pesa sur elle tandis qu'elle attendait. Puis la porte s'ouvrit et une voix d'homme dit : « Entrez ! »

Il referma la porte derrière lui, très vite, comme pour emprisonner la lumière. Lorsqu'on venait de la rue, cela semblait étrange de trouver une voiture d'enfant dans le hall, des parapluies à leur place, un tapis, des tableaux : le tout en était comme intensifié.

« Entrez ! » dit encore René. Il la conduisit dans le salon éblouissant de clarté. Un homme s'y trouvait debout. Eleanor s'en étonna, car elle s'attendait à trouver ses cousins seuls. C'était un inconnu.

Ils se regardèrent un instant, puis René dit : « Vous connaissez Nicolas... » Il prononça indistinctement le nom de famille, un nom interminable qu'elle ne put saisir. C'est un étranger, pensa-t-elle. Il n'a rien d'un Anglais. Il lui serra la main, en s'inclinant, avec des manières d'un autre pays et il continua à parler, comme s'il était au milieu d'une phrase qu'il désirait terminer... « Nous parlions de Napoléon », fit-il en se tournant vers Eleanor.

« Je vois bien », dit-elle sans savoir de quoi on parlait. Elle devait arriver au milieu d'une discussion. Il s'agissait de Napoléon, c'est tout ce qu'elle put comprendre, tant que dura la conversation. Elle enleva son manteau et le posa. Ils s'arrêtèrent de parler.

« Je vais prévenir Maggie », dit René, et il les quitta brusquement.

« Vous parliez de Napoléon ? » demanda Eleanor. Elle considéra l'homme dont le nom de famille lui avait échappé. Il était très brun, avec une tête ronde et des yeux noirs. Elle ne savait pas si elle le trouvait sympathique ou non.

Je les ai interrompus, songeait-elle, et je n'ai rien à leur dire. Elle se sentait ahurie, gelée. Elle étendit les mains audessus du feu. C'était un vrai feu. Les bûches flambaient. La

flamme léchait les raies luisantes de coaltar. Chez elle, il ne lui restait qu'un faible ruisselet de gaz.

« Napoléon », dit-elle en se chauffant les mains. Mais elle parlait machinalement.

« Nous considérions la psychologie des grands hommes, à la lueur de la science moderne », dit-il avec un léger rire. Eleanor eût préféré une discussion plus à sa portée.

« C'est très intéressant, observa-t-elle timidement.

– Oui..., sans doute, si nous y connaissions quelque chose.

– Si nous y connaissions quelque chose... », répéta-t-elle. Elle se sentait complètement engourdie. Non seulement ses mains, mais son cerveau.

« La psychologie des grands hommes..., dit-elle ne voulant pas passer pour une imbécile – vous discutiez donc de cela ?

– Nous disions... » Il s'interrompit. Elle devina qu'il trouvait difficile de résumer leurs propos – car ils avaient dû longuement discuter, à en juger par les journaux répandus, les bouts de cigarettes sur la table.

« Je disais, poursuivit-il, que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, gens ordinaires, en ce cas comment pouvons-nous instituer des religions, des lois qui... », il se servait de ses mains à la manière des gens qui ont de la difficulté à employer une langue, « qui...

– Qui conviennent, qui conviennent », dit-elle, lui soufflant un mot plus simple, elle en était sûre, que celui trop choisi, qu'il aurait employé, comme le font toujours les étrangers.

« Qui conviennent... » Il répéta plusieurs fois le mot comme s'il était reconnaissant à Eleanor de son aide.

« ... qui conviennent », fit-elle encore sans savoir où il voulait en venir. Puis, brusquement, tandis qu'elle se penchait pour se chauffer les mains au feu, des mots flottèrent ensemble dans son cerveau et composèrent une phrase intelligible. Il avait dû dire ceci : « Nous ne pouvons pas instituer des lois et des religions qui conviennent, parce que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. »

« C'est drôle que vous m'ayez dit cela, fit-elle en souriant, car je l'ai souvent pensé moi-même.

– Pourquoi est-ce drôle ? Nous pensons tous les mêmes choses ; seulement nous ne les exprimons pas.

– Ce soir dans l'omnibus, je songeais à cette guerre..., dit-elle. Moi, je n'éprouve pas cela, mais il y a des gens qui... » Elle s'interrompit, il parut perplexe ; sans doute l'avait-elle mal compris ; et elle-même ne s'était pas clairement expliquée.

« Je veux dire, reprit-elle, que dans l'omnibus je pensais... »

Mais à ce moment René entra.

Il portait un plateau chargé de verres et de bouteilles.

« C'est une grande chose, observa Nicolas, que d'être le fils d'un négociant en vins. »

On eût dit un exemple de grammaire.

Le fils d'un négociant en vins, se répéta Eleanor, considérant les joues rouges, les yeux noirs et le grand nez de son cousin. L'autre invité doit être russe, se dit-elle. Russe, Polonais, Juif ? – Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il faisait, de ce qu'il était.

Elle but. Le vin lui fit l'effet d'une caresse sur une vertèbre.

Maggie fit son entrée : « Bonsoir », dit-elle sans prêter attention au salut de l'étranger, comme si elle le connaissait trop bien pour le lui rendre.

« Ces journaux ! » Elle protestait en voyant le sol jonché. « Ces journaux, ces journaux ! » Il y en avait partout à terre.

« Nous dînons au sous-sol, ajouta-t-elle, en se tournant vers Eleanor, parce que nous n'avons pas de domestiques. » Elle précéda ses invités dans l'escalier raide.

« Mais Magdalena, dit Nicolas, lorsqu'ils se trouvèrent réunis dans la petite salle au plafond bas où le dîner était servi, Sara m'avait promis : nous nous retrouverons demain soir chez Maggie... et elle n'est pas là. »

Il resta debout, les autres étaient assis.

« Elle viendra bien, fit Maggie.

– Je vais l'appeler au téléphone, dit Nicolas, qui sortit.

– N'est-ce pas beaucoup plus agréable, fit Eleanor en prenant son assiette, de se passer de domestique...

– Nous avons une femme pour laver la vaisselle, dit Maggie.

– Et nous sommes extrêmement sales », ajouta René.

Il souleva une fourchette, en examina les dents.

« Celle-ci est propre, par hasard », dit-il ; et il la reposa.

Nicolas revint dans la salle, il paraissait troublé. « Elle n'est pas chez elle, dit-il à Maggie, je n'ai pas obtenu de réponse.

– Sans doute est-elle en chemin, fit Maggie, ou aura-t-elle oublié... »

Elle lui tendit sa soupe. Mais il regarda son assiette sans bouger. Des rides lui venaient au front, et il ne cherchait même pas à dissimuler son inquiétude. Il n'avait aucun souci de ce qu'on pouvait penser de lui. « Là, s'écria-t-il tout à coup, les interrompant au milieu de leur conversation, elle arrive. » Il posa sa cuiller et attendit. Quelqu'un descendait lentement les marches raides.

La porte s'ouvrit et Sara parut. Elle avait les traits pincés par le froid... Ses joues étaient pâles par endroits, rouges à d'autres, et elle clignait des yeux, comme si elle était encore tout étourdie de sa course le long des rues voilées de bleu. Elle tendit la main à Nicolas, qui la baisa. Mais Eleanor remarqua l'absence de bague de fiançailles.

« Oui, nous sommes sales, dit Maggie, regardant sa sœur en toilette d'après-midi ; et même en lambeaux », ajouta-t-elle, car un fil d'or pendait de sa manche, lorsqu'elle servit la soupe.

Eleanor avait les yeux posés sur la robe d'argent tissée d'or. « Et moi qui la trouvais si belle... Où l'as-tu prise ?

– Elle vient de Constantinople, d'un Turc, répondit Maggie.

– Un Turc enturbanné et fantastique », murmura Sara, et elle caressa la manche en prenant son assiette. Elle semblait encore transie.

« Et ces assiettes, dit Eleanor, le regard posé sur les oiseaux d'un pourpre violacé. Est-ce que je ne les connais pas ?

– À la maison, dit Maggie, dans la vitrine du salon. Je trouvais absurde de les conserver au fond de cette vitrine.

– Nous en cassons une par semaine, dit René.

– Elles dureront le temps de la guerre », fit Maggie.

À ce mot de guerre, Eleanor vit une expression étrange passer sur le visage de René, comme s'il revêtait un masque. De

même que tous les Français, il tient passionnément à son pays, songea-t-elle. Mais avec des contradictions. Elle s'en aperçut en le regardant. Il était silencieux, d'un silence qu'elle trouva oppressant, car il contenait quelque chose de formidable.

« Et pourquoi êtes-vous si en retard ? » demanda Nicolas, tourné vers Sara. Il lui parlait avec douceur, d'un air de reproche, comme à une enfant. Il lui versa un verre de vin.

Prends garde, faillit dire Eleanor à Sara, le vin monte à la tête. Elle-même n'en avait pas bu depuis des mois. Elle se sentait déjà un peu dans le vague, la tête légère. La lumière venant après l'obscurité, la conversation après le silence, la guerre, peut-être, qui supprime les barrières.

Mais Sara buvait. Puis des paroles éclatèrent :

« À cause de ce sacré imbécile.

– Un sacré imbécile, qui donc ? demanda Maggie.

– Le neveu d'Eleanor, dit Sara. North. Le neveu d'Eleanor, North. » Elle tendit son verre dans la direction d'Eleanor, comme si elle s'adressait à elle. « North... » Puis elle sourit. « J'étais seule, assise, j'ai entendu la sonnette, je me suis dit : C'est la blanchisseuse. Des pas montaient l'escalier. North est apparu. North. » Sara porta la main à sa tête en manière de salut. « Il avait cet air-là... "Pourquoi diable ?" ai-je demandé. "Je pars demain pour le front", m'a-t-il dit en claquant les talons. "Je suis lieutenant du...", je ne sais plus... régiment royal d'attrapeurs de rats ou quelque chose de ce genre. Et il a posé sa casquette sur le buste de notre grand-père. Et je lui ai versé du thé. "Combien de morceaux de sucre réclame un lieutenant des régiments royaux des attrapeurs de rats ?" ai-je demandé. "Un. Deux. Trois. Quatre ?" »

Sara laissa tomber des boulettes de pain sur la table. Et chaque fois son amertume en parut accentuée. Elle semblait vieillie, usée et amère, malgré son rire.

« Qui est North ? » demanda Nicolas. Il prononçait ce nom comme s'il s'agissait d'un des points cardinaux.

« Mon neveu, dit Eleanor. Le fils de mon frère Morris.

– Il restait assis, poursuivit Sara, dans son uniforme couleur de boue, sa badine entre les jambes, ses oreilles ressortaient de chaque côté de sa stupide figure rose, et à tout ce que je disais, il répondait : "Bien, bien, bien." J'ai fini par prendre le tisonnier et les pincettes », et Sara leva son couteau et sa fourchette, « et j'ai joué. *God save the King, Happy and Glorious, Long to reign over us...* »

Elle tenait son couteau et sa fourchette comme on tient une arme.

Je regrette ce départ, songeait Eleanor. Une image se dressa devant ses yeux, celle d'un gentil joueur de cricket, fumant un cigare sur une terrasse. Je regrette... Et une autre vision se dessina. Elle-même était assise sur cette terrasse, mais le soleil se couchait, une femme de chambre sortait de la maison et disait : « Les soldats gardent la voie, baïonnette au canon. » Voilà comment elle avait appris qu'on était en guerre, trois ans auparavant. Et elle s'était dit, en posant sa tasse à café sur une petite table : Pas si je peux l'empêcher ! Submergée par un absurde mais violent désir de protéger les collines, elle les avait contemplées de l'autre côté de la prairie... À présent elle regardait l'étranger, en face d'elle.

Il disait à Sara : « Vous avez tellement de préjugés ; vous êtes étroite, injuste. Pleine de préjugés », répéta-t-il en lui frappant la main avec son doigt.

Il disait tout haut ce qu'Eleanor pensait.

« Oui ; n'est-ce pas naturel... Peut-on laisser les Allemands envahir l'Angleterre, sans rien faire ? » commença-t-elle à dire en regardant René.

Elle regretta d'avoir parlé. Ces mots n'étaient pas ceux dont elle avait voulu se servir. René avait une expression douloureuse, ou bien était-ce de la colère ?

« Moi ? dit-il, je les aide à faire des bombes. »

Maggie se tenait derrière lui. Elle avait apporté la viande. « Découpe », dit-elle. Il regarda d'un œil fixe le rôti qu'elle avait placé devant lui. Il prit le couteau et se mit à découper machinalement.

Maggie lui rappela :

« La part de Nurse » ; et il prépara une autre portion.

« Oui ! » fit Eleanor, tandis que Maggie emportait l'assiette.

Eleanor se sentait embarrassée. Elle ne savait plus que dire et continua sans réfléchir. « Terminons-en le plus vite possible et après... » Elle regarda René. Sans répondre il se détourna. Il écoutait ce que disaient les autres, comme pour se protéger, s'empêcher de parler lui-même.

« Balivernes, tas de balivernes... Ne répétez pas ces sacrées balivernes... En réalité, vous ne disiez rien d'autre », répéta Nicolas. Il avait de grandes mains soignées, aux ongles coupés très court. Eleanor les remarqua. Il pourrait être médecin, songea-t-elle.

« Qu'est-ce que c'est que des balivernes ? » demanda-t-elle en se tournant vers René. Elle ne connaissait pas ce mot.

« Ça se dit *poppy-cock* en Amérique, répondit René. Il est américain », ajouta-t-il, avec un signe de tête vers l'étranger.

Nicolas se retourna :

« Non, je suis polonais.

– Sa mère était princesse », fit Maggie d'un air taquin.

C'est ce qui explique le cachet qui pend à sa chaîne de montre, songea Eleanor. Il portait un large cachet ancien.

« Parfaitement, dit-il avec sérieux. Une des familles les plus nobles de Pologne. Mais mon père était un homme ordinaire – un homme du commun. Vous devriez avoir plus de maîtrise sur vous-même, ajouta-t-il en se tournant vers Sara.

– En effet, dit Sara dans un soupir. Mais North a secoué les rênes et m'a dit : "Adieu à tout jamais, à tout jamais !" » Elle tendit la main et se versa un autre verre de vin.

« Ne buvez plus, dit Nicolas, éloignant la bouteille. Sara s'est vue, expliqua-t-il, debout sur une tour, agitant un mouchoir blanc à un chevalier en armes.

– Et la lune se levait sur une lande sombre », murmura Sara, la main sur le moulin à poivre.

Le moulin à poivre est une lande sombre, songea Eleanor en le regardant. Un peu de flou entourait les objets. C'est le vin ; c'est la guerre. Les choses semblaient dépouillées de leur peau, libérées de quelque surface dure ; le fauteuil doré qu'elle contemplait lui parut poreux, et comme s'il irradiait une sorte de chaleur, de lumière, tandis qu'elle le regardait.

« Je me rappelle ce fauteuil, dit-elle à Maggie. Et votre mère... »

Mais elle se représentait toujours Eugenie en mouvement, jamais assise, et elle ajouta : « ... quand elle dansait.

– Elle dansait... », répéta Sara. Elle se mit à tapoter la table avec sa fourchette, en fredonnant :

« Je dansais quand j'étais jeune. Tous les hommes m'aimaient quand j'étais jeune... Roses et seringas tombaient en grappes quand j'étais jeune... Te souviens-tu, Maggie ? » Elle regarda sa sœur comme si toutes deux se rappelaient une même chose.

Maggie acquiesça de la tête. « Dans notre chambre. Une valse, dit-elle.

– Une valse... », répéta Eleanor. Sara tapotait un rythme de valse sur la table. Eleanor fredonna en mesure : « Tara-ta tata-ta tara... »

Un bruit creux, prolongé, une lamentation au-dehors.

Eleanor protesta, comme à une fausse note. Le bruit recommença.

« Une sirène sur l'eau, dans le brouillard », dit-elle. Mais en prononçant ces mots elle comprit ce qu'il en était.

La sirène se lamenta de nouveau.

« Les Allemands ! dit René. Ces sacrés Allemands ! » Il posa son couteau et sa fourchette avec un geste exagéré d'ennui.

« Une autre attaque aérienne », dit Maggie. Elle se leva et sortit de la pièce. René la suivit.

« Les Allemands... », dit Eleanor lorsque la porte se referma. Il lui semblait qu'un sinistre fâcheux venait d'interrompre une conversation intéressante. Elle avait examiné le fauteuil rouge. Les couleurs se fanaient à mesure qu'elle le regardait ; il semblait perdre de son éclat, comme si une lumière, en dessous, venait de s'éteindre.

Un bruit de roues filant à toute allure dans la rue leur parvint. Tout mouvement parut se précipiter. Des pas résonnèrent sur le trottoir, Eleanor se leva et écarta légèrement les rideaux. Le sous-sol était en contrebas du trottoir, de sorte qu'elle ne voyait que les jambes ou les jupes des gens quand ils passaient devant la grille. Deux hommes défilèrent très vite ; puis une vieille femme, avec sa jupe qui se balançait de côté et d'autre.

« Ne faudrait-il pas leur demander d'entrer ? » dit-elle en se retournant, mais lorsqu'elle regarda de nouveau, la vieille femme avait disparu. Les hommes aussi. La rue se trouvait complètement déserte et, en face, les rideaux étaient hermétiquement clos. Elle ferma les leurs avec soin et regarda la table qui semblait encerclée d'un anneau de lumière brillante avec sa porcelaine si gaie et sa lampe.

Eleanor se rassit. « Redoutez-vous les attaques aériennes ? lui demanda Nicolas, la dévisageant avec son air inquisiteur. Les gens diffèrent beaucoup sur ce point.

– Pas le moins du monde », répondit-elle. Elle aurait émietté un morceau de pain pour lui prouver son indifférence, mais comme elle n'avait pas peur le geste lui parut inutile.

« On a si peu de chances d'être atteint soi-même, ajouta-t-elle. Mais que disions-nous ? »

Il lui semblait qu'on venait de parler d'un sujet extrêmement intéressant, mais elle n'arrivait pas à se le rappeler. Ils restèrent un instant silencieux, puis des pas traînèrent dans l'escalier.

« Les enfants... », fit Sara. Le bruit sourd d'un canon lointain leur parvint.

René entra :

« Apportez vos assiettes, dit-il. Là-dedans. » Il les conduisit dans une grande cave. Avec sa voûte semblable à celle d'une crypte et ses murs de pierre, elle avait l'air humide et un relent d'église. On y mettait le vin et le charbon. La lumière, au milieu, brillait sur du charbon en tas qui luisait et les bouteilles étaient couchées sur le côté, dans leur paillon, le long d'une étagère de pierre. Une odeur de moisi se dégageait, odeur de vin, de paille et d'humidité. La cave était froide, après la salle à manger. Sara apporta des couvre-pieds et des robes de chambre qu'elle était montée chercher. Eleanor s'enveloppa avec plaisir dans une

robe de chambre bleue et s'assit, son assiette sur les genoux. Il faisait froid.

« Et maintenant ? » dit Sara, tenant sa cuiller en l'air.

Ils avaient tous l'air d'attendre un événement. Maggie apporta un plum-pudding.

« Autant finir de dîner », dit-elle. Mais elle s'exprimait d'une façon trop raisonnable. Elle s'inquiète pour les enfants, pensa Eleanor. Ils étaient dans la cuisine. Elle les avait vus en passant.

« Dorment-ils ?

– Oui. Mais si les canons... », commença-t-elle en servant le pudding. Une deuxième bombe éclata. Le bruit était nettement plus fort.

« La ligne de défense est dépassée », observa Nicolas.

Ils entamèrent leur pudding.

Un nouveau coup. Le boum ! contenait une sorte d'aboiement.

« Hampstead », dit Nicolas. Il tira sa montre. Le silence était profond. Rien ne se passa. Eleanor contemplait les blocs de pierre, en voûte au-dessus de leur tête. Elle remarqua une toile d'araignée dans un coin. Une nouvelle bombe éclata. Un appel d'air l'accompagna. C'était juste au-dessus d'eux cette fois-ci.

« Les quais », fit Nicolas. Maggie posa son assiette et alla dans la cuisine.

Le silence était profond. Rien ne se produisit. Nicolas examinait sa montre comme s'il réglait le tir. Il y a quelque chose de curieux dans sa personne, se dit Eleanor. Médecine, prêtrise ? Un gros cachet pendait à sa chaîne de montre. En face de lui, la caisse était numérotée 1397. Eleanor remarquait tout. Les

Allemands devaient passer au-dessus de leurs têtes maintenant. Elle sentait une lourdeur lui peser sur le sommet du crâne. Un, deux, trois, quatre, elle compta, les yeux levés sur la pierre vert-de-gris. Il y eut un craquement violent, comme un éclair fendant le ciel. La toile d'araignée oscilla.

« Sur nous », fit Nicolas, levant la tête. Ils regardèrent tous en l'air. À chaque instant, une bombe pouvait tomber. Il y eut un silence de mort, et au milieu de ce silence on entendit Maggie dans la cuisine.

Elle parlait d'une voix calme, rassurante. « Ce n'est rien. Tournez-vous et dormez. »

Eleanor compta. Un, deux, trois, quatre. La toile d'araignée se balançait. Cette pierre pourrait tomber, se dit-elle, fixant une certaine pierre des yeux. Puis une bombe éclata de nouveau, le bruit était plus faible, plus éloigné.

« C'est fini », dit Nicolas. Il referma sa montre avec un cliquetis. Tous se retournèrent, s'agitèrent sur leurs sièges durs comme s'ils avaient des crampes.

Maggie entra.

« Enfin, c'est passé, dit-elle. Il s'est réveillé un instant, puis s'est rendormi, mais le bébé n'a pas bronché », murmura-t-elle à René. Puis elle s'assit et prit l'assiette que son mari lui tendit.

« À présent, finissons notre pudding, fit-elle de sa voix ordinaire.

– À présent nous allons prendre un peu de vin », déclara René. Il examina une bouteille, puis une autre, et finalement en choisit une troisième qu'il essuya avec le bord de sa robe de chambre. Il mit la bouteille sur une caisse autour de laquelle ils s'assirent en cercle.

« Ça n’a pas fait grand mal, n’est-ce pas ? dit Sara, qui balançait sa chaise en arrière et tendait son verre.

– Ah ! mais nous avons eu peur, dit Nicolas. Regardez comme nous sommes pâles, tous. »

Ils se regardèrent. Drapés dans leurs couvre-pieds et leurs robes de chambre, contre les murs d’un gris-vert, ils avaient tous une mine blafarde, verdâtre.

« Cela vient un peu de l’éclairage, observa Maggie. Eleanor ressemble à une abbesse. »

La robe de chambre bleu foncé, qui cachait les ornements absurdes, velours et dentelle, de son corsage l’embellissait. Son visage de femme mûre était ridé comme un vieux gant que les mouvements de la main ont plissé en une multitude de lignes fines.

« Ai-je l’air désordonné ? demanda-t-elle, tapotant ses cheveux.

– Non, n’y touche pas, dit Maggie.

– De quoi parlions-nous donc avant l’attaque ? » demanda Eleanor.

Elle eut de nouveau l’impression qu’ils avaient été interrompus au moment de dire quelque chose de très important. La cassure était totale ; personne ne se souvenait de ce qui avait précédé.

« En tout cas, c’est passé, dit Sara. Alors trinquons : Au monde nouveau ! » s’écria-t-elle. Et elle leva son verre avec un beau geste. Ils éprouvaient tous le besoin de parler et de rire.

« Au monde nouveau ! » crièrent-ils en chœur, en levant leurs verres pour les entrechoquer.

Les cinq verres remplis d'un liquide jaune se joignirent en un seul bouquet.

« Au monde nouveau ! » crièrent-ils en buvant. À travers le cristal on voyait onduler le liquide jaune.

« Maintenant, un discours. Nicolas, un discours, un discours ! » fit Sara en posant bruyamment son verre sur la caisse.

Nicolas commença avec un geste d'orateur : « Mesdames, messieurs... »

René l'interrompit : « Nous ne voulons pas de discours. »

Eleanor se sentit déçue. L'idée d'un discours lui plaisait. Mais Nicolas parut prendre l'interruption avec bonne humeur. Il souriait et hochait la tête.

René repoussa la caisse.

« Montons là-haut, dit-il.

– Et quittons cette cave, fit Sara en étirant les bras – cette caverne de boue et de fumier... »

Maggie les interrompit : « Écoutez ! Elle leva la main. Je crois que le canon recommence... »

Tous tendirent l'oreille. On tirait à une grande distance. On aurait cru entendre un bruit de vagues qui se brisent sur une plage lointaine.

« Ils se contentent de tuer quelques personnes ailleurs, déclara René d'un ton farouche, en décochant un coup de pied à la caisse de bois.

– Mais pensons à autre chose », fit Eleanor.

Nicolas se tourna vers elle en particulier : « Quelles bêtises, quelles bêtises René nous raconte-t-il ? Ce ne sont que des en-

fants qui tirent des pétards dans le jardin du fond », marmotta-t-il en aidant Eleanor à retirer sa robe de chambre.

Puis ils remontèrent tous.

Eleanor entra dans le salon. Elle ne se le rappelait pas aussi grand, mais il était très vaste, gai et confortable. Des journaux jonchaient le plancher, le feu flambait, il faisait chaud. Elle se sentait très fatiguée et se laissa tomber dans un fauteuil. Sara et Nicolas étaient restés en arrière. Les autres aidaient la nurse à monter les enfants. Eleanor se rejeta en arrière dans son fauteuil. Tout semblait redevenu naturel, tranquille. Une impression de calme immense s'empara d'elle, comme si un nouveau laps de temps venait de lui être accordé. Cependant la présence de la mort lui avait retiré quelque chose de personnel, elle se sentait, comment dire... elle hésitait, à la recherche d'un mot qui pût convenir... immunisée ? Était-ce bien cela ? « Immunisée », répéta-t-elle, en regardant un tableau sans le voir. C'était un paysage qui représentait une colline, un village du midi de la France ou d'Italie. Il y avait des oliviers et des toits blancs groupés sur le flanc de la montagne. « Immunisée », répéta-t-elle en regardant le tableau.

On entendait des pas légers au-dessus. Maggie et René sans doute remettaient leurs enfants au lit. Il y eut un petit cri comme le pépiement endormi d'un oiseau au nid. Cela paraissait très intime et paisible, après le bombardement.

Elle se redressa :

« Ont-ils eu peur ? demanda-t-elle. Les enfants ?

– Non, dit Maggie, ils dormaient.

– Mais ils ont rêvé », ajouta Sara.

Elle approcha un fauteuil. Personne ne parlait. Tout était tranquille. Les cloches de Westminster qui devaient sonner

l'heure à grand fracas se taisaient. Maggie prit le tisonnier pour en frapper les blocs de bois. Une volée d'étincelles monta dans la cheminée, une gerbe d'yeux d'or.

« Comme cela me rappelle… », Eleanor s'interrompit.

« Quoi donc ? demanda Nicolas.

– Mon enfance. »

Elle pensait à Morris et à elle-même avec la vieille Pippy, mais personne n'aurait compris. Il y eut un silence. Soudain les notes limpides et flûtées d'un clairon retentirent au-dessous, dans la rue.

« Qu'est-ce que c'est ? » Maggie sursauta ; elle regarda à la fenêtre et se leva à demi.

« Les clairons », dit René, la retenant.

Ils sonnèrent encore sous la fenêtre, puis plus loin dans l'autre rue. Presque aussitôt on se remit à entendre les klaxons, les roulements précipités des autos, comme si la circulation se trouvait délivrée ; l'habituelle vie nocturne de Londres reprenait.

« C'est fini », dit Maggie. Elle s'appuya en arrière et parut un moment très lasse, puis elle attira à elle son panier à ouvrage et se mit à repriser une chaussette.

« Je suis heureuse d'être en vie, dit Eleanor. Est-ce mal, René ? » Elle voulait le faire parler. Il semblait amasser de formidables réserves d'émotion impossibles à exprimer, et ne répondit pas. Appuyé sur le coude il fumait un cigare, les yeux sur les flammes.

« J'ai passé ma soirée assis dans une cave de charbon pendant que des gens essayaient de se tuer au-dessus de ma tête », fit-il brusquement. Puis il se saisit d'un journal.

« René, René, René », fit Nicolas, comme s'il réprimandait un enfant qui s'est mal conduit. René continua à lire. Le bruit précipité des roues, celui des klaxons, se perdaient en un son unique et continu.

René lisait, Maggie reprisait et le silence régnait dans le salon. Eleanor suivait des yeux les flammes qui couraient le long des traînées de coaltar, s'élevaient et retombaient.

« À quoi pensez-vous, Eleanor ? » demanda Nicolas.

Il m'appelle Eleanor, se dit-elle. C'est bien.

« Au monde nouveau... Croyez-vous que nous allons nous améliorer ?

– Mais oui, mais oui. » Il hocha la tête.

Il parlait doucement comme s'il craignait d'éveiller René qui lisait, Maggie qui reprisait, ou bien Sara étendue dans son fauteuil à moitié endormie. Ils semblaient s'entretenir en tête à tête.

« Comment..., dit-elle. Comment pouvons-nous nous perfectionner, vivre plus... », elle baissa la voix comme si elle craignait d'éveiller les dormeurs..., « vivre plus naturellement... mieux... Comment le pouvons-nous ?

– Ce n'est qu'une question... »

Nicolas se tut, se rapprocha d'Eleanor.

« L'âme..., reprit-il, pour s'interrompre encore.

– Oui, l'âme ? fit Eleanor, en guise d'encouragement.

– L'âme, l'être entier... » Nicolas arrondit les mains, parut enclore un cercle. « Elle veut s'amplifier, s'aventurer pour former de nouvelles combinaisons ?

– Oui, oui... »

Eleanor cherchait à lui persuader qu'il trouvait les mots justes.

« Tandis que maintenant », il se ramassa sur lui-même, rapprocha ses pieds l'un de l'autre et prit l'air d'une vieille dame qui a peur des souris, « tandis que maintenant, voici comment nous vivons, vissés, en un petit nœud bien serré.

– Un nœud ? Oui, c'est ça.

– Chacun dans sa petite case, chacun avec sa foi, ou ses livres saints, chacun avec son feu, sa femme...

– Qui raccommode des chaussettes », interrompit Maggie.

Eleanor sursauta. Elle avait cru entrevoir l'avenir, mais on écoutait. Ils n'étaient plus seuls.

René jeta son journal. « Quel tissu de bêtises ! » déclara-t-il.

Cela se rapportait-il au journal ou à leur conversation ? Eleanor l'ignorait. Mais parler en tête à tête était impossible.

« Pourquoi les achetez-vous ? demanda-t-elle en montrant les journaux.

– Pour allumer le feu. »

Maggie se mit à rire et posa sa chaussette. « Ma reprise est finie ! » s'écria-t-elle.

De nouveau, ils restèrent assis en silence, à contempler le feu. Eleanor aurait aimé entendre cet homme qu'elle appelait maintenant Nicolas continuer la conversation. Quand ce monde nouveau viendra-t-il ? Quand serons-nous libres ? Quand vivrons-nous dangereusement, entièrement, et non comme des infirmes dans une cave ? Nicolas semblait avoir libéré un côté de sa nature. Elle ne se sentait pas seulement confrontée à un nouveau laps de temps, mais à une nouvelle force inconnue, qui

naissait en elle. Elle observa la cigarette qui montait et descendait dans la main de Nicolas. Puis Maggie prit le tisonnier, frappa le bois et envoya encore une pluie d'étincelles aux yeux rouges voler dans la cheminée. Nous serons libres, libres, songea Eleanor.

« Et à quoi avez-vous pensé tout ce temps ? » demanda Nicolas, posant la main sur le genou de Sara. Elle eut un petit sursaut. « Avez-vous dormi ? ajouta-t-il.

– J'ai entendu ce que vous disiez.

– Quoi donc ?

– L'âme qui s'envole comme les étincelles dans la cheminée. »

Les étincelles volaient dans la cheminée.

« Pas si mal ! » fit Nicolas.

Sara se mit à rire : « Les gens racontent toujours la même chose ! »

Elle se redressa et se secoua. « Voilà Maggie... qui ne dit rien. René affirme : "C'est un tissu de bêtises !" Eleanor ajoute : "C'est ce que je pensais...", et Nicolas », elle lui tapota le genou, « Nicolas, qui devrait être en prison, déclare : "Oh ! mes amis, améliorons notre âme..."

– Qui devrait être en prison ? répéta Eleanor en le regardant.

– Parce qu'il aime, dit Sara... » Elle s'arrêta. « Parce qu'il aime l'autre sexe, comprenez-vous ? » Elle dit cela légèrement avec un geste de la main qui rappelait celui de sa mère.

L'espace d'une seconde un frisson de répugnance aiguë effleura Eleanor, tel un couteau lui tailladant la peau. Puis elle s'aperçut que rien d'essentiel n'avait été touché. Le frisson pas-

sa. Que restait-il en dessous... Quoi donc ? Elle regarda Nicolas. Il l'examinait.

« Est-ce que je vous déplais, à cause de cela ? fit-il en hésitant.

– Pas le moins du monde. Jamais de la vie ! » s'écria-t-elle spontanément. Toute la soirée elle avait éprouvé différentes impressions à son sujet, senti ceci ou cela, mais à présent tout se fondait en un sentiment unique de sympathie. « Pas le moins du monde », répéta-t-elle.

Il fit un léger salut ; elle le lui rendit. La pendule de la cheminée sonna. René bâilla. Il était tard. Eleanor se leva, elle écarta les rideaux et regarda au-dehors. Les fenêtres des maisons restaient encore voilées. La froide nuit d'hiver était presque noire. On aurait cru plonger le regard au cœur d'une pierre précieuse, bleu foncé. Çà et là une étoile perçait le bleu. Eleanor éprouva une sensation d'immensité, de paix, comme si quelque chose venait d'être parachevé.

« Voulez-vous que j'aille vous chercher un cab ? demanda René.

– Non merci, j'irai à pied. J'adore marcher dans Londres.

– Nous vous accompagnons, dit Nicolas. Venez Sara. »

Sara, étendue dans son fauteuil, balançait son pied.

« Mais je ne veux pas, dit-elle, je veux rester, parler, je veux chanter une hymne d'action de grâces... de bénédiction...

– Voilà votre chapeau, votre sac, fit Nicolas en les lui tendant. – Allons venez. » Et la prenant par l'épaule, il la poussa hors du salon. « Venez ! »

Eleanor alla dire bonsoir à Maggie.

« J’aimerais rester, moi aussi, dit-elle. Il y a tant de sujets dont je voudrais parler.

– Mais moi, je veux aller me coucher », déclara René. Debout, il étira les bras au-dessus de sa tête en bâillant.

Maggie se leva.

« Et tu vas y aller », lui dit-elle dans un rire.

« Ne descendez pas », dit Eleanor lorsqu’il lui ouvrit la porte. Mais il insista. Il est à la fois très poli et très impoli, songea-t-elle en le suivant dans l’escalier. Un homme qui sent très vivement des choses différentes, et toutes à la fois..., se dit-elle. Mais on était dans le hall avec Nicolas et Sara.

« Cessez de vous moquer de moi, disait Nicolas en enfilant son manteau.

– Et vous, cessez de me faire la leçon », répondit-elle en ouvrant la porte d’entrée.

René sourit à Eleanor. Ils se trouvaient à côté de la voiture d’enfant.

« Ils font leur éducation mutuelle », dit-il.

Voilà l’homme que j’aurais voulu épouser, se dit Eleanor avec une brusque certitude en sortant dans l’air glacé. Elle n’avait encore jamais eu cette impression. Mais il a vingt ans de moins que moi et il a épousé ma cousine. Un instant elle en voulut au temps écoulé, aux accidents de la vie qui l’avaient entraînée loin de tout cela. Elle revit Maggie et René à côté du feu. Un heureux mariage, se dit-elle, je l’ai toujours senti. Un heureux mariage. Elle leva la tête en suivant sa cousine dans la petite rue sombre. Un large éventail qui ressemblait à une voile de moulin à vent balaya lentement le ciel et parut s’emparer de ce qu’elle éprouvait, l’exprimer largement, simplement, dans une autre langue, avec une voix différente. Puis le faisceau de lumière

s’immobilisa, pour permettre d’examiner une tache floconneuse dans le ciel, un point suspect.

L’attaque aérienne ! se dit-elle. J’avais oublié !

Ses compagnons s’arrêtèrent au moment de traverser la rue.

« J’avais oublié l’attaque aérienne », leur dit-elle, étonnée ; cependant c’était bien vrai.

Ils se trouvaient dans Victoria Street. La rue s’incurvait devant eux plus large et sombre que de coutume. De petites formes se hâtaient le long du trottoir. On les voyait apparaître un instant sous un réverbère, puis elles se fondaient de nouveau dans l’obscurité.

« Croyez-vous qu’on puisse compter sur un autobus ? » demanda Eleanor.

Ils regardèrent autour d’eux. La rue était vide.

« Je vais attendre ici, dit Eleanor.

– Alors moi, je m’en vais, fit brusquement Sara. Bonsoir ! »

Elle agita la main et s’éloigna. Eleanor qui ne doutait pas que Nicolas suivrait Sara répéta :

« Je vais attendre ici. »

Mais Sara avait déjà disparu et Nicolas ne bougeait pas. Eleanor l’observa. Était-il fâché ? Malheureux ? Elle n’en savait rien. Une grosse masse surgit des ténèbres. Les phares étaient voilés de peinture bleue, et à l’intérieur des gens silencieux s’entassaient. Ils semblaient cadavériques, irréels dans cette lumière bleuâtre. Eleanor serra la main de Nicolas. « Bonsoir », dit-elle, puis elle se retourna et le vit sur le trottoir, le chapeau encore à la main. Il paraissait très grand, imposant et solitaire, tandis que les projecteurs balayaient le ciel.

L’autobus se mit en marche. Eleanor regardait fixement, dans le coin, un vieillard qui mangeait le contenu d’un sac de papier. Il leva la tête et s’aperçut qu’elle le dévisageait.

« Vous voulez voir ce que j’ai pour mon souper, Ma’ame ? » dit-il, arquant un sourcil au-dessus de ses yeux sans âge, humides et narquois. Il lui montra une grosse tranche de pain avec un peu de viande froide ou de saucisse.

1918

Un voile de brume couvrait le ciel de novembre, un voile plusieurs fois replié, et à mailles si fines qu'il formait une seule couche opaque. Il ne pleuvait pas, mais ici et là le brouillard se condensait à la surface et l'humidité rendait les trottoirs huileux. Ici et là une goutte d'eau pendait, immobile, sur un brin d'herbe ou à la feuille d'une haie. L'air était calme, sans un souffle de vent. Les sons qui perçaient le voile – bêlements de moutons, croassements de corneilles – arrivaient amortis. Le brouhaha de la circulation se fondait en un grondement unique. De temps en temps, il s'enflait puis s'éteignait, comme si une porte s'était ouverte et refermée, ou le voile écarté pour retomber ensuite.

« Sale brute », marmottait Crosby en suivant clopin-clopant le sentier d'asphalte qui traverse Richmond Green. Les jambes lui faisaient mal. Il ne pleuvait pas véritablement, mais le vaste espace découvert se trouvait en plein brouillard ; personne n'était à proximité, de sorte que Crosby pouvait parler tout haut.

« Sale brute », répéta-t-elle. Elle avait pris l'habitude de se parler à elle-même. Elle ne voyait personne. L'extrémité du sentier se perdait dans la brume. On n'entendait rien. Seules les corneilles, à la cime des arbres, laissaient tomber un drôle de petit croassement, ou bien une feuille, tachée de noir, descendait à terre. Crosby marchait le visage agité de tics, comme si ses muscles protestaient d'eux-mêmes contre les rancunes et les obstacles qui la tourmentaient. Elle avait considérablement vieilli ces quatre dernières années. Elle paraissait si petite et courbée qu'il semblait difficile qu'elle pût se frayer un chemin à

travers ce vaste espace voilé de brume blanche, mais il lui fallait gagner High Street, pour faire ses emplettes.

« La sale brute. » Elle marmottait de nouveau. Elle s'était querellée ce matin-là avec Mrs. Burt au sujet de la baignoire du comte. Il crachait dedans, et Mrs. Burt lui avait dit de la nettoyer.

« Comte en vérité – pas plus comte que vous ne l'êtes », poursuivit-elle. Elle s'adressait à Mrs. Burt, à présent. « Je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir », continua-t-elle. Même ici, dans le brouillard, où elle était libre de dire ce qu'elle voulait, Crosby gardait un ton conciliant, car elle savait qu'on désirait se débarrasser d'elle. Elle gesticula de sa main libre en disant à Louisa qu'elle était prête à lui faire plaisir. Elle continua son chemin, cahin-caha. « Et je veux bien m'en aller », ajouta-t-elle, avec amertume, mais seulement pour elle-même. Elle n'éprouvait aucun plaisir à habiter cette maison, cependant elle n'aurait su où se réfugier, les Burt s'en rendaient très bien compte.

« Je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir », fit-elle tout haut, comme elle l'avait dit à Louisa elle-même. Mais la vérité c'est qu'elle n'était plus capable de travailler comme autrefois. Les jambes lui faisaient mal. Elle avait besoin de rassembler ses forces pour acheter ce qui lui était nécessaire, et encore plus pour nettoyer la baignoire. C'était à prendre ou à laisser. Au bon vieux temps elle les aurait tous envoyés promener.

« Souillon... friponne », murmura-t-elle. Elle s'adressait à présent à la servante aux cheveux rouges qui avait filé la veille sans donner congé. Celle-ci trouverait facilement d'autre travail. Elle s'en moquait pas mal. Et Crosby restait pour nettoyer la baignoire du comte.

« Sale brute, sale brute », répéta-t-elle ; ses yeux bleu pâle brillaient, impuissants. Elle revoyait le crachat laissé par le comte sur le côté gauche de la baignoire. Ce Belge qui se disait

comte. « J'étais habituée à travailler pour des messieurs et non pour de sales étrangers comme vous », marmottait-elle en clopinant.

Le brouhaha des voitures s'entendait de plus en plus, à mesure qu'on approchait de la ligne des arbres fantômes.

Crosby distinguait à présent des maisons, au-delà de ces arbres. De ses yeux bleu pâle, elle fouillait le brouillard tout en avançant vers la grille. Ses yeux, à eux seuls, exprimaient une décision indomptable ; elle ne céderait pas, elle était décidée à survivre. La brume molle s'éleva lentement. Les feuilles reposaient, humides et pourprées sur l'asphalte du chemin. Les corneilles croassaient et s'agitaient à la cime des arbres. La ligne sombre des barreaux émergea de la brume. Le brouhaha de la circulation dans High Street résonna de plus en plus fort. Crosby s'arrêta et posa son sac sur la grille, avant de continuer son chemin pour se débattre parmi la foule des acheteurs dans High Street. Il lui faudrait se glisser, se presser, être repoussée de côté et d'autre, et les pieds lui faisaient mal. On ne se soucie pas si vous achetez ou non, se disait-elle, et souvent, une coureuse la chassait de sa place. Les pieds lui faisaient mal. Soudain la longue note traînante d'une sirène déversa sa lamentation suivie d'une sourde explosion.

« Encore des canons », marmotta Crosby, regardant le ciel gris pâle avec une irritation chagrine. Les corneilles, effrayées par la détonation, s'élevèrent pour tournoyer au-dessus des arbres. Un second coup sourd retentit. Un homme occupé à peindre les fenêtres d'une maison, juché sur une échelle, s'arrêta, le pinceau à la main, et tourna la tête. Une femme qui portait un pain à moitié enveloppé de papier s'arrêta elle aussi. Ils firent halte tous les deux, comme s'ils attendaient quelque événement. Une coulée de fumée montant des cheminées flotta à la dérive puis fut rabattue au sol. Le canon tonna de nouveau. L'homme juché sur l'échelle dit quelques mots à la femme qui était sur le trottoir. Elle inclina la tête. Puis il trempa son pin-

ceau dans le pot et se remit à peindre. La femme poursuivit son chemin. Crosby se ressaisit et traversa la chaussée en trébuchant vers High Street. Les canons tonnaient, les sirènes se lamentaient. La guerre était finie – quelqu'un le lui apprit pendant qu'elle faisait la queue à l'épicerie. Les canons tonnaient et les sirènes se lamentaient.

Le temps présent

C'était un soir d'été ; le soleil se couchait. Le ciel, encore bleu, se teintait d'or, comme voilé d'une mince gaze, et ici et là dans l'immensité d'or bleuté, un îlot de nuage reposait en suspens. En pleins champs, les arbres se dressaient majestueusement caparaçonnés de leurs innombrables feuilles dorées. Brebis et vaches, d'un blanc de perle, ou tachetées, gisaient à terre et mâchonnaient en avançant à travers les herbes à demi transparentes. Tout était encerclé de lumière. Une vapeur rouge et or s'élevait de la poussière des chemins. Les petites villas elles-mêmes, en bordure des grandes routes, devenaient poreuses, incandescentes de clarté et, dans les jardins des chalets, les fleurs mauves et roses, ainsi que des robes de percale, brillaient, veinées, comme éclairées du dedans. Les visages des gens, debout sur leurs seuils, ou cheminant le long des trottoirs, prenaient cette même teinte rouge lorsqu'ils faisaient face au soleil qui déclinait lentement.

Eleanor sortit de son appartement et ferma la porte. Son visage s'illumina du rougeoiement du soleil qui s'abaissait sur Londres, et pendant un instant elle resta éblouie, à contempler, au-dessous, les toits et les clochers. Des gens causaient dans son salon ; elle aurait voulu dire quelques mots à son neveu, en tête à tête. Elle avait à peine vu North, le fils de son frère Morris, depuis son retour d'Afrique. Tant de visiteurs étaient venus cet après-midi : Miriam Parrish, Ralph Pickersgill ; Antony Wedd ; sa nièce Peggy, la doctoresse, et par là-dessus, cet homme si causeur, son ami Nicolas Pomjalovsky, qu'ils appelaient Brown, pour faire plus court. Elle avait à peine pu dire un mot en particulier à North. Un instant, ils se tinrent dans le carré de soleil qui frappait les dalles de l'entrée. Des voix résonnaient de l'intérieur. Elle posa la main sur l'épaule de son neveu.

« C’est si bon de te revoir, dit-elle, et tu n’as pas changé… »

Elle l’observa. Elle retrouvait des traces du jeune joueur de cricket dans l’homme massif, bronzé, un peu grisonnant sur les tempes. « Nous ne te laisserons pas repartir dans cette horrible ferme », ajouta-t-elle en descendant quelques marches avec lui.

Il sourit : « Vous non plus, vous n’avez pas changé », fit-il.

Elle semblait pleine de vigueur. Elle revenait des Indes. Sa figure était tannée par le soleil. Avec ses cheveux blancs et ses joues brunes elle ne montrait pas son âge. Elle devait cependant avoir plus de soixante-dix ans, se disait North. Ils descendirent bras dessus, bras dessous les six volées d’escaliers, mais elle insistait pour l’accompagner jusqu’en bas, le voir partir.

« Fais attention, North, lui dit-elle, lorsqu’ils atteignirent le hall. Conduire à Londres, ce n’est pas comme en Afrique. »

La petite auto de sport attendait au-dehors. Un homme passa devant la porte, à la lumière tardive et cria : « Raccommodeur de vieilles chaises et de paniers. »

North secoua la tête. Sa voix se perdit, étouffée par celle de l’homme. Il considéra un tableau de bois sur le mur du hall. Des noms s’y trouvaient inscrits. Le soin avec lequel on indiquait ceux des locataires entrés ou sortis l’amusa après son séjour en Afrique. La voix de l’homme qui criait : « Raccommodeur de vieilles chaises et de paniers », s’éteignit lentement.

North se retourna : « Eh bien, adieu, Eleanor, fit-il. Nous nous reverrons plus tard. » Il monta dans son auto.

« Ah ! North ! » s’écria-t-elle, se rappelant brusquement une chose qu’elle voulait lui dire. Mais il avait appuyé sur le démarreur, il ne l’entendit pas. Il fit un geste d’adieu – elle se tenait sur le perron, cheveux au vent. L’auto partit avec une saccade. North vit Eleanor lui faire encore un signe de la main lorsqu’il tourna à l’angle de la rue.

Elle est toujours la même, pensa-t-il ; plus fantasque peut-être. Malgré son salon plein de monde – la petite pièce était bondée – elle avait tenu à lui montrer son nouvel appareil à douches. « Tu appuies sur ce bouton, et regarde... » L’eau s’était déversée en innombrables aiguilles. Il avait éclaté de rire et s’était assis avec Eleanor sur le rebord de la baignoire.

Mais derrière lui les autos cornaient sans arrêt. Elles cornaient et cornaient. Qu’y a-t-il ? se demanda North. Brusquement il s’aperçut que ces appels lui étaient destinés. Le feu avait changé, était passé au vert ; et lui bloquait la voie. Il démarra avec une violente secousse. Il n’avait pas encore maîtrisé l’art de conduire à Londres.

Le bruit lui semblait assourdissant et la rapidité avec laquelle les gens conduisaient le terrifiait. Mais après l’Afrique, c’était stimulant. Les magasins aussi sont merveilleux, se dit-il en passant entre des rangées de vitrines. Au bord du trottoir il y avait des charrettes de fruits et de fleurs. Partout de l’abondance, un foisonnement... Voilà qu’un feu passait encore au rouge ; il s’arrêta.

Il regarda autour de lui. Il se trouvait dans Oxford Street. Une foule circulait sur les trottoirs, les gens jouaient des coudes, se pressaient en masse aux vitrines encore éclairées. Après l’Afrique, tant de gaieté, de couleur et de variété lui paraissaient invraisemblables. À la vue d’une bande de soierie qui flottait, transparente, il songea que depuis des années il s’était accoutumé aux matières premières, cuir et toisons de laine ; ici il se trouvait en face de l’objet façonné. Une valise en cuir jaune garnie de flacons d’argent attira ses regards. Mais la lumière verte reparut ; il démarra brusquement.

Il n’était revenu que depuis huit jours, et tout s’agitait pêle-mêle dans son esprit. Il lui semblait qu’il ne s’arrêtait jamais de parler, de serrer les mains, de dire bonjour. Les gens surgissaient de partout ; son père, sa sœur. De vieux messieurs se levaient de leurs fauteuils pour lui demander : « Vous souvenez-

vous de moi ? » Les enfants qu'il avait laissés dans la nursery étaient à l'université, hommes faits ; il retrouvait mariées d'anciennes fillettes à tresses dans le dos. Cela amenait encore, chez lui, une grande confusion ; on parlait si vite, et il devait paraître lent. Il lui fallait se réfugier dans une embrasure de fenêtre et réfléchir : Que peuvent-ils bien vouloir dire ?

Par exemple, ce soir, chez Eleanor, un homme à l'accent étranger pressait du citron dans son thé. « Un des dentistes de Nell », avait dit sa sœur, Peggy, avec une moue. Ils ont tous leur voie tracée, leurs phrases toutes faites. Mais Peggy parlait de l'homme silencieux assis sur le canapé. North songeait à l'autre, celui qui pressait le citron dans son thé. « Nous l'appelons Brown », murmura-t-elle. Pourquoi Brown, s'il est étranger ? se demanda-t-il. En tout cas chacun ici voit la solitude et la sauvagerie sous un jour romanesque. « J'aurais voulu vous imiter », lui avait dit un petit bonhomme appelé Pickersgill. Une remarque de ce Brown l'avait intéressé cependant : « Si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, comment pouvons-nous connaître les autres ? » La discussion porta sur les dictateurs, Napoléon et la psychologie des grands hommes. Mais le feu apparaissait. « Vas-y ! » North démarra en flèche. Et cette dame aux boucles d'oreilles qui s'était extasiée sur les beautés de la nature !

North jeta un coup d'œil sur le nom de la rue, à gauche. Il dînait chez Sara et il n'avait pas la moindre idée de la façon d'y arriver. Il se rappelait seulement ce qu'avait dit la voix au téléphone : « Viens dîner chez moi, Milton Street, 52. Mon nom est sur la porte. » C'était près de la tour de la Prison. Mais cet homme – Brown – difficile de le situer du premier coup. Il parlait en écartant les doigts, avec la volubilité de quelqu'un qui finirait par devenir un raseur. Et Eleanor errait, une tasse à la main, décrivant son appareil à douches. North aurait préféré qu'on s'en tienne à un seul et même sujet. Discuter l'intéressait

– mais une discussion sérieuse, de questions abstraites : « La solitude est-elle bienfaisante ; la société mauvaise ? » Alors son attention se trouvait captivée ; mais on sautait d'une chose à l'autre. Quand le gros bonhomme avait déclaré : « Nous ne pouvons pas infliger de plus grande torture que celle de l'internement solitaire », la vieille femme maigre, aux cheveux frisottés, avait aussitôt ajouté la main sur son cœur, de sa petite voix flûtée : « Cela devrait être aboli ! » Elle visitait sans doute les prisons.

Où suis-je, que diable ! se demanda North, levant les yeux sur l'inscription au coin de la rue. Quelqu'un avait tracé sur le mur un cercle à la craie, coupé d'une ligne brisée. North regarda la longue perspective de la rue. Porte après porte, fenêtre après fenêtre, se répétaient sur un plan identique. Une lueur orange baignait tout cela, car le soleil se couchait dans la poussière de Londres. Tout était imprégné d'une chaude buée jaune. Des charrettes à bras remplies de fleurs et de fruits s'alignaient le long du trottoir. Le soleil dorait les fruits, rehaussait confusément les fleurs ; il y avait des roses, des œillets, et même des lis. Il se demanda s'il ne s'arrêterait pas pour acheter un bouquet à Sally. Mais les autos cornaient derrière lui et il continua. Un bouquet, songeait-il, qu'on tient à la main, atténue la gaucherie de l'arrivée et des formules habituelles : « Quel plaisir de vous voir... Vous avez engraissé. » Et ainsi de suite. On trouve les gens si changés après une pareille absence, et North n'avait entendu la voix de Sara qu'au téléphone. Il n'était pas certain que ce serait la bonne rue, mais il obliqua sans hâte pour s'y engager, s'arrêta, repartit et s'aperçut qu'il était bien dans Milton Street, une rue sombre, aux vieilles maisons divisées en appartements après avoir connu de meilleurs jours.

« Les numéros impairs de ce côté, les pairs de celui-ci. » La rue était bloquée par des camions. Il corna, s'arrêta, corna de nouveau. Un homme s'avança pour prendre par la bride le cheval qui tirait une charrette de charbon, et l'animal se remit lentement en marche. Le numéro 52 se trouvait un peu plus haut.

North ralentit et stoppa devant la porte. Une voix venait d'en face, celle d'une chanteuse qui montait la gamme.

North resta un instant assis dans l'auto. Une femme traversait la chaussée avec une cruche sous le bras. « Quelle rue basse, sale et sordide... » Il arrêta le moteur, descendit, et examina les noms inscrits aux portes. Ces noms étaient placés les uns au-dessus des autres ; tantôt imprimés sur une carte de visite, tantôt gravés sur du cuivre : Foster ; Abrahamson ; Roberts ; celui de S. Pargiter venait presque en dernier, poinçonné sur une bande d'aluminium. Il appuya sur l'une des nombreuses sonnettes. Personne ne vint. La femme continuait à chanter la gamme, posément, de plus en plus haut. On se sent poussé dans un sens ou dans l'autre, suivant son humeur, songea-t-il. Autrefois il avait écrit des poésies et, pendant qu'il attendait, l'envie le prit de recommencer. Il appuya deux ou trois fois fortement sur le bouton. On ne répondit pas. Alors il poussa la porte, elle était ouverte. Une drôle d'odeur de légumes qui cuisaient se répandait dans le hall, assombri par le papier brun et graisseux des murs. Il monta l'escalier de ce qui avait dû être autrefois la demeure d'un monsieur très bien. La rampe était sculptée, mais un vernis jaune, bon marché, recouvrait le bois. North montait lentement. Il s'arrêta sur le palier, incertain, ne sachant à quelle porte frapper. Depuis son retour, il se trouvait sans cesse devant les entrées de maisons inconnues. Il en gardait l'impression de n'être personne et de se trouver n'importe où. De l'autre côté de la rue venait la voix de la chanteuse qui montait la gamme note par note comme s'il s'agissait des marches d'un escalier. Arrivée à la dernière elle s'y attardait langoureusement, paresseusement, lançant sa voix qui n'était qu'un pur son. Puis North entendit un rire dans l'appartement.

C'est Sara, se dit-il. Mais quelqu'un était avec elle. Il se sentit contrarié. Il espérait la trouver seule. On parlait, mais personne ne répondit lorsqu'il frappa. Il ouvrit la porte très doucement et entra.

« Oui, oui, oui », faisait Sara, qui, à genoux, parlait au téléphone. Elle leva la main et lui sourit, mais sans baisser le bras, comme pour montrer que le bruit qu'il venait de faire l'empêchait d'écouter.

« Quoi donc ? disait-elle au téléphone. Je n'entends pas. » North se taisait et regardait les silhouettes de ses grands-parents sur la cheminée. Cela manquait de fleurs. Il regretta de n'en avoir pas apporté. Il écouta ce qu'elle disait, chercha à en rassembler les morceaux.

« Oui, à présent ça va... Vous avez raison. Quelqu'un vient d'entrer... Qui cela ? North, mon cousin d'Afrique... »

Ça c'est moi, « mon cousin d'Afrique », c'est mon étiquette.

« Vous l'avez rencontré ? Vraiment ? » disait-elle. Il y eut un temps d'arrêt. « Vous en êtes certain ? » Elle se retourna pour le regarder. North se sentit mal à l'aise. On devait parler de lui.

« Au revoir », dit-elle. Elle raccrocha.

« Il prétend qu'il t'a rencontré ce soir, fit-elle en allant vers North pour lui serrer la main. Il t'a trouvé sympathique, ajouta-t-elle en souriant.

– Qui est-ce ? » Il se sentait maladroit, et il n'avait pas de fleurs à offrir.

« Quelqu'un que tu as vu chez Eleanor, dit-elle.

– Un étranger ?

– Oui, appelé Brown. » Elle approcha un siège.

Il s'assit dans le fauteuil qu'elle lui offrait et elle se pelotonna en face, un pied ramené sous elle. Il se rappela cette attitude. Ses souvenirs de Sara lui revenaient par bribes, d'abord la voix, puis la pose, mais de l'inconnu subsistait.

« Tu n’as pas changé », dit-il. Il parlait du visage. Une figure sans beauté change rarement. Ce sont les belles qui se flétrissent. Sara ne paraissait ni jeune ni vieille, mais sa mise manquait d’élégance, et la pièce, avec son vase de plumets dans le coin, était en désordre. Un salon d’hôtel meublé, rangé à la hâte, se dit-il.

« Et toi ? » fit-elle en le considérant. Elle semblait rassembler deux images de son cousin ; sans doute celle du téléphone et celle qui lui apparaissait dans le fauteuil. Ou bien en existait-il une autre ? Cette façon de connaître les gens à demi, d’être à moitié connu soi-même, cette sensation de l’œil qui se pose sur la chair, comme une mouche qui rampe, c’est bien désagréable, se dit-il, mais impossible à éviter après tant d’années. Les tables étaient encombrées. Il gardait son chapeau à la main, il hésitait. Sara lui sourit, pendant qu’il restait assis tenant son chapeau avec des doigts mal assurés.

« Quel est le jeune Français dans le tableau ? Celui qui a le haut-de-forme ? demanda-t-elle.

– Quel tableau ?

– Celui dans lequel l’homme a l’air si embarrassé, avec son chapeau à la main », fit-elle.

North posa le sien sur la table, mais il s’y prit mal. Un livre tomba à terre.

« Excuse-moi », dit-il.

Il avait toujours été maladroit ; et Sara avait sans doute voulu mettre en lumière son manque d’aisance en le comparant au personnage perplexe du tableau.

« Ce n’est pas ici que je suis venu la dernière fois ?

Il reconnut un fauteuil – un fauteuil avec des griffes dorées, et l’habituel piano s’y trouvait.

« Non, j'habitais de l'autre côté de la Tamise quand tu es venu me dire adieu. »

Il s'en souvenait. Il était allé la voir, la veille de son départ pour la guerre ; il avait posé sa casquette sur le buste de leur grand-père, le faisant disparaître. Et Sara s'était moquée de lui.

« Combien de morceaux de sucre réclame un lieutenant du régiment royal des attrapeurs de rats ? » avait-elle demandé en persiflant. Il la revoyait encore, elle laissait tomber le sucre dans sa tasse. Ils s'étaient disputés, et il l'avait laissée. Le soir de l'attaque aérienne… Il se rappelait la nuit sombre, les projecteurs, qui lentement balayaient le ciel ; leurs rayons s'arrêtaient ici et là pour permettre d'examiner un point floconneux ; des fragments de projectiles tombaient et les gens s'enfuyaient le long des rues vides et voilées de bleu. Il était allé dîner à Kensington avec sa famille, dire adieu à sa mère qu'il ne devait jamais revoir.

Il fut interrompu dans ses réflexions par la chanteuse, de l'autre côté de la rue : Ah-h-h, Oh-h-h, Ah-h-h, Oh-h-h. Elle montait la gamme et la redescendait languissamment.

« Est-ce qu'elle recommence ça tous les soirs ? » demanda-t-il. Sara fit un signe de tête affirmatif. Dans l'air plein de bourdonnements, les notes résonnaient lentes et sensuelles. La chanteuse semblait avoir d'interminables loisirs, elle se reposait sur chaque marche.

Aucun signe n'annonçait le dîner, si ce n'est un simple compotier de fruits sur la nappe bon marché de l'hôtel meublé, déjà jaunie par des taches de sauce.

« Pourquoi choisis-tu toujours les bouges… », disait-il, car les enfants criaient dans la rue, mais la porte s'ouvrit et une bonne entra avec une poignée de couteaux et de fourchettes. Le type classique de l'endroit, songea North, avec les mains rouges et un de ces bonnets pimpants que ces filles se plaquent sur les

cheveux quand les locataires reçoivent. Ils se sentaient obligés de parler en sa présence. « Je suis allé voir Eleanor, dit-il. C'est là que j'ai rencontré ton ami Brown... »

La jeune fille faisait beaucoup de bruit pour mettre le couvert avec les couteaux et les fourchettes qu'elle tenait en paquet dans sa main.

« Oh ! Eleanor... Eleanor... », dit Sara, occupée à regarder la domestique qui avait des gestes maladroits et qui respirait très fort.

« Eleanor revient des Indes », dit-il. Lui aussi observait la bonne qui posait une bouteille de vin parmi la vaisselle commune de l'hôtel meublé.

« Eleanor gambade autour du monde, murmura Sally.

– Et elle reçoit tout un tas de vieux encroûtés, bizarres », ajouta-t-il en songeant à ce petit homme aux farouches yeux bleus qui regrettait de n'avoir pas été en Afrique, et à cette femme aux perles, et aux cheveux frisottés, qui, apparemment, visitait les prisons.

« Et ce type, ton ami... », reprit-il.

La fille quitta la pièce, mais en laissant la porte ouverte, ce qui signifiait qu'elle allait revenir. Sara termina la phrase de North :

« ... Nicolas, qu'on appelle Brown. Et de quoi avez-vous parlé ? » demanda-t-elle encore, après un court silence.

Il chercha à s'en souvenir.

« De Napoléon, de la psychologie des grands hommes ; et on a observé : si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, comment connaîtrions-nous les autres... »

Il se tut, trouvant difficile de se rappeler exactement ce qui s'était dit une heure auparavant.

Sara écarta la main et se toucha un doigt, imitant le geste de Brown... « Et alors comment pouvons-nous faire des lois, avoir une religion qui convient, qui convient quand nous sommes dans l'ignorance ?

– Oui, oui ! » s'écria-t-il. Elle copiait exactement la manière d'être, le léger accent étranger, et jusqu'à la répétition des mots « qui convient », comme si l'homme avait des doutes sur leur signification.

Sara continua : « "Et pouvons-nous nous améliorer ?" a dit Eleanor, assise sur le bord du canapé.

– De la baignoire, rectifia-t-il, en riant. Je vois que tu as déjà subi cette conversation. » Il s'en était bien douté. Ils avaient déjà tous débattu la question. Il reprit son récit : « Et puis, nous nous sommes mis à discuter... », mais la bonne entra brusquement. Cette fois-ci elle tenait des assiettes à bord bleu, bon marché ; North termina sa phrase « ... Qu'est-ce qui est préférable, vie sociale ou isolement ? »

Sara ne quittait pas des yeux la table. « Et qu'as-tu dit ? Toi qui es resté seul au milieu de tes moutons ? »

Elle posait cette question de l'air distrait de quelqu'un qui examine ce qui se passe, tout en pensant à autre chose. La bonne sortit de la pièce et Sara s'interrompit, car on jouait du trombone en bas, dans la rue, pendant que la chanteuse continuait à étudier ses gammes. On eût dit deux personnes qui s'efforçaient d'exprimer, en même temps, des vues tout à fait différentes sur le monde en général. La voix s'élevait, le trombone se lamentait. North et Sara se mirent à rire, puis Sara continua :

« ... Assis sur la véranda, à regarder les étoiles. »

Il leva la tête. Était-ce une citation ? Il se rappela la première lettre qu'il lui avait écrite sur sa véranda. « Oui, fit-il – à regarder les étoiles.

– Assis sur la véranda, au milieu du silence », ajouta-t-elle.

Un camion passa devant la fenêtre, et on n'entendit que lui pour l'instant. Lorsqu'il s'éloigna, avec un bruit de ferraille, Sara reprit comme si elle faisait allusion à une autre phrase de ses lettres. « Et alors... Alors tu as sellé un cheval et tu es parti au galop. »

Elle se leva d'un bond et, pour la première fois, il aperçut son visage en pleine lumière. Elle avait une traînée noire sur le nez.

« Sais-tu, dit-il, que tu as le nez barbouillé ? »

Elle se toucha la joue du mauvais côté.

« Pas ce côté, l'autre. »

Elle sortit de la pièce sans se regarder dans la glace. D'où on peut déduire, se dit-il, comme s'il écrivait un roman, que Miss Sara Pargiter n'a jamais attiré l'amour des hommes. Ou bien est-ce faux ? Il l'ignorait. Ces images rapides que l'on a des gens laissent beaucoup à désirer, ces petites images en surface que l'on se fait, comme une mouche qui se promène sur un visage et tâtonne : là c'est le nez, là le front.

North s'avança vers la fenêtre. Le soleil devait se coucher, car les briques de la maison du coin rougissaient, prenaient une teinte rose jaunâtre. Une ou deux hautes fenêtres prenaient une patine dorée. La fille était là de nouveau. Sa présence dérangeait North ; de même que le brouhaha de Londres continuait à l'indisposer. Sur le fond morne des bruits du trafic, roues qui tournent et freins qui grincent, ressortaient, tout proche, le cri d'une femme effrayée pour son enfant, l'appel monotone des

vendeurs de légumes et, au loin, le son d'un orgue de Barbarie, qui s'arrêtait ; puis reprenait.

North songea : J'écrivais à Sara, le soir, quand j'étais jeune et que je me sentais seul. Il se regarda dans la glace. Il aperçut son visage hâlé, ses larges pommettes et ses petits yeux bruns.

La bonne avait été aspirée dans les basses régions. La porte restait ouverte. Rien ne semblait se passer. Il attendit ; il se sentait un intrus. Après tant d'années, songeait-il, on retrouve les uns unis par couples, les autres se sont installés, s'occupent de leurs propres affaires. On tombe sur quelqu'un qui téléphone, se rappelle une conversation, sort de la pièce, vous laisse seul. Il prit un livre et lut une phrase :

« Une ombre, semblable à un ange aux cheveux de lumière... »

L'instant d'après, Sara entra. Mais il devait y avoir des difficultés. La porte était ouverte, le couvert mis, et rien n'arrivait. Ils attendaient tous les deux le dos à la cheminée.

« Que cela doit sembler étrange, reprit-elle, de revenir après tant d'années. On se figure tomber des nuages, en avion. » Elle montra la table du doigt comme si c'était le champ où il avait atterri.

« J'arrive en pays inconnu. »

Il se pencha et toucha un couteau sur la table.

« Et tu trouves des gens qui parlent.

– Qui parlent sans arrêt, d'argent et de politique », ajouta-t-il en donnant un coup de pied impatient au garde-feu avec son talon.

La bonne entra d'un air important, sans doute parce qu'elle apportait un plat recouvert d'un large couvercle en métal. Elle le souleva avec ostentation. Un gigot reposait en dessous. « Mettons-nous à table, dit Sara.

– J'ai faim », répondit North.

Ils s'assirent. Sara s'empara du couteau à découper et fit une longue incision au rôti. Un mince filet de jus rouge en sortit. Le gigot n'était pas cuit. Sara le considéra.

« Le mouton ne doit pas être comme ça. Le bœuf, mais pas le mouton. »

Ils regardaient le jus rouge tomber dans le plat. « Faut-il le renvoyer, dit-elle, ou le manger ?

– Mangeons-le. J'en ai vu de pire.

– En Afrique ? » demanda-t-elle en ôtant les couvercles des légumiers. L'un d'eux contenait une masse de chou aplati, nageant dans une eau verte, et l'autre des pommes de terre jaunes qui semblaient dures.

« ... en Afrique, au fond des déserts d'Afrique, dit-elle en servant les choux. Dans cette ferme où personne ne venait, durant des mois, et où tu restais sur la véranda à écouter...

– Les moutons », fit-il. Il coupait sa viande en lamelles. Elle était dure.

« Et rien ne brisait le silence, continua-t-elle, en prenant des pommes de terre, sauf la chute d'un arbre, ou d'un rocher qui se détachait d'une montagne lointaine. »

Elle regarda son cousin, comme pour vérifier les phrases qu'elle empruntait aux lettres qu'il lui avait écrites.

« Oui. C'était très silencieux.

– Et très chaud, ajouta-t-elle. Brûlant ; à midi un vieux vagabond a frappé à ta porte… ? »

Il acquiesça d'un signe de tête. Il se revoyait, jeune homme, et très solitaire.

« Et puis… » Mais un énorme camion descendit la rue à grand fracas. Des objets résonnèrent sur la table. Les murs et le plancher parurent trembler. Sara sépara deux verres qui s'entrechoquaient. Le camion s'éloigna. Ils entendirent le grondement dans le lointain.

« Et les oiseaux, reprit Sara, les rossignols qui chantaient au clair de lune ? »

North se sentit mal à l'aise en évoquant cette vision.

« J'ai écrit un tas de bêtises ! s'écria-t-il. Tu aurais dû déchirer ces lettres !

– Mais non : elles étaient admirables ces lettres ! merveilleuses ! » s'écria-t-elle, levant son verre. Un dé à coudre la grisait, il s'en souvint. Elle avait les yeux brillants, les joues rouges.

« Et tu as pris un jour de congé, continua-t-elle, tu as été à la ville la plus proche, secoué le long d'une route blanche dans une charrette sans ressorts.

– À cent kilomètres de là, dit-il.

– Et tu es allé dans un bar, tu y as rencontré un homme qui venait du… ranch voisin. »

Elle hésita, elle craignait de se tromper sur ce mot. North la rassura :

« Un ranch, oui, c'est cela. Je suis allé à la ville, et j'ai pris un verre au bar…

– Et ensuite ? » demanda-t-elle.

Il se mit à rire. Il n'avait pas tout raconté, et il se tut.

« Ensuite tu as cessé d'écrire, dit-elle en posant son verre.

– Quand j'ai oublié comment tu étais, dit-il en la regardant. Et toi non plus, tu n'as plus écrit.

– Moi non plus. »

Le trombone avait changé de place, il vint se lamenter, lugubre, sous la fenêtre. Le son mélancolique, comme celui d'un chien qui, tête levée, hurle à la lune, monta jusqu'à eux. Sara agita sa fourchette en mesure.

« Nos cœurs pleins de larmes, nos lèvres pleines de rires, nous montions l'escalier… » Sara laissait traîner les mots pour suivre la plainte du trombone, « … nous montions l'es…ca…li…er. » Mais au même instant le trombone changea de mesure et commença une gigue. Et elle répéta sur cette nouvelle cadence : « Lui à son chagrin, moi à la joie, lui à la joie, moi à mon chagrin, nous montions l'es…ca…li…er. »

Elle posa son verre.

« Une autre tranche de gigot ?

– Non merci », fit-il en regardant le rôti filandreux, d'un aspect désagréable, qui saignait dans le plat. L'assiette ornée d'un dessin de feuilles de saule était tachée de traînées rouges. Sara tendit le bras pour sonner. Elle sonna encore, une deuxième fois. Personne ne vint.

« Tes sonnettes ne marchent pas », dit-il.

Elle sourit : « Non. Les sonnettes ne sonnent pas et les robinets ne coulent pas. » Elle frappa le plancher du pied. Ils attendirent. Personne ne vint. Le trombone se lamentait au-dehors.

« Mais tu m'as écrit une lettre, dit-il ; une lettre cruelle, pleine de colère. »

Il la regarda. Elle retroussait la lèvre, comme un cheval qui se prépare à mordre. Il reconnaissait aussi cette expression.

« Quand cela ? dit-elle.

– Le soir où tu revenais du Strand. »

À ce moment, la bonne apporta un pudding très orné, demi transparent, rose, et garni de petits tas de crème.

« Je me souviens », Sara enfonça sa cuiller dans la gelée tremblotante, « c'était une nuit d'automne, tranquille, les lumières brillaient et les gens arpentaient le trottoir, avec des guirlandes dans les mains. »

Il hocha la tête :

« Oui, c'est bien cela.

– Et je me suis dit : C'est l'enfer. Nous sommes damnés. »

Il hocha encore la tête. Sara le servit de pudding.

« Et moi, fit-il en prenant son assiette, je me trouvais parmi les damnés. » Il enfonça sa cuiller dans la masse frissonnante qu'elle venait de lui donner. « Lâche, hypocrite, avec ta badine à la main et ta casquette sur la tête… »

Il semblait citer des phrases d'une lettre qu'elle lui avait écrite. Il s'interrompit, et Sara lui sourit.

« Mais quel est le mot… le mot dont je me suis servi ? »

Elle cherchait à se le rappeler.

« Balivernes », lui dit-il.

Elle acquiesça d'un signe et poursuivit, la cuiller en suspens : « Je suis allée sur le pont et je me suis arrêtée dans une

de ces petites alcôves, de ces niches, ou ce que tu voudras, découpées au-dessus de l'eau. Je me suis penchée. » Elle regarda son assiette.

« Quand tu habitais de l'autre côté de la Tamise..., dit-il pour l'encourager.

– Je suis restée à regarder, la tête baissée. »

Les yeux fixés sur le verre qu'elle tenait à la main, elle ajouta : « L'eau qui coule, qui court, l'eau qui ride les lumières, le clair de lune, la lueur des étoiles... » Elle but une gorgée et ne dit plus rien.

« Alors, l'auto est arrivée..., lui souffla North.

– Oui, la Rolls-Royce, qui s'arrêta sous le réverbère. Ils étaient assis...

– Deux personnes, dit-il.

– Oui, deux personnes. L'homme, un aristocrate anglais en habit, le nez fort, fumait un cigare. La femme était à côté de lui, en manteau garni de fourrure, et elle profita de l'arrêt sous la lampe pour lever la main », Sara leva également la sienne, « et faire reluire cette pelle, sa bouche. »

Elle avala le contenu de sa cuiller.

« Et la péroraison ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

Ils se turent. North avait fini son pudding. Il tira son étui à cigarettes. Sauf des fruits piqués dans un compotier – pommes et bananes – il n'y avait rien de plus à manger.

« Nous étions absurdes dans notre jeunesse, Sal, dit-il en allumant sa cigarette. Nous faisions de la littérature...

– À l'aube, quand les moineaux chantent », dit-elle attirant à elle le compotier.

Elle prit une banane, et parut dépouiller un gant de peau douce. Il pela une pomme. La peau reposait en boucle sur son assiette, enroulée comme celle d'un serpent, se dit-il, et la pelure de la banane ressemblait à un doigt de gant, fendu du haut en bas.

La rue était tranquille. La chanteuse se taisait. Le joueur de trombone s'était éloigné. On avait passé l'heure de l'agitation, pour tomber dans le calme. North regardait Sara mordiller sa banane.

Une fois, le 4 juin, il se rappela qu'elle avait mis sa jupe sens devant derrière. Elle-même était un peu de travers à cette époque, et ils en avaient ri, Peggy et lui. Il se demanda pourquoi elle ne se mariait pas. Il balaya les pelures de côté, sur son assiette.

« Que fait ce type, demanda-t-il – celui qui lance les mains en avant ?

– Comme ceci ? »

Elle écarta les siennes.

« Oui... », dit-il avec un signe de tête.

C'était bien cet homme-là, un de ces étrangers volubiles qui ont une théorie sur tout. Cependant North l'avait trouvé sympathique ; un effluve, un bourdonnement montait de sa personne ; la mobilité de ses traits souples était amusante. Il avait le front bombé, de bons yeux ; et il était chauve.

« Que fait-il ? répéta North.

– Il parle de l'âme », répondit Sara en souriant.

North de nouveau se sentit un intrus. Que de conversations avaient dû être échangées entre ces deux, quelle intimité.

« De l'âme. » Sara prit une cigarette et l'alluma. « Il donne des conférences. Dix shillings, six pence pour une place au premier rang. » Elle souffla une bouffée de fumée. « Il y en a d'autres, debout, pour une demi-couronne, mais on entend moins bien. On n'attrape qu'une partie de la leçon du professeur, du Maître. »

Elle se mit à rire.

Elle persiflait, semblait insinuer qu'il s'agissait d'un charlatan. Cependant Peggy prétendait que Sara et l'étranger étaient très intimes. Après leur rencontre chez Eleanor, North avait gardé de lui une vision qui se déplaça légèrement comme une bulle d'air sur laquelle on souffle.

« Je croyais que c'était un de tes amis, dit-il.

– Nicolas ? s'écria-t-elle. Je l'aime ! »

Elle avait les yeux brillants, et fixait le moulin à sel d'un regard transporté qui, une fois de plus, intrigua North.

« Tu l'aimes... », dit-il.

La sonnerie du téléphone l'interrompit.

« C'est lui, s'écria-t-elle avec une extrême irritation. C'est lui ! C'est Nicolas ! »

La sonnerie reprit.

« Je n'y suis pas », dit Sara.

Le téléphone continuait à sonner et Sara à répéter : « Je n'y suis pas ! Je n'y suis pas ! » Elle se refusait à répondre. North, incapable de supporter plus longtemps le mordant de sa voix et celui de la sonnerie, se leva. Il y eut un léger silence lorsqu'il prit le récepteur.

« Réponds que je n'y suis pas, dit Sara.

– Allô », dit-il.

Pendant le temps d'arrêt qui suivit il regarda Sara assise sur le bord de son fauteuil, et qui balançait son pied de haut en bas. Puis une voix se fit entendre. Il répondit : « C'est North. Je dîne chez Sara… Oui. Je le lui rappellerai… » Il regarda de nouveau sa cousine et ajouta : « Elle est assise au bord de son fauteuil avec une traînée noire sur la figure et elle balance son pied de haut en bas. »

Eleanor tenait le récepteur. Elle sourit, et après l'avoir replacé, elle resta un moment debout, souriant toujours, puis elle se tourna vers Peggy, sa nièce qui dînait avec elle.

« North dîne chez Sara », fit-elle, réjouie à l'idée du petit tableau que lui suggérait le téléphone, celui de deux personnes à l'autre bout de Londres, et dont l'une, assise au bord de son fauteuil, avait une traînée noire sur la figure.

« Il dîne chez Sara », répéta-t-elle. Mais sa nièce se contenta de répondre avec indifférence : « Oh ! vraiment ? » car aucune image ne se présentait à elle, et elle s'était sentie légèrement irritée lorsque, au milieu de leur conversation, sa tante avait déclaré en se levant tout à coup : « Je vais recommander à Sara de ne pas oublier qu'elle est invitée. »

Eleanor revint s'asseoir.

« Nous disions… », commença-t-elle, mais Peggy demandait en même temps :

« Tu l'as fait nettoyer ? »

Pendant que sa tante téléphonait, elle avait examiné le portrait de sa grand-mère au-dessus de la table à écrire.

« Oui. » Eleanor lança un coup d'œil derrière elle. « Oui, vois-tu la fleur tombée sur le gazon ? »

Elle se retourna et considéra le tableau. La figure, la robe, le panier à fleurs, brillaient et se fondaient doucement l'un dans l'autre, comme si la peinture n'était qu'une couche unie, émaillée. Une fleur – une brindille bleue – reposait dans l'herbe.

« La saleté la cachait, dit Eleanor. Mais j'en avais gardé le souvenir, du temps de mon enfance. Ça me fait songer, si tu veux un homme très bien pour nettoyer les tableaux… »

Peggy l'interrompit :

« Est-ce ressemblant ? »

On lui avait dit qu'elle rappelait sa grand-mère, et ça ne lui plaisait pas. Elle aurait voulu être brune avec un nez aquilin, mais elle avait des yeux bleus et une figure ronde, comme sa grand-mère.

« J'ai l'adresse quelque part, poursuivit Eleanor.

– Ne t'en inquiète pas », fit Peggy agacée par l'habitude de sa tante de se perdre en détails inutiles. Elle avançait en âge, cela devait venir de là : l'âge qui desserre les vis, qui fait tinter et brimbaler tout l'appareil du cerveau.

« Est-ce ressemblant ? demanda encore une fois Peggy.

– Pas d'après mes souvenirs, dit Eleanor en lançant un autre coup d'œil au portrait. Peut-être quand j'étais enfant – non, pas même alors. Je trouve curieux de penser que ce qu'on trouvait laid à cette époque-là, les cheveux rouges, par exemple, on l'admire aujourd'hui. Alors je me demande, ajouta-t-elle, tirant des bouffées de sa cigarette, ce qui est vraiment joli ?

– Oui, dit Peggy, nous parlions de cela. »

Car lorsque Eleanor, subitement, s'était mis en tête de rappeler à Sara la soirée en perspective, elles s'entretenaient toutes deux de sa jeunesse, des changements survenus : une chose paraît bonne à cette génération, une autre à la prochaine. Peggy aimait amener sa tante à parler du passé ; c'était un sujet paisible, plein de sécurité.

« Existe-t-il un critère, crois-tu ? demanda-t-elle, s'efforçant de ramener Eleanor à ce qu'elles disaient tout à l'heure.

– Je me le demande, répondit-elle, l'esprit ailleurs. Que c'est ennuyeux ! s'écria-t-elle, soudain. Je voulais te poser une question, puis j'ai pensé à la soirée de Delia, North m'a fait rire avec ce portrait de Sally assise au bord de son fauteuil avec une traînée noire sur le nez, et ça m'est sorti de l'esprit. » Elle secoua la tête. « Connais-tu cette impression, lorsqu'on a été sur le point de dire une chose, et qu'on a été interrompue, ça vous reste collé », elle se frappa le front, « et rien ne passe plus. J'y renonce, fit-elle en arpentant le salon, j'y renonce. » Elle secoua la tête. « Je vais me préparer. Si tu veux demander un taxi ? »

Elle alla dans sa chambre, et, bientôt, on entendit un bruit d'eau courante.

Peggy alluma une autre cigarette. Si Eleanor allait faire sa toilette, comme cela semblait probable d'après les bruits qui venaient de la chambre à coucher, il était inutile de se presser pour le taxi. Peggy examina les lettres posées sur la cheminée. L'adresse d'une des enveloppes ressortait : « Mon repos. Wimbledon. » Un des dentistes d'Eleanor, se dit Peggy. Celui, peut-être, avec lequel elle botanise sur Wimbledon Common. Un homme charmant ; Eleanor l'avait décrit. « Il prétend que pas une dent ne ressemble à une autre, et il connaît les plantes... » C'était très difficile d'obtenir qu'elle s'en tienne au sujet de son enfance.

Peggy alla au téléphone et donna le numéro. Il y eut un temps d'arrêt. Pendant cette attente elle regarda ses mains qui tenaient le récepteur ; des mains capables, aux ongles pareils à des coquillages, polis, mais sans aucun vernis ; un compromis, se dit-elle, entre la science et... Mais une voix réclama : « Votre numéro, s'il vous plaît ? » ; et elle le donna.

Elle reprit son attente. Et tandis qu'elle s'asseyait à la place d'Eleanor, elle entrevit l'image qui avait frappé sa tante : Sally assise au bord de son fauteuil avec une traînée noire sur la figure. Quelle folle ! se dit-elle avec amertume, et un frisson courut le long de sa cuisse. Pourquoi cette amertume ? car elle se vantait de sa sincérité – elle était médecin – et elle connaissait la signification de ce frisson. Enviait-elle sa cousine parce qu'elle la savait heureuse, ou bien était-ce le cri d'une pruderie ancestrale qui désapprouvait ce genre d'amitié avec des hommes qui n'aiment pas les femmes ? Elle regarda le portrait de sa grand-mère, comme pour lui demander son avis. Mais la grand-mère avait acquis l'immunité de l'œuvre d'art et, assise, elle souriait à ses roses, indifférente au bien et au mal.

« Allô ! » cria une voix rude qui évoquait une vision de hangar et de sciure de bois. Peggy donna l'adresse et raccrocha le récepteur. Eleanor entra à ce moment-là, drapée dans un burnous arabe d'un rouge cuivré, avec un voile d'argent sur ses cheveux.

« Crois-tu qu'un de ces jours nous pourrons voir ce qu'il y a à l'autre bout du téléphone ? » demanda Peggy en se levant. Elle admirait les cheveux d'Eleanor, sa plus grande beauté, et ses yeux sombres lavés d'argent. Vieille prophétesse, superbe, drôle d'oiseau, elle était vénérable et comique à la fois. Les voyages l'avaient hâlée, ce qui faisait ressortir la blancheur de ses cheveux.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Eleanor n'avait pas entendu la remarque au sujet du téléphone. Peggy ne la répéta pas. Elles attendirent le taxi, devant la fenêtre, l'une à côté de l'autre, sans parler. Elles regardaient au-dehors parce qu'il y avait une pause à remplir, et que la vue de la fenêtre si haut placée dominant les toits, les squares, des coins de jardins et jusqu'à la ligne bleue des collines était comme une autre voix qui parlait pour combler le silence. Le soleil se couchait. Un nuage s'enroulait, semblable à une plume rouge, posée sur le bleu. Peggy se pencha. C'était drôle de voir les taxis contourner l'angle des rues, passer dans l'une, descendre l'autre sans entendre aucun bruit. On croyait voir, étalé devant soi, en contrebas, un fragment de la carte de Londres. La journée d'été s'évanouissait, les lumières apparaissaient, d'une teinte de primevère, séparées les unes des autres, car les lueurs du couchant restaient encore en suspens dans l'air.

Eleanor montra du doigt le ciel.

« C'est là que j'ai vu le premier avion – là, entre ces cheminées. » On apercevait dans le lointain de hautes cheminées d'usine, et un grand édifice – était-ce la cathédrale de Westminster ? – chevauchant les toits, par là-bas.

« J'étais ici et je regardais au-dehors, ce devait être aussitôt après mon installation dans cet appartement, un jour d'été. J'ai vu un point noir dans le ciel, et j'ai dit à la personne qui se trouvait là, Miriam Parrish – oui ce devait être Miriam, car elle m'avait aidée à emménager – à propos j'espère que Delia a songé à l'inviter... »

C'est de la vieillesse, songea Peggy, de passer ainsi d'une chose à l'autre.

« Tu disais à Miriam... ?

– J'ai dit : est-ce un oiseau ? Non, je ne crois pas. C'est trop gros. Cependant ça avance, et subitement, j'ai pensé : C'est un aéroplane. Et c'était vrai. Tu te souviens, ils avaient survolé la

Manche peu de temps auparavant. J'étais avec vous dans le Dorset quand j'ai lu cela dans le journal. Alors quelqu'un, ton père je crois, a dit : "Le monde ne sera plus jamais le même à présent."

– Oh ! vraiment ! »

Peggy se mit à rire. Elle se faisait une spécialité d'enlever à ses aînés leur foi en la science, en partie parce que leur crédulité l'amusait, mais aussi parce que, chaque jour, l'ignorance des médecins la frappait. Elle était sur le point de répondre que les avions n'avaient pas changé l'existence du monde à ce degré, lorsque Eleanor soupira.

« Oh ! Seigneur ! » murmura-t-elle, en s'éloignant de la fenêtre.

C'est l'âge, se dit encore Peggy. Un souffle quelconque venait d'ouvrir une porte, une parmi des millions, dans la vie d'Eleanor, longue de plus de soixante-dix ans, et une pensée pénible en était sortie. Eleanor la dissimula aussitôt avec l'humble générosité, la pénible humilité des vieillards. S'étant approchée de sa table à écrire elle se mit à tripoter des papiers.

« Qu'y a-t-il donc, Nell ?... commença Peggy.

– Rien, rien », répondit Eleanor. Elle avait regardé le ciel, et ce ciel-là était plein d'images. Elle le contemplait si souvent, et chaque fois une de ces images lui apparaissait. À présent, comme elle venait de parler à North, ce fut la guerre qui lui revint à l'esprit. Elle se souvint d'être restée à observer les projecteurs un soir, à son retour chez elle après une attaque aérienne. Elle avait dîné à Westminster avec René et Maggie. Ils s'étaient installés dans une cave et Nicolas – qu'elle voyait pour la première fois – avait prétendu que la guerre n'était d'aucune importance.

« Nous sommes des enfants qui tirent des pétards dans le jardin du fond. »

Elle se rappela cette phrase et qu'ils avaient bu au monde nouveau assis autour d'une caisse de bois. « Au monde nouveau ! Au monde nouveau ! » s'était écriée Sally, tambourinant avec sa cuiller sur la caisse. Eleanor se remit à sa table, déchira une lettre et la jeta.

« Oui, dit-elle, fouillant parmi ses papiers à la recherche de quelque chose, oui... je ne m'y connais guère en avions. Je ne suis jamais montée dedans, mais je saurais me passer des autos. J'ai été presque renversée, te l'ai-je dit ? dans Brompton Road. C'était ma faute. Je ne regardais pas... Et la T. S. F. Quelle chose insupportable !... Les gens au-dessous la font marcher après déjeuner. Mais en même temps... l'eau chaude, la lumière électrique et ces nouveaux... » Elle s'interrompit. « Ah ! voilà ! »

Elle fondit sur le papier qu'elle cherchait partout.

« Si Edward est là ce soir, fais-m'y penser... Je mets un nœud à mon mouchoir... »

Elle ouvrit son sac, en sortit un mouchoir de soie et le noua solennellement.

« Fais-moi penser à lui parler du fils de Runcorn. »

On sonnait.

« Le taxi », dit-elle.

Elle promena les yeux autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié. Elle s'arrêta net, le regard attiré par le journal du soir, gisant à terre avec sa grosse manchette et sa photographie brumeuse. Elle le ramassa.

« Quelle tête ! » s'écria-t-elle étendant le journal sur la table.

Autant que Peggy put en juger, car elle était myope, c'était l'habituelle reproduction assez trouble d'un gros homme qui gesticulait.

« Crapule ! cria subitement Eleanor, brute ! » Elle déchira le journal avec un grand geste, puis le lança par terre. Peggy se sentit choquée. Un petit frisson lui passa sur la peau quand le papier se fendit. Le mot « crapule » sur les lèvres de sa tante la scandalisa.

L'instant d'après elle s'en amusa ; mais la première impression avait été nette. Car lorsque Eleanor, qui surveillait toujours ses paroles, prononçait les mots « crapule » et « brute », ils prenaient une signification autrement forte que ceux qu'elle-même et ses amies employaient. Et ce geste... déchirer le journal... Quelle drôle de clique ils forment tous, songea-t-elle en suivant dans l'escalier Eleanor dont le manteau, d'un rouge cuivre, traînait de marche en marche. C'est ainsi que Peggy avait vu son père froisser le *Times* et trembler de rage dans son fauteuil, à cause d'un article. Bizarre, vraiment !

Et cette façon de le déchirer, se dit-elle avec un petit rire. Elle brandit son bras comme l'avait fait Eleanor. La silhouette de sa tante semblait encore raidie d'indignation. Ce serait simple et satisfaisant d'être ainsi, se disait Peggy, tout en descendant l'escalier à la suite d'Eleanor. Le gland du burnous frappait les marches. Elles descendaient plutôt lentement.

Voyez ma tante, par exemple, se disait Peggy. Elle arrangeait la scène et se figurait la discuter avec un de ses amis, à l'hôpital. Voyez ma tante qui habite seule dans une sorte d'appartement d'ouvrier au sixième étage... Eleanor s'arrêta.

« Ne va pas me raconter que j'ai oublié cette lettre là-haut – la lettre de Runcorn que je veux montrer à Edward à cause de ce garçon. » Eleanor ouvrit son sac. « Non, la voici. » Toutes les deux se remirent à descendre.

Eleanor donna l'adresse au chauffeur et s'assit brusquement dans son coin. Peggy lui lança un coup d'œil.

C'est l'énergie que sa tante avait mise dans ses paroles et non les paroles elles-mêmes qui l'avait frappée. Elle, la vieille Eleanor, semblait encore garder une foi passionnée dans les choses que cet individu avait détruites. Une génération extraordinaire, songea Peggy comme l'auto se mettait en marche, des gens convaincus...

Eleanor l'interrompit dans ses réflexions, elle parut tenir à expliquer son accès d'humeur :

« Tu comprends, c'est la fin de tout ce à quoi nous tenons.

– La liberté ? demanda Peggy indifférente.

– Oui, la liberté et la justice. »

Le taxi longea de petites rues sans caractère, respectables, dans lesquelles chaque maison avait sa baie vitrée, son bout de jardin, son nom à elle. Lorsqu'on arriva à la grande artère principale, Peggy regardait passer dans son esprit la scène de l'appartement, telle qu'elle la raconterait à cet ami, à son hôpital : « Subitement, ma tante s'est mise en colère, elle a pris le journal et l'a déchiré de haut en bas... Ma tante, qui a plus de soixante-dix ans. »

Peggy lui lança un coup d'œil afin de vérifier les détails. La tante coupa court à tout cela.

« Voilà où nous habitions », dit-elle, indiquant de la main, à sa gauche, une interminable rue, piquée d'étoiles de réverbères. Peggy put tout juste apercevoir l'imposante enfilade ininterrompue de pâles colonnes et de marches d'escaliers. Ces colonnes, qui se répétaient, cette architecture régulière, prenaient une sorte de beauté, fade et pompeuse, à mesure qu'on voyait se succéder les piliers de stuc tout le long de l'avenue.

« Abercorn Terrace, dit Eleanor... La boîte aux lettres », murmura-t-elle au passage. Pourquoi la boîte aux lettres ? se demanda Peggy. Une autre porte, sans doute, s'était ouverte. La

vieillesse doit posséder ces allées interminables qui se prolongent jusque dans les ténèbres, et tantôt une porte s'ouvre, tantôt l'autre.

« Est-ce que les gens… », dit Eleanor, mais elle s'interrompit aussitôt. Elle avait mal débuté, selon son habitude.

« Quoi donc ? demanda Peggy, que cette incohérence agaçait.

– J'allais dire que la boîte aux lettres me rappelait… »

Eleanor s'arrêta de nouveau et se mit à rire. Elle renonçait à exprimer l'ordre dans lequel les idées lui arrivaient. Cet ordre devait exister sans doute, mais il fallait du temps pour le découvrir ; et les propos décousus irritaient Peggy, car les cerveaux jeunes fonctionnent vite.

« Voici où nous dînions, ton père et moi », elle indiqua une grande maison à l'angle d'un square, « ainsi que l'homme avec lequel il travaillait, comment s'appelait-il donc ? Il a été juge plus tard… Nous dînions tous les trois, Morris, ton père et moi… Il y avait de grandes réunions dans ce temps-là. Toujours des hommes de loi. Celui-ci collectionnait du vieux chêne. Surtout des copies, ajouta-t-elle avec un petit rire.

– Vous dîniez… »

Peggy désirait ramener Eleanor à son passé. Cette époque de 1880 était si intéressante, si sûre, irréelle aussi et, à ses yeux, si belle dans cette irréalité.

« Parle-moi de ta jeunesse.

– Mais votre vie est tellement plus intéressante que la nôtre », dit Eleanor. Peggy ne répondit pas.

Elles suivaient une rue encombrée et brillante, teinte en rouge par la lueur des cinémas, ou en jaune par celle des vi-

trines égayées par les toilettes d'été, car les magasins, bien que fermés, restaient éclairés, et les gens examinaient encore les robes, les vols de chapeaux sur leurs tiges, les bijoux.

Peggy développa un peu plus son récit sur Eleanor, celui qu'elle destinait à son ami de l'hôpital. « Lorsque ma tante Delia vient en ville, elle déclare qu'il faut donner une soirée. Toute la famille s'y rassemble, ravie. »

Pour sa part, elle détestait les réunions ; elle eût bien préféré rester chez elle ou aller au cinéma. C'est l'esprit de famille, se dit-elle en regardant Eleanor, comme pour ajouter un détail de plus au portrait d'une vieille fille de l'époque victorienne.

Eleanor regardait par la portière, puis elle se retourna.

« L'expérience du cochon d'Inde a-t-elle réussi ? » demanda-t-elle.

Peggy resta perplexe. Puis elle se rappela l'expérience et la raconta.

« Je comprends. Vous n'avez pas obtenu de preuves et il faut tout recommencer… » Mais un autre problème l'embarrassait.

Les explications qu'elle demande, dirait Peggy à son ami, sont aussi simples que deux et deux font quatre ou tellement compliquées que pas un être au monde ne peut les lui donner. Et si on lui demande de multiplier huit par huit elle se frappe le front et dit… Mais de nouveau Eleanor interrompit ses réflexions.

« C'est gentil à toi de venir », elle donna une petite tape amicale sur le genou de sa nièce. (Lui aurais-je laissé voir, songea Peggy, que je déteste aller la voir ?)

« C'est une manière de rencontrer les gens, poursuivit Eleanor. Et maintenant que nous avançons tous en âge – pas toi, mais nous – on ne veut laisser passer aucune occasion. »

Comment interpréter cela ? Le taxi continuait son chemin et Peggy ajoutait une touche au portrait de sa tante.

Est-ce de la sentimentalité ou au contraire... cette impression est-elle bonne... naturelle... juste ? Elle secoua la tête. Je ne sais pas décrire les gens, dirait-elle à son ami. Ils sont trop difficiles à comprendre... Eleanor ne ressemble pas à ça. Peggy, d'un geste de la main, parut effacer un trait mal dessiné, et l'ami de l'hôpital s'évanouit aussitôt.

On filait le long des maisons. Peggy se sentait seule avec Eleanor dans le taxi. Où commence-t-elle, et où est-ce que je finis ? songea-t-elle. Deux êtres vivants qui roulent à travers Londres. Deux étincelles de vie, enfermées dans deux corps séparés, et ces étincelles, à ce moment même, passent devant un cinéma. Mais en quoi consiste ce moment, et que sommes-nous ? Le problème était si compliqué qu'elle renonça à le résoudre. Elle poussa un soupir.

« Tu es trop jeune pour éprouver cela ? » dit Eleanor.

Peggy eut un léger sursaut.

« Quoi donc ?

– Aimer à se réunir, de crainte de manquer une occasion de se rencontrer.

– Jeune ? Je ne serai jamais aussi jeune que tu l'es à présent. » À son tour, elle caressa le genou de sa tante. « Vagabonder jusqu'aux Indes, voyons !... fit-elle en riant.

– Les Indes. Ce n'est rien de nos jours. Les voyages sont si faciles. Tu prends ton billet et tu t'embarques... Mais je voudrais voir, avant de mourir, quelque chose de tout à fait différent. » Elle agita la main à la portière. Elles passaient devant des édifices publics. « Une autre civilisation. Le Tibet, par exemple. Je viens de lire un livre par cet auteur... Allons, bon, je ne me rappelle plus ? »

Elle s'interrompit, distraite par le spectacle de la rue. « Les gens s'habillent bien aujourd'hui, ne trouves-tu pas ? dit-elle en montrant une jeune femme blonde et un jeune homme en habit.

– Oui, c'est vrai », répondit Peggy sans conviction, en considérant le visage fardé et le châle voyant, le gilet blanc et les cheveux noirs lustrés. Un rien distrait Eleanor, l'intéresse, songea-t-elle.

« Est-ce que tu étais opprimée dans ta jeunesse ? » lui demanda Peggy qui se rappelait vaguement certains souvenirs d'enfance, son grand-père avec ses moignons luisants à la place de doigts, et un salon sombre tout en longueur. Eleanor se retourna et répéta :

« Moi, opprimée ? »

Elle pensait si rarement à elle-même qu'elle fut surprise.

« Oh ! je vois ce que tu veux dire », ajouta-t-elle au bout d'un moment. Une image – une autre image – refit surface. Elle vit Delia qui s'écriait au milieu d'un salon : « Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu ! » Un cab était arrêté devant la porte de la maison voisine, et Eleanor suivait des yeux Morris – était-ce bien Morris ? – qui descendait la rue pour mettre une enveloppe dans la boîte... Eleanor gardait le silence. Je ne veux plus revenir en arrière, songeait-elle. Je veux le présent. Elle regarda par la portière.

« Où nous mène-t-il ? » Le taxi les amenait au cœur même de Londres. Le Londres illuminé. La lumière tombait sur les larges trottoirs, les ministères, blancs et brillamment éclairés, et sur une pâle église à l'aspect ancien. Des réclames surgissaient çà et là, pour s'effacer et reparaître. On voyait une bouteille de bière ; elle coulait, ne coulait plus, puis se remettait à couler. Ensuite ce fut le quartier des théâtres, et l'habituelle et fastueuse confusion. Hommes et femmes, en tenue de soirée, circulaient au milieu de la rue. Des taxis roulaient, puis stoppaient.

Le leur fut bloqué. Il s'arrêta net, au pied d'une statue d'une pâleur cadavérique sous la lumière des phares.

« Ça me fait toujours penser à une réclame de serviettes hygiéniques », dit Peggy en regardant la silhouette d'une femme en uniforme d'infirmière, la main tendue.

Eleanor, au premier moment, fut scandalisée. Il lui sembla qu'une lame lui tailladait la peau, ce qui lui laissa une vague impression suivie d'une onde de malaise. Mais très vite elle s'aperçut que rien de consistant n'était touché en elle. Peggy avait dû – cela se sentait à sa voix – s'exprimer ainsi par amertume, en songeant à son frère Charles, un gentil garçon un peu morne, tué à la guerre. Eleanor lut les paroles inscrites sur le piédestal en ajoutant :

« C'est la seule belle phrase qui ait été dite sur la guerre.

– Ça n'a pas donné grand-chose », fit Peggy d'un ton sec.

Le taxi restait bloqué.

Cet arrêt forcé semblait les maintenir en présence d'une pensée que toutes les deux désiraient écarter.

« Les gens s'habillent bien de nos jours, dit Eleanor indiquant du doigt une autre jeune femme blonde en long manteau de tissu brillant et un jeune homme en habit.

– Oui », fit Peggy d'un ton bref.

Mais pourquoi ne s'amuse-t-elle pas davantage ? se disait Eleanor. La mort de son frère est une chose triste, mais elle-même avait toujours trouvé North le plus intéressant des deux. Le taxi se faufila à travers les voitures et passa dans une rue latérale. De temps à autre, un feu rouge l'arrêtait.

« C'est agréable que North soit de retour, observa Eleanor.

– Oui, dit encore Peggy. Il prétend que nous ne parlons que d'argent et de politique. »

Elle le critique parce que c'est l'autre qui a été tué, se dit Eleanor, et ce n'est pas bien ; tout haut elle ajouta : « Vraiment ? mais alors... »

Une affiche de journal, en grandes lettres noires, sembla terminer la phrase à sa place. On approchait du square qu'habitait Delia. Eleanor tripotait sa bourse. Elle consulta le compteur, le chiffre était assez gros. Le chauffeur prenait par le plus long.

« Il finira par trouver son chemin », dit-elle.

L'auto glissa lentement autour du square. Eleanor attendait, patiemment, sa bourse à la main. Elle aperçut une bande de ciel sombre au-dessus des toits. Le soleil était couché et pendant un instant le ciel prit cet aspect tranquille qu'il a au-dessus des champs et des bois, dans la campagne.

« Il faudra que le chauffeur rebrousse chemin, simplement, dit-elle. Je ne suis pas découragée, ajouta-t-elle lorsque le taxi revint en sens inverse. Voyager, vois-tu, quand il faut se mêler à tant de gens à bord du bateau, ou dans un de ces petits endroits où l'on est obligé de s'arrêter, hors des terrains battus. » Le taxi glissait, hésitant, d'une maison à l'autre. « Tu devrais aller là-bas, Peggy, tu devrais voyager. Les indigènes sont si beaux, tu sais, à moitié nus ; ils descendent la rivière au clair de lune... Tiens, voilà la maison là-bas. » Elle frappa sur la vitre. Le taxi ralentit. « Qu'est-ce que je disais ? Je ne me décourage pas, non, les gens sont si gentils, si bons dans le fond... Et si les personnes ordinaires, comme nous... »

Le taxi s'arrêta devant une maison dont les fenêtres étaient éclairées. Peggy se pencha et ouvrit la portière. Elle sauta à terre et régla le chauffeur. Eleanor sortit tout emmitouflée. « Non, non, non, Peggy. »

Peggy protesta :

« C’est mon taxi, c’est le mien.

– Mais j’insiste pour payer ma part », dit Eleanor, ouvrant sa bourse.

« C’était Eleanor. » North quitta le téléphone et se tourna vers Sara qui balançait toujours son pied de haut en bas.

« Elle te fait dire d’aller à la soirée de Delia.

– La soirée de Delia. Pourquoi cela ?

– Parce qu’ils sont vieux et te réclament, dit-il debout devant elle.

– La vieille Eleanor. Eleanor errante. Eleanor aux yeux égarés... »

Elle réfléchit ; puis fredonna en le regardant : « Irai-je, n’irai-je pas ; irai-je, n’irai-je pas ? Non, fit-elle posant les pieds à terre. Je reste.

– Il faut y aller... »

Cette façon d’être l’agaçait, il entendait encore la voix d’Eleanor.

« Il faut y aller, le faut-il ? répéta-t-elle en servant le café. En ce cas », elle lui présenta sa tasse et ramassa le livre en même temps, « lis jusqu’à ce qu’il soit l’heure de partir. »

Elle se pelotonna de nouveau, sa tasse à la main.

Il était encore trop tôt, en effet. Mais pourquoi, songea-t-il en ouvrant le livre et en tournant les pages, ne veut-elle pas aller là-bas ? A-t-elle peur ? Il se le demanda, et la regarda, recroque-

villée dans son fauteuil. Sa robe semblait usée. Il reprit le livre, mais il y voyait à peine. Elle n'avait pas allumé la lampe.

« On n'y voit plus sans lumière », dit-il.

La nuit tombait vite dans cette rue, les maisons étaient si rapprochées. Une auto passa et une lueur glissa à travers le plafond.

« Est-ce que j'allume ? demanda-t-elle.

– Non, je vais essayer de me rappeler quelque chose. » Il se mit à réciter l'unique poème qu'il savait par cœur. Les mots prononcés dans la demi-obscurité semblaient extrêmement beaux, peut-être parce que Sara et lui ne pouvaient plus se voir.

Il s'arrêta à la fin de la strophe.

« Continue », dit-elle.

Il reprit. Les paroles descendaient dans la pièce comme de véritables présences, dures et indépendantes, mais Sara écoutait, et les paroles se transformaient dès qu'elles entraient en contact avec elle. Lorsque North arriva à la fin de la deuxième strophe :

La société se montra un peu dure
Envers cette délicieuse solitude...

il entendit un bruit. Était-il contenu dans le poème ou venait-il du dehors ? Dans le poème, se dit-il, et il allait continuer lorsque Sara leva la main. Il s'arrêta. On marchait derrière la porte, d'un pas lourd. Quelqu'un se préparait-il à entrer ? Sara gardait les yeux fixés sur la porte.

« Le Juif, murmura-t-elle.

– Le Juif ? »

Ils écoutèrent. On entendait distinctement quelqu'un qui ouvrait des robinets, prenait un bain dans la pièce d'en face.

« Le Juif qui se baigne », dit-elle.

Il répéta : « Le Juif se baigne ?

– Et demain il y aura une raie de crasse autour de la baignoire.

– Le diable emporte le Juif », s'écria-t-il. La pensée d'une raie de crasse dans la baignoire d'à côté, provenant du corps d'un inconnu, le dégoûtait.

Sara répéta les dernières lignes :

La société se montra un peu dure
Envers cette délicieuse solitude…

« Continue, dit-elle.

– Non », répondit-il.

Ils écoutèrent couler l'eau. L'homme toussait et se raclait la gorge en se savonnant.

« Quel est ce Juif ? demanda North.

– Abrahamson ; il vend des chandelles. »

Ils écoutèrent.

« Il est fiancé avec une jolie ouvrière chez un tailleur », ajouta-t-elle.

Ils entendaient distinctement tous les bruits à travers les minces cloisons.

Le Juif s'ébrouait en se savonnant.

« Il laisse des cheveux dans la baignoire. »

North frissonna. Des cheveux dans la nourriture, dans une cuvette, les cheveux d'autrui, le rendaient malade, physiquement.

« Est-ce que vous utilisez la même baignoire ? » demanda-t-il.

Elle fit un signe affirmatif.

North grommela : « Pouah !

– Pouah ! c’est ce que j’ai dit », et elle se mit à rire. « Pouah ! – quand je suis allée dans la salle de bains par une matinée d’hiver, glaciale – Pouah ! » elle lança ses mains en avant. « Pouah ! » Elle se tut.

« Et ensuite ? demanda-t-il.

– Ensuite je suis revenue au salon. Le déjeuner attendait. Des œufs frits et un peu de pain grillé. Lydia, la blouse déchirée et les cheveux dans le dos, les chômeurs qui chantaient sous les fenêtres, et je me suis dit », elle lança de nouveau la main en avant : « Cité polluée, cité incrédule, cité de poissons morts et de poêles à frire usées... Je pensais à un bord de rivière, ajouta-t-elle en manière d’explication.

– Continue.

– Alors j’ai pris mon chapeau et mon manteau et je me suis précipitée dehors. J’étais en rage, je suis restée sur le pont à me dire : Suis-je une mauvaise herbe entraînée de-ci de-là par une marée qui remonte deux fois par jour sans le moindre sens ?

– Oui, dit-il pour l’encourager à poursuivre.

– Des gens passaient, les pompeux, les marcheurs sur la pointe des pieds, les pâteux, les gens aux yeux de furet, les porteurs de chapeaux melons, l’innombrable armée servile des travailleurs. Et je me suis dit : Dois-je me joindre à votre conspiration ? salir ma main, ma main sans tache », North voyait luire la main qu’elle agitait dans la pénombre du salon, « et m’enrôler, servir un maître. Tout cela à cause d’un Juif dans mon bain, un Juif ? »

Elle se redressa en riant, excitée par le son de sa propre voix qui prenait la cadence d'un petit trot.

« Continue, continue, dit-il.

– Mais je possédais un talisman, une pierre précieuse brillante, une radieuse émeraude. » Elle ramassa une enveloppe à terre. « J'avais une lettre d'introduction. Et j'ai dit au larbin en culottes courtes couleur de pêche : "Laissez-moi entrer, mon beau monsieur", et il m'a conduit le long de couloirs empilés de pourpre jusqu'à ce que j'arrive à une porte, une porte d'acajou, et j'ai frappé. Une voix a dit : "Entrez." Et qu'ai-je trouvé ? »

Elle s'interrompit puis ajouta : « Un gros homme aux joues rouges. Sur sa table trois orchidées dans un vase. Glissées dans votre main, me dis-je, au départ, par votre femme, pendant que les roues de l'auto écrasent le gravier – et au-dessus de la cheminée, il y avait l'habituel tableau.

– Arrête-toi ! intervint North. Tu es allée dans un bureau », il frappa sur la table, « tu as présenté une lettre d'introduction, mais à qui ?

– Oh ! à qui ? À un homme avec des pantalons en sac à éponge. "J'ai connu votre père à Oxford", a-t-il dit, jouant avec le buvard, agrémenté dans un angle d'une roue de charrette. "Mais que trouvez-vous d'insoluble ?" lui ai-je demandé en regardant cet homme d'acajou, bien rasé, aux bajoues roses, nourri de mouton...

– L'homme dans le bureau du journal, dit North, pour la calmer ; celui qui avait connu ton père, et ensuite ?

– Ça bourdonnait et grinçait. Les grandes machines tournoyaient et des gamins surgissaient avec de longues feuilles, des feuilles noires, salies, humides d'encre d'imprimerie. "Pardon, un instant", m'a-t-il dit et il a fait une note en marge. "Mais le Juif est dans mon bain", ai-je répondu. Le Juif... le Juif... »

Elle s'arrêta net et vida son verre.

C'est cela, se disait-il. C'est bien la voix, l'attitude, et ce qui s'en reflète sur le visage des autres. Mais il y a quelque chose de vrai ; dans le silence peut-être. Mais ce silence n'existait pas. Ils entendaient le Juif piétiner dans la salle de bains. Il semblait chanceler sur chaque pied en se séchant. Il ouvrit la porte et monta l'escalier. Les tuyaux faisaient entendre des bruits creux, des glouglous. « Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela ? » demanda-t-il. Mais Sara se taisait. Les mots qu'il supposait – les véritables mots – flottèrent et résonnèrent dans son esprit en une phrase qui signifiait que Sara était pauvre et devait gagner sa vie. Mais l'agitation avec laquelle elle s'exprimait, due peut-être au vin, avait créé une autre personnalité, un autre aspect, qu'il fallait rattacher à l'ensemble.

La maison reposait, tranquille. On n'entendait que le bruit de l'eau qui s'écoulait de la baignoire. De vagues ombres ondoyaient au plafond. Dans la rue, les lampes dansaient et donnaient aux maisons d'en face une étrange teinte rouge pâle. Le brouhaha de la journée s'apaisait. Les véhicules ne brimbalaient plus au-dehors. Marchands des quatre-saisons, joueurs d'orgue de Barbarie, de trombone, la chanteuse qui étudiait ses gammes, tous avaient remisé leurs charrettes à bras, abaissé leurs volets ou fermé les pianos. Le calme était tel que North se crut en Afrique, assis sur la véranda au clair de lune. Mais il se secoua. « Et cette réception ? » Il se leva et se débarrassa de sa cigarette. Il s'étira et consulta sa montre : « C'est l'heure de partir, prépare-toi. » Car, songea-t-il, si on va à une soirée, il ne faut pas y aller quand les autres en reviennent. Et ce devait être commencé.

« Que disais-tu... Que disais-tu, Nell ? demanda Peggy afin de détourner Eleanor de sa résolution de payer sa part de taxi. Si les gens ordinaires... que doivent faire les gens ordinaires ? »

Eleanor fouillait dans sa bourse sans répondre.

« Non, je ne le permettrai pas, dit-elle, tiens, prends ça... »

Peggy écarta la main de sa tante et les pièces tombèrent sur les marches de l'entrée. Elles se baissèrent simultanément et se cognèrent la tête.

« Laisse ça, c'est ma faute », dit Eleanor lorsqu'une pièce roula au loin. La femme de chambre tenait la porte ouverte.

« Et où déposons-nous nos manteaux ? Ici ? »

Elles se trouvaient dans une pièce au rez-de-chaussée, un bureau aménagé en vestiaire. On avait mis une glace sur la table, avec des plateaux contenant épingles, brosses et peignes. Eleanor s'avança et se donna un rapide coup d'œil.

« Quelle bohémienne je fais ! dit-elle en se passant un peigne dans les cheveux. Brûlée comme une négresse ! »

Puis elle céda la place à Peggy et attendit.

« Je me demande si c'était ici la salle...

– Quelle salle ? fit d'un air distrait Peggy qui s'occupait de son visage.

– ... où nous nous réunissions », répondit Eleanor. Elle la parcourut des yeux. La salle servait apparemment de bureau, on voyait sur les murs des affiches de location d'immeubles.

« Je me demande si Kitty sera là ce soir ? »

Peggy se regardait dans la glace et ne répondit pas.

« Elle est rarement en ville, elle n'y vient que pour les mariages, les baptêmes et les choses de ce genre. »

Peggy dessinait un trait autour de ses lèvres avec un tube d'on ne savait quoi.

« Brusquement, dit Eleanor, on se trouve en face d'un jeune homme haut de six pieds et on s'aperçoit que c'est lui le bébé. »

Peggy continuait à s'occuper de son visage.

« Faut-il que tu recommences tout à chaque fois ?

– Je serais horrible sans ça », fit Peggy. La crispation qu'elle ressentait autour des yeux et des lèvres n'avait pas cédé. Jamais elle ne s'était sentie moins disposée à aller au bal.

« Vous êtes bien aimable... » Eleanor se détournait pour prendre les six pence que lui apportait la femme de chambre.

« À présent, laisse-moi payer ma part.

– Ne sois pas stupide », dit Peggy en écartant la main de sa tante.

Eleanor insista :

« Mais c'est moi qui ai demandé le taxi. »

Peggy s'en allait. Eleanor la suivit, tendant toujours sa monnaie. « Je n'aime pas, fit-elle, aller dans le monde chichement. Te souviens-tu de ton grand-père, il disait toujours : "Ne gâtez pas un beau navire pour économiser un pot de goudron." Et quand on faisait des courses avec lui, ajouta-t-elle en montant l'escalier, il demandait : "Donnez-moi ce que vous avez de mieux."

– Je me le rappelle, dit Peggy.

– Vraiment ? » Eleanor était ravie quand on se souvenait de son père. À mesure qu'elles escaladaient les marches, des portes ouvertes apparaissaient. « Voici celle d'un avoué », observa Eleanor, car on voyait de l'extérieur ces cartons aux inscriptions peintes en blanc qui renferment les actes légaux. Puis elle ajouta :

« Je comprends ce que tu veux dire à propos de cette façon de se peindre… de se farder… » Elle regarda sa nièce. « Tu es vraiment charmante, tout éclairée. J'aime ça chez la jeunesse. Pas pour moi. Je me sentirais apprêtée. Et qu'est-ce que je vais faire de cette monnaie si tu ne la prends pas ? J'aurais dû la laisser dans mon sac, en bas. »

Elles continuaient à monter.

« Je pense qu'ils ont dû ouvrir toutes ces salles, ajouta Eleanor au moment où elles atteignaient la bande de tapis rouge, en sorte que si le petit salon de Delia se remplit par trop… Mais la soirée doit être à peine commencée. Nous arrivons de bonne heure. Tout le monde est en haut. Je les entends parler. Allons, viens. Est-ce que je passe la première ? »

Un bavardage confus s'entendait derrière la porte. Une femme de chambre les arrêta.

« Miss Pargiter, dit Eleanor.

– Miss Pargiter », annonça la bonne en ouvrant la porte.

« Va te préparer », dit North. Il traversa la pièce et tâtonna à la recherche du bouton d'électricité. Il le trouva et, au milieu du salon une ampoule s'alluma. On avait retiré l'abat-jour, pour le remplacer par un cône de papier verdâtre, enroulé.

« Va te préparer », répéta North. Sara ne répondit pas. Elle avait pris un livre qu'elle affectait de lire.

« Il a tué le roi, et que fera-t-il ensuite ? »

Elle tenait son doigt entre les pages et regardait North. Une ruse pour reculer le moment d'agir. Lui-même n'avait aucune envie d'aller là-bas, cependant, si Eleanor le désirait ? Il hésita, consulta sa montre.

« Que fera-t-il ensuite ? répéta Sara.

– De la comédie... pour changer, dit-il, se souvenant d'une lecture. C'est l'unique forme de la continuité, ajouta-t-il au petit bonheur.

– Eh bien, lis », dit-elle en lui tendant le volume.

Il l'ouvrit à tout hasard.

« La scène se passe sur une île rocheuse au milieu de l'océan. » Il s'arrêta.

Il lui fallait toujours tout situer avant de commencer à lire, laisser tomber ceci, faire surgir cela. Une île rocheuse au milieu de l'océan, se dit-il, doit contenir des flaques d'eau verte, des touffes d'herbes argentées, du sable, et, au loin, on entend le doux soupir des vagues qui se brisent. Il ouvrait la bouche pour lire à haute voix lorsqu'il fut distrait par un bruit derrière lui, une présence – était-ce dans la comédie, ou dans ce salon ? Il leva la tête.

« Maggie ! » s'écria Sara. Maggie se tenait sur le seuil en robe de bal.

« Dormiez-vous ? dit-elle en entrant. Nous avons sonné et resonné. »

Elle souriait, amusée, comme si elle venait de les tirer de leur sommeil.

« Pourquoi avoir une sonnette quand elle est toujours détraquée ? » demanda un homme debout derrière elle.

North se leva. Au début il les reconnut à peine. Ce coup d'œil superficiel lui fit une impression étrange, ajoutée au souvenir qu'il gardait d'eux, tels qu'il les avait connus autrefois.

« Les sonnettes ne sonnent pas, et les robinets ne coulent pas, dit North d'un air un peu gauche – ou bien ils ne s'arrêtent plus, ajouta-t-il, car l'eau de la baignoire continuait à glouglouter dans les tuyaux.

– Heureusement que la porte n'était pas fermée à clef », dit Maggie, debout devant la table, en face des pelures de pommes et du compotier de fruits piqués des mouches. Une certaine beauté, songeait North en la regardant, se fane, et une autre augmente encore avec l'âge.

Maggie avait des cheveux gris, ses enfants devaient être des jeunes gens. Mais pourquoi les femmes, quand elles se regardent dans la glace, pincent-elles les lèvres ? C'est ce que faisait Maggie debout devant le miroir. Puis elle traversa le salon et s'installa dans un fauteuil, près du feu.

« Et pourquoi René a-t-il pleuré ? » demanda Sara. North se tourna vers lui. On voyait des traces humides de chaque côté de son grand nez.

« Parce que nous venons d'assister à une pièce pénible et que nous voudrions quelque chose à boire », dit René.

Sara se dirigea vers le placard et on entendit tinter des verres. « Lisiez-vous ? demanda René, ramassant le volume tombé sur le plancher.

– Nous étions sur une île rocheuse, au milieu de l'océan. » Sara posa les verres sur la table, et son cousin versa le whisky.

À présent je le reconnais, songea North.

Ils s'étaient vus la dernière fois à la veille de son départ pour la guerre, dans une petite maison à Westminster – assis auprès du feu. Un enfant jouait avec un cheval pommelé, et North enviait le bonheur de ce ménage. Après avoir parlé science, René avait observé : « Je les aide à faire des bombes »,

et un masque s'était abattu sur son visage. Un homme qui fabrique des bombes, qui aime la paix, qui pleure...

« Arrêtez ! arrêtez ! » criait René. Sara faisait gicler l'eau de Seltz sur la table.

« Depuis quand êtes-vous de retour ? » demanda-t-il à North, et il prit son verre en considérant le jeune homme avec des yeux encore humides.

« Il y a une semaine, environ.

– Vous avez vendu votre ferme ? »

René s'assit, verre en main.

« Oui, je l'ai vendue, mais je ne sais pas encore si je resterai ici ou si je retournerai d'où je viens », dit North en portant le verre à ses lèvres.

René se pencha : « Où se trouvait votre ferme ? » Et tous les deux se mirent à parler de l'Afrique.

Maggie les regardait boire et parler. Le cône de papier tordu sur l'ampoule électrique était drôlement teinté, et la lueur bigarrée mettait un reflet verdâtre sur les visages.

Celui de René était tout en creux et en bosses. Les deux sillons qui lui encadraient le nez paraissaient encore humides. North avait une figure ronde, un nez camus, et ses lèvres étaient légèrement teintées de bleu. Maggie poussa son fauteuil pour mieux voir les deux têtes côte à côte. Elles semblaient très différentes ; lorsqu'il fut question de l'Afrique les expressions se transformèrent, comme si on imprimait une secousse à la fine trame sous la peau et que les pleins venaient se loger dans de nouvelles cavités. Elle-même frémit ; les éléments de pesanteur de son corps lui parurent se déplacer eux aussi. Mais une bizarrerie dans l'éclairage l'intrigua. Elle se retourna. Une lampe, dans la rue, devait lancer un jet de lumière qui vacillait, s'élevait, s'abaissait et se mêlait à celle de l'ampoule électrique,

sous le cône de papier tacheté. C'est cela qui... Elle sursauta. Une voix lui parvint.

« En Afrique ? dit-elle à North.

– À la réception de Delia. Je demandais si tu venais... »

Elle n'avait pas écouté.

« Un instant ! » René les interrompit. Il leva la main, comme un agent de police qui arrête la circulation. Et ils se remirent à parler de l'Afrique.

Maggie se carra dans son fauteuil. Derrière la tête des deux hommes un dossier d'acajou s'arrondissait. Et au-delà on voyait un vase en verre craquelé, à bordure rouge, puis la ligne droite de la cheminée avec ses petits carrés blancs et noirs, et enfin les trois roseaux qui se terminaient en doux plumets jaunes.

Les yeux de Maggie allaient d'une chose à l'autre. De-ci de-là, ils récoltaient, collectionnaient, ramenaient tout à un seul ensemble. Mais au moment où elle allait en achever le dessin, son mari s'écria :

« Il faut partir... absolument ! »

René s'était levé. Il avait repoussé son verre de whisky. Il semble prêt à commander ses troupes, songea North, tant sa voix a d'ampleur et son geste d'autorité. Cependant il ne s'agissait que de se rendre à la soirée d'une vieille dame. North se leva à son tour et chercha son chapeau, il se demandait s'il n'y a pas quelque chose qui vient du fond de l'être et qui remonte à la surface d'une manière inopinée, imprévue, si bien que les actes ordinaires, les mots quelconques, deviennent l'expression de toute la personne. Et lorsqu'il se prépara à suivre René, il eut l'impression qu'il partait délivrer une garnison assiégée au fond du désert.

Il s'arrêta, la main sur le loquet. Sara entrait. Elle était en toilette de bal, et semblait étrange, peut-être à cause de sa robe. « Je suis prête », leur dit-elle en les regardant.

Elle se baissa et ramassa le livre que North avait laissé tomber, puis elle se tourna vers sa sœur.

« Il faut que nous partions. »

Elle posa le volume sur la table, lui donna une petite tape mélancolique et suivit les autres dans l'escalier.

Maggie, debout, lança un dernier regard au salon meublé bon marché. Elle vit les plumets dans le pot de terre cuite, le vase vert avec le bord craquelé et le fauteuil d'acajou. Le compotier de fruits était sur la table, les pommes lourdes et sensuelles côtoyaient les bananes jaunes et tachetées. C'était un drôle de mélange. L'arrondi et l'allongé, le rose et le jaune. Elle éteignit l'électricité. La pièce fut plongée dans une demi-obscurité, à part les vagues ombres qui ondoyaient au plafond. Dans cette lueur évanescente, fantomatique, seuls les contours apparaissaient. – Pommes et bananes irréelles, fauteuil spectral. À mesure que ses yeux s'habituaient à la pénombre, les couleurs et les formes revenaient lentement... Elle resta un instant à regarder tout cela. Puis une voix appela :

« Maggie ! Maggie ! »

Elle s'écria : « Je viens ! » et les rejoignit au bas de l'escalier.

« Votre nom, Miss ? demanda la femme de chambre, car Peggy traînait un peu derrière Eleanor.

– Miss Margaret Pargiter, dit Peggy.

– Miss Margaret Pargiter », annonça la bonne.

On entendit un bavardage confus... Des lumières s'offrirent à sa vue, et Delia s'avança :

« Oh ! Peggy ! Comme c'est gentil d'être venue ! »

Peggy entra mais elle se sentait comme laquée, revêtue d'une peau froide. Elles étaient arrivées trop tôt, la salle se trouvait à peu près vide. Quelques personnes seulement se tenaient çà et là et parlaient très fort, comme pour faire nombre et paraître attendre une chose agréable, se dit Peggy. Elle serra la main à Delia et continua son chemin. Elle aperçut avec une extrême netteté le tapis de Perse et la cheminée sculptée. Mais il y avait un espace libre au milieu du salon.

Que faire dans cette situation précise ? se demanda Peggy comme si elle donnait une ordonnance à un malade : Prenez des notes. Mettez-les en bouteille avec un étui d'un vert bien luisant. Prenez des notes et la douleur disparaîtra. Prenez des notes et la douleur disparaîtra, répétait-elle, seule au milieu de la salle. Delia passa à côté d'elle, très vite, parlant à tort et à travers.

« C'est très facile pour vous qui habitez Londres... », disait-elle. Mais l'ennui de noter les paroles des gens c'est qu'ils racontent tant de bêtises... des vraies bêtises. Peggy s'avança lorsque Delia l'eut dépassée et s'adossa au mur. Son père entra au même instant. Il hésita à la porte, sembla chercher quelqu'un, puis il s'avança, main tendue.

Et qu'est-ce donc que cela ? se demanda-t-elle, car la vue de son père avec ses souliers un peu usés lui avait communiqué une sensation directe et spontanée. Ce brusque et chaud jaillissement, que signifiait-il ? Elle chercha à l'analyser, et examina son père qui traversait la salle. Ses souliers avaient toujours étrangement affecté Peggy. Partie sexualité, partie pitié. Cela peut-il s'appeler de l'amour ? Mais elle s'obligea à remuer. À présent que je me suis droguée, que j'ai atteint une relative insensibilité, je peux marcher hardiment, je vais aller rejoindre mon oncle Patrick, qui se cure les dents près du canapé et je lui dirai... Qu'est-ce que je dirai ?

Une phrase se présenta à son esprit, sans rime ni raison : « Comment va l'homme qui s'était coupé les doigts de pied avec la hachette ? »

« Comment va l'homme qui s'était coupé les doigts de pied avec la hachette ? » demanda-t-elle en se servant exactement des mots tels qu'ils lui étaient venus à l'idée. Le beau vieil Irlandais se pencha, car il était très grand, et arrondit sa main derrière son oreille ; il n'entendait pas bien.

« Hacket ? Hacket ? » répéta-t-il. Elle souriait en se disant que le passage d'un cerveau à l'autre doit être fait de marches très peu élevées si la pensée veut pouvoir les escalader.

« Il s'est coupé les doigts de pied avec la hachette, quand je me trouvais chez vous », dit-elle. Elle se rappelait qu'à son dernier séjour en Irlande cet accident était arrivé au jardinier.

« Hacket ? Hacket ? » répéta-t-il perplexe. Puis une explication se fit jour :

« Oh ! les Hacket ! Le cher ami Peter Hacket – oui. » Il semblait qu'il y eût des Hacket au pays de Galles et l'erreur qu'elle ne prit pas la peine de dissiper eut son bon côté, car l'oncle Patrick, mis sur cette piste, lui raconta bien des anecdotes sur cette famille, alors qu'ils étaient assis côte à côte, sur le canapé.

Une femme, qui n'est plus toute jeune, traverse Londres pour parler des Hacket, dont elle ignore l'existence, avec un vieillard sourd, quand elle désirait s'informer du jardinier qui s'était coupé un doigt de pied avec une hachette. Mais quelle importance cela a-t-il ? Hacket ou hachette ? Elle se mit à rire. Cela coïncida heureusement avec une plaisanterie de Patrick, et parut approprié à la circonstance. Mais on a besoin de quelqu'un pour rire avec soi, songea-t-elle. L'amusement grandit lorsqu'il est partagé. Y aurait-il un effet de ce genre avec la souffrance ? Serait-ce la raison qui fait que nous parlons tous

tellement de nos maladies, parce que partager ses ennuis les diminue ? Extérioriser la souffrance, le plaisir, et en étendant ainsi leur surface, les amoindrir… Mais cette pensée lui échappa. Patrick s'était lancé dans ses vieilles histoires. Tranquillement, avec méthode, comme un homme qui mettrait en branle un vieux cheval, encore utile mais fatigué, il retournait à la recherche de jours passés, de vieux chiens, de souvenirs dont l'image, à mesure qu'il s'échauffait, prenait lentement la forme de petits tableaux de vie à la campagne. Et elle, qui n'écoutait que d'une oreille, s'imaginait regarder des photographies fanées, instantanés de parties de cricket ; ou de chasseurs groupés sur les innombrables marches de quelque manoir.

Combien de personnes écoutent ? se demanda-t-elle. Ce « partage » serait donc, en somme, une sorte de farce. Elle s'obligea à plus d'attention.

« Ah oui ! c'était le bon vieux temps ! » dit-il, et une lueur parut dans les yeux éteints.

Peggy considéra encore une fois l'instantané des hommes guêtrés, des femmes en jupes ondoyantes, posés sur les vastes escaliers blancs et des chiens couchés à leurs pieds. Mais Patrick repartait de plus belle :

« Avez-vous jamais entendu votre père parler d'un nommé Roddy Jenkins, qui habitait la petite maison blanche, à droite, quand on longe la route ? Mais vous devez connaître l'histoire.

– Non, dit-elle, en plissant les yeux, comme si elle consultait la liste de ses souvenirs. Racontez-la-moi. »

Et il la raconta.

Je réussis très bien, songea-t-elle, à collectionner des faits. Mais ce qui compose la personnalité (elle fit une coupe de sa main), la circonférence, m'échappe. Voici, par exemple, la tante Delia – Peggy l'observait qui marchait très vite à travers la salle. Qu'est-ce que je sais d'elle ? Elle porte une robe pointillée d'or, a

des cheveux ondulés, autrefois rouges, blancs aujourd'hui, elle est belle, ravagée, avec un passé. Mais quel est ce passé ? Elle a épousé Patrick... Le long récit que lui faisait Patrick venait à tout instant briser la surface de son esprit, de même que des rames fendent celle de l'eau. Rien ne se stabilisait. Il était question d'un lac dans le récit, car il s'agissait d'une chasse au canard. Delia a épousé Patrick, songeait Peggy, le regard tourné vers ce visage usé, vieilli, avec ses poils rares. Pourquoi l'a-t-elle épousé ? Comment en viennent-ils à l'amour, aux enfants ? Des gens qui prennent contact et s'élèvent dans un nuage de fumée : de la fumée rouge ? La figure de son oncle lui faisait penser à la peau rouge d'une groseille à maquereau hérissée de petits poils épars. Mais aucun de ses traits n'est assez accentué, se dit-elle, pour expliquer comment ils ont pu s'unir et avoir trois enfants. La chasse avait tracé certaines rides, les soucis en avaient marqué d'autres. Car c'en était fini de l'existence d'autrefois. Ils avaient dû restreindre leur train de vie, d'après ce que disait Patrick.

« Oui, nous en sommes tous là », fit-elle d'un ton détaché. Elle tourna discrètement son poignet, pour voir l'heure. Quinze minutes seulement s'étaient écoulées. Le salon se remplissait de gens inconnus. Parmi eux se trouvait un Hindou en turban rose.

« Mais je vous ennuie avec ces vieilles histoires », lui dit son oncle. Il secouait la tête et semblait froissé.

« Non, pas le moins du monde », répondit-elle, un peu gênée. Il se lança dans de nouveaux récits, mais cette fois par politesse. La souffrance doit contrebalancer le plaisir, à raison de deux contre un, dans toutes relations sociales, songea-t-elle. Ou bien suis-je l'exception, une personne à part, car les autres semblent plutôt heureuses. Elle regarda droit devant elle, et sentit de nouveau cette crispation autour de la bouche et des yeux due à la fatigue car elle avait veillé tard pour un accouchement. Je suis l'exception, dure, froide, déjà dans l'ornière, un simple médecin.

Sortir de sa routine, avant que le froid de la mort ne s'empare de vous, est diablement désagréable, c'est comme si l'on cherchait à faire ployer des bottes gelées... Elle pencha la tête pour écouter. Sourire, céder, faire semblant d'être amusée, alors qu'on s'ennuie, tout cela est pénible. Chaque voie est douloureuse, songea-t-elle, les yeux fixés sur l'Hindou au turban rose.

« Quel est cet individu ? demanda Patrick.

– Un des Hindous d'Eleanor, je pense ? » dit-elle tout en songeant : Si les puissances miséricordieuses des ténèbres pouvaient empêcher les nerfs sensibles d'être à nu, et me permettre de me lever et de... Il y eut une pause.

« Mais il ne faut pas que je vous garde ici à entendre mes vieilles rengaines », fit l'oncle Patrick. Son cheval fourbu, aux genoux rompus, s'était arrêté.

« Dites-moi, est-ce que le père Biddy a conservé la boutique où nous achetions des bonbons ?

– Cette pauvre vieille carcasse... »

Et Patrick repartit sur ce sujet. Tous les malades de Peggy disaient la même chose, ils réclamaient du repos – du repos – laissez-moi me reposer. Comment s'engourdir, comment ne plus sentir, c'est là le cri de la femme enceinte ; le repos, le non-être. Au Moyen Âge, on avait la cellule, le monastère, à présent c'est le laboratoire, une profession. Ne pas exister, ne pas sentir, gagner de l'argent, toujours de l'argent ; et, à la fin, quand je serai vieille et usée comme un cheval – non, une vache... car les histoires du vieux Patrick s'imposaient en partie à son esprit... il disait : « On ne trouve plus à vendre le bétail, plus du tout. Ah ! voici Julia Cromarty... » Il agita la main – une grande main aux jointures relâchées – vers sa charmante compatriote.

Peggy resta seule sur le canapé. Son oncle s'était levé, les deux mains tendues pour accueillir la vieille dame qui ressemblait à un oiseau, et qui entrait en jacassant.

Peggy resta seule. Elle en était contente, car elle n'avait aucun désir de parler. Mais l'instant d'après quelqu'un s'approcha et s'assit à côté d'elle. Martin – et à sa vue, elle changea complètement d'attitude.

« Bonjour, Martin ! s'écria-t-elle d'un ton cordial.

– Tu as fait ton devoir envers la vieille jument, Peggy, dit-il, faisant allusion aux histoires que l'oncle Patrick avait l'habitude de leur raconter.

– Est-ce que j'avais l'air très lugubre ?

– Eh bien… » Il la considéra. « Pas spécialement transportée.

– Depuis le temps, on connaît la fin de ses histoires ! » dit-elle en manière d'excuse, tout en dévisageant Martin. Il brossait ses cheveux en arrière, comme un serveur ; il ne la regardait jamais en face et ne se sentait pas complètement à l'aise avec elle. Peggy était son médecin et elle savait qu'il redoutait un cancer. Elle devait le distraire, l'empêcher de croire qu'elle lui découvrait quelques symptômes.

« Je me demandais comment leur mariage a pu se faire. Étaient-ils amoureux ? » Elle parlait au hasard, pour l'amuser.

« Patrick, lui, l'aimait, c'est certain. »

Martin regarda Delia ; debout près de la cheminée elle s'entretenait avec l'Hindou. Elle restait très belle, avec sa prestance, ses gestes.

« Nous étions tous amoureux, ajouta-t-il, lançant à Peggy un regard de côté. La génération actuelle est si grave.

– Oh ! bien entendu », fit Peggy souriante. L'éternelle poursuite de Martin après un amour ou l'autre, la courageuse façon de s'accrocher même encore, même lui, à la jeunesse qui fuyait, la charmait.

« Mais toi ? » Il étendit les pieds et retroussa un peu ses pantalons. « Je veux dire ta génération. Vous perdez beaucoup de choses, beaucoup. »

Elle attendit la suite.

« Vous n'aimez que votre sexe à vous. »

Il se plaisait à affirmer ainsi sa jeunesse, en disant des choses qu'il jugeait actuelles.

« Je ne suis pas de cette génération-là, dit-elle.

– Bon, bon, bon ! » Il s'esclaffa, haussa les épaules et la regarda en dessous.

Il ne savait pas grand-chose de la vie privée de Peggy. Mais elle semblait grave et lasse. Elle travaille trop, se dit-il.

« J'avance, dit Peggy, je m'enfonce dans mon ornière, Eleanor me l'a dit ce soir. »

Ou bien, au contraire, n'était-ce pas elle-même qui avait dit à Eleanor qu'elle la croyait refoulée. L'un ou l'autre ?

« Eleanor est une vieille fille fort joyeuse, dit-il, regarde-la. »

Drapée dans son burnous rouge, Eleanor s'entretenait avec l'Hindou.

« Elle revient des Indes. C'est un cadeau du Bengale ? » Il parlait de son manteau.

« Et l'année prochaine elle va en Chine, dit Peggy.

– Mais Delia… » Delia passait devant eux. « Aimait-elle Patrick ? » (Ce que vous, dans votre génération, appeliez aimer, se dit-elle.)

Martin secoua la tête de côté et d'autre, et pinça les lèvres. Il adorait les petites plaisanteries, Peggy s'en souvenait.

« Je ne sais pas… je ne sais pas ce qu'il en est de Delia, dit-il. Il y avait, autrefois, ce qu'elle appelait la Cause. » Il fit une drôle de moue. « Tu sais… l'Irlande… Parnell. As-tu jamais entendu parler d'un homme appelé Parnell ?

– Oui. Et Edward ? » ajouta-t-elle. Edward venait d'entrer. Il avait l'air très distingué dans sa simplicité un peu étudiée et consciente.

« Edward… Edward était amoureux. Tu connais certainement cette vieille histoire, Edward et Kitty ?

– Celle qui a épousé… comment s'appelle-t-il donc ?… Lasswade ? murmura Peggy, lorsque Edward passa devant eux.

– Oui, répondit Martin très bas. Kitty s'est mariée avec l'autre, Lasswade. Mais Edward était très amoureux. Et toi », il lui lança un coup d'œil rapide ; elle le glaçait, « bien entendu, tu as ta profession », ajouta-t-il, le regard à terre.

Il est repris de ses craintes d'un cancer, il se demande si j'ai observé quelques symptômes, se dit-elle.

« Oh ! les docteurs sont de grands farceurs, proféra-t-elle à tout hasard.

– Pourquoi cela ? Les gens vivent plus longtemps qu'autrefois. On leur adoucit la fin, en tout cas. »

Elle l'admit : « Nous avons appris quelques trucs. »

Martin regardait droit devant lui avec une expression qui éveilla la pitié de Peggy.

« Tu vivras jusqu'à quatre-vingts ans, si tu le désires », dit-elle. Il leva la tête.

« Je le désire, bien entendu. Je veux aller en Amérique. Voir les constructions. Je suis sur ce versant. Je jouis de la vie. » Il en jouissait, en effet, énormément.

Martin doit avoir plus de soixante ans, se dit-elle, mais il est admirablement conservé, aussi vif et pimpant qu'un homme de quarante, avec sa belle dame couleur de canari, à Kensington.

« Je ne sais pas, moi, si j'y prends plaisir.

– Allons, Peggy, ne me raconte pas que cela t'ennuie de... tiens, voilà Rose ! »

Rose s'avança ; elle était devenue très forte.

« N'as-tu pas envie de vivre jusqu'à quatre-vingts ans ? »

Il dut le répéter deux fois. Rose était sourde.

« Mais bien sûr que si », dit-elle, lorsqu'elle eut compris. Elle se plaça devant eux. Avec sa tête rejetée en arrière, elle avait une drôle de silhouette. Peggy lui trouva une allure militaire.

Elle s'assit brusquement à côté d'eux sur le canapé et répéta : « Mais bien sûr que si !...

– Ah ! dans ce cas... », commença à dire Peggy. Puis elle s'arrêta, Rose était sourde, il fallait crier. « Les gens n'étaient pas aussi absurdes de ton temps, dit-elle très fort, sans trop savoir si Rose entendrait.

– Je veux voir ce qui se passera, dit Rose. Nous vivons à une époque extrêmement intéressante.

– Sornettes ! » Martin la taquinait ; il lui hurla dans les oreilles : « Tu as envie de vivre parce que tu jouis de la vie.

– Et je n'en ai pas la moindre honte. Tout compris, j'aime mes semblables.

– Tu aimes les combattre.

– Te figures-tu que tu vas me faire monter à l'échelle à cette heure-ci ? » lui dit-elle en lui tapant le bras.

À présent, songea Peggy, ils vont parler de leur enfance, du temps où ils grimpaient aux arbres dans le jardin du fond et tiraient sur les chats d'une voisine. Chaque personne a une ligne tracée dans son esprit, le long de laquelle courent les mêmes propos. Notre esprit doit être tout traversé de lignes qui se coupent comme celles de la main, songea-t-elle en considérant sa paume.

Martin se tourna vers Peggy.

« Rose a toujours été vive comme la poudre. »

Rose se défendit :

« On faisait tout tomber sur moi, c'est lui qui avait la salle d'étude. Où devais-je m'asseoir ? Oh ! sauve-toi, va jouer dans la nursery. » Elle agita la main.

« Et alors elle est allée dans la salle de bains et s'est coupé le poignet avec un couteau », fit Martin railleur.

Rose rectifia :

« Non, c'était à cause d'Erridge, à propos du microscope. »

Ils sont comme des chats qui courent après leur queue, songea Peggy. Ils tournent en rond. Mais ça les amuse. Ils viennent aux réceptions pour ça. Martin continuait à taquiner Rose.

« Où as-tu mis ton ruban rouge ? »

Elle avait reçu une décoration, Peggy s'en souvint, pour un travail, pendant la guerre.

« Ne sommes-nous pas dignes de te voir en grande tenue ?

– Ce garçon est jaloux, dit Rose à Peggy, il n'a jamais rien fait de sa vie.

– Je travaille, je travaille. » Martin insista. « Je suis assis au bureau toute la journée…

– À quoi t'occupes-tu ? » demanda Rose.

Puis brusquement ils se turent. Ce numéro était fini. Ils ne pouvaient que revenir en arrière et reprendre le même thème.

« Allons, il faut remplir nos devoirs », dit Martin en se levant et ils se séparèrent.

Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ? répéta Peggy. Elle se sentait agitée et inquiète, indifférente à tout. Elle s'avança jusqu'à la fenêtre et écarta les rideaux. Les étoiles piquaient de petits trous dans le ciel d'un bleu-noir. Contre le firmament, une rangée de cheminées ressortait, puis les étoiles. Incrustables, éternelles, impassibles – voilà les mots, les mots qui conviennent. Mais je ne sens rien de tout cela, alors pourquoi faire semblant ? Peggy cligna des yeux pour mieux voir, en réalité ces étoiles ont l'air de petits brins de métal glacé. Et la lune – la voici, comme un couvercle de plat bien frotté. Peggy continuait à ne rien éprouver, même après avoir réduit la lune et les étoiles à ces dimensions-là. Elle se retourna et se trouva face à face avec un jeune homme qu'elle crut reconnaître sans pouvoir se rappeler son nom. Il avait un beau front et un menton fuyant, un teint pâle, terreux.

« Comment allez-vous ? » lui demanda-t-elle.

S'appelait-il Leacock ou Laycock ? « Nous nous sommes rencontrés aux courses », dit-elle, car elle l'associait d'une façon incongrue à un champ de Cornouailles avec ses murs, ses fermiers et ses poneys sauvages qui gambadent.

« Non, c’était Paul. Mon frère Paul », dit-il d’un ton un peu aigre.

Que faisait-il donc, lui, pour se croire si supérieur à ce Paul ?

« Vous habitez Londres ? »

Il acquiesça d’un signe de tête.

« Écrivez-vous ? » demanda-t-elle au hasard. Elle se souvenait avoir vu ce nom dans un journal. Mais en ce cas pourquoi rejeter la tête en arrière pour dire oui. Elle préférait Paul, qui, du moins, semblait en bonne santé. Celui-ci avait une drôle de figure, ramassée, nerveuse, aux traits tirés, figée.

Écrivez-vous de la poésie ?

– Oui. » Pourquoi encore mettre tant de mordant dans ce mot, comme s’il s’agissait d’une cerise au bout d’un bâton ? Personne ne venait et ils durent s’asseoir côte à côte sur des chaises, contre le mur.

« Comment arrivez-vous à écrire si vous êtes dans un bureau ? » demanda-t-elle. Il devait avoir des loisirs, évidemment.

« Je suis chez mon oncle… L’avez-vous rencontré ? »

Elle le connaissait, en effet. Un homme gentil, très ordinaire et qui s’était montré fort complaisant au sujet d’un passeport. Le neveu, bien entendu, le tournait en dérision. Peggy n’écoutait que d’une oreille, et se demandait pour quelle raison il travaillait chez l’oncle. « On chasse, dans ma famille », disait le jeune homme. Peggy était distraite, elle avait déjà entendu tout cela :

Je, je, je. Il continuait, c’était comme un bec de vautour qui picore, la succion d’un aspirateur ou la sonnerie du téléphone. Je, je, je, mais en lui lançant un coup d’œil elle comprit que rien ne l’arrêterait. Avec ce visage égoïste, nerveux, aux traits tirés, il

lui était impossible de se libérer, de se détacher. Il se trouvait lié sur la roue par de solides cerceaux de fer. Il devait se montrer, s'exhiber. Mais pourquoi le lui permettre ? se disait-elle, pendant qu'il continuait à parler. En quoi m'intéresse son je, je, je, ou sa poésie ? Il faut que je m'en débarrasse. Elle avait l'impression qu'on lui avait sucé tout son sang, que tous ses centres nerveux étaient exsangues. Elle se taisait. Il remarqua son manque de sympathie. Il devait la croire stupide, et elle s'excusa :

« Je suis fatiguée, j'ai veillé toute la nuit. Je suis médecin ! »

L'animation s'éteignit sur le visage de l'auteur lorsqu'elle dit « je » à son tour. Cela lui suffira, songea-t-elle. Il va s'en aller. Il ne peut pas être « vous », il faut qu'il soit « je ». Elle sourit, car il se levait et s'en allait.

Elle revint à la fenêtre. Pauvre petit misérable, atrophié, flétri, froid et dur comme de l'acier. Et je le suis moi aussi, se dit Peggy, en regardant le ciel. Les étoiles semblaient y être piquées au hasard, sauf là-bas, à droite, au-dessus des cheminées, où le chariot fantôme se trouvait suspendu. Comment l'appelait-on ? Elle ne s'en souvenait pas. Je vais compter les étoiles, se dit-elle, revenant à ses notes, et elle avait commencé un, deux, trois, quatre... lorsqu'une voix s'écria derrière elle : « Peggy ! » Elle se retourna. C'était Delia, bien entendu, qui lui posait la main sur l'épaule, avec sa cordialité habituelle, sa légère affectation de flatterie à l'irlandaise.

« Tes oreilles n'ont-elles pas tinté ? dit-elle à Peggy ; en tout cas, elles auraient dû le faire, quand on pense à ce qu'il vient de dire. » Elle indiqua du doigt un homme grisonnant. « Quelles louanges il t'a adressées ! »

Peggy regarda de ce côté et aperçut son professeur, son maître. Elle savait qu'il la trouvait intelligente. Peut-être l'était-elle ? Tous le disaient – une grande intelligence !

« Il m'a dit... », commençait à expliquer Delia, lorsqu'elle s'interrompit : « Aide-moi donc à ouvrir cette fenêtre, demanda-t-elle.

– Permets-moi », fit Peggy. Elle secoua la fenêtre, qui resta coincée, car elle était ancienne et s'adaptait mal au châssis.

« Attends, Peggy », fit une voix derrière elle.

C'était son père. Il posa la main sur la fenêtre, la main avec la cicatrice. Il la poussa et elle s'ouvrit.

« Merci, Morris, c'est mieux comme ça, dit Delia. Je racontais à Peggy que les oreilles devaient lui tinter car le professeur vient de me dire : "C'est ma plus brillante élève !" Textuellement. Je t'assure que je me sentais fière. "Mais c'est ma nièce", ai-je dit. Il n'en savait rien. »

Cette fois, songeait Peggy, c'est du plaisir que je ressens. Voyant son père touché par cette louange, elle sentit frémir un nerf le long de sa colonne vertébrale. Chaque émotion touche un nerf différent. La raillerie méprisante racle la cuisse, la joie électrise l'épine dorsale et affecte aussi la vue. Les étoiles prenaient plus de douceur, et elles tremblotaient. Le père en abaissant la main toucha l'épaule de sa fille, mais ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot.

« Veux-tu qu'on ouvre aussi le bas de la croisée ?

– Non, ça va très bien comme ça, répondit Delia. Voilà que les gens commencent à arriver. Il faudra qu'on aille dans les salles du bas. Mais qui est-ce que j'aperçois au-dehors ? » Elle indiquait un groupe de personnes en toilette de soirée, adossées au grillage du square, en face.

« Je crois que je reconnais North, dit Morris. N'est-ce pas lui ?

– Parfaitement ! dit Peggy qui regardait à son tour.

– Mais que font-ils ? Pourquoi n'entrent-ils pas ? » demanda Delia en frappant à la fenêtre.

« Il faut que vous alliez là-bas, voir tout cela par vous-mêmes », disait North. Ses compagnons lui avaient demandé de leur dépeindre l'Afrique, et il s'était contenté d'expliquer qu'on y trouvait des montagnes et des vallées. Le pays est silencieux, et les oiseaux chantent. Il s'était arrêté, retenu par la difficulté de décrire un pays à des gens qui ne l'ont pas vu. En face, les rideaux s'écartèrent, laissant passer trois têtes. Adossés au grillage du square, North et ses compagnons les regardèrent. Les arbres qui laissaient pendre sur eux de sombres averses de feuilles faisaient partie du ciel, et de temps à autre semblaient remuer et s'agiter lorsqu'une brise les traversait. Une étoile brilla parmi les feuilles, silencieuse elle aussi. Les murmures de la circulation ne formaient plus qu'un lointain bourdonnement. Un chat se faufila devant eux. Le vert lumineux de ses prunelles parut une seconde puis s'éteignit. Le chat traversa l'espace éclairé et disparut.

On frappa de nouveau à la fenêtre et quelqu'un cria : « Entrez donc. »

« Allons-y ! » dit René ; et il lança son cigare dans les buissons, derrière lui.

Ils montèrent l'escalier, dépassant les portes des bureaux et les longues portes-fenêtres qui ouvraient sur les jardins, derrière les maisons. Des arbres couverts de verdure étendaient leurs branches étagées. Les feuilles d'un vert très vif, sous

l'éclairage artificiel, se fonçaient à l'ombre ; elles s'agitaient de haut en bas, à la brise légère. Les invités arrivèrent à la partie privée de la maison, habitée par la famille, où l'on avait déroulé le tapis rouge ; et derrière une porte retentissait un vacarme de voix, comme si un troupeau de moutons s'y trouvait enfermé. Puis un air de musique s'éleva, une danse.

Maggie s'arrêta un instant devant la porte. « Nous y voilà », dit-elle. Puis elle donna leurs noms à la femme de chambre.

« Et vous, Monsieur ? demanda celle-ci à North demeuré en arrière.

– Capitaine Pargiter, fit-il, la main à sa cravate.

– Et le capitaine Pargiter », annonça la bonne.

Aussitôt, Delia se précipita sur eux. « Et le capitaine Pargiter ! s'écria-t-elle en traversant la pièce. Comme c'est gentil à toi de venir ! » Elle serrait leurs mains au hasard, ici une main droite dans sa main gauche, là dans sa main droite.

« Je pensais bien que c'était vous, dans le square, dit-elle. J'ai cru reconnaître René, mais j'étais moins sûre pour North. Capitaine Pargiter », elle lui étreignit la main, « tu es un véritable étranger, mais le bienvenu. Et qui connais-tu ? Qui ne connais-tu pas ? »

Elle lançait des coups d'œil circulaires et tiraillait son châle d'une main plutôt nerveuse.

« Voyons, tu trouveras ici tous tes oncles et tantes ; tes cousins aussi ; et, Maggie, tu as tes fils et tes filles, j'ai aperçu ton délicieux couple, à l'instant, par là... Mais dans notre famille, toutes les générations se mêlent, cousines et tantes, oncles et frères – peut-être est-ce une bonne chose ! »

Elle s'arrêta brusquement comme si elle avait épuisé le sujet. Elle tirailla son châle.

« Vous allez danser », dit-elle, montrant du doigt le jeune homme qui mettait un disque sur le gramophone. « C'est parfait pour la danse, ajouta-t-elle en faisant allusion au gramophone ; mais pas pour faire de la musique. » Elle reprit un instant sa simplicité : « Je ne supporte pas la musique des disques, mais un air de danse, c'est autre chose. Et les jeunes doivent danser, n'êtes-vous pas de cet avis ? C'est dans l'ordre. Quant à vous, faites ce qui vous plaira, dansez ou ne dansez pas. » Elle agita la main.

Son mari répéta en écho :

« Oui, faites ce qui vous plaira. » Il se tenait à côté d'elle, ses mains pendaient devant lui, comme celles d'un de ces ours sur lequel on pose ses vêtements à l'hôtel.

« Ce qui vous plaira, dit-il encore, en secouant ses pattes.

– Aide-moi à reculer les tables, North, fit Delia. S'ils dansent, ils voudront qu'on écarte tout et qu'on roule les tapis. » Elle repoussa une table qui gênait. Puis elle courut à travers la pièce, mettre une chaise contre le mur.

Un des vases s'était renversé, l'eau ruisselait sur le tapis.

« Ça ne fait rien, ne vous en inquiétez pas. Ça n'a aucune importance ! » s'écria Delia, adoptant les façons hurluberlues d'une hôtesse irlandaise. Mais North se baissa pour éponger l'eau.

« Et que vas-tu faire de ce mouchoir ? dit Eleanor, survenant, drapée dans une cape rouge flottante.

– Je vais le mettre à sécher sur une chaise », répondit North, et il s'éloigna.

Eleanor se recula contre le mur, puisqu'on devait danser. Elle s'assit et demanda : « Et toi, Sally, danseras-tu ?

– Moi ? fit Sara en bâillant, j'ai envie de dormir. »

Elle se laissa tomber sur un coussin à côté d'Eleanor.

« On ne vient pas au bal pour dormir ! » Eleanor riait, penchée sur elle. L'image évoquée au bout du téléphone apparut de nouveau à Eleanor. Mais la figure de Sara restait invisible, on ne voyait que le haut de sa tête.

North passa devant elles, son mouchoir à la main. « Il a dîné chez toi, n'est-ce pas ? demanda Eleanor. Et de quoi avez-vous parlé ? »

Elle se figurait Sara, assise sur un bord de fauteuil, une traînée noire sur le nez.

« De quoi nous avons parlé ? De toi, Eleanor. »

Les gens passaient devant elles, sans arrêt, leur effleurant les genoux. On commençait à danser. Cela étourdit un peu, se dit Eleanor, s'enfonçant dans son fauteuil.

« Moi ? fit-elle. Qu'avez-vous dit de moi ?

– Parlé de ta vie, répondit Sara.

– Ma vie ? » répéta Eleanor.

Les couples commençaient à serpenter et à tournoyer lentement devant elle. Ce devait être un fox-trot.

Ma vie, songeait-elle. C'est étrange. Pour la seconde fois ce même soir quelqu'un lui parlait de sa vie. Et je n'en ai pas, se dit-elle. La vie ne doit-elle pas être une chose qu'on peut manier et présenter ? Une vie de soixante-dix ans. Mais je ne possède que le moment présent. Elle était là bien vivante, qui écoutait le fox-trot. Elle se retourna. Elle aperçut Morris, Rose et Edward, la tête rejetée en arrière, qui parlait à un inconnu. Je suis la

seule personne ici qui sache combien il a pleuré, assis sur le bord de mon lit ce soir-là – le soir où on avait annoncé les fiançailles de Kitty. Oui, les souvenirs remontaient du passé. Une longue tranche de vie s'étendait derrière elle. Edward et ses larmes ; Mrs. Levy qui parlait ; la neige qui tombait ; une fleur de tournesol craquelée ; l'omnibus jaune déambulant le long de Bayswater Road. Et je me disais : Je suis la plus jeune dans cet omnibus ; et à présent, je suis la plus vieille... Des millions de choses lui revenaient en mémoire. Des atomes dansaient séparément, puis s'aggloméraient. Mais comment peuvent-ils composer ce que les gens appellent une vie ? Sa main se referma, serra les pièces de monnaie qu'elle tenait. Peut-être y a-t-il « moi » au milieu de tout cela, se dit-elle, un nœud, un centre, et de nouveau elle se vit assise à sa table, dessinant sur son buvard, y perçant des trous dont partaient des rayons ; ils en partaient, ils s'en éloignaient ; une chose suivait l'autre, une scène oblitérait l'ancienne. Et puis ils me disent : « Nous avons parlé de toi ! »

« Ma vie... », prononça-t-elle à haute voix, mais un peu pour elle-même.

Sara leva la tête. « Oui ? »

Eleanor s'arrêta, elle avait oublié Sara. Mais quelqu'un écoutait. Il lui fallait remettre de l'ordre dans ses idées, trouver des mots. Mais non, songea-t-elle, c'est impossible, je ne peux en parler à personne.

« N'est-ce pas Nicolas ? demanda-t-elle, les yeux posés sur un homme, assez grand, debout dans l'embrasure de la porte.

– Où cela ? » dit Sara. Mais elle regarda dans la mauvaise direction, et l'homme disparut. Peut-être s'était-elle trompée. Ma vie a été celle des autres, songea Eleanor – celle de mon père, de Morris, de mes amis, de Nicolas... Des fragments d'une conversation avec Nicolas lui revinrent à l'esprit. Je venais de déjeuner avec lui, ou bien était-ce de dîner. C'était dans un res-

taurant. Il y avait un perroquet avec une plume rose dans une cage, sur le comptoir. Ils étaient restés à causer – c'était après la guerre – de l'avenir, d'éducation. Et il ne m'a pas laissée payer le vin, se rappela-t-elle tout à coup, et c'est moi qui l'avais commandé…

Quelqu'un s'arrêta devant elle ; elle leva les yeux : « Au moment où je pensais à vous ! » s'écria-t-elle.

C'était Nicolas.

« Bonsoir, madame ! » fit-il en s'inclinant avec ses manières d'étranger.

Elle répéta :

« Au moment où je pensais à vous ! »

C'était comme une partie d'elle-même, une partie venue du fond d'elle-même, qui remontait à la surface. « Venez vous asseoir à côté de moi. » Elle lui avança une chaise.

North demanda à la jeune fille avec laquelle il dansait : « Connaissez-vous cet individu, à côté de ma tante ? » La jeune fille promena un regard vague, autour d'elle.

« Je ne connais pas votre tante, je ne connais personne ici. »

La danse était finie et tous les deux se dirigèrent vers la porte.

« Je ne sais même pas qui est la maîtresse de la maison, j'aimerais bien que vous me la montriez.

– Là-bas, voyez-vous », dit-il. Il indiquait Delia, dans sa robe noire pailletée d'or.

« Oh ! là-bas, fit-elle en la dévisageant, c'est elle qui reçoit ? » North n'avait pas saisi le nom de la jeune fille et celle-ci ne connaissait aucun d'eux. Il s'en réjouit. Il se sentait stimulé, différent de lui-même. Il la conduisit vers la porte. Il voulait éviter la famille et en particulier sa sœur Peggy, mais elle se trouvait seule, debout près de cette porte. Il regarda d'un autre côté et sortit pilotant sa danseuse. Il devait y avoir un jardin ou un toit quelque part, où on pourrait s'asseoir, être seuls. Elle était extraordinairement jolie et jeune.

« Venez, dit-il, descendons. »

« Et que pensiez-vous de moi ? » demanda Nicolas en s'asseyant à côté d'Eleanor.

Elle sourit. Elle le retrouvait avec ses vêtements de soirée un peu dépareillés, son cachet aux armes de sa mère la princesse, et cette figure basanée, ridée, qui lui faisait toujours songer à quelque animal à fourrure, à la peau lâche, féroce envers autrui, et bon pour elle. Mais qu'avait-elle donc pensé à son sujet ? Elle avait pensé à lui en bloc. Elle ne pouvait en détacher des fragments. Le restaurant était enfumé, elle s'en souvenait : « Je songeais à notre dîner autrefois, à Soho, dit-elle. Vous rappelez-vous ?

– Je me rappelle toutes mes soirées avec vous, Eleanor », dit-il. Mais son regard était assez vague, son attention distraite. Il examinait une dame qui venait d'entrer ; une dame très bien habillée, qui se tenait devant la bibliothèque, et semblait prête à toute éventualité. Si je ne peux pas décrire ma vie à moi, se dit Eleanor, comment puis-je le décrire, lui ? Car elle ignorait ce qu'il était ; elle savait seulement qu'elle éprouvait du plaisir à le voir arriver ; qu'il la soulageait de l'obligation de réfléchir et donnait une petite secousse à son intelligence. Il contemplait la dame, qui paraissait toute vibrante, soutenue par ces regards posés sur elle. Et brusquement, Eleanor eut une impression de

déjà vécu. C'est ainsi qu'une jeune fille était venue ce soir-là au restaurant et s'était tenue, trépidante, à la porte. Eleanor savait exactement ce que Nicolas allait dire. Il avait prononcé les mêmes paroles, au restaurant. Il allait dire : « Elle ressemble à la boule au sommet du jet d'eau, chez le marchand de poisson. » Et au moment où elle songeait à ces mots, il les répéta. Est-ce que tout se reproduit ainsi avec des variantes ? se dit-elle. En ce cas existerait-il un motif, un thème, qui reprendrait comme dans une symphonie, un thème, à demi rappelé, à demi pressenti ?... un motif gigantesque, momentanément perceptible ? Cette idée lui procura un plaisir extrême ; cette notion d'un motif. Mais qui le dessine ? qui l'invente ? Son esprit s'égara. Elle ne put achever sa pensée.

« Nicolas... », fit-elle. Elle désirait le voir s'emparer de cette pensée, pour l'emporter à ciel ouvert, la contempler, la rendre belle et entière.

« Dites-moi, Nicolas... »

Mais elle n'avait pas la moindre notion de la manière dont elle terminerait sa phrase ni de la question qu'elle voulait poser. Il parlait à Sara. Eleanor écouta. Il se moquait gentiment. Il montrait du doigt les pieds de Sara, en disant :

« ... venir au bal avec un bas blanc et l'autre bleu. »

Et Sara fredonna au rythme de la musique : « La reine d'Angleterre m'a conviée au thé, choisirai-je les roses ou les dorés, car tous sont troués, mes bas », dit-elle. Voilà leur manière de faire l'amour, songeait Eleanor, écoutant à demi leurs rires et leurs petites agaceries. Une autre parcelle du motif, se dit-elle, se servant encore de son idée à demi formulée pour estampiller la scène présente. Et si cette manière d'exprimer l'amour diffère de l'ancienne, elle a cependant son charme ; c'est de l'amour autre que celui de jadis peut-être, mais en est-il plus mauvais ? En tout cas, ils ont conscience l'un de l'autre ; ils vivent l'un par

l’autre ; qu’est donc l’amour en dehors de cela ? se demanda-t-elle, en les écoutant rire.

« … ne pouvez-vous jamais agir pour vous-même, choisir vos bas ? disait-il.

– Jamais ! Jamais ! » Sara riait.

« Parce que vous n’avez pas de vie à vous. Elle vit toute seule dans ses rêves, fit-il en se tournant vers Eleanor.

– Le professeur prêche son petit sermon », et Sara, moqueuse, posa la main sur le genou de Nicolas.

« Sara qui chante sa petite chanson », et Nicolas lui serra la main en riant.

Ils sont très heureux, songeait Eleanor ; ils se taquinent l’un l’autre.

« Dites-moi, Nicolas… », fit-elle de nouveau. Mais une autre danse commençait. Les couples affluèrent dans la pièce. Lentement, intensément, avec des visages graves, comme s’ils prenaient part à quelque rite mystique qui les immunisait contre d’autres sensations, les danseurs passaient devant eux en tournant en rond, leur effleuraient les genoux, leur marchaient presque sur les pieds. Puis, quelqu’un s’arrêta devant eux.

Eleanor leva la tête.

« Tiens, voici North, dit-elle.

– North ! s’écria Nicolas. North ! Nous nous sommes rencontrés ce soir », il tendit la main à North, « chez Eleanor.

– En effet », répondit North avec chaleur. Nicolas lui broya les doigts ; il ne les retrouva entiers qu’une fois sa main lâchée. Le geste, plein d’effusion, lui plut. Il se sentait lui-même en veine d’exubérance. Ses yeux brillaient. Il avait entièrement perdu son air perplexe. Son aventure tournait bien. La jeune

fille avait inscrit son nom sur la carte qu'il avait tirée de sa poche. « Venez me voir demain, à six heures », avait-elle dit.

« Bonsoir de nouveau, Eleanor, fit-il en s'inclinant sur sa main. Vous avez l'air très jeune et extraordinairement belle. Vous me plaisez dans ce vêtement, ajouta-t-il en regardant le manteau hindou de sa tante.

– Je te retourne le compliment », North, répondit-elle. Elle leva les yeux sur lui – il ne lui avait jamais paru si bel homme, si vigoureux. « Ne vas-tu pas danser ? lui demanda-t-elle, car la musique battait son plein.

– Pas à moins que Sally ne me fasse cet honneur », répondit-il, avec un salut d'une courtoisie excessive. Que lui est-il arrivé ? songeait Eleanor. Il paraît tellement beau et heureux. Sally se leva. Elle donna la main à Nicolas.

« Je danse avec vous », dit-elle.

Ils attendirent un instant, puis s'éloignèrent en tournoyant.

« Quel drôle de couple ! » s'écria North. Sa figure se plissa dans un ricanement, tandis qu'il les observait : « Ils ne savent pas danser ! » ajouta-t-il. Il s'assit à côté d'Eleanor sur le siège que Nicolas venait de quitter.

« Pourquoi ne se marient-ils pas ?

– Pourquoi le feraient-ils ?

– Oh ! chacun doit se marier, fit North. Cet homme me plaît, bien qu'il soit un peu du genre – dirions-nous... aventurier ? hasarda-t-il en regardant les danseurs tournoyer assez maladroitement.

– Un aventurier ? » répéta Eleanor. Et elle regarda le cachet d'or qui se balançait de haut en bas tandis que Nicolas dan-

sait : C'est son gousset qui donne cette impression, se dit-elle, et elle ajouta tout haut :

« Ce n'est pas un aventurier. Il est... »

Mais North n'écoutait pas. Il avait les yeux fixés sur un couple qui se tenait à l'autre extrémité du salon, près de la cheminée. Tous les deux jeunes, tous les deux silencieux ; ils semblaient immobilisés par quelque puissante émotion. En les regardant, North fut envahi par une émotion personnelle, qui concernait sa vie et il traça un autre cadre pour ce groupe ou pour lui-même – la cheminée, la bibliothèque firent place à des cataractes grondantes, à des nuages qui se poursuivaient, et eux se tenaient sur une falaise au-dessus d'un torrent...

Eleanor l'interrompit : « Le mariage n'est pas fait pour tout le monde », dit-elle.

Il eut un léger sursaut : « Oh non ! bien sûr. » Il la regarda. Elle ne s'était jamais mariée. Il se demanda pourquoi. Sans doute s'était-elle sacrifiée à la famille, à ce vieux grand-père sans doigts. Puis le souvenir lui revint d'une terrasse, d'un cigare, et de William Whatney. L'avait-elle aimé ? Était-ce là le drame de sa vie ? Il considéra sa tante avec tendresse. Il se sentait pris d'affection pour le monde entier à ce moment-là.

« Quelle chance de vous trouver seule, Eleanor », lui dit-il en lui posant la main sur le genou.

Elle en fut touchée. L'impression de cette main sur son genou lui était agréable.

« Cher North ! » s'écria-t-elle. À travers l'étoffe de sa robe elle le sentait trépidant ; il était comme un chien qui tire sur sa laisse, toutes ses forces nerveuses en éveil. Elle en prit conscience, dès qu'il lui eut posé la main sur le genou.

« Mais ne te trompe pas sur la femme que tu épouseras, fit-elle.

– Moi ? Qui vous fait dire cela ? » L'avait-elle vu entraîner cette jeune fille au bas de l'escalier.

« Dis-moi... » Elle voulait profiter de ce qu'ils étaient seuls pour lui demander d'une manière calme et raisonnable quels étaient ses projets, mais pendant qu'elle lui parlait elle vit son visage changer, prendre une expression d'horreur exagérée, tandis qu'il marmottait entre ses dents :

« Milly. Le diable l'emporte ! »

Eleanor se retourna vivement. Sa sœur Milly volumineuse sous ses draperies, conformes à son sexe et à son rang, s'avançait vers eux. Elle avait beaucoup engraissé. Des voiles perlés, destinés à masquer sa corpulence, retombaient sur ses bras ; ils étaient si gros que North en les voyant songea à des asperges, de pâles asperges terminées en pointe.

« Oh ! Eleanor ! s'écria Milly, car elle conservait quelques reliques de son ancienne ferveur de sœur plus jeune.

– Oh ! Milly ! répondit Eleanor, avec un peu moins de cordialité.

– Que c'est bon de te voir, Eleanor, dit Milly avec un petit gloussement de vieille, bien qu'une certaine déférence subsistât dans sa manière d'être. Et toi aussi, North. »

Elle lui tendit sa petite main grasse. Il aperçut les bagues enfoncées dans les doigts, comme si la chair avait poussé pardessus. La chair qui pousse sur des diamants le dégoûtait.

« C'est si heureux que tu sois de retour », dit-elle en s'installant lentement dans son fauteuil.

North eut l'impression que tout se revêtait d'ennui. Sa tante les enveloppait d'un réseau, elle les obligeait à se sentir

d’une même famille ; il devait réfléchir aux liens qui les unissaient ; la sensation n’avait rien de réel.

« Oui, nous sommes chez Connie », disait Milly. Ils étaient venus pour un match de cricket.

North baissa la tête et regarda ses souliers.

« Et je n’ai rien su de tes voyages, Nell », continua Milly.

North écoutait les petites questions de sa tante qui se déversaient dans un moite clapotement. Elles tombent, et tombent, et couvrent tout, songeait-il. Mais il avait une telle surabondance de contentement qu’il parvenait à faire joyeusement tinter jusqu’aux paroles qu’elle prononçait. Est-ce que la tarentule mordille ? Est-ce que les étoiles scintillent ?... Et moi, où passerai-je la soirée demain ? se disait-il, car, d’une carte placée dans la poche de son gilet, des rayons émanaient spontanément, sans aucun égard pour les scènes accessoires qui oblitéraient le moment présent. Milly continuait son bavardage. Ils étaient descendus chez Connie, qui attendait Jimmy, de retour de l’Ouganda... North perdit le fil, car il entrevoyait un jardin, un salon ; et le premier mot qu’il enregistra ensuite fut « adénoïdes ». C’est un joli mot, songea-t-il, le séparant de son contexte ; à la taille de guêpe, bien marquée, et à l’abdomen dur, brillant, métallique, un mot qui pourrait servir pour décrire un insecte... mais à cet instant une silhouette volumineuse apparut, constituée surtout d’un gilet blanc bordé de noir. C’était Hugh Gibbs, qui les dominait de sa masse, et North se leva d’un bond pour lui offrir sa chaise.

« Mon cher petit, tu ne te figures tout de même pas que je vais m’asseoir là-dessus, dit Hugh, tournant en dérision la chaise légère que North lui offrait. Il va falloir que tu me trouves », il regarda autour de lui, mains plaquées de part et d’autre de son gilet blanc, « quelque chose de plus substantiel. »

North lui avança un siège capitonné. Il s'y laissa choir avec précaution.

« Tchou-tchou-tchou », fit-il en s'asseyant.

Et North s'aperçut que Milly faisait : « Tut-tut-tut. »

Voilà à quoi aboutissent trente ans de vie commune, entre mari et femme – tut-tut-tut et tchou-tchou-tchou. On aurait cru entendre des bestiaux ruminer plus ou moins distinctement dans leur étable – tut-tut-tut et tchou-tchou-tchou – en piétinant la paille douce et fumante de leur litière, de la même manière qu'ils se vautraient jadis dans les marais primitifs ; nombreux, prolifiques, à peine conscients, se disait North, tandis qu'il écoutait d'une oreille distraite le jovial clapotement, qui soudain s'adressa à sa personne.

« Combien pèses-tu, North ? lui demandait son oncle, le mesurant du regard de haut en bas, comme s'il s'agissait d'un cheval.

– Il faudra que tu nous fixes une date, ajouta sa tante, quand les garçons seront là. »

Ils l'invitaient à venir chez eux en septembre, aux Tourelles, pour la chasse au renardeau. Les hommes chassaient et les femmes – il regarda sa tante comme si elle pouvait, à l'heure même, se diviser et répandre ses petits sur ce fauteuil-là –, oui, les femmes se divisent en bébés innombrables. Et ces bébés en ont d'autres, qui ont des... adénoïdes. Le mot reprit, dénué cette fois de signification. North s'enfonçait, il succombait sous ce poids ; jusqu'au nom inscrit dans sa poche qui s'effaçait. Est-ce qu'on ne peut rien faire contre cela ? se demanda-t-il. Rien en dehors d'une révolution. L'idée de la dynamite, qui fait éclater des mottes de lourde terre qu'elle projette en forme d'arbre, lui revint à l'esprit, un souvenir de guerre. Mais tout ça c'est des balivernes, se dit-il, la guerre : balivernes, balivernes. Il se rappelait le mot de Sara, « balivernes ». Alors que reste-t-il ? Son re-

gard tomba sur Peggy, qui parlait à un inconnu. Vous autres docteurs, hommes de science, pourquoi ne versez-vous pas un petit cristal dans un verre, quelque chose d'étoilé, d'aiguisé, pour le leur faire avaler ? Du bon sens, de la raison, étoilés, aiguisés. Mais consentiraient-ils à le boire ? North examina Hugh. Il gonflait et dégonflait les joues à sa façon en disant tut-tut-tut et tchou-tchou-tchou. Le boiriez-vous ? demanda-t-il en lui-même à Hugh.

Hugh se tourna de nouveau vers lui.

« Et j'espère que tu vas rester en Angleterre à présent, North, dit-il, bien que la vie doive être belle là-bas. »

Et c'est ainsi qu'ils en revinrent à l'Afrique et à la difficulté d'une situation. North sentait se dissiper son effervescence. La carte ne faisait plus rayonner d'images. Les feuilles humides tombaient. Elles tombent et tombent, et couvrent tout, se dit-il tout bas en regardant sa tante, si incolore, à part une tache brune sur le front ; aux cheveux incolores, eux aussi, à part une mèche qui semblait passée au jaune d'œuf. Milly devait être ainsi tout entière, décolorée comme une poire blette. Et Hugh lui-même – dont la grande main reposait sur le genou de North –, Hugh était ficelé dans du bifteck cru. North rencontra le regard d'Eleanor. Il paraissait tendu. Elle disait :

« Oui, ils l'ont bien abîmé. »

Mais sa voix avait perdu sa sonorité.

« Des villas toutes neuves, partout », disait-elle encore – elle avait sans doute été dans le Dorsetshire –, « des petites villas rouges le long de la route. »

North fit un effort pour lui venir en aide : « J'ai été frappé, en effet, dit-il, à quel point vous avez abîmé l'Angleterre en mon absence.

– Mais tu ne trouveras guère de changement dans notre région, North, fit Hugh, qui parlait avec orgueil.

– Non, mais nous avons de la chance, ajouta Milly. Nous possédons plusieurs grands domaines. Nous avons beaucoup de chance, répéta-t-elle. Sauf en ce qui concerne Mr. Phipps », et elle eut un petit rire mordant.

North s'éveilla. Là, elle est sincère, songea-t-il. Ce ton acerbe la rend vraie. Et non seulement sa tante lui sembla plus vraie, mais le village, la grande maison, la petite maison, l'église et le cercle de vieux arbres lui apparurent tout à fait réels. Il irait là-bas.

Hugh expliqua : « Il s'agit de notre pasteur. Un bon type dans son genre, mais d'une nuance un peu exagérée... des cierges... ce genre de choses.

– Et sa femme... », commença Milly.

Eleanor poussa un soupir. North la regarda. Elle s'endormait. Une expression vitreuse, fixe, passait sur son visage, qui prit un instant une terrible ressemblance avec celui de Milly. Le sommeil accusait leur air de famille. Puis Eleanor ouvrit les yeux et se força à les garder ouverts. Mais elle ne voyait rien, c'était évident.

« Il faut que tu viennes nous dire ce que tu en penses, fit Hugh. La première semaine de septembre t'irait-elle ? »

Il se balançait d'un côté sur l'autre, comme si sa bienveillance roulait au-dedans de lui. Il avait l'air d'un vieil éléphant sur le point de se mettre à genoux. Et s'il s'agenouille, comment se relèvera-t-il ? se demanda North. Et si Eleanor tombe dans un profond sommeil et se met à ronfler, que deviendrai-je, assis là, entre les genoux de l'éléphant ?

Il regarda autour de lui, à la recherche d'une excuse pour s'en aller.

Maggie s'avançait sans savoir où elle allait. Ils l'aperçurent, et North fut saisi d'un vif désir de s'écrier : « Prends garde, prends garde », car elle se trouvait dans la zone dangereuse. Ces longs tentacules blancs que des corps amorphes laissent flotter pour attraper leur proie l'aspireraient. Oui, ils l'avaient vue ; elle était perdue.

Milly leva la tête et s'écria : « Voici Maggie.

– Nous ne nous étions pas rencontrés depuis une éternité », ajouta Hugh, en essayant de se lever.

Maggie dut s'arrêter, mettre sa main dans cette patte informe. North fit appel à la dernière parcelle d'énergie qui lui restait, grâce à l'adresse au fond de sa poche, et il se leva. Il entraînerait Maggie, il la sauverait de la contamination de cette vie de famille.

Mais elle semblait ne pas le voir. Elle restait là et répondait à l'accueil des autres avec un sang-froid parfait, comme si elle était munie d'un gilet de sauvetage. Mon Dieu, se disait North, elle est aussi terrible qu'eux. Elle est vitrifiée, elle manque de sincérité. On parlait de *ses* enfants à présent.

« Oui, voilà le bébé, disait-elle en montrant un garçon qui dansait avec une jeune fille.

– Et votre fille, Maggie ? » demanda Milly en se retournant.

North s'impatientait. C'est une conspiration, se disait-il, c'est un rouleau compresseur qui nivelle, oblitère ; qui sur son passage crée l'uniformité, écrase. Il écouta. Jimmy était en Ouganda ; Lily dans le Leicestershire ; *mon* fils... *ma* fille..., disaient-ils, mais ils ne s'intéressent pas aux enfants des autres. Seulement aux leurs, qui sont leur propriété, leur chair et leur sang, qu'ils protégeraient en sortant ces griffes qu'ils ont conservées des marais primitifs, songea-t-il, les yeux fixés sur les petites pattes grasses de Milly. Maggie elle-même. Car elle aussi

parlait de mon fils, de ma fille. Comment serions-nous des êtres civilisés ? se demanda-t-il.

Eleanor ronflait. Elle dodelinait de la tête, sans honte, irrémédiablement. Il y a de l'obscénité dans l'inconscience, songeait North. La bouche de sa tante était ouverte, sa tête penchait d'un côté.

Mais c'était au tour de North, à présent. Le silence béait. Il faut y mettre du sien, se dit-il, quelqu'un doit parler, sans cela la société humaine prendrait fin. Hugh prendrait fin ; Milly prendrait fin ; et il allait s'appliquer à trouver quelque chose à dire, quelque nourriture pour cette panse originelle, immensément vide, lorsque Delia lui fit signe, animée par ce besoin fantasque de toujours intervenir, propre aux maîtresses de maison, ou peut-être divinement inspirée par l'humaine charité.

« Les Ludby ! s'écria-t-elle. Les Ludby !

– Où cela ? Ces chers Ludby ! » fit Milly. Ils se mirent debout avec effort et s'éloignèrent, car les Ludby, à ce qu'il parut, quittaient rarement le Northumberland.

« Eh bien, Maggie ? » dit North en se tournant vers elle. Mais à ce moment-là Eleanor fit entendre un petit cliquètement qui montait de sa gorge. Sa tête retomba en avant. Un sommeil plus profond lui donnait de la dignité. Elle semblait paisible, loin d'eux tous. Transportée dans ce calme qui parfois donne au dormeur l'apparence de la mort. North et Maggie gardèrent le silence, seuls un instant dans leur domaine privé.

« Pourquoi – pourquoi – pourquoi ? » dit-il enfin ; et il fit un geste, comme s'il arrachait du tapis des touffes de gazon.

« Pourquoi ? demanda Maggie, mais quoi donc ?

– Les Gibbs », murmura-t-il. Il fit un signe de tête vers eux, qui devisaient debout devant la cheminée. Bouffis, obèses, in-

formes, ils lui apparaissaient comme une caricature, un spectacle burlesque ; il ne voyait que la prolifération superflue qui avait recouvert la forme sous-jacente, le feu intérieur.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-elle. Elle regarda à son tour, mais ne fit aucune réflexion. Des couples dansaient lentement devant eux. Une jeune fille s'arrêta ; son attitude involontaire, lorsqu'elle leva la main, avait le sérieux de l'extrême jeunesse qui anticipe la vie dans ce qu'elle a de meilleur, et North en fut touché.

« Pourquoi... ? » D'un coup de pouce saccadé il indiqua les jeunes gens. « Pourquoi, lorsqu'ils sont tellement exquis... »

Maggie regarda, elle aussi, la jeune fille occupée à remettre une fleur à son corsage. Elle sourit sans rien dire. Puis presque machinalement, elle répéta la question, n'ajoutant aucun sens à cet écho : « Pourquoi ? » North eut un instant de désarroi. Maggie refusait de l'aider. Et il avait besoin de son aide. Elle ne pourrait pas lui enlever ce poids des épaules ni lui donner ce à quoi il aspirait – l'assurance, la certitude. Mais elle était aussi déformée que les autres. Il observa ses mains – de fortes et belles mains –, cependant, se dit-il en voyant les doigts se recourber légèrement, s'il s'agissait de « mes » enfants, de « mes » possessions, ce serait une déchirure le long d'un ventre, ou bien les dents enfoncées dans la douce fourrure d'une gorge. Nous sommes incapables de nous aider mutuellement, nous sommes tous déformés. Peut-être Maggie avait-elle raison, bien qu'il fût pénible de la descendre du pinacle où il l'avait placée. Et nous qui élevons certains humains au rang d'idoles, qui dotons cet homme ou cette femme d'une puissance directrice, nous ne faisons qu'ajouter à cette déformation, et nous nous abaissons nous-mêmes.

« J'irai les voir, dit-il tout haut.

– Aux Tourelles ? demanda-t-elle.

– Oui, pour la chasse au renardeau, en septembre. »

Elle n’écoutait pas. Elle gardait ses yeux fixés sur lui. Elle l’associait à autre chose. Cela le troublait. Elle le considérait comme s’il n’était pas lui-même, mais une autre personne. Il éprouva de nouveau la gêne qu’il avait eue lorsque Sally l’avait décrit au téléphone.

« Je sais, dit-il, raidissant les muscles de son visage. Je ressemble au portrait d’un Français qui tient son chapeau à la main.

– Qui tient son chapeau ? demanda-t-elle.

– Et qui engraisse », ajouta-t-il.

« ... Tient un chapeau... Qui est-ce qui tient un chapeau ? » demanda Eleanor ouvrant les yeux.

Elle regarda autour d’elle, ahurie. La dernière chose qu’elle se rappelait – il n’y avait qu’une seconde de cela lui semblait-il – c’était Milly parlant de cierges dans une église. Qu’est-ce qui venait de se passer ? Milly et Hugh auparavant se trouvaient là ; ils n’y étaient plus. Il y avait un vide, rempli par la lueur vacillante des cierges et par une sensation qu’elle ne pouvait pas définir.

Elle se réveilla complètement.

« Quelles bêtises racontez-vous ? dit-elle. North ne tient pas de chapeau, et il n’a pas engraissé, absolument pas », répéta-t-elle, en lui tapotant le genou d’un geste affectueux.

Elle se sentait extraordinairement heureuse. La plupart du temps, le sommeil vous laisse un rêve dans l’esprit – une scène, une forme, demeurent au réveil. Mais de ce sommeil-là, de cet instant de transe, pendant lequel la flamme des cierges vacillait

et s'étirait, rien ne subsistait ; une impression, non pas un songe.

« Il ne tient pas de chapeau », répéta-t-elle.

Tous deux se mirent à rire.

« Tu viens de rêver, Eleanor, fit Maggie.

– Vraiment ? » dit-elle. Un gouffre profond avait coupé la conversation. Eleanor ne se rappelait pas ce qui s'était dit. Maggie se trouvait bien là, mais Milly et Hugh avaient disparu.

« Rien qu'un petit somme d'une seconde..., dit-elle. Mais que comptes-tu faire, North, quels sont tes plans ? ajouta-t-elle très vite. Il ne faut pas le laisser repartir, Maggie, pas dans cette horrible ferme ! »

Elle voulait paraître extrêmement réaliste, en partie pour prouver qu'elle n'avait pas dormi et aussi pour protéger cette extraordinaire impression de bonheur qui persistait et qui, pensait-elle, pourrait survivre si elle la tenait cachée. Elle s'informa : « As-tu suffisamment mis de côté ?

– Si j'ai suffisamment mis de côté ? » répéta-t-il en se demandant pourquoi les gens qui viennent de dormir veulent toujours faire croire qu'ils sont très réveillés. « Quatre ou cinq mille livres », dit-il au hasard.

Elle insista. « Cela suffit. Cinq pour cent ; six pour cent... » Cherchant à faire le calcul, elle appela Maggie à son secours. « Quatre ou cinq mille livres qu'est-ce que cela donnerait ? Assez pour vivre, n'est-ce pas ?

– Quatre à cinq mille, répéta Maggie.

– À cinq ou six pour cent... », ajouta Eleanor.

Elle n'arrivait jamais à compter mentalement, même à ses meilleurs moments ; mais pour une raison quelconque, il lui

semblait très important d'en rester aux faits. Elle ouvrit son sac, trouva une lettre et produisit un vestige de crayon.

« Voilà : calcule là-dessus », dit-elle. Maggie prit le papier et traça quelques lignes avec le crayon, comme pour l'essayer. North lança un coup d'œil par-dessus l'épaule de Maggie. Cherchait-il à résoudre le problème énoncé devant elle ? S'occupait-elle de sa vie à lui, de ses besoins ? Non. Elle dessinait, apparemment, une caricature. Il regarda. C'était celle d'un gros bonhomme en gilet blanc. Farce qui le fit se sentir assez ridicule.

« Ne sois pas si stupide ! s'écria-t-il.

– C'est mon frère, dit-elle, faisant un signe de tête dans la direction de son modèle au gilet blanc. Il nous emmenait promener autrefois, sur un éléphant… » Elle ajouta une fioriture au gilet.

« Et nous sommes très raisonnables, protesta Eleanor. Si tu veux habiter l'Angleterre, North – si tu veux… »

Il l'interrompit :

« Je ne sais pas ce que je veux.

– Oh ! je comprends ! »

Elle se mit à rire. Son impression de bonheur lui revint, son exaltation déraisonnable. Il lui semblait qu'ils étaient tous jeunes, avec l'avenir devant eux. Rien de fixé ; rien de connu ; la vie s'ouvrait, libre.

« N'est-ce pas étrange ? s'écria-t-elle, n'est-ce pas curieux ? Voilà pourquoi, sans doute, la vie est un perpétuel… comment la décrire ?… un perpétuel miracle. Je veux dire », elle cherchait à s'expliquer car North semblait perplexe, « qu'on prétend que la vieillesse est ainsi. Mais non. C'est différent, tout à fait différent. Ainsi quand j'étais enfant, jeune fille, ma vie a été une découverte perpétuelle. Un miracle. » Elle se tut, elle s'égarait de nouveau. Elle se sentait un peu grisée après son rêve.

« Voilà Peggy ! s’écria-t-elle, heureuse de s’accrocher à quelque chose de solide. Regardez-la ! Plongée dans un livre. »

Lorsque les danses commencèrent, Peggy, abandonnée près de la bibliothèque, s’en approcha le plus qu’elle put. Afin de masquer sa solitude, elle prit un livre. Il était relié en cuir vert, et en le retournant elle remarqua de petites étoiles dorées incrustées dessus. Ce n’en est que mieux, se dit-elle, car j’aurai l’air d’admirer la reliure ; cependant je ne peux pas rester à le regarder, songea-t-elle, et elle ouvrit le livre. Il me dévoilera mes pensées. Les livres qu’on ouvre au hasard le font toujours. Elle lut :

La médiocrité de l’univers m’étonne et me révolte[1]. C’est tout à fait cela, précisément. Elle continua :... *La petitesse de toutes choses m’emplit de dégoût...*[2]. Elle leva les yeux. On lui marchait sur les pieds... *La pauvreté des êtres humains m’anéantit*[3]. Elle referma le livre et le remit sur l’étagère.

Précisément, répéta-t-elle.

Elle tourna la montre sur son poignet pour la consulter à la dérobée. L’heure s’avançait. Une heure se compose de soixante minutes, se dit-elle, deux heures font cent vingt minutes ; elle répéta : Deux heures font cent vingt minutes, combien en ai-je encore à attendre ici ? Pourrait-elle s’en aller déjà ? Elle aperçut Eleanor qui lui faisait signe. Elle remit le livre sur l’étagère et alla rejoindre sa tante.

---

[1] En français dans le texte. (*N. d. T.*)

[2] En français dans le texte. (*N. d. T.*)

[3] En français dans le texte. (*N. d. T.*)

« Allons viens, Peggy, viens nous parler, dit Eleanor en lui faisant signe.

– Savez-vous l'heure qu'il est ? » fit Peggy en s'avançant. – Elle indiqua sa montre. « Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de partir ?

– J'avais oublié l'heure », dit Eleanor.

Peggy, à côté d'elle, protesta :

« Mais vous serez éreintée demain », fit-elle.

North la prit à partie : « Voilà le docteur qui reparaît. La santé, la santé ! La santé n'est pas une fin en soi », s'écria-t-il en regardant sa sœur.

Elle ne fit aucune attention à lui.

« Pensez-vous rester jusqu'à ce que tout le monde parte ? demanda-t-elle à Eleanor. Ça va durer toute la nuit. » Elle regardait les couples qui serpentaient et évoluaient en cercles au bruit du gramophone, semblable à celui d'un animal mourant dans une lente mais délicieuse angoisse.

« Nous nous amusons, dit Eleanor. Viens t'amuser avec nous. »

Elle indiqua le parquet, à côté d'elle, et Peggy s'y laissa tomber. Elle savait ce qu'Eleanor avait envie de lui dire : Renonce à méditer, réfléchir, analyser. Jouis du moment présent. Mais le peut-on ? se demanda Peggy, qui ramenait ses jupes autour de ses pieds en s'asseyant. Eleanor se pencha et lui tapa sur l'épaule.

« Je veux que tu m'expliques ce que signifient les rêves, dit-elle, l'attirant dans la conversation, à cause de son air sombre. Puisque tu es docteur, tu connais tout cela. »

Peggy se mit à rire. Encore une de ces questions d'Eleanor : Deux et deux font-ils quatre ? – et quelle est la nature de l'univers ?

« Je ne veux pas parler exactement des rêves, continua Eleanor, mais des sensations – ces sensations qui vous viennent lorsqu'on dort ?

– Ma chère Nell, répondit Peggy en levant la tête, combien de fois vous l'ai-je fait observer ? Les médecins n'en savent pas très long sur ce qui concerne le corps, mais ils ignorent tout ce qui a trait à l'esprit. » Elle baissa encore une fois la tête.

« J'ai toujours dit que c'étaient des farceurs ! s'écria North.

– Quel dommage ! fit Eleanor. J'espérais que tu pourrais m'expliquer... » Elle se pencha. Elle avait la joue rouge. Peggy s'en aperçut et remarqua l'excitation de sa tante, mais quelle raison y avait-il de s'exciter ?

« Expliquer... quoi donc ?

– Oh ! rien », fit Eleanor. Bon, voilà que je l'ai froissée, se dit Peggy.

Elle la regarda. Les yeux d'Eleanor étaient brillants, ses joues animées, ou bien cela venait-il du hâle, pris dans son voyage aux Indes ? Une petite veine ressortait sur son front, mais quelle raison y avait-il de s'exciter ? Peggy s'appuya au mur. De l'endroit où elle était assise, par terre, elle avait une vue assez drôle des pieds des gens ; pieds qui se dirigeaient ici, pieds qui se dirigeaient là ; souliers vernis, souliers de satin, bas et chaussettes de soie. Ils dansaient avec rythme, avec insistance, sur un air de fox-trot qui semblait répéter sans arrêt : Songez-vous au cocktail, songez-vous au thé ! Il m'a dit ça, il m'a dit ça... Des voix passaient au-dessus de sa tête. De drôles de bouffées de conversations incohérentes lui parvenaient... Dans le Norfolk où mon beau-frère a un bateau... Oh ! un fiasco complet, oui, je suis de votre avis... Les gens disent des bêtises dans les soirées.

À côté d'elle Maggie parlait ; North parlait ; Eleanor parlait. Tout à coup, Eleanor tendit la main.

« Voilà René, dit-elle, René que je ne vois jamais, René que j'adore... Venez bavarder avec nous, René. » Une paire de souliers vernis traversa le champ de vision de Peggy et s'arrêta devant elle. René s'assit à côté d'Eleanor. Peggy apercevait tout juste la ligne de son profil ; le grand nez, la joue maigre. Et la musique continuait à faire tourner la meule. Songez-vous au cocktail, songez-vous au thé ? Il m'a dit ça, il m'a dit ça ; et les couples passaient en dansant. Mais le petit groupe assis sur les sièges, au-dessus de Peggy, bavardait et riait.

« Je sais que vous serez de mon avis... », fit Eleanor. À travers ses paupières à demi fermées, Peggy, lorsque René se tourna vers Eleanor, aperçut le grand nez, la joue maigre et observa les ongles, coupés très court.

« Cela dépend de ce que vous disiez..., répondit René.

– Que disions-nous ? » Eleanor réfléchit.

Elle a sans doute oublié, pensa Peggy.

« ... Que les choses se sont améliorées, fit la voix d'Eleanor.

– Depuis que vous étiez jeune fille ? » Peggy crut reconnaître la voix de Maggie.

Des paroles qui semblaient sortir d'une jupe ornée d'un nœud rose sur l'ourlet s'interposèrent... « Je me demande pourquoi, mais la chaleur m'affecte beaucoup moins qu'autrefois... » Peggy leva les yeux. Il y avait quinze nœuds roses soigneusement cousus sur la jupe, et n'était-ce pas, au-dessus, la petite tête de mouton de Miriam Parrish avec son air de sainte ?

« J'allais dire que nous nous sommes transformés, disait Eleanor. Nous sommes plus heureux... plus libres... »

Qu'entend-elle par bonheur… par liberté ? se demanda Peggy, s'appuyant de nouveau contre le mur.

« Prenez, par exemple, René et Maggie », dit Eleanor. Elle s'arrêta, puis ajouta : « Vous souvenez-vous, René, de la soirée de l'attaque aérienne ? Lorsque j'ai rencontré Nicolas pour la première fois… Nous étions installés dans la cave… En descendant, je me disais : Voilà un mariage heureux… »

Elle s'arrêta de nouveau. Peggy lui vit poser la main sur le genou de René.

« … Je me disais : Si j'avais connu René dans mon jeune temps… » Eleanor s'interrompit. Veut-elle dire qu'elle se serait éprise de lui ? se demanda Peggy. De nouveau la musique s'interposa… il m'a dit ça, il m'a dit ça… Puis la voix d'Eleanor reprit :

« Non, jamais… jamais… » Déclarait-elle que jamais elle n'avait aimé personne ni désiré se marier ? On se mit à rire, puis North observa :

« Vous avez l'air d'une jeune fille de dix-huit ans !

– Et il me semble avoir cet âge ! » s'écria Eleanor. Mais demain tu seras lamentable, se dit Peggy en la regardant. Sa tante avait la figure rouge, et des veines ressortaient sur son front.

« J'ai l'impression… », Eleanor hésitait, « … d'avoir été dans un autre monde, si heureuse !

– Allons, allons, Eleanor », fit René.

Je pensais bien qu'il dirait ça, songea Peggy avec une étrange satisfaction. Il était assis de l'autre côté des genoux de sa tante, et Peggy apercevait son profil. Les Français sont logiques, se disait-elle, raisonnables, cependant pourquoi ne pas permettre à Eleanor d'avoir son petit émoi, si ça lui fait plaisir ?

« Allons, allons, qu'est-ce que vous entendez par là ? » demandait Eleanor. Elle était penchée en avant et levait la main, comme si elle désirait le faire parler.

« Vous songez toujours à un autre monde, dit-il, pourquoi pas à celui-ci ?

– Mais je pense à ce monde-ci, heureuse en ce monde – heureuse avec des êtres vivants ! » Elle agita la main comme pour englober toute la réunion si mélangée, les jeunes, les vieux, les danseurs, les causeurs ; Miriam avec ses nœuds roses, et l'Hindou sous son turban. Peggy se laissa aller contre le mur. Heureuse en ce monde, songeait-elle, heureuse avec des êtres vivants !

La musique s'arrêta. Le jeune homme qui mettait les disques sur le gramophone était parti. Les couples se séparèrent et s'avancèrent vers la porte, pour sortir. Ils allaient peut-être se restaurer, se déverser dans le jardin du fond et s'asseoir sur des chaises dures, pleines de suie. La musique qui avait creusé des sillons dans l'esprit de Peggy s'était tue. Il y avait une accalmie, un silence. On entendait dans le lointain les bruits de la nuit de Londres ; un klaxon résonna ; une sirène se lamenta sur le fleuve. Ces sons distants représentaient d'autres mondes, indifférents à celui-ci, où des gens triment et se rongent, au cœur des ténèbres, dans les profondeurs de la nuit, et Peggy se répéta les paroles d'Eleanor : Heureuse en ce monde, heureuse avec des êtres vivants ! Mais comment être heureux dans un monde qui éclate de misère ? Sur chaque affiche, à tous les coins de rue on voit la mort, ou pire – tyrannie, brutalité, torture, déclin de la civilisation, fin de la liberté. Nous, ici, songea-t-elle, ne faisons que nous abriter sous une feuille qui sera détruite. Et Eleanor prétend que le monde s'améliore, parce que, entre tous ces millions d'humains, deux sont heureux. Les yeux de Peggy se fixèrent sur le parquet, vide à présent, à l'exception d'un lambeau de mousseline, qui traînait à terre, provenant d'une robe déchirée. Mais pourquoi est-ce que je remarque tout ? se dit-elle. Elle

changea de position. Pourquoi cette obligation de réfléchir ? Elle ne voulait plus penser. Elle aurait aimé que des stores, semblables à ceux des compartiments de chemin de fer, viennent lui masquer la lumière, lui mettre un capuchon sur l'esprit. Ce store bleu qu'on tire en voyage la nuit. Réfléchir est un tourment ; pourquoi n'y pas renoncer, aller à la dérive, rêvasser ? Mais la misère du monde m'oblige à réfléchir. Ou bien était-ce de la pose ? Ne se plaçait-elle pas elle-même dans l'attitude avantageuse de celle qui montre du doigt son cœur saignant : qui partage toutes les misères de la terre, quand, en fait, elle n'aimait pas ses semblables ? Et elle revit un trottoir plaqué de rubis, les visages massés à la porte d'un cinéma : visages apathiques, passifs ; visages de gens drogués par des plaisirs sans valeur, qui n'ont même pas le courage d'être eux-mêmes, mais qui se parent, se copient, font semblant. Et ici, dans ce salon, songea-t-elle, les yeux fixés sur un couple... Mais je ne veux plus penser, se dit-elle encore, elle obligerait son cerveau à se vider, et elle se reposerait, se laisserait aller, accepterait avec calme et tolérance ce qui adviendrait.

Elle écouta. Des bribes de conversation lui arrivaient d'en haut... « Les appartements de Highgate ont des salles de bains... votre mère... Digby... Oui, Crosby vit encore... » C'étaient des commérages de famille qui leur faisaient plaisir. Mais comment cela m'amuserait-il ? se dit-elle. Elle était trop lasse ; elle ressentait comme un tiraillement autour de ses yeux, un anneau lui enserrait la tête. Elle chercha à s'imaginer qu'elle était dans l'obscurité d'une campagne. Mais c'était impossible. On riait. Elle ouvrit les yeux, exaspérée par ces rires.

C'était René. Il tenait à la main une feuille de papier. Sa tête était rejetée en arrière ; sa bouche grande ouverte. Il en sortait un son : ha, ha, ha ! C'est ça le rire, se dit-elle. Voilà le bruit que font les gens quand ils s'amusent.

Elle observa René. Ses propres muscles se contractèrent involontairement. Elle ne put s'empêcher de rire, elle aussi. Elle

tendit la main et René lui donna le feuillet. Il était plié, on jouait aux petits papiers. Chacun avait fait sa part d'un dessin. Au haut se trouvait une tête de femme qui ressemblait à la reine Alexandra, avec une touffe de cheveux frisés ; puis venaient un cou d'oiseau, le corps d'un tigre, et de grosses pattes d'éléphant revêtues de pantalons d'enfant complétaient l'image.

« C'est moi qui ai dessiné ça – voyez-vous ça », et René montrait les pattes d'où pendait un long ruban. Peggy riait, riait ; c'était plus fort qu'elle.

« Le visage qui a présidé au lancement d'un millier de navires », dit North indiquant une autre partie du monstre. Ils se remirent tous à rire. Peggy s'arrêta, cessa de grimacer. Mais ce rire avait eu sur elle un effet étrange. Il l'avait détendue, élargie. Elle sentait, ou plutôt elle voyait, non un endroit, mais un état d'âme plein de rire vrai, de bonheur véritable, et cette fraction d'univers formait un tout, complet et libre. Mais comment exprimer cela ?

« Voyez... », dit-elle, cherchant à exprimer quelque chose qui lui paraissait très important, à propos de ce monde renfermant des êtres complets, des êtres libres... Mais les autres riaient ; elle était sérieuse. « Voyez... », reprit-elle...

Eleanor s'arrêta de rire. « Peggy veut nous parler », fit-elle. Les autres se turent, mais au mauvais moment. Mise au pied du mur, elle n'avait plus rien à leur dire, et cependant elle s'y sentait forcée.

« Voyez, fit-elle de nouveau, vous êtes tous là à vous occuper de North. » Celui-ci la regarda, surpris.

Ce n'était pas cela qu'elle avait compté dire, mais maintenant il lui fallait continuer puisqu'elle avait commencé. Les autres la dévisageaient, bouche bée, comme autant d'oiseaux au bec ouvert, tandis qu'elle poursuivait.

« … Comment vivra-t-il ? Où vivra-t-il ? À quoi bon, dans quel but dites-vous cela ? »

Elle regarda son frère. Elle était possédée par un sentiment d'animosité. Il continuait à sourire, mais ce sourire s'effaça devant le regard de sa sœur.

« À quoi bon ? dit-elle en le dévisageant. Tu te marieras. Tu auras des enfants. Que feras-tu alors ? gagner de l'argent. Écrire de petits bouquins pour gagner de l'argent… »

Elle s'y prenait mal. Elle avait voulu parler d'une façon générale, et voilà qu'elle faisait des personnalités ; il ne lui restait plus qu'à continuer, à patauger.

« Tu écriras un petit livre, et puis un second, fit-elle méchamment, au lieu de vivre… de vivre d'une tout autre façon. »

Elle se tut. La vision subsistait. Mais elle ne l'avait pas saisie. Elle n'avait détaché qu'un léger fragment de ce qu'elle voulait exprimer et son frère était vexé. Cependant la chose qu'elle avait vue, la chose qu'elle n'avait pas dite, flottait encore devant elle. Mais, alors que d'une secousse elle se rejetait en arrière contre le mur, elle se sentit délivrée d'une vague oppression ; son cœur battit à grands coups, les veines se gonflèrent sur son front. Si elle n'avait rien expliqué, du moins avait-elle essayé. Elle pouvait se reposer à présent, s'imaginer bien loin, à la campagne, à l'abri de leurs railleries qui, là, ne pouvaient la blesser. Les yeux mi-clos, elle se crut sur une terrasse, le soir ; une chouette passait et repassait ; son aile blanche ressortait sur la haie sombre ; elle entendait les paysans chanter, et un bruit de roues sur la route.

Puis, graduellement, de brumeux tout redevint précis ; elle vit, en face d'elle, la ligne de la bibliothèque, le lambeau de mousseline sur le parquet, et deux grands pieds, chaussés de souliers, si étroits qu'ils laissaient deviner les cors, s'arrêtèrent devant elle.

Pendant un moment, personne ne bougea, personne ne parla. Peggy restait immobile. Elle n'avait pas plus envie de bouger que de parler. Elle désirait se reposer, être soutenue, rêvasser. Elle se sentait très lasse. Puis d'autres pieds s'arrêtèrent et l'ourlet d'une robe noire.

« Ne descendez-vous pas souper ? » demanda une petite voix gloussante.

Peggy leva les yeux. C'était sa tante Milly accompagnée de son mari.

« Le souper est en bas, ajouta Hugh. Le souper est en bas. » Ils s'éloignèrent.

« Comme ils ont pris l'air prospère, dit la voix de North, qui se moquait d'eux.

– Oh ! mais ils sont si gentils avec les gens... », dit Eleanor d'un ton de protestation.

Encore le sens de la famille, songea Peggy. Puis le genou contre lequel elle s'abritait remua.

« Il faut y aller », dit Eleanor.

Attendez, attendez, avait envie d'implorer Peggy. Elle voulait lui poser une question, ajouter quelques commentaires à sa sortie d'un peu plus tôt puisque personne ne l'avait attaquée, personne ne s'était moqué d'elle. Mais c'était inutile, les genoux se redressèrent, le manteau rouge se déploya, Eleanor s'était levée ; elle cherchait son sac ou son mouchoir, elle fouilla les coussins du fauteuil. Comme d'habitude elle venait de perdre quelque chose.

Elle s'excusa : « Je suis désolée d'être une vieille étourdie. » Elle secoua les coussins, des pièces roulèrent à terre, l'une d'elles, à travers le tapis, atteignit une paire de souliers d'argent et tomba à plat.

« Voilà ! s’écria Eleanor. Voilà !... Mais c’est Kitty, n’est-ce pas ? » s’écria-t-elle.

Peggy leva la tête. Une vieille dame fort belle, aux boucles blanches ornées d’un objet brillant, se tenait sur le seuil, comme si elle venait d’entrer et cherchait la maîtresse de maison absente. C’est à ses pieds que la pièce de monnaie venait de tomber.

« Kitty ! » répéta Eleanor. Elle s’avança vers elle, les mains tendues. Tous se levèrent. Peggy se leva. Oui, c’était fini ; c’était détruit, elle le sentait. À peine avait-on édifié une chose, qu’elle se brisait... Elle éprouva un sentiment de désolation. Et ensuite il faut ramasser les morceaux, en faire une chose nouvelle, différente, se dit-elle en traversant le salon pour rejoindre l’étranger qu’elle appelait Brown et dont le vrai nom était Nicolas Pomjalowsky.

« Quelle est donc cette dame, lui demanda Nicolas, qui entre dans une pièce comme si le monde entier lui appartenait ?

– C’est Kitty Lasswade. »

Kitty, qui se trouvait dans la porte, leur bloquait le passage.

« Je crains d’être très en retard, mais j’étais au ballet », disait-elle de sa voix nette, autoritaire.

N’est-ce pas Kitty ? se demanda North en la regardant. Elle était de ces vieilles dames bien campées, assez masculines et qu’il trouvait vaguement antipathiques. Il crut se rappeler qu’elle était la femme d’un gouverneur, ou peut-être du vice-roi des Indes ? À la voir là, on se l’imaginait facilement faisant les honneurs d’une demeure officielle. « Mettez-vous ici, mettez-vous là, et vous, jeune homme, j’espère que vous prenez beaucoup d’exercice ? » Il connaissait le type. Elle avait le nez droit et court, et des yeux bleus très écartés. Elle avait dû paraître fort brillante dans les années 80, se dit-il, en costume d’amazone ajusté, avec un petit chapeau garni d’une plume de coq, et avait

eu sans doute un roman avec un aide de camp avant de s'établir, devenir autoritaire et raconter des anecdotes sur son passé. North écouta ; elle disait :

« Ah ! mais, il n'arrive pas à la cheville de Nijinski ! »

Il s'attendait à une phrase de ce genre. Il examina les livres de la bibliothèque. Il en prit un et le tint à l'envers. Les paroles provocantes de Peggy lui revinrent à l'esprit : Un petit livre, et puis un second. Elles l'avaient blessé, beaucoup plus que ne le justifiait leur sens apparent. Peggy s'était tournée vers lui avec une telle violence, comme si elle le méprisait ; elle avait semblé sur le point de fondre en larmes. Il ouvrit le livre. C'était du latin. Il en détacha une phrase et la laissa flotter dans son esprit. Les mots s'étalaient, magnifiques, mais dénués de sens. Cependant ils formaient un motif – *nox est perpetua una dormienda*. Il se souvint de la remarque de son professeur : « Notez le long mot qui termine la phrase. » Ici, les mots flottaient, et lorsqu'ils furent sur le point de livrer leur sens, un mouvement se produisit à la porte. Le vieux Patrick arrivait en se dandinant, il offrit le bras, galamment, à la veuve du gouverneur général et tous les deux descendirent l'escalier avec un drôle d'air d'antique cérémonial. Les autres leur emboîtèrent le pas. La jeune génération qui suit dans le silence de l'ancienne, se dit North en remettant le livre à sa place pour rejoindre sa famille. Seulement ils n'étaient pas si jeunes que ça ; Peggy – des cheveux blancs apparaissaient sur la tête de Peggy –, elle devait avoir dans les trente-sept, trente-huit ans ?

« T'amuses-tu, Peg ? » lui demanda-t-il, lorsqu'ils se retrouvèrent un peu en arrière des autres. Il éprouvait une vague hostilité contre elle. Elle lui paraissait amère, désillusionnée : qui critiquait tout le monde et lui en particulier.

Ils entendirent Lady Lasswade clamer de sa voix joviale qui portait loin : « Passez devant, Patrick, ces escaliers ne sont pas adaptés... » Elle s'interrompit pour avancer une jambe sans doute rhumatisante, puis elle ajouta : « ... aux vieilles personnes

qui – elle fit une autre pause, le temps de descendre une marche – se sont agenouillées dans l'herbe humide pour tuer les limaces. »

North regarda Peggy. Il ne s'attendait pas à voir la phrase se terminer ainsi. Mais les veuves de vice-rois, songea-t-il, ont toujours des jardins, et tuent toujours des limaces. Peggy souriait aussi. Cependant il se sentait mal à l'aise avec elle. Elle l'avait attaqué. Malgré cela, ils restaient côte à côte.

« As-tu vu le père William Whatney ? dit-elle en se tournant vers lui.

– Non ! s'écria-t-il. Vit-il encore ? Ce vieux phoque blanc avec des favoris ?

– Oui, c'est lui », répondit-elle.

Un vieillard en gilet blanc se tenait sur le seuil.

« La vieille tortue », fit North. Il leur fallait revenir à leur jargon de gosses, leurs souvenirs d'enfance, pour masquer la distance qui les séparait, leur hostilité.

« Tu te souviens...

– Du soir où on s'est fait attraper ? dit-elle. Quand j'étais descendue de ma fenêtre le long d'une corde.

– Et que nous avons pique-niqué au camp romain.

– Nous n'aurions jamais été découverts si cet horrible petit chenapan ne nous avait pas dénoncés, dit-elle en descendant une marche.

– Un vilain moineau aux yeux rouges », fit North.

Ils ne trouvaient plus rien à se dire, bloqués l'un près de l'autre, attendant que les autres descendent. Et, autrefois, dans le grenier aux pommes, ou se promenant de long en large près

des buissons de roses, il lui lisait les poèmes qu'il composait. Aujourd'hui ils ne trouvaient plus rien à se dire.

« Perry ! » s'écria-t-il, car tandis qu'il descendait une marche, North se rappela soudain le nom du gamin aux yeux rouges qui les avait vus rentrer ce matin-là et qui s'était empressé de rapporter.

« Alfred », ajouta Peggy.

Elle se souvenait encore de certains faits le concernant ; quelque chose de très profond leur restait en commun, c'est pourquoi, songeait-elle, elle l'avait blessé en disant devant les autres qu'il écrivait de « petits livres ». C'était leur passé qui condamnait le présent. Il lui lança un coup d'œil.

Satanées femmes, elles sont si dures, si dépourvues d'imagination ! Maudit soit leur esprit mesquin. À quoi leur éducation les conduit-elles ? Peggy n'en est que plus portée à critiquer, à censurer. La vieille Eleanor avec son manque de suite dans les idées, ses maladresses, vaut dix fois plus. Peggy n'est ni d'un côté ni de l'autre, pas plus à la mode que démodée, se dit-il en la regardant.

Elle sentit les yeux de North se poser sur elle, puis se détourner. Sûrement il trouvait à redire ? Était-ce à ses mains ? à sa robe ? Non, c'était parce qu'elle l'avait critiqué. Oui, se dit-elle en descendant une autre marche, je vais être fustigée, il va se venger parce que j'ai prétendu qu'il écrirait de « petits livres ». La réponse mettra dix à quinze minutes à venir ; et puis ce sera quelque chose à côté, mais de désagréable – de très désagréable. La vanité masculine est incommensurable. Elle attendit. Il la regarda de nouveau. Maintenant il me compare à la jeune fille avec qui je l'ai vu bavarder ; et elle revit le ravissant visage, si dur. Il sera lié à une fille aux lèvres rouges et deviendra un esclave. Il s'y sent obligé, et moi je ne peux pas. J'éprouve en permanence un sentiment de culpabilité ; je le paierai, je le paierai, je me répétais cela même dans le camp ro-

main. Elle ne voulait pas d'enfants, et lui produirait des petits Gibbs, et encore des petits Gibbs, songeait-elle, les yeux fixés sur la porte d'un bureau d'avocat – à moins que sa femme ne le lâche à la fin de l'année pour suivre un autre homme... Elle remarqua le nom de l'avocat : Alridge. Mais je ne veux plus prendre de notes, je veux m'amuser, se dit-elle soudain. Elle posa sa main sur le bras de son frère.

« As-tu rencontré quelqu'un de distrayant ? » lui demanda-t-elle.

Il devina qu'elle l'avait aperçu en compagnie de sa danseuse.

« Une jeune fille, fit-il brièvement.

– C'est ce que j'ai vu », répondit-elle.

Elle détourna les yeux.

« Je l'ai trouvée ravissante, fit-elle, observant avec soin la gravure en couleur d'un oiseau au long bec, accrochée au mur de l'escalier.

– Veux-tu que je t'amène cette jeune fille ? » dit-il.

Il se souciait donc de son opinion. Elle avait laissé sa main posée sur le bras de North. Une impression de dureté, de raideur, sous la manche, le contact avec la chair, lui fit sentir à quel point les humains sont proches et cependant éloignés, si bien qu'en voulant aider, on blesse, mais que l'on n'en dépend pas moins les uns des autres. Et tout cela produisit en elle un tel tumulte de sensations, qu'elle eut peine à s'empêcher de crier : « North ! North ! North ! » Mais il ne faut pas que je recommence à me rendre ridicule, se dit-elle.

« N'importe quel jour après six heures », fit-elle à haute voix, appliquée à descendre une autre marche. Ils parvenaient au bas de l'escalier.

Un grondement de voix résonnait derrière la porte de la salle du souper. Peggy retira son bras. La porte s'ouvrit soudain.

« Des cuillers ! des cuillers ! » criait Delia. Elle levait les bras au ciel d'un geste éloquent, comme si elle déclamait encore devant quelqu'un demeuré dans la pièce. Elle aperçut son neveu. « Sois un ange, North, et apporte-moi des cuillers, s'écria-t-elle en lui tendant les mains.

– Des cuillers pour la veuve du gouverneur général ! » s'écria North. Il la copiait, imitant son geste dramatique.

« Dans la cuisine, au sous-sol », et Delia agita le bras dans la direction de l'escalier de service. Elle s'empara de la main de Peggy. « Viens, Peggy, viens, on se met à table. » Elle se précipita dans la pièce où l'on soupait. La salle était envahie. Les gens s'asseyaient par terre, sur des chaises, des tabourets de bureau. Les longues tables des employés, celles, toutes petites, de leurs machines à écrire, avaient été réquisitionnées. Elles étaient semées de fleurs, enguirlandées de fleurs : œillets, roses, marguerites, lancées pêle-mêle. « Assieds-toi par terre, n'importe où. » Delia commandait, agitait la main, au petit bonheur.

« Les cuillers vont arriver, dit-elle à Lady Lasswade qui buvait son bouillon dans un bol.

– Mais je n'en veux pas », répondit Kitty. Elle pencha son bol et se mit à boire.

« Pas toi, mais d'autres personnes en désirent. »

North apporta une poignée de cuillers. Delia les lui prit des mains et cria en les brandissant :

« Qui veut une cuiller ? Qui n'en veut pas ? » Certains s'en servent et d'autres s'en passent, se dit-elle.

Les personnes dans son genre s'en passaient, les autres – les Anglais – s'en servaient. Toute sa vie, Delia avait fait ces distinctions.

« Une cuiller ! Une cuiller ! » répétait-elle, promenant un regard complaisant sur la salle encombrée.

Elle constata la diversité des gens qui s'y trouvaient réunis. Elle avait toujours souhaité ce mélange, aspiré à supprimer les absurdes conventions de l'existence anglaise. Ce soir, elle avait abouti, lui semblait-il. Elle voyait là des nobles et des gens du commun, les uns en grande toilette, les autres en vêtements ordinaires ; certains buvaient à même leur bol, et les autres attendaient une cuiller en laissant refroidir leur bouillon. Son mari leva les yeux :

« Une cuiller pour moi », lui dit-il.

Elle fronça les sourcils. Pour la millième fois il brisait son rêve. Elle avait cru épouser un farouche rebelle, et elle était tombée sur un gentilhomme campagnard, on ne peut plus respectueux de son roi, et admirateur de l'Empire. Elle s'était mariée, un peu à cause de ce corps magnifique qu'il conservait encore à présent. « Une cuiller pour ton oncle », fit-elle d'un ton sec, en passant toute la poignée à North. Puis elle s'assit à côté de Kitty qui engloutissait son bouillon, à la manière d'un enfant dans une fête scolaire, et qui déposa ensuite son bol vide parmi les fleurs.

« Les pauvres fleurs ! » Kitty prit un œillet sur la table et le posa sur ses lèvres. « Elles vont mourir, Delia. Elles ont besoin d'eau.

– Les roses sont très bon marché en ce moment. Deux pence le bouquet dans les charrettes à bras d'Oxford Street. »

Delia s'empara d'une rose rouge et la tint sous la lumière, en sorte qu'elle luisait, veinée, demi-translucide.

« Quel riche pays que l'Angleterre, dit-elle en remettant la rose sur la table pour prendre son bol.

– C'est ce que je répète toujours, fit Patrick en s'essuyant la bouche. Le seul pays civilisé dans le monde entier, ajouta-t-il.

– Je croyais que nous étions à la veille d'un krach, observa Kitty. Cependant ce soir, à Covent Garden, on aurait eu peine à se le figurer.

– Ah ! c'est parfaitement exact, soupira Patrick, poursuivant ses pensées. Je regrette d'avoir à le dire, mais nous sommes des sauvages, comparés à vous.

– Il ne sera heureux que lorsqu'on lui aura rendu le château de Dublin ! fit Delia, agressive.

– Ne jouissez-vous pas de votre liberté ? » demanda Kitty. Elle considérait l'étrange vieillard, dont le visage lui faisait toujours penser à une groseille à maquereau poilue. Mais il avait une silhouette magnifique.

Patrick jouait avec son cure-dent : « Il me semble que notre liberté nouvelle est bien pire que l'ancien esclavage », dit-il.

La politique, comme d'habitude, l'argent et la politique, songea North qui les écoutait tandis qu'il distribuait ses dernières cuillers.

« Vous n'allez pas me raconter que toute cette lutte a été vaine, Patrick ? dit Kitty.

– Venez en Irlande et jugez-en par vous-même, Milady, fit-il, l'air sévère.

– C'est trop tôt... trop tôt pour se rendre compte », observa Delia.

Son mari regardait au loin ; il avait des yeux tristes et innocents comme ceux d'un vieux chien dont les journées de chasse

sont finies. Mais ils ne pouvaient se fixer longtemps, et ils se posèrent sur North, debout derrière eux. « Quel est ce type avec ses cuillers ? demanda-t-il.

– North, répondit Delia. Viens t'asseoir à côté de nous, North.

– Bonsoir, monsieur », fit Patrick. Il l'avait déjà vu, mais ne s'en souvenait plus.

Kitty se retourna brusquement : « Comment, c'est le fils de Morris ? » Elle lui serra la main avec cordialité. North s'assit et but une gorgée de bouillon.

« Il revient d'Afrique. Il avait une ferme là-bas, fit Delia.

– Et quelle impression avez-vous de notre vieux pays ? lui demanda Patrick, se penchant vers lui, plein d'aménité.

– Très encombré », répondit North qui promena son regard autour de la salle avant d'ajouter : « Chacun de vous parle argent et politique. » Il avait adopté cette phrase et la répétait pour la vingtième fois.

« Vous étiez en Afrique ? Et qu'est-ce qui vous a fait renoncer à votre ferme ? » demanda Lady Lasswade. Elle l'examinait bien en face, et parlait exactement comme il s'y attendait : d'un ton trop impérieux pour lui plaire. En quoi cela vous regarde-t-il, ma bonne dame ? songea-t-il tout en répondant :

« J'en avais assez.

– Et moi j'aurais donné n'importe quoi pour m'occuper d'une ferme », s'écria-t-elle. Cela ne cadre pas précisément avec le reste, se dit North. Ses yeux non plus. Elle ferait mieux de porter un lorgnon.

« Seulement dans ma jeunesse, ajouta-t-elle d'un ton assez farouche, ce n'était pas permis. » Elle avait des mains courtes, à la peau rugueuse ; mais North se rappela qu'elle jardinait...

« Non, et je suis persuadé, dit Patrick, martelant la table avec sa fourchette, que nous serions tous très, très heureux de revenir aux choses telles qu'elles étaient. Qu'est-ce que la guerre nous a apporté ? Elle m'a ruiné, quant à moi. »

Il dodelinait de la tête, avec une tolérance mélancolique.

« Je suis désolée de l'apprendre, dit Kitty. Mais en ce qui me concerne, les jours d'autrefois étaient de mauvais jours, méchants, cruels... » Ses yeux devenaient bleus sous l'influence de la passion.

Et l'aventure avec l'aide de camp, le chapeau orné d'une plume de coq ? se demandait North.

« N'es-tu pas de mon avis, Delia ? » et Kitty se tourna vers sa cousine.

Mais Delia parlait à quelqu'un, assis non loin, à la table voisine, et elle exagérait l'accent chantant irlandais. Comme si je ne connaissais pas déjà cette salle ! songeait Kitty ; une réunion, des discussions, à quel sujet ? La force...

Patrick interrompit le cours de ces pensées. Il lui tapota la main avec sa grande patte et observa : « Voici un autre exemple de ce que je vous disais : ces dames, à présent qu'elles ont obtenu le vote, s'en trouvent-elles mieux ? »

Kitty prit un air farouche, puis le moment d'après elle sourit.

« Ne discutons pas, mon vieil ami, dit-elle en lui donnant une petite tape sur la main.

– Et c'est la même chose pour les Irlandais », continua-t-il. North sentit que tout le cercle des idées familières y passerait. Patrick s'y obstinait, comme un vieux cheval au souffle court. « Ils seraient heureux de revenir à l'Empire britannique. Je vous l'affirme. Je sors d'une famille, dit-il à North, qui a servi son pays et son roi pendant trois cents...

– Des colons anglais », fit Delia, d’un ton assez bref. Et elle revint à son bouillon. C’est leur sujet de querelle quand ils sont seuls, songea North.

« Nous avons vécu trois cents ans dans le pays, poursuivit Patrick, piétinant en rond, la main posée sur le bras de North, et ce qui frappe le vieux bonhomme que je suis, le vieil encroûté...

– C’est absurde, Patrick, intervint Delia, je ne t’ai jamais vu l’air plus jeune. On te donnerait cinquante ans ; n’est-ce pas North ? »

Mais Patrick secouait la tête.

« Je ne reverrai pas mes soixante-dix ans, fit-il simplement. Mais ce qui frappe un vieux bonhomme comme moi, reprit-il en donnant de petits coups sur le bras de North, c’est qu’avec beaucoup de bons sentiments », il hocha la tête d’un air un peu vague, dans la direction d’une affiche épinglée au mur, « et de jolies choses autour de soi... », il faisait peut-être allusion aux fleurs, mais sa tête donnait de petites secousses involontaires pendant qu’il parlait, « pourquoi ces gens veulent-ils s’entre-tuer ? Je ne fais partie d’aucune société ; je ne signe aucun de ces... comment appelez-vous ça », il montra du doigt l’affiche, « de ces manifestes, je vais simplement trouver mon ami Mike, ou peut-être Pat ; ils sont tous de bons amis à moi et nous... »

Il se pencha pour s’étreindre un pied.

« Mon Dieu, ces souliers ! fit-il.

– Trop serrés, fit Kitty. Envoyez-les promener. »

Pourquoi avait-on amené là ce pauvre diable, chaussé de souliers trop étroits ? Il s’adressait visiblement à ses chiens. À cet instant, alors qu’il levait les yeux, comme à la recherche du fil de son discours, il avait une expression qui rappelait celle du chasseur voyant un vol d’oiseaux s’élever en demi-cercle sur le

vaste marais vert. Mais les oiseaux étaient hors de portée, Patrick ne se rappelait plus où il en était resté. « ... Nous discutons, dit-il, autour d'une table. » Son regard devint doux et vide, comme si on avait coupé un moteur, et son esprit dériva en silence.

« Les Anglais discutent eux aussi », déclara North à tout hasard. Patrick acquiesça de la tête et examina vaguement un groupe de jeunes gens. Mais il ne s'intéressait pas à ce que disaient les autres. Son esprit ne pouvait plus dépasser sa limite. Son corps conservait ses admirables proportions, mais son intelligence était touchée par l'âge. Il répétait sans cesse la même chose, puis quand il cessait de parler, il se curait les dents et demeurait le regard fixé devant lui. À présent, il était assis, il tenait une fleur entre le pouce et l'index, d'un geste lâche, sans la regarder, comme si son esprit partait à la dérive... Mais Delia s'interposa :

« Il faut que North aille rejoindre ses amis et leur parler », dit-elle. Comme beaucoup de femmes, elle s'aperçoit quand son mari devient ennuyeux, songea North en se levant.

« N'attends pas qu'on te présente. » Delia agita la main. « Fais exactement ce qui te plaît, ce que tu as envie de faire. » Son mari lui fit écho en frappant sur la table avec sa fleur.

North fut content de s'éloigner. Mais où irait-il ? En regardant autour de lui, il se sentit de nouveau un étranger. Tous les gens se connaissaient. Ils s'appelaient par leurs prénoms, leurs surnoms. North se trouvait à côté d'un petit groupe de jeunes gens et de jeunes filles. Chacun faisait partie d'un groupe. North s'en rendit compte ; il écoutait un peu à l'écart. Il voulait savoir ce qui se disait sans être attiré dans la conversation. Il prêta l'oreille. On discutait. Politique et argent, se dit-il, argent et politique. Cette phrase était commode. Mais il ne comprenait pas la discussion, déjà très chaude. Je ne me suis jamais senti si

seul, songea-t-il. La vieille banalité de la solitude au milieu d'une foule est bien vraie ; car les collines et les arbres vous accueillent tandis que les humains vous rejettent. Il se détourna et fit semblant de lire la description d'une propriété attrayante, sise à Bexhill, placard que Patrick avait pris pour un manifeste. North lut : « Eau courante dans toutes les chambres. » Des lambeaux de phrases lui parvenaient ; il reconnaissait telle ou telle tournure de phrase acquise à l'école ou au collège. Ça c'est Oxford, ça c'est Harrow, se disait-il et il retrouvait les petites plaisanteries que l'on fait entre soi sur Jones, le cadet qui a gagné le saut en longueur, ou sur le père Foxy, ou autre professeur. À entendre ces jeunes gens parler politique, on aurait pu les prendre pour des gamins d'une école préparatoire : « J'ai raison... tu te trompes. » À leur âge, il avait été dans les tranchées, et vu tuer des hommes. Mais était-ce là une bonne éducation ? Il se balança d'un pied sur l'autre. À leur âge, songeait-il, il se trouvait seul dans une ferme à cent kilomètres de tout Blanc et il surveillait un troupeau de moutons. Mais était-ce là une bonne éducation ? En tout cas, à vaguement entendre leur discussion, à voir leurs gestes, écouter leur argot, North avait l'impression qu'ils se ressemblaient tous. Produits de l'école et de l'université, il les jaugeait du regard par-dessus son épaule. Mais où sont les couteliers, couturières, contremaîtres ? songeait-il, énumérant les métiers qui commencent par un « c ». Malgré l'orgueil que met Delia à opérer un mélange social, je ne vois ici que docteurs et duchesses. Il promena les yeux autour de lui et examina de nouveau l'affiche en cherchant d'autres mots commençant par « d » – débauchés et désœuvrés !

Il se retourna. Un gentil garçon à la mine fraîche, au nez couvert de taches de rousseur, et vêtu d'un costume de ville, le dévisageait. S'il n'y prenait garde il serait attiré lui aussi. Rien ne serait plus simple que de se joindre à une société, de signer ce que Patrick appelait un « manifeste ». Mais, il n'approuvait pas qu'on fît partie d'une société, ni qu'on signât un manifeste. Il se replongea dans la propriété attrayante, avec son petit bout de jardin et son eau courante dans toutes les chambres. Les

gens se rencontrent, songea-t-il, et font semblant de lire dans des salles louées. L'un d'eux se trouve sur la plate-forme. Il y a le geste d'actionner une pompe, le geste de tordre du linge humide, puis une voix étrangement détachée de la petite silhouette sur la plate-forme, et formidablement amplifiée par le haut-parleur, tonne et crie dans la salle : « Justice ! Liberté ! » Bien entendu, pendant un instant, assis bien serré, parmi d'autres genoux, une onde, un frémissement ému, vous courent sur la peau, mais le lendemain matin, se dit North, lançant encore un coup d'œil à l'affiche de l'agent de location, il ne reste pas une idée, une phrase, capable de nourrir un moineau. Qu'entendent-ils par justice et par liberté, tous ces jeunes gens qui disposent de deux à trois cents livres par an ? Quelque chose ne va pas ; il y a un vide, un hiatus, entre le mot et la réalité. S'ils veulent réformer le monde, songea North, pourquoi ne pas commencer ici, au centre, par eux-mêmes ? Il tourna les talons et tomba tout droit sur un vieillard en gilet blanc.

« Tiens ! Bonjour ! » fit-il la main tendue.

C'était son oncle Edward. Il ressemblait à un insecte dont l'intérieur a été dévoré, ne laissant que les ailes et la carapace.

« Très heureux de te voir de retour, North, dit Edward lui serrant la main avec chaleur. Très heureux », répéta-t-il. Il était timide, menu et frêle. Son visage paraissait sculpté, gravé par une multitude d'instruments délicats, comme si on l'avait laissé au-dehors par une nuit glacée, et qu'il eût gelé. Il renversait la tête en arrière ainsi qu'un cheval qui ronge son mors ; mais c'était un vieux cheval, un cheval aux yeux bleus, que le mors ne fatiguait plus. Ses gestes lui étaient dictés par l'habitude et non par les sentiments. Qu'a-t-il fait pendant toutes ces années ? se demanda North, tandis qu'ils s'examinaient mutuellement. A-t-il fait éditer Sophocle ? Qu'arriverait-il, si un de ces jours on éditait Sophocle ? Que feraient-ils, tous ces vieux messieurs à la carapace vidée ?

« Tu as engraissé, dit Edward le dévisageant du haut en bas. Tu as engraissé », répéta-t-il.

Il y avait dans sa manière d'être une subtile déférence. Edward l'érudit rendait hommage à North le soldat. Cependant ils éprouvaient une difficulté à communiquer. Edward semblait marqué d'une empreinte. Il avait conservé quelque chose d'intact, sans se laisser toucher par l'agitation.

« Si nous nous asseyions ? » dit Edward, comme s'il avait l'intention de discuter sérieusement de choses intéressantes. Ils cherchèrent un coin tranquille. Edward n'a pas gaspillé son temps à parler à de vieux chiens de chasse roux et à lever son fusil, songea North, regardant autour de lui, pour voir si par hasard la pièce ne recelait pas ce coin tranquille où s'asseoir et discuter. Mais il n'y avait d'inoccupés que deux tabourets de bureau, plus loin, à côté d'Eleanor.

Eleanor les aperçut et s'écria : « Oh ! voilà Edward ! Je sais que j'avais quelque chose à lui demander... »

Cette vieille femme impulsive et toquée, qui interrompait ce tête-à-tête avec le professeur, était une vraie bénédiction. Elle tenait un mouchoir à la main.

« J'ai fait un nœud », disait-elle. Oui, le nœud était bien là, à son mouchoir.

« Mais pourquoi l'ai-je noué ? dit-elle, levant les yeux.

– C'est une habitude admirable que de faire un nœud », déclara Edward du ton courtois, haché, qui lui était habituel, en s'asseyant avec un peu de raideur sur la chaise à côté d'Eleanor. « Mais en même temps ce serait souhaitable... » Il se tut. Voilà ce qui me plaît chez lui, songea North, en prenant l'autre siège, il laisse la moitié de ses phrases sans les terminer. Il ne s'est pas soucié de politique ni d'argent, lui.

« C'était pour me rappeler... », dit Eleanor. Elle toucha son épaisse toison de cheveux blancs, et se tut. North glissa un regard vers son oncle. Qu'est-ce qui le rend si calme, lui donne cet air sculpté ? se demanda-t-il, car Edward attendait avec une admirable sérénité que sa sœur eût trouvé l'explication du nœud à son mouchoir. On a l'impression de quelque chose de scellé, d'arrêté, chez lui. Cela provient-il du passé, de la poésie ? Mais pendant que North le dévisageait, Edward souriait à sa sœur.

« Eh bien, Nell ? » lui dit-il. C'était un sourire tranquille, tolérant.

North intervint, car Eleanor continuait à ruminer son histoire de nœud. « J'ai rencontré un homme au cap de Bonne-Espérance, dit-il, un de vos admirateurs passionnés, oncle Edward. »

Le nom lui revint à l'esprit : « Un certain Arbuthnot.

– R. K. Arbuthnot ? » demanda Edward. Il porta la main à sa tête. Le compliment lui faisait plaisir. Il est vaniteux, susceptible, il est... – North lui lança un coup d'œil pour enregistrer une autre impression encore –... il est bien établi. Enduit de ce vernis luisant et uniforme de ceux qui font autorité. Car il est arrivé, à présent... à quoi donc ? North ne se rappelait plus exactement. Professeur ? Professeur d'université ? Un de ces individus à l'attitude figée, qui ne se relâchera plus jamais. Cependant Arbuthnot, R. K., avait dit, très ému, qu'il devait plus à Edward qu'à quiconque.

« Il m'a dit qu'il vous devait plus qu'à quiconque », répéta-t-il tout haut.

D'un geste, Edward écarta le compliment, mais il en était ravi. North se rappelait bien cette façon qu'il avait de porter la main à sa tête. Et Eleanor l'appelait « Nigs ». Elle se moquait de lui, et préférait les ratés comme Morris. Elle était assise, son

mouchoir à la main, et souriait ironiquement, secrètement, à quelque souvenir.

« Et quels sont tes projets ? demanda Edward. Tu mérites des vacances. »

Son attitude a quelque chose de flatteur, se disait North, c'est celle du maître d'école accueillant son ancien élève gratifié d'une quelconque distinction. Mais c'est sincère. Edward ne dit que ce qu'il pense, songea North, cela aussi est inquiétant. Et tous les deux gardèrent le silence.

Edward se tourna vers Eleanor :

« N'est-ce pas que Delia a réuni ici une assemblée extraordinaire ? » dit-il. Assis là, ils observèrent les différents groupes. De ses yeux bleus, limpides, Edward considérait le spectacle avec une bienveillance plutôt sarcastique. À quoi pense-t-il ? se demanda North. Il cache quelque chose derrière ce masque. Quelque chose qui lui a permis de rester en dehors de cette confusion. Le passé ? La poésie ? Et North contemplait le profil net, encore plus beau que dans son souvenir.

Il déclara tout à coup : « J'aimerais à rafraîchir un peu mes connaissances classiques. Bien qu'à vrai dire je n'en aie jamais eu beaucoup », ajouta-t-il d'une façon assez absurde, effrayé par le professeur.

Edward ne semblait pas l'écouter. Il levait son lorgnon et le laissait retomber en examinant l'étrange méli-mélo. Sa tête, menton levé, reposait en arrière, sur le dossier de sa chaise. La foule, le bruit, le tintement des couteaux et des fourchettes, rendaient les paroles inutiles. North lança de nouveau un coup d'œil à son oncle. Le passé et la poésie, voilà de quoi j'aimerais m'entretenir, songea-t-il. Il aurait aimé dire cela tout haut. Mais il se révélait difficile de questionner Edward, trop façonné, trop spécial, trop noir et blanc et linéaire, avec sa tête appuyée au dossier de sa chaise.

Il parlait de l'Afrique, alors que North eût préféré parler du passé et de la poésie. Ils étaient là pourtant, passé et poésie enfermés dans cette belle tête, semblable à celle d'un jeune Grec mais qui aurait blanchi. Pourquoi ne pas l'ouvrir ? Pourquoi ne pas partager ? Et tout en répondant aux questions habituelles que pose l'Anglais intelligent sur l'Afrique, l'état du pays, North se demandait ce qui n'allait pas chez son oncle. Pourquoi ne laisse-t-il rien déborder ? Pourquoi est-il incapable d'ouvrir le robinet ? Pourquoi garde-t-il tout cela sous clef, réfrigéré ? Parce que c'est un prêtre, un trafiquant de mystères, songeait North, sensible à la froideur de ce gardien de belles paroles.

Mais Edward lui disait :

« Il faut que nous prenions date. Pour l'automne prochain… »

Il parlait fort sérieusement.

« Oui, j'en serais heureux… À l'automne », répondit North.

Et une maison aux pièces assombries par des plantes grimpantes s'offrit à sa vue ; des domestiques entraient furtivement, des carafons circulaient ; une main tendait une boîte de bons cigares.

Des jeunes gens inconnus, qui promenaient des plateaux, leur offrirent des rafraîchissements de toutes sortes.

« Que c'est aimable à vous ! » s'écria Eleanor, en prenant un verre. North s'empara d'une coupe d'un liquide jaune, une coupe de vin blanc, dans laquelle s'élevaient de petites bulles qui crevaient à la surface. Il les regarda monter, puis éclater.

« Quelle est donc cette jolie jeune fille, là-bas dans ce coin, qui bavarde avec ce garçon ? » demanda Edward, en penchant la tête.

Il se montrait bienveillant, plein d'urbanité.

Eleanor répondit : « Ils sont délicieux, n'est-ce pas ? J'étais justement en train de me le dire... Tous me paraissent si jeunes ! C'est la fille de Maggie... Mais qui parle à Kitty ?

– Middleton, répondit Edward. Tu dois t'en souvenir. Ne l'as-tu pas rencontré autrefois ? »

Ils bavardaient, à l'aise dans leur élément. Danseurs et spectateurs au soleil, se dit North, qui se délassent la journée finie. Eleanor et Edward, chacun dans leur niche, tolérants, sûrs de l'essentiel.

North regardait les bulles s'élever dans le liquide jaune, en songeant : Pour eux, c'est parfait, car ils ont eu leur heure ; mais il n'en allait pas de même pour lui, pour sa génération. Il lui fallait une vie modelée sur le jaillissement (il observait la montée des bulles), le bondissement de l'âpre source ; une autre vie, une vie différente. Pas de salles publiques, de porte-voix retentissants, de marche au pas derrière un chef, en troupeaux, groupes, sociétés, tout caparaçonnés. Non ; commencer par l'être intime et vouer au diable l'aspect extérieur, se dit-il, le regard posé sur un jeune homme au noble front et au menton veule. Pas de chemises noires, vertes ou rouges – pose perpétuelle pour la galerie. Tout cela n'est que balivernes. Pourquoi ne pas abattre les barrières pour simplifier ? Mais ce monde qui n'est qu'une masse de gelée serait un véritable gâteau, un univers comme un édredon blanc... Donc conserver les signes distinctifs et particularités de North Pargiter – l'homme dont se moque Maggie, le Français qui tient son chapeau à la main – et cependant s'épandre, tracer un nouveau sillon dans la conscience humaine, être la bulle et le ruisseau, le ruisseau et la bulle, tout à la fois moi-même et le monde entier... Il leva son verre. Anonymement, se dit-il, en regardant en transparence le liquide jaune. Mais à quoi vais-je penser, moi pour qui les cérémonies sont suspectes, la religion morte, et qui n'ai de place, comme on dit, nulle part ? North interrompit ses réflexions. Il

tenait son verre à la main, une phrase lui restait à l'esprit. Il avait envie d'en ajouter plusieurs. Comment le pourrais-je ? se dit-il, en regardant Eleanor, assise, un mouchoir de soie entre les doigts ; à moins de savoir ce qui est solide, vrai, dans ma vie et dans celle des autres.

« Le fils de Runcorn ! » s'écria tout à coup Eleanor. Elle expliqua : « Le fils du concierge de mon appartement », et elle défit le nœud de son mouchoir.

« Le fils de ton concierge », répéta Edward. North considéra son oncle. Ses yeux ressemblent à un champ sur lequel le soleil repose en hiver, songea-t-il – le soleil d'hiver qui ne contient plus aucune chaleur, mais qui conserve une pâle beauté.

« Je crois qu'on l'appelle le commissionnaire, dit Eleanor.

– J'ai horreur de ce mot, fit Edward avec un léger frisson. Concierge n'est-il pas correct ?

– C'est ce que je prétends, dit Eleanor. Eh bien, que le fils du concierge de mon appartement... voudrait entrer – tout le monde désire qu'il entre – à l'université. Alors j'ai promis de t'en parler si je te voyais...

– Bien sûr, bien sûr », fit aimablement Edward.

C'est parfait, songea North, voilà le diapason naturel de la parole humaine. Bien sûr, bien sûr, répéta-t-il en lui-même.

« Il désire entrer à l'université, n'est-ce pas ? poursuivit Edward ; quels examens a-t-il passés ? »

Quels examens a-t-il passés ? se répéta encore North. Mais il se le répétait dans un esprit critique, affectant d'être à la fois acteur et censeur ; il écoutait, mais analysait. Il surveillait le léger liquide jaune dans lequel les bulles montaient plus lentement, une à une. Eleanor ignorait quels examens son jeune homme avait passés. Et à quoi étais-je en train de penser ? se dit North. Il lui semblait revenir du fin fond de la jungle, du cœur

des ténèbres, s'être frayé chemin vers la lumière, mais sans autre équipement que des phrases entrecoupées, des mots isolés, pour traverser le fourré épineux des corps humains, des volontés et des paroles humaines qui se penchaient sur lui, l'entravaient, l'aveuglaient… Il écouta.

« Eh bien, dis-lui de venir me voir », dit vivement Edward.

Eleanor protesta :

« Mais c'est trop te demander, Edward.

– Je suis là pour ça. »

Voici le son de voix qui convient, songea North. Pas caparacé. Les mots caparaçon et carapace se heurtaient dans son esprit, formant un seul mot qui n'en était pas un. Ce que je veux dire, pensa-t-il en buvant une gorgée de sa coupe de vin blanc, c'est que la source gît au fond, la douce amande. Le fruit, la source, qui se trouvent en chacun de nous, chez Edward, chez Eleanor, alors pourquoi nous caparaçonner par là-dessus ? Il leva la tête.

Un homme de forte corpulence s'arrêta devant eux. Il s'inclina et donna très poliment une poignée de main à Eleanor. Il était forcé de se pencher, tant avait de splendeur la sphère enfermée dans son gilet blanc. « Hélas ! disait-il d'une voix étrangement suave pour quelqu'un de sa carrure – rien ne me ferait plus de plaisir, mais j'ai une réunion à dix heures, demain matin. » L'oncle et la tante de North l'avaient invité à s'asseoir pour bavarder. Il se dandinait devant eux, sur ses petits pieds.

« Envoyez-la promener ! » dit Eleanor avec un sourire, le même, songea North, que celui qu'elle adressait, jeune fille, aux amis de son frère. Alors pourquoi n'a-t-elle pas épousé l'un d'eux ? Pourquoi dissimulons-nous tout ce qui importe ? se demanda-t-il.

« Et je laisserais poireauter mes directeurs ? Ma situation ne vaudrait pas cher en ce cas », répondit le vieil ami en tournant sur ses talons avec l'agilité d'un éléphant dressé.

« Le temps où il jouait dans une pièce grecque paraît lointain, n'est-ce pas ?... Il portait une toge », fit Edward avec un rire moqueur, suivant du regard la forme arrondie de ce grand potentat des chemins de fer, qui s'éloignait en fendant la foule massée à la porte, avec une certaine célérité, en parfait homme du monde.

« C'est Chipperfield, le grand homme des chemins de fer, expliqua Edward. Un individu très remarquable, le fils d'un porteur de gare », Edward faisait une petite pause entre chaque phrase, « fils de ses œuvres... une ravissante demeure... admirablement restaurée... Deux ou trois cents arpents, je crois... sa chasse... m'a demandé de diriger ses lectures... il achète de vieux tableaux de maîtres.

– De vieux tableaux de maîtres », répéta North. Les phrases agiles semblaient édifier une pagode, avec parcimonie et exactitude, et à travers tout cela courait un drôle de souffle moqueur, mais empreint d'affection.

« Des copies, sans doute, dit Eleanor dans un rire.

– Nous n'avons pas à entrer dans ces détails », fit Edward en s'esclaffant sans bruit. Puis un silence tomba. La pagode vogua au loin. Chipperfield avait franchi la porte et disparu.

Au-dessus de lui, North entendit les paroles d'Eleanor : « Que cette boisson est exquise ! » Il voyait de tout près, au niveau de sa tête, le verre qu'elle appuyait sur son genou. Une mince feuille verte flottait à la surface du vin. « J'espère que cela ne grise pas », dit-elle en l'approchant de ses lèvres.

North reprit son propre verre. À quoi pensais-je tout à l'heure en le regardant ? se demanda-t-il. Un embouteillage s'était formé sous son front, comme si deux pensées, en s'y heurtant, avaient bloqué les autres. Il avait tout oublié. Il fit tournoyer le liquide dans son verre. Il était au milieu d'une sombre forêt.

« Alors, North... »

L'appel de son nom le fit revenir à lui ; il sursauta. C'était Edward qui parlait. Il se pencha en avant d'un brusque mouvement.

« ... Tu veux vraiment rafraîchir ta connaissance des classiques ? Je suis heureux de te l'entendre dire. Ces vieux bonshommes renferment beaucoup de choses. Mais la jeune génération », il fit une pause, « ne semble pas en faire grand cas.

– Que c'est absurde ! dit Eleanor. J'en lisais un l'autre jour... celui que tu as traduit. Lequel était-ce ? » Elle s'arrêta ; elle ne se rappelait jamais les noms. « Là où il est question de la jeune fille qui...

– Antigone, suggéra Edward.

– Oui, Antigone ! s'écria Eleanor. Et je pensais, en moi-même, exactement ce que tu viens de dire, Edward. C'est si vrai... c'est si beau... »

Elle se tut comme si elle n'osait poursuivre.

Edward acquiesça d'un signe. Il attendit, puis tout à coup, il lança la tête en arrière et prononça quelques mots en grec : ο'ύτοι συνέχειν ἀλλά συμφιλεὶν'έφυν.

North leva les yeux.

« Traduisez », demanda-t-il.

Edward hocha la tête.

« C’est en cette langue », dit-il.

Il se tut. Ça ne va pas, songea North. Il ne peut pas exprimer ce qu’il voudrait dire. Il a peur. Ils ont tous peur ; peur qu’on se moque d’eux, peur de se livrer. Et lui aussi a peur, songea-t-il en regardant le jeune homme au beau front et au menton veule qui gesticulait avec trop d’emphase. Nous avons tous peur les uns des autres ; peur de quoi ? De la critique, du rire, des gens qui pensent différemment... Il a peur de moi parce que je suis un planteur (et il se vit avec sa figure ronde, ses pommettes hautes, et ses petits yeux bruns) ; et j’ai peur de lui parce qu’il est intelligent. Il examina le vaste front qui commençait déjà à se dégarnir. Voilà ce qui nous sépare : la peur, songea-t-il.

North changea de position. Il voulait se lever, aller parler au jeune homme. Delia avait dit : « N’attendez pas d’être présenté. » Mais il est difficile de dire à un homme qu’on ne connaît pas : « Que signifie ce nœud au milieu de mon front ? dénouez-le. » North en avait assez de penser tout seul. Penser seul produit des nœuds au milieu du front ; penser tout seul fait naître des images, des images absurdes. Le jeune homme s’éloignait. Il faudrait faire un effort. Cependant North hésitait. Il se sentait à la fois repoussé et attiré, attiré et repoussé. Il se leva à demi, mais avant de s’être redressé, il entendit quelqu’un frapper la table avec une fourchette.

Un homme à la forte carrure, assis à une table dans le coin, frappait sur la table avec sa fourchette. Il se penchait en avant comme s’il voulait attirer l’attention, comme s’il était sur le point de prononcer un discours. C’était l’homme que Peggy appelait Brown, les autres Nicolas et dont il ignorait le véritable nom. Peut-être était-il légèrement ivre.

« Mesdames, messieurs, fit-il. Mesdames, messieurs », répéta-t-il, un peu plus fort.

« Quoi donc, un discours ? » dit Edward d'un air moqueur. Il déplaça un peu sa chaise, saisit son lorgnon qui pendait à un ruban noir, comme une décoration étrangère.

Une rumeur montait de partout, les gens circulaient armés d'assiettes et de coupes. Ils butaient sur des coussins posés à terre. Une jeune fille tomba la tête en avant.

Un jeune homme lui tendit la main :

« Vous êtes-vous fait mal ? » lui demanda-t-il.

Non, elle n'avait aucun mal. Mais cette interruption avait détourné l'attention. Un bruit de voix s'éleva, comme un bourdonnement de mouches sur du sucre. Nicolas se rassit. Il semblait perdu dans la contemplation de la pierre rouge de sa bague, ou dans celle des fleurs éparses : fleurs de cire blanche, fleurs pâles, demi translucides, fleurs écarlates, si ouvertes que le cœur d'or apparaissait, et que les pétales tombaient pour se répandre sur la table parmi les couteaux et les fourchettes loués, les verres communs. Puis Nicolas se reprit :

« Mesdames, messieurs ! » dit-il, et il se remit à frapper sur la table avec sa fourchette. Il y eut un instant de silence. Rose traversa la salle à grands pas.

« Allez-vous faire un discours ? demanda-t-elle ; continuez, j'aime bien écouter quand on parle. » Elle se tint à côté de lui, la main arrondie autour de l'oreille, comme un soldat. Le bourdonnement des voix avait repris.

« Silence ! » cria-t-elle. Elle s'était emparée d'un couteau pour donner des coups sur la table.

« Silence ! Silence ! » Elle frappa de nouveaux coups.

Martin venait vers eux.

« Pourquoi Rose fait-elle tout ce tapage ? demanda-t-il.

– Je réclame le silence, dit-elle, lui brandissant son couteau sous le nez. Ce monsieur veut faire un discours. »

Mais Nicolas s'était rassis ; il contemplait sa bague avec résignation. Martin avait posé la main sur l'épaule de Rose.

« N'est-elle pas le portrait vivant du vieil oncle Pargiter du régiment des Pargiter ? dit-il en se retournant vers Eleanor, comme s'il cherchait une confirmation à ses paroles.

– Et j'en suis fière ! s'écria Rose, brandissant de nouveau son couteau vers Martin. Je suis fière de ma famille, fière de mon pays, fière de...

– Ton sexe ? dit-il, l'interrompant.

– Parfaitement, confirma-t-elle avec force. Et toi ? » Elle lui frappa sur l'épaule. « Es-tu fier de toi ?

– Ne vous disputez pas, les enfants, ne vous disputez pas ! s'écria Eleanor, rapprochant un peu sa chaise. Ils se sont disputés toute leur vie, toujours... toujours... »

Martin s'assit par terre et déclara : « Elle a toujours été colère comme un dindon, avec ses cheveux relevés sur le front...

– ... et sa robe rose », ajouta Rose. Elle s'assit brusquement et tint son couteau planté dans sa main. « Une robe rose, une robe rose », répétait-elle comme si ces mots rappelaient un souvenir.

« Mais continuez votre discours, Nicolas », fit Eleanor, tournée vers lui. Il secoua la tête et sourit.

« Parlons de robes roses, dit-il.

– ... dans le salon d'Abercorn Terrace, quand nous étions enfants..., dit Rose. T'en souviens-tu ? » Elle regarda Martin, qui hocha la tête.

« Dans le salon d'Abercorn Terrace... », répéta Delia. Elle allait de table en table, munie d'une grande carafe de boisson aromatisée. Elle s'arrêta devant eux. « Abercorn Terrace ! » s'écria-t-elle, remplissant un verre. Elle rejeta la tête en arrière, et parut un instant étonnamment jeune, belle, avec un air de défi.

« C'était infernal ! s'écria-t-elle. Infernal », répéta-t-elle, puis, très simple, laissant de côté ses manières irlandaises, elle dit encore tout en versant à boire : « C'était infernal ! Sais-tu, fit-elle, en regardant Eleanor, que lorsque je vais à Paddington, je demande toujours au chauffeur de prendre par l'autre côté. »

Le verre de Martin était plein. Il arrêta Delia : « Cela suffit... Moi aussi... je détestais la maison », ajouta-t-il.

Kitty Lasswade s'était avancée. Elle tenait une coupe devant elle, comme si c'était un hochet, et se planta devant Martin.

« Qu'est-ce que Martin déteste à présent ? »

Un monsieur poli lui avança une petite chaise dorée sur laquelle elle s'assit.

« Il a toujours été prêt à haïr, dit-elle tendant son verre. Qu'est-ce que tu avais pris en haine chez moi, Martin, ce soir où tu dînais avec nous ? lui demanda-t-elle. Je me souviens encore de ma colère... »

Elle lui sourit. Il avait pris un air de chérubin, gras et rose ; ses cheveux étaient brossés en arrière comme ceux d'un serveur. Il protesta :

« En haine ? je n'ai jamais détesté personne. Mon cœur est plein d'amour, mon cœur est plein de bonté. » Il riait en balançant son verre, qu'il élevait vers elle.

« Quelle absurdité ! Quand tu étais jeune tu avais tout pris en haine... », dit Kitty. Elle fit un grand geste de la main. « Tout ! Ma maison... Mes amis... » Elle s'interrompit avec un

bref et léger soupir. Elle les revoyait... Les hommes entrant en file, les femmes pinçant un pan de leur robe entre le pouce et l'index. Elle habitait seule à présent, dans le Nord.

« ... et je pense que je suis plus heureuse ainsi, dit-elle, un peu pour elle-même, avec simplement un gamin qui me fend mon bois. »

Il y eut un silence.

« À présent, laissez-le faire son discours, demanda Eleanor.

– Oui, débitez votre petit discours », dit Rose. De nouveau elle frappa son couteau sur la table ; de nouveau Nicolas se leva à demi.

« Va-t-il faire un discours ? » demanda Kitty, se tournant vers Edward, qui avait approché sa chaise.

« Le seul endroit où l'art oratoire ait subsisté... », commença Edward ; puis il s'arrêta, approcha sa chaise un peu plus, rajusta son lorgnon et continua : « ... c'est dans les églises. »

Voilà pourquoi je ne l'ai pas épousé, se dit Kitty. Cette voix, cette voix hautaine, ramenait si bien tout cela : l'arbre à demi tombé, la pluie, l'appel des élèves, la sonnerie des cloches, elle et sa mère...

Mais Nicolas s'était levé. Il respira si profondément que son plastron de chemise se bomba. D'une main, il tourmentait son gousset, tandis qu'il lançait l'autre en avant, d'un geste d'orateur.

« Mesdames, messieurs ! recommença-t-il, au nom de tous ceux qui ont pris plaisir à cette soirée...

– Parlez, parlez plus fort », crièrent les jeunes gens, debout dans la fenêtre.

(« Est-ce un étranger ? » demanda Kitty tout bas à Eleanor.)

« … Au nom de ceux qui ont pris plaisir à cette soirée, répéta-t-il plus haut, je tiens à remercier nos hôtes…

– Oh ! ne me remerciez pas », fit Delia, passant devant eux avec sa carafe vide.

Le discours chavira une fois de plus. Ce doit être un étranger, se dit Kitty, car il ne semble pas se préoccuper de l'effet qu'il produit. Il se tenait debout, son verre à la main, et il souriait.

Kitty le pressa : « Continuez, continuez, ne faites aucune attention à eux. » Elle se sentait d'humeur à écouter un discours. Un discours est chose excellente dans une soirée. Cela lui donne du cachet, la complète. Elle frappa son verre sur la table.

« C'est très gentil à vous, fit Delia, cherchant à passer malgré la main que Nicolas lui posait sur le bras, mais ne remerciez pas. »

Il protesta, la retenant : « Il ne s'agit pas de ce que vous désirez, Delia, mais de ce que nous voulons, *nous*. Cela convient lorsque nos cœurs sont pleins de reconnaissance… », ajouta-t-il avec un geste de la main.

Le voilà lancé, cette fois, songea Kitty. Il doit être un peu orateur, comme la plupart des étrangers.

« … lorsque nos cœurs sont pleins de reconnaissance, répéta-t-il en élevant un doigt.

– Pourquoi donc ? » fit brusquement une voix. Nicolas se tut derechef.

(« Quel est cet homme brun ? murmura Kitty à l'oreille d'Eleanor – je me le suis demandé toute la soirée.

– René, dit Eleanor très bas, René », répéta-t-elle.)

« Pourquoi donc ? fit Nicolas. C'est ce que j'étais sur le point d'expliquer... »

Il fit une pause pour prendre une profonde inspiration qui dilata son gilet. Ses yeux brillaient. Il semblait empli d'une bienveillance spontanée, sous-jacente. Mais à ce moment-là une tête surgit de sous la table, une main ramassa une poignée de pétales de fleurs et une voix s'écria :

« Rose rouge, Rose épineuse, Rose courageuse, Rose fauve ! » Les pétales furent lancés en éventail sur la corpulente Rose, assise tout au bord de sa chaise. Surprise, elle releva la tête. Des pétales étaient tombés sur elle. Elle les balaya aux endroits proéminents de sa personne, où ils s'étaient logés. « Merci ! Merci ! » s'écria-t-elle. Puis elle s'empara d'une fleur et en fouetta énergiquement la table.

« Je veux mon discours, dit-elle, le regard fixé sur Nicolas.

– Non, non, répondit-il, ce n'est pas le moment de faire des discours » ; et il se rassit.

« Buvons alors, dit Martin. » Il leva son verre. « Pargiter du régiment des Pargiter ! Je bois à sa santé. » Il posa son verre avec force.

« Oh ! si vous trinquez, dit Kitty, je boirai moi aussi. Rose, à ta santé. Rose est un chic type, fit-elle levant son verre. Mais Rose a eu tort, ajouta-t-elle. La force n'a jamais raison, n'êtes-vous pas de mon avis, Edward ? » Elle lui tapa le genou. « J'avais oublié la guerre, murmura-t-elle, presque à elle-même. Cependant, reprit-elle tout haut, Rose a eu le courage de ses convictions. Rose a été en prison. Je bois à sa santé. » Elle but.

« Et moi à la tienne, Kitty », dit Rose, lui faisant un salut.

Martin la railla :

« Elle lui a brisé sa fenêtre, puis elle l'a aidé à briser celles des autres. Où est ta décoration, Rose ?

– Dans une boîte en carton, sur la cheminée. Tu ne me prendras pas au piège à mon âge, mon cher ami.

– Mais j'aurais bien voulu que vous laissiez Nicolas finir son discours », observa Eleanor.

À travers le plafond, les notes préliminaires d'une danse passèrent, bruit lointain, en sourdine. Les jeunes gens avalèrent à la hâte ce qui restait dans leurs coupes, se levèrent pour remonter à l'étage. Bientôt on entendit le bruit des pas qui frappaient le plancher lourdement, en mesure.

« Une autre danse, observa Eleanor. Une valse. Quand nous étions jeunes, dit-elle en regardant Kitty, nous dansions... » La musique semblait reprendre ses paroles, les répéter : quand j'étais jeune, je dansais – je dansais...

« Et comme j'avais ça en horreur ! dit Kitty en regardant ses doigts courts et marqués de piqûres. Que c'est agréable de n'être plus jeune ! Agréable de ne plus se préoccuper de ce que pensent les gens ! On peut vivre à sa guise... quand on a soixante-dix ans. »

Elle s'arrêta et leva les sourcils, comme si elle se rappelait un souvenir. « Quel dommage qu'on ne puisse pas recommencer sa vie... », dit-elle. Mais elle n'alla pas plus loin.

« N'allons-nous pas avoir notre discours après tout, monsieur... ? » demanda-t-elle en fixant les yeux sur Nicolas dont elle ignorait le nom. Il restait assis et regardait devant lui, avec une expression pleine de bonté ; ses mains barbotaient parmi les pétales de fleurs.

« À quoi bon ? dit-il, personne ne veut écouter. » Ils prêtèrent l'oreille au bruit des pas au-dessus d'eux et à la musique

qui répétait, semblait-il à Eleanor : quand j'étais jeune, je dansais, tous les hommes m'aimaient, quand j'étais jeune...

« Mais je veux un discours ! » déclara Kitty avec ses airs d'autorité. C'était vrai ; elle désirait quelque chose qui donnerait un cachet, une touche finale... Mais à quoi, elle ne le savait pas très bien. Rien qui vînt du passé, cependant – pas de souvenirs. Le présent, le futur, voilà ce qu'il lui fallait.

« Tiens, Peggy ! » dit Eleanor en regardant autour d'elle. Peggy, assise sur un coin de table, mangeait un sandwich au jambon.

Elle l'appela :

« Viens, Peggy. Viens nous parler.

– Parlez pour la jeune génération, Peggy, dit Lady Lasswade en lui serrant la main.

– Mais je ne suis pas la jeune génération et j'ai déjà prononcé mon discours. J'ai fait l'imbécile là-haut, dit-elle en se laissant tomber aux pieds d'Eleanor.

– Toi alors, North..., fit Eleanor, les yeux fixés sur la raie de son neveu, assis par terre à côté d'elle.

– Oui, North, dit Peggy le regardant par-dessus les genoux de sa tante. North prétend que nous ne parlons qu'argent et politique ; dis-nous ce que nous devons faire. »

North sursauta ; il somnolait, engourdi par la musique et le bruit des voix. Que faudrait-il faire ? se dit-il en s'éveillant. Que devrions-nous faire ?

Il se secoua et se redressa. Il aperçut le visage de Peggy tourné vers lui. Elle souriait, elle avait une expression joyeuse, et lui rappelait la figure de sa grand-mère dans le portrait. Mais il revit le visage qu'elle avait eu là-haut, écarlate, plissé comme si elle était sur le point de fondre en larmes. C'était son visage

qui disait vrai et non ses paroles. Seules les paroles lui restaient, cependant : Vivre différemment – différemment. Il interrompit ses réflexions. Voilà ce qui réclame du courage, songea-t-il : Dire la vérité ! Peggy écoutait. Les vieilles personnes s'étaient déjà remises à papoter de leurs petites affaires.

« ... C'est une maisonnette charmante, disait Kitty. Autrefois, une vieille fille l'habitait. Il faudra venir faire un séjour chez moi, au printemps, Nell... »

Peggy observait North par-dessus son sandwich au jambon.

« Tu avais raison, fit-il brusquement, tout à fait raison. » Il se reprit. Il n'approuvait pas les paroles de sa sœur, mais le sentiment qui les avait dictées et qui ne le concernait pas. Il s'en apercevait à présent. Peggy avait songé à d'autres gens, à un autre monde, un monde nouveau...

Les vieilles tantes et les vieux oncles bavardaient entre eux, par-dessus la tête de North.

« Comment s'appelait cet homme à Oxford, que j'avais pris en affection ? » demandait Lady Lasswade ; North vit le corps d'argent de Kitty s'incliner vers Edward.

« L'homme qui vous plaisait à Oxford, répéta Edward. Je croyais que vous n'aviez jamais aimé personne à Oxford... » Et tous se mirent à rire.

Peggy attendait, elle observait North. Il revit la montée des bulles dans son verre ; il sentit de nouveau le nœud se serrer sur son front. Il aurait aimé trouver quelqu'un d'infiniment sage et bon qui pût réfléchir à sa place, répondre pour lui. Mais le jeune homme au front dégarni avait disparu.

« ... Vivre différemment... différemment », répéta-t-il. C'étaient là les paroles de Peggy ; elles ne correspondaient pas exactement à sa pensée, mais il dut s'en servir. Je viens de faire

l'imbécile, moi aussi, songea-t-il, tandis que la vague d'une impression pénible lui passait sur le dos comme le tranchant d'une lame ; et il s'appuya contre le mur.

« Oui, c'était Robson ! » s'écriait Lady Lasswade. Sa voix en trompette résonna au-dessus de la tête de North.

« Comme on oublie les choses, continua-t-elle. Bien entendu... Il s'appelait Robson. Et la jeune fille que j'aimais bien aussi, Nelly ? Celle qui voulait être docteur.

– Elle est morte, je crois, répondit Edward.

– Morte, vraiment... morte. » Lady Lasswade garda le silence un instant, puis elle se retourna et abaissa son regard sur North : « J'aurais voulu t'entendre faire un discours », dit-elle.

Il se recula. Plus de discours en ce qui me concerne, songea-t-il. Il tenait encore son verre, à demi rempli d'un pâle liquide jaune. Aucune bulle ne s'en élevait plus. Le vin était limpide et tranquille. Calme et solitude, se dit-il, silence et solitude... Voilà le seul élément dans lequel l'esprit se sente libre aujourd'hui.

Silence et solitude, se répéta-t-il ; silence et solitude. Ses yeux se fermaient d'eux-mêmes. Il se sentait las, ahuri ; les gens parlaient, parlaient. Il se détacherait, s'épandrait ; il se voyait étendu au milieu d'un vaste espace, sur une plaine bleue, bordée de montagnes à l'horizon. Il allongea les pieds. Les moutons paissaient là, ils arrachaient lentement l'herbe, avançaient tantôt une patte raide, tantôt l'autre. Et ce bavardage – ce bavardage. Il ne comprenait pas ce qu'on disait. À travers ses paupières entrouvertes il apercevait des mains qui tenaient des fleurs – des mains étroites et belles mais qui n'appartenaient à personne. Et tenaient-elles vraiment des fleurs ? ou bien des montagnes ? Montagnes bleues aux ombres violettes. Des pétales tombèrent. « Ils tombent, tombent et couvrent tout », murmura-t-il. Et voici la tige d'un verre, le bord d'une assiette,

une coupe pleine d'eau. Les mains continuaient à ramasser une fleur après l'autre. Voilà une rose blanche, une rose jaune et voici une rose avec des vallées violettes, creusées dans ses pétales. Elles pendaient, roses aux plis, aux couleurs multiples, penchées au bord de la coupe. Les pétales tombaient ; ils reposaient, violets et jaunes, en petites chaloupes, bateaux sur l'eau. Et lui flottait, à la dérive, dans une chaloupe, dans un pétale, le long d'un fleuve, vers la solitude... qui est la pire torture ; les mots lui arrivaient comme si on les prononçait : la pire torture que les êtres humains puissent infliger. Un bruit de voix l'interrompit. Le beau visage rouge de Kitty se penchait sur lui :

« Réveille-toi, North... il faut que tu nous fasses un discours, disait-elle.

– Maggie ! » s'écria-t-il en se redressant. C'était bien elle, assise là, qui mettait des fleurs dans l'eau.

« Oui, c'est au tour de Maggie de parler », fit Nicolas, lui posant la main sur le genou.

René l'encouragea : « Parle, parle », dit-il.

Mais elle secoua la tête. Le rire s'empara d'elle, l'ébranla. Elle riait, la tête renversée en arrière, comme possédée par quelque bienfaisant génie du dehors qui l'obligeait à se pencher et à se relever, songea North, ainsi qu'un arbre agité et ployé par le vent. Pas d'idoles, pas d'idoles, pas d'idoles, pas d'idoles, carillonnait le rire, comme si l'arbre avait été garni d'innombrables clochettes, et North se mit à rire, lui aussi.

Leur rire cessa. Des pas retentissaient, dansaient sur le plancher, au-dessus d'eux. Le bruit d'une sirène résonna sur le fleuve. Un fourgon grinça le long d'une rue, dans le lointain. Il y eut une poussée de son, une vibration : quelque chose était libéré, semblait-il, comme si la vie de la journée allait commencer ;

on entendit le chœur, le cri, le gazouillis, le mouvement qui salue l'aube de Londres.

Kitty se tourna vers Nicolas.

« Et de quoi comptiez-vous parler dans votre discours, monsieur... Je crains de n'avoir pas saisi votre nom ?... le discours qui a été interrompu ?

– Mon discours ? dit Nicolas en riant. Ce devait être un miracle, dit-il, un chef-d'œuvre. Mais comment peut-on parler lorsqu'on est sans cesse interrompu ? Je commence, je dis : Remercions. Alors Delia répond : Ne me remerciez pas. Je recommence : Remercions quelqu'un... c'est René qui dit : Pourquoi donc ? Je recommence encore, et voyez... Eleanor est profondément endormie. » Il la montra du doigt. « Alors à quoi bon ?

– Oh ! mais c'est agréable quand même ! » fit Kitty.

Elle continuait à aspirer à quelque chose... un cachet, du fini, elle ne savait quoi, exactement. Et il se faisait tard, il lui fallait rentrer.

« Dites-moi, pour moi seule, ce que vous comptiez nous exposer, monsieur...

– Ce que je comptais dire, je pensais... » Il s'interrompit, étendit la main et énuméra, touchant ses doigts l'un après l'autre : « Premièrement, j'aurais remercié nos hôtes, puis cette maison », il fit un geste englobant la salle aux murs couverts des affiches de l'agence de location, « cette maison qui a abrité les amoureux, les créateurs, les hommes et les femmes de bonne volonté. Et finalement », il prit son verre, « j'aurais bu à la race humaine. La race humaine, poursuivit-il, portant le verre à ses lèvres, qui est encore dans son enfance, puisse-t-elle grandir et atteindre sa maturité ! Mesdames, messieurs, s'écria-t-il à demi levé, le gilet gonflé, c'est à cela que je bois. » Il plaqua sur la table son verre qui se brisa.

« Voilà le treizième verre cassé ce soir, fit Delia qui s'avançait puis s'arrêtait devant eux. Mais ça ne fait rien, ce sont des verres très bon marché.

– Qu'est-ce qui est bon marché ? » murmura Eleanor. Elle entrouvrit les yeux. Mais où se trouvait-elle, dans quelle pièce ? Dans laquelle des innombrables pièces ? Il y en avait toujours, et toujours des gens. Depuis la nuit des temps... Elle referma les mains sur la monnaie qu'elle tenait, et de nouveau elle fut inondée d'un sentiment de bonheur. Était-ce parce que ceci avait survécu – cette sensation aigüe (elle se réveillait) – et que l'autre chose, l'objet solide – elle venait d'entrevoir un phoque barbouillé d'encre – disparaissait ? Elle ouvrit tout grands les yeux. Elle était là, vivante, dans cette salle, parmi des gens vivants. Elle aperçut les têtes en cercle. D'abord, ce furent des personnes anonymes. Puis elle les reconnut. Elle vit Rose, Martin, Morris. Il n'avait presque plus de cheveux sur le crâne, son visage semblait d'une étrange pâleur.

Tous les visages revêtaient cette étrange pâleur. La lumière électrique avait perdu son rayonnement. Les nappes paraissaient plus blanches. À ses pieds, la tête de North se cerclait de blancheur, son plastron de chemise était un peu fripé.

Il était assis par terre devant son oncle Edward, les mains nouées autour des genoux. Il se donnait de petites secousses et levait les yeux comme s'il voulait questionner son oncle.

Eleanor l'entendit demander : « Oncle Edward, dites-moi... »

Il ressemblait à un enfant qui réclame une histoire.

« Dites-moi ceci, répéta-t-il avec une autre petite secousse. Vous êtes un érudit. Parlez-moi des classiques : Eschyle, Sophocle, Pindare ? »

Edward se pencha.

« Et le chœur ? » ajouta North, avec un geste brusque. Eleanor se pencha vers eux. North répéta : « Le chœur… »

Eleanor entendit Edward répondre avec un sourire bienveillant :

« Mon cher garçon ne me demande pas ça. Je n'ai jamais été très fort sur ce point. Non, si j'avais eu le choix », il s'interrompit et se passa la main sur le front, « j'aurais été… » Un éclat de rire noya ses paroles. Eleanor n'entendit pas la fin de la phrase. Qu'avait-il dit ? Qu'aurait-il désiré être ? Les mots s'étaient perdus.

Il doit y avoir une autre existence, se dit-elle, retombant en arrière, dans son fauteuil, exaspérée. Pas en rêve, mais ici, maintenant, dans cette salle, parmi des êtres vivants. Il lui semblait être au bord d'un précipice, les cheveux rebroussés par le vent, et sur le point d'atteindre quelque chose qui la fuyait. Il doit y avoir une autre existence, ici, maintenant, se répéta-t-elle. Celle-ci est par trop courte, trop interrompue. Nous ne savons rien, serait-ce sur nous-mêmes. Nous ne faisons que commencer à comprendre, ici et là. Elle arrondit ses mains sur ses genoux, comme l'avait fait Rose autour de ses oreilles. Elle en fit une coupe. Elle aurait voulu y enclore l'instant présent, le retenir, le remplir de plus en plus de passé, de présent et d'avenir, pour enfin le voir resplendir, entier, lumineux, riche de signification.

« Edward », dit-elle, cherchant à attirer son attention, mais il n'écoutait pas. Il racontait à North une vieille histoire de collège. C'est inutile, songea-t-elle, en écartant ses mains. Il faut que l'instant présent s'écoule. Il faut qu'il passe. Et après ? Pour elle aussi il y aurait la nuit éternelle, les ténèbres sans fin. Elle regarda devant elle comme si elle voyait s'ouvrir un très long, très sombre tunnel. Mais en songeant à l'obscurité elle se sentit déroutée ; le jour se levait, les stores étaient blancs.

Un mouvement se produisit dans la salle.

Edward montra du doigt la porte, se tourna vers sa sœur et demanda : « Qui est-ce ? »

Elle vit deux enfants qui se tenaient sur le seuil. Delia, les mains posées sur leurs épaules, semblait les encourager. Elle les conduisit à la table pour leur donner quelque chose à manger. Ils avaient l'air gauche et intimidé.

Eleanor examina leurs mains, leurs vêtements, la forme de leurs oreilles. Ce sont sans doute les enfants de la gardienne. Delia leur coupait en effet des tranches de gâteaux beaucoup plus grosses que s'il s'était agi d'enfants de ses amies. Les petits prirent le gâteau et l'examinèrent avec un drôle de regard fixe, farouche, semblait-il. Peut-être étaient-ils effrayés parce qu'on les avait fait monter du sous-sol au salon.

« Mangez », fit Delia avec une petite tape d'encouragement.

Ils commencèrent à mâcher lentement, en promenant autour d'eux des yeux solennels.

« Eh là ! les enfants », s'écria Martin, leur faisant signe d'approcher. Les enfants le dévisagèrent avec gravité.

« N'avez-vous pas de nom ? » Ils continuèrent à manger en silence. Martin fouilla dans ses poches.

« Parlez, parlez donc.

– La jeune génération, observa Peggy, ne compte pas parler. »

Ils tournèrent leur regard vers elle, mais continuèrent à mâcher. « Pas d'école demain ? » dit Peggy. Ils secouèrent la tête de droite à gauche.

« Hurrah ! » fit Martin. Il brandissait des piécettes entre le pouce et l'index. « Chantez-nous une chanson, pour six pence, dit-il.

– C'est ça ; ne vous en a-t-on pas appris à l'école ? » demanda Peggy.

Les enfants la regardèrent fixement sans mot dire. Ils s'étaient arrêtés de manger et formaient le centre d'un petit groupe. Ils laissèrent errer un instant leur regard sur les grandes personnes, puis après s'être donné un léger coup de coude préalable, ils entonnèrent brusquement une chanson :

Etho passo tanno hai,
Fai donk to tu do,
Mai to, kai to, lai to see
Toh dom to tuh do –

Voilà ce qu'on entendait. On ne reconnaissait pas un seul mot. Les sons défigurés s'élevaient et retombaient comme si les enfants se guidaient sur un air. Puis ils se turent.

Mains derrière le dos, les gamins, d'un commun accord, attaquèrent le deuxième couplet.

Fanno to par, etto to mar,
Timin tudo, tido,
Foll to gar in, mitno to par,
Eido, teido, meido –

Ils chantèrent ce couplet avec plus d'impétuosité encore. Le rythme semblait les bercer et les mots inintelligibles s'enchaînaient les uns aux autres jusqu'à n'être guère qu'un hurlement. Les grandes personnes ne savaient plus s'il leur fallait rire ou pleurer, tant les voix étaient rudes, l'accent hideux.

Le chant éclata de nouveau :

Chree to gay ei
Geeray didax.

Puis les enfants se turent, au milieu d'un couplet, semblait-il. Ils restaient à sourire de toutes leurs dents, silencieux, les yeux rivés au plancher. On ne savait que dire. Le bruit qu'ils venaient de faire était horrible, aigu, discordant, dénué de sens. Le vieux Patrick s'avança à petits pas vers eux.

« C'est très gentil, très gentil, merci mes enfants », dit-il de sa voix bienveillante en tortillant son cure-dent. Les enfants le regardèrent en ricanant, puis ils commencèrent à se retirer. Martin, lorsqu'ils se faufilèrent devant lui, leur glissa une pièce dans la main. Alors ils se précipitèrent vers la porte.

« Mais que diable chantaient-ils ? demanda Hugh Gibbs. Je n'ai pas compris un traître mot, je l'avoue. » Il plaqua ses mains de part et d'autre de son vaste gilet blanc.

« L'accent cockney, sans doute, répondit Patrick. Ce qu'on leur apprend à l'école.

– Mais c'était... », commençait à dire Eleanor, puis elle se tut. Qu'est-ce que c'était ? Les enfants avaient une attitude si digne tout en produisant ce son hideux. Le contraste entre leur expression et leur voix était stupéfiant ; il était impossible de trouver un terme qui exprimât l'ensemble. Elle se tourna vers Maggie : « Admirable, dit-elle, avec une note d'interrogation dans la voix.

– Extraordinaire », répondit Maggie.

Mais pensaient-elles à la même chose ? Eleanor n'en fut pas certaine.

Eleanor ramassa ses gants, son sac, deux ou trois pièces de monnaie et se leva. Une étrange lueur blême s'était répandue dans la salle. Les objets semblaient s'arracher à leur sommeil, à leur déguisement pour se revêtir de la sobriété de la vie journalière. La pièce s'apprêtait à retrouver ses attributions habituelles de bureau d'agence de location. Les tables redevenaient des tables de bureau ; leurs pieds étaient des pieds de table de bu-

reau, bien que ces tables fussent encore jonchées d'assiettes et verres, de roses, lis et œillets.

« Il est temps de partir », dit Eleanor traversant la salle. Delia, qui s'était approchée de la fenêtre, tira brusquement les rideaux.

« L'aube », s'écria-t-elle d'un accent un peu mélodramatique.

Les silhouettes des maisons apparurent de l'autre côté du square avec leurs persiennes fermées. Elles semblaient encore profondément endormies dans la pâleur du matin.

Nicolas se leva et s'étira : « L'aube », dit-il. Lui aussi se dirigea vers la fenêtre. René le suivit.

« C'est le moment de la péroraison, dit-il, debout devant la fenêtre, près de Nicolas... L'aube... le jour nouveau. »

Il indiqua les arbres, les toits et le ciel.

« Non, répondit Nicolas, retenant les rideaux. Vous vous trompez. Il n'y aura pas de péroraison – pas de péroraison, s'écria-t-il, écartant les bras, car il n'y a pas eu de discours.

– Mais l'aube s'est levée », répondit René, montrant du doigt le ciel.

C'était un fait. Le soleil s'était levé. Le ciel, entre les cheminées, semblait extraordinairement bleu.

« Et je vais me coucher », déclara Nicolas après un instant de silence. Il se détourna.

« Où est Sara ? » demanda-t-il promenant ses regards autour de lui. Elle était pelotonnée dans un coin, la tête appuyée à une table, et paraissait endormie.

« Réveillez votre sœur, Magdalena », dit-il à Maggie. Maggie regarda Sara, prit une fleur sur la table et la lui lança. Sara entrouvrit les yeux. « C'est l'heure », déclara Maggie en lui touchant l'épaule. « L'heure ! » soupira Sally.

Elle bâilla et s'étira. Elle fixa les yeux sur Nicolas comme si elle le ramenait dans son champ visuel. Puis elle se mit à rire.

« Nicolas ! s'écria-t-elle.

– Sara », répondit-il. Ils se regardèrent en souriant. Il l'aida ensuite à se lever ; appuyée contre sa sœur, elle assura son équilibre et se frotta les yeux.

« Comme c'est drôle, murmura-t-elle – comme c'est drôle... »

Elle voyait autour d'elle les assiettes sales, les verres vides, les pétales et les miettes de pain. Dans le mélange des deux lumières, cela paraissait prosaïque, mais irréel ; macabre, mais brillant. Et là-bas, près de la fenêtre, les frères et sœurs âgés réunis formaient un groupe.

« Regarde, Maggie, murmura Sara. Regarde ! » Et elle montra du doigt tous les Pargiter, debout dans l'embrasure de la fenêtre.

Le groupe devant la fenêtre, les hommes en tenue de soirée blanc et noir, les femmes revêtues d'écarlate, d'or et d'argent, prenaient un aspect sculptural comme s'ils étaient taillés dans de la pierre. Les robes tombaient en plis ciselés. Puis les attitudes changèrent, tous s'animèrent et se mirent à parler.

« Est-ce que je peux te ramener, Nell ? demandait Kitty Lasswade, j'ai une auto qui attend. »

Eleanor ne répondit pas. Elle examinait les maisons aux rideaux baissés, en face, de l'autre côté du square. Les fenêtres se

tachetaient d'or. Tout semblait bien balayé, frais et virginal. Les ramiers s'affairaient, à la cime des arbres.

« J'ai une auto..., répéta Kitty.

– Écoute... », répondit Eleanor, la main levée. Là-haut le gramophone jouait *God save the King*, mais Eleanor parlait des ramiers qui roucoulaient.

« Ce sont des ramiers sauvages, n'est-ce pas ? » dit Kitty. Elle pencha la tête de côté pour écouter. Rou-cou rou-cou ; rou...

« Des ramiers sauvages ! fit Edward, portant la main à son oreille.

– Là, à la cime des arbres », répondit Kitty. Les oiseaux vert-bleu s'agitaient sur les branches, picoraient, roucoulaient pour eux-mêmes.

Morris secoua les miettes de son gilet.

« Être hors du lit à des heures pareilles, pour de vieux encroûtés comme nous ! dit-il. Je n'ai pas vu lever le soleil depuis... depuis...

– Ah ! mais quand nous étions jeunes, observa le vieux Patrick en lui tapant sur l'épaule, une nuit blanche ne nous faisait pas peur ! Je me souviens d'avoir été à Covent Garden, acheter des roses pour une certaine dame... »

Delia sourit comme si on venait de lui rappeler quelque roman, le sien ou celui d'une autre.

« Et moi... », se mit à dire Eleanor. Puis elle s'arrêta. Elle revoyait un pot de lait vide et des feuilles qui tombaient. Alors c'était l'automne ; à présent le plein été. Le ciel avait une légère teinte bleue ; les toits prenaient des tons violets sur le bleu, et les cheminées étaient de pur rouge brique. Une atmosphère de calme éthéré, de simplicité, planait sur toutes choses.

« Tous les métros sont arrêtés et tous les autobus, dit Eleanor en se retournant. Comment rentrerons-nous ?

– Nous irons à pied, dit Rose. Marcher ne nous fera aucun mal.

– Pas par une belle matinée d'été », répondit Martin.

Un peu de brise souffla sur le square. Au milieu du silence, ils entendirent le bruissement des branches qui se soulevaient légèrement, puis retombaient, faisant pleuvoir une onde de lumière verte dans l'atmosphère.

La porte s'ouvrit d'un coup brusque. Des couples entrèrent en bande, échevelés, joyeux, pour chercher manteaux et chapeaux, faire leurs adieux.

« C'était gentil à vous de venir ! s'écria Delia tournée vers eux, les mains tendues. Merci, merci d'être venus, répéta-t-elle. Et voyez le bouquet de Maggie, fit-elle encore en prenant la gerbe de fleurs multicolores que Maggie lui offrait. Tu les as arrangées de façon merveilleuse, regarde, Eleanor », dit-elle à sa sœur.

Mais Eleanor tournait le dos. Elle observait un taxi qui glissait lentement autour du square et qui s'arrêta en face d'une maison, deux portes plus bas.

« N'est-ce pas qu'elles sont belles ? » disait Delia faisant admirer ses fleurs.

Eleanor eut un léger sursaut :

« Les roses... oui... », mais elle considérait le taxi. Un jeune homme en était descendu. Il paya le chauffeur. Une jeune femme en costume tailleur le suivit. Il enfonça sa clef dans la serrure. « Voilà ! » murmura Eleanor, tandis qu'il ouvrait la porte et que tous les deux s'attardaient un instant sur le seuil. « Voilà ! » se dit-elle encore, lorsque la porte se referma sur eux avec un petit bruit sourd.

Eleanor se retourna vers la salle. « Et maintenant ? » Elle regarda Martin qui buvait les dernières gouttes d'un verre de vin. « Et maintenant ? » demanda-t-elle, les mains tendues vers lui.

Le soleil s'était levé, et au-dessus des maisons le ciel prenait un air extraordinaire de beauté, de simplicité et de paix.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Chrissou, Jean-Marc, Jean-Luc, Coolmicro.